

Wilkie Collins

# MARI ET FEMME

## Tome I

(1870)

Traduit par Charles-Bernard Derosne

Table des matières

# PRÉFACE

Le récit que je soumets aujourd'hui au lecteur diffère en un point de mes précédents ouvrages. La fiction, cette fois, repose sur des faits et aspire à apporter un appui quelconque à la réforme de certains abus trop longtemps tolérés parmi nous sans aucune répression.

Il ne peut y avoir aucune discussion sur l'état scandaleux de la législation régissant actuellement le mariage dans le Royaume-Uni. Le rapport de la Commission royale, nommée pour étudier le fonctionnement de ces diverses lois, a fourni les bases fondamentales sur lesquelles j'ai écrit ce livre. Les renseignements donnés par une autorité aussi élevée, pouvant être nécessaires pour convaincre le lecteur que je ne le trompe pas, sont réunis dans l'Appendice. J'ajouterai seulement que tandis que j'écris ces lignes le Parlement songe à remédier aux abus criants qui sont exposés dans le récit d'Hester Dethridge. Il y a donc enfin une espérance de voir établir légalement, en Angleterre, les droits d'une femme mariée, de façon qu'elle possède ses biens et soit maîtresse du produit de son travail. En dehors de cela aucune tentative n'a été faite par les Chambres, que je sache, pour remédier aux vices qui existent dans les lois du mariage de la Grande-Bretagne et de l'Irlande. Les membres de la Commission royale ont demandé avec une grande fermeté que l'État intervînt, mais jusqu'à présent ils n'ont pu obtenir aucune réponse du Parlement.

Quant à l'autre question morale que j'ai traitée dans ces pages, l'engouement actuel pour les exercices musculaires et son influence sur la santé et le moral de la génération qui s'élève en Angleterre, je ne me dissimule pas qu'en cela j'ai marché sur

un terrain délicat et que certaines personnes m'en voudront beaucoup de ce que j'ai écrit à ce sujet.

Bien que je ne puisse pas m'appuyer sur une Commission royale, je déclare, néanmoins, que je puis produire des faits. Quant aux résultats physiques de la manie du développement des muscles qui s'est emparée de nous ces dernières années, il est certain que l'opinion émise dans ce livre est celle du corps médical en général, ayant à sa tête l'autorité de Mr Skey. Et (si la preuve médicale était mise en discussion comme une preuve reposant simplement sur la théorie) il est certain que l'opinion émise par les médecins est une opinion que les pères de toutes les parties de l'Angleterre peuvent confirmer, en montrant leurs fils à l'appui. Cette nouvelle forme de notre « excentricité nationale » a ses victimes pour attester son existence – victimes brisées et infirmes pour le restant de leurs jours.

Quant aux résultats moraux, je puis avoir raison ou je puis avoir tort, en voyant comme je le fais un rapprochement entre le récent développement effréné des exercices physiques en Angleterre et le récent développement de la grossièreté et de la brutalité parmi certaines classes de la population anglaise. Mais peut-on nier que la grossièreté et la brutalité existent, et bien plus, qu'elles n'aient pris des développements formidables parmi nous, ces dernières années ? Nous sommes devenus si honteusement familiers avec la violence et l'injure que nous les reconnaissons comme un ingrédient nécessaire dans notre système social, et que nous classons nos sauvages, comme une partie représentative de notre population, sous la dénomination nouvellement inventée de *Roughs*. L'attention publique a été dirigée par des centaines d'écrivains sur le *Rough* malpropre et en haillons. Si l'auteur de ce livre s'était renfermé dans ces limites, il aurait entraîné tous les lecteurs avec lui. Mais il est assez courageux pour appeler l'attention publique sur le *Rough* débarbouillé et en habit décent, et il doit se tenir sur la défensive vis-à-vis des lecteurs qui n'auraient pas remarqué cette variété ou qui, l'ayant remarquée, préfèrent l'ignorer.

Le *Rough,* avec les mains propres et un habit convenable sur le dos, peut se suivre aisément à travers les nombreux échelons de la société anglaise, dans les classes moyennes et élevées. Je n'en citerai que quelques exemples. La classe médicale s'est divertie, il n'y a pas longtemps, à son retour d'une fête publique ; elle a enfoncé des portes, éteint des réverbères et terrifié les honnêtes habitants d'un faubourg de Londres. La classe militaire, il n'y a pas longtemps non plus, a commis, dans certains régiments, des atrocités telles qu'elles ont obligé les autorités supérieures à intervenir. La classe commerciale, l'autre jour, s'est ruée sur un banquier étranger, l'a sifflé, violenté, alors qu'il était entré pour visiter la Bourse, avec l'un des membres les plus âgés et les plus estimés de notre haute finance. La classe universitaire (à Oxford) a chahuté le vice-chancelier et les chefs des collèges, et mis les spectateurs dehors à la Fête de la Commémoration, en 1869 ; depuis, elle a saccagé la bibliothèque de Christchurch, et brûlé les bustes et les sculptures qu'elle contenait. C'est un fait que ces crimes ont été commis. C'est un fait que leurs auteurs figurent en grand nombre parmi les protecteurs et parfois parmi les héros des Sports athlétiques. N'y avait-il point là matière à tracer un caractère comme celui de Geoffrey Delamayn ? Ai-je donc tiré de ma seule imagination la scène qui se passe à la réunion athlétique de la taverne Cock and Bottle, à Putney ? N'est-il pas besoin de protester, dans l'intérêt de la civilisation, contre le retour parmi nous du barbarisme, qui se prétend le régénérateur des vertus mâles et qui trouve la stupidité humaine actuellement assez épaisse pour écouter ces prétentions ?

Avant de terminer ces quelques lignes d'introduction, et pour revenir à la question d'art, j'espère que le lecteur trouvera que le but du récit fait toujours partie intégrante du récit lui-même. La première condition de succès pour un ouvrage de ce genre, c'est que la vérité et la fiction ne se séparent jamais l'une de l'autre. J'ai sérieusement travaillé pour atteindre ce but ; et j'espère n'avoir pas travaillé vainement.

W. C.

Juin 1871.

# PROLOGUE

# LE MARIAGE IRLANDAIS

# PREMIÈRE PARTIE

## *La villa de Hampstead*

### *1*

Un matin d'été, sur les flots... il y a quarante ans... dans la cabine d'un paquebot de la Compagnie des Indes orientales prêt à partir de Gravesend pour Bombay, deux jeunes filles pleuraient ensemble.

Elles avaient le même âge, 18 ans.

Toutes deux, élevées dans la même pension, étaient restées unies par les liens de la plus tendre et de la plus intime amitié.

Elles se séparaient alors pour la première fois, et peut-être pour toute la vie.

L'une se nommait Blanche, l'autre Anne.

Toutes deux étaient nées de parents pauvres ; toutes deux avaient été surveillantes dans la même maison ; toutes deux étaient destinées à gagner leur vie par leur travail.

La pauvreté, d'ailleurs, était le seul point de ressemblance qui existait entre elles.

Blanche était passablement attrayante, passablement intelligente, mais rien de plus.

Anne était d'une beauté rare et riche de tous les dons.

Les parents de Blanche étaient de braves et dignes gens, qui n'avaient en vue que d'assurer, au prix de tous les sacrifices, le bonheur futur de leur enfant.

Les parents d'Anne étaient des êtres dépravés et sans cœur, ne songeant qu'à spéculer sur la beauté de leur fille, et s'étaient arrangés pour exploiter ses talents à leur profit.

Les deux jeunes filles commençaient donc la vie dans des conditions bien différentes.

Blanche s'en allait en Inde pour y être institutrice dans la maison d'un juge, sous la tutelle de la femme de ce magistrat.

Anne devait attendre, chez ses parents, l'occasion de partir, à peu de frais, pour le conservatoire de Milan. Là, toute seule, abandonnée en pays étranger, elle devait étudier pour le théâtre, puis revenir à Londres, où elle ferait la fortune de ses parents sur les scènes lyriques.

Et toutes deux, assises dans la cabine de ce navire en partance pour l'Inde, elles se tenaient étroitement embrassées, pleurant amèrement.

Les adieux qu'elles échangeaient, empreints de l'exagération passionnée propre aux jeunes filles, étaient pourtant bien sincères et émanaient de deux cœurs tendres et honnêtes.

– Blanche, il se peut que vous vous mariiez en Inde. Alors, vous ferez en sorte que votre mari vous ramène en Angleterre.

– Anne, il se peut que la carrière théâtrale ne vous rende point heureuse. Alors, vous la quitterez et vous viendrez me rejoindre en Inde.

– En Angleterre, hors de l'Angleterre, mariées ou non mariées, nous nous retrouverons ensemble, ma chère Blanche, fût-ce dans des années. Nous aurons toujours au fond du cœur la

même vieille affection l'une pour l'autre, comme des sœurs dévouées, et ce sera pour toute la vie ! Jurez-le, Blanche !

– Je le jure, Anne !

– De tout votre cœur et de toute votre âme !

– De tout mon cœur et de toute mon âme !

Les voiles se gonflèrent sous le vent et le navire se mettait en mouvement. Il fut nécessaire d'en appeler à l'autorité du capitaine pour séparer les deux jeunes filles.

Le capitaine intervint avec douceur et fermeté.

– Venez, ma chère, dit-il, en passant son bras autour de la taille d'Anne ; je sais ce que sont les gros chagrins. Et moi aussi, j'ai une fille.

Anne laissa tomber sa tête sur l'épaule du marin, qui souleva la jeune fille et la déposa lui-même dans la barque rangée contre le flanc du paquebot.

Cinq minutes plus tard, le navire était en marche, la barque abordait au quai ; les deux jeunes filles échangèrent des signes d'adieu avec leurs mouchoirs et se virent de loin une dernière fois, pour bien des années.

Cela se passait en 1831.

## *2*

Vingt-quatre ans plus tard, au cours de l'été de 1855, on pouvait remarquer sur les murs de Hampstead l'affiche suivante :

VILLA À LOUER TOUTE MEUBLÉE

La maison était encore occupée par les personnes qui désiraient la louer.

Le soir où commence ce récit, une dame et deux messieurs étaient à table.

La dame avait atteint l'âge mûr, 42 ans environ ; elle était encore d'une rare beauté.

Son mari, de quelques années plus jeune, était assis en face d'elle et gardait un silence contraint ; jamais il n'arrivait que son regard s'arrêtât sur sa femme.

Le troisième convive était un ami.

Le mari se nommait Vanborough et son hôte, Kendrew.

On touchait à la fin du dîner, les fruits et le vin étaient sur la table. Mr Vanborough poussa les bouteilles devant Mr Kendrew. La maîtresse de maison jeta un coup d'œil au domestique qui servait et dit :

– Faites entrer les enfants.

La porte s'ouvrit et l'on vit paraître une fillette de 12 ans qui tenait par la main une autre petite fille de 5 ans à peu près ; toutes deux étaient habillées de blanc et parées d'une gracieuse écharpe bleu clair.

Elles ne se ressemblaient pas et n'avaient même entre elles aucun air de famille.

La plus âgée était mince et délicate ; son visage pâle dénotait une sensibilité exquise.

La plus jeune, au contraire, était mignonne et fraîche, avec des joues vivement colorées, des yeux brillants et mutins, une charmante petite image du bonheur et de la santé.

C'est cette dernière que Mr Kendrew regarda d'un air surpris.

– Voilà une jeune demoiselle, dit-il, qui est une étrangère pour moi.

– Si vous n'étiez pas devenu vous-même un étranger pour nous pendant toute l'année passée, répondit Mrs Vanborough, vous ne diriez pas cela. Je vous présente la petite Blanche, l'unique enfant de ma plus chère amie. Quand la mère de Blanche et moi nous nous sommes vues pour la dernière fois, nous étions deux pauvres pensionnaires faisant leur entrée dans le monde. Mon amie est partie pour l'Inde et s'y est mariée assez tard. Vous pouvez avoir entendu parler de son mari... ce fameux officier de l'armée des Indes, sir Thomas Lundie... le riche sir Thomas, comme on l'appelle. Lady Lundie est maintenant en route pour revenir en Angleterre, qu'elle n'a pas vue depuis que nous nous sommes quittées. Je suis effrayée quand je pense au nombre d'années qui ont passé depuis ce temps-là ! Je l'attendais hier, je l'attends aujourd'hui... Elle peut arriver à tout moment. Nous avions échangé la promesse de nous revoir et c'est sur le navire qui l'emportait vers l'Inde que nous nous sommes engagées par serment à nous aimer toute la vie. Imaginez comme nous allons nous trouver changées toutes deux !

– Mais, reprit Mr Kendrew, votre amie paraît vous avoir envoyé sa petite fille pour se faire représenter et se faire attendre. C'est un bien long voyage pour une si jeune voyageuse.

– Un voyage ordonné par les médecins de l'Inde, répliqua Mrs Vanborough. Blanche avait besoin de l'air de l'Angleterre. Sir Thomas était malade à cette époque, et sa femme ne pouvait le quitter. Elle a envoyé ici son enfant. À quelle autre personne que moi pouvait-elle l'envoyer ! Regardez-la, et dites-moi si l'air de l'Angleterre ne lui a pas parfaitement réussi. Les deux mères, Mr Kendrew, semblent revivre dans leurs enfants. Nous n'avons toutes deux qu'une fille : la mienne est la petite Anne, comme moi ; la fille de mon amie est la petite Blanche, comme elle. Les deux enfants se sont prises l'une pour l'autre de la même affection qui avait uni les mères au temps lointain du pensionnat. On

a souvent parlé des haines héréditaires. N'y a-t-il pas aussi des amitiés héréditaires ?

L'hôte ne put répondre, car le maître de la maison lui adressa la parole.

– Kendrew, dit Mr Vanborough, quand vous serez las de cette sentimentalité domestique, je pense que vous prendrez bien un verre de vin ?

Cela avait été dit d'un ton dédaigneux, qui ne prenait nullement la peine de se déguiser.

Mrs Vanborough sentit le rouge lui monter au visage ; elle se contint pourtant, et se tourna vers son mari avec le désir évident de le ramener à une humeur un peu moins rude :

– J'ai peur, mon cher, que vous ne soyez pas bien ce soir, lui dit-elle.

– Je serai mieux quand ces enfants auront fini le tapage qu'elles font avec leurs fourchettes et leurs couteaux.

Les enfants étaient en train de peler des fruits.

La plus jeune continua.

La plus âgée s'arrêta court et regarda sa mère.

Mrs Vanborough fit signe à Blanche de venir près d'elle et lui dit en montrant la porte-fenêtre ouvrant sur le jardin :

– Voudriez-vous aller manger votre fruit dans le jardin, Blanche ?

– Oui, dit Blanche, si Anne vient avec moi.

Anne se leva sur-le-champ, et les deux enfants sortirent en se donnant la main.

Mr Kendrew engagea prudemment la conversation sur un autre sujet : il fit allusion à la location de la maison.

– Ce sera une triste chose pour ces jeunes enfants que d'être privées du jardin. Je trouve vraiment que c'est une pitié que de renoncer à une si jolie habitation.

– Quitter la maison n'est pas ce qu'il y a de pire, répondit Mrs Vanborough. Si John pense que Hampstead est trop loin de Londres pour sa commodité, naturellement il faut nous transporter ailleurs. Ce qui me paraît dur, et ce dont je me plains, c'est d'avoir à m'occuper de louer la maison.

Mr Vanborough jeta à sa femme le coup d'œil le plus disgracieux possible, de l'autre côté de la table.

– En quoi avez-vous à vous en occuper ? demanda-t-il.

Mrs Vanborough essaya encore une fois d'éclaircir l'horizon conjugal par un sourire.

– Mon cher John, dit-elle avec douceur, vous oubliez que, pendant que vous êtes à vos affaires, je suis ici toute la journée. Je ne puis ne pas voir les personnes qui viennent pour visiter la maison, et quelles gens ! ajouta-t-elle en se tournant du côté de Mr Kendrew. Ils sont en méfiance de toute chose depuis le décrottoir de la porte jusqu'aux cheminées sur le toit. Ils m'imposent leur présence à toutes les heures. Ils font toutes sortes de questions indiscrètes, et ils me donnent parfaitement à entendre qu'ils ne sont pas disposés à croire à mes réponses, avant même que je n'aie eu le temps de les faire. Un jour, c'est une femme qui s'écrie : « L'écoulement des eaux ménagères se fait-il bien ? » Elle ricane d'un air soupçonneux avant qu'on lui ait répondu oui. Un autre jour, c'est un homme grognon qui demande : « Êtes-vous bien sûre que la maison est solidement bâtie ? » et il saute en l'air et retombe de tout son poids sur le plancher pour en éprouver la force. Aucun de ces visiteurs ne veut convenir que nos allées sont bien sablées et que notre jar-

din est exposé au midi. Personne ne se soucie des améliorations que nous y avons faites. Quand ils entendent parler du puits artésien de John, ils ont l'air de gens qui n'ont jamais bu d'eau. S'il leur arrive de passer par ma basse-cour, ils prennent des airs dédaigneux quand on leur montre les poules et qu'on leur dit qu'il y a des œufs frais !

Mr Kendrew éclata de rire.

– J'ai passé par toutes ces épreuves, dit-il. Les gens qui ont à prendre une maison en location sont les ennemis-nés de ceux qui en ont une à louer. Étrange, n'est-ce pas, Vanborough ?

L'humeur maussade de Vanborough résista aussi obstinément à son ami qu'elle avait résisté à sa femme.

– Je ne sais, répondit-il, je n'ai pas écouté.

Cette fois, sa voix et son air avaient quelque chose de presque brutal.

Mrs Vanborough regarda son mari avec une expression non déguisée de surprise et d'inquiétude.

– John ! dit-elle, qu'avez-vous ?... êtes-vous souffrant ?

– Un homme peut être inquiet et ennuyé, je suppose, sans être positivement souffrant.

– Je suis fâchée d'apprendre que vous êtes ennuyé... Sont-ce des ennuis d'affaires ?

– Oui... les affaires.

– Consultez Mr Kendrew.

– J'attends pour le consulter...

Mrs Vanborough se leva.

– Sonnez, cher, dit-elle, quand vous voudrez le café.

En passant près de son mari, elle posa tendrement la main sur son front.

– Je voudrais pouvoir éclaircir ce front soucieux ! murmura-t-elle.

Mr Vanborough secoua la tête avec impatience.

Mrs Vanborough soupira ; elle allait sortir, mais son mari la rappela avant qu'elle eût quitté la salle à manger.

– Veillez à ce que nous ne soyons pas interrompus !

– Je ferai de mon mieux, John.

Elle regarda Mr Kendrew qui tenait la porte ouverte devant elle et, faisant un effort pour reprendre un ton léger :

– Mais n'oubliez pas nos ennemis-nés ! dit-elle. Quelqu'un peut venir, même à cette heure de la soirée, qui voudra voir la maison.

Les deux hommes restèrent seuls.

Il y avait entre eux un contraste frappant.

Mr Vanborough était beau, fort grand, très brun, avec des manières décidées, beaucoup d'énergie sur le visage, et cette énergie était visible pour tout le monde, tandis qu'un observateur attentif seul pouvait pénétrer la fausseté native de sa physionomie et de son regard.

Mr Kendrew était petit et chétif, ses manières étaient lentes et embarrassées, excepté quand une émotion subite l'arrachait à cet engourdissement ordinaire. Le monde ne voyait en lui qu'un homme laid et peu démonstratif. L'observateur pénétrait au-delà de son visage et devinait une belle nature solidement assise sur de vrais principes d'honneur et de loyauté.

Ce fut Mr Vanborough qui entama la conversation.

– Si vous vous mariez jamais, dit-il, ne soyez pas aussi sot que je l'ai été, Kendrew, ne prenez pas une femme au théâtre.

– Si je trouvais une femme comme la vôtre, répliqua Mr Kendrew, je la prendrais même au théâtre. Une femme belle, une femme de talent, d'une réputation sans tache, et qui vous aime sincèrement. Homme insatiable ! Que vous faut-il de plus ?

– Il me faudrait beaucoup plus, Kendrew ; il me faudrait une femme apparentée et de haute naissance, une femme qui puisse recevoir la meilleure société de l'Angleterre, et ouvrir à son mari le chemin d'une position dans le monde.

– Une position dans le monde ! s'écria Mr Kendrew. Voici un homme auquel son père a laissé un demi-million de livres sterling en argent, à la seule condition de prendre sa place à la tête d'une des plus grandes maisons de commerce de l'Angleterre. Et il parle d'une position, comme s'il était petit commis dans sa propre maison ! Qu'est-ce que votre ambition sur cette terre, pour voir au-delà de ce que votre ambition a déjà obtenu ?

Mr Vanborough vida son verre et dévisagea son ami.

– Mon ambition, dit-il, voit une carrière parlementaire avec la pairie comme couronnement... et cela sans autre obstacle, sur ma route, que ma très estimable femme.

Mr Kendrew fit un signe désapprobateur.

– Ne parlez pas ainsi, dit-il. Si vous plaisantez... c'est une plaisanterie que je ne comprends pas. Si vous parlez sérieusement... vous me forcez à concevoir un soupçon, auquel je préfère ne pas m'arrêter. Changeons de sujet.

– Non, arrivons au fait, et à l'instant même ! Que soupçonnez-vous ?...

– Je soupçonne que vous êtes las de votre femme.

– Elle a 42 ans, j'en ai 35, et il y a treize ans que nous sommes mariés. Vous savez tout cela et vous ne faites que soupçonner que je suis las d'elle. Dieu bénisse votre innocence ! N'avez-vous rien de plus à dire ?

– Si vous m'y forcez, j'userai de la liberté que peut prendre un vieil ami, et je vous dirai que vous n'agissez pas bien avec elle. Il y a près de deux ans que vous êtes revenu de l'étranger pour vous établir en Angleterre, après la mort de votre père. Votre fortune vous a ouvert l'accès des meilleures sociétés. Jamais vous n'y avez présenté votre femme. Vous allez dans le monde comme si vous étiez garçon, j'ai des raisons de croire que vous vous faites même passer pour célibataire parmi vos nouvelles connaissances. Pardonnez-moi si j'exprime ma pensée un peu vertement, mais je ne peux la retenir. Il est indigne de vous d'enterrer ici votre femme, comme si vous aviez honte d'elle !...

– J'en ai honte, en effet.

– Vanborough !

– Attendez, vous n'aurez pas si facilement raison de moi, cher ami. Résumons le passé. Il y a treize ans, je tombe amoureux d'une chanteuse de théâtre et je l'épouse. Mon père est furieux contre moi et me voilà forcé de m'en aller vivre à l'étranger. À l'étranger on ne savait qui était ma femme. Mon père m'a pardonné sur son lit de mort et j'ai dû la ramener dans mon pays. Voilà le commencement de mes regrets. Je trouve à cette heure la carrière ouverte devant moi, mais je suis lié à une personne dont la famille, vous le savez, appartient à ce qu'il y a de plus bas dans la basse classe. Une femme qui n'a pas la moindre distinction dans les manières, pas la plus légère aspiration en dehors de son enfant, de sa cuisine, de son piano et de ses livres. Est-ce la compagne qui peut m'aider à me faire une grande place dans le monde, qui peut m'aplanir le chemin menant à travers les obstacles sociaux et politiques, jusqu'à la Chambre des lords ? Et puis est-ce qu'elle n'a pas la maudite manie de faire des connaissances partout où elle va ? Elle aura

bien vite un cercle autour d'elle, si je la laisse plus longtemps dans ce voisinage. Et ces amis se rappelleront qu'avant d'être Mrs Vanborough elle était une chanteuse réputée. Et ces amis verront son vieil escroc de père venir, quand j'aurai le dos tourné et quand il sera ivre, frapper à la porte, pour lui emprunter de l'argent ! Je vous le dis, mon mariage est la ruine de tous mes projets d'avenir. Inutile de me parler des vertus de ma femme. Avec toutes ses vertus elle n'en est pas moins une pierre attachée à mon cou. Ah ! si je n'avais pas été fou, j'aurais attendu pour me marier et j'aurais épousé une femme qui aurait pu m'être utile, une femme ayant de grandes relations...

Mr Kendrew toucha le bras de son hôte et l'interrompit brusquement.

– Venons au fait, dit-il, une femme comme lady Jane Parnell...

Mr Vanborough tressaillit et, pour la première fois, il baissa les yeux sous le regard de son ami.

– Que savez-vous au sujet de lady Jane ? demanda-t-il.

– Rien. Je ne fréquente pas le monde dans lequel vit lady Jane... mais je vais quelquefois à l'Opéra. Je vous ai vu avec elle, hier soir, dans sa loge. On parlait publiquement de vous, comme du mortel favorisé qui avait été distingué par lady Jane. Imaginez-vous ce qui arriverait si votre femme apprenait cela ! Vous avez tort, Vanborough, et vous m'affligez. Je n'avais jamais recherché cette explication, mais maintenant qu'elle est venue, je ne reculerai pas devant elle. Réfléchissez à votre conduite, ou ne me comptez pas plus longtemps au nombre de vos amis. Non, je ne veux plus parler de ce sujet à présent. Nous nous échauffons tous les deux... nous finirions par nous dire des choses qu'il vaut mieux taire. Je vous le dis encore, changeons de conversation. Vous m'avez écrit que vous aviez besoin de moi aujourd'hui, et que vous vouliez me demander mon avis sur une chose importante. De quoi s'agit-il ?

Il y eut un silence.

La physionomie de Mr Vanborough trahissait beaucoup d'embarras.

Il se versa un verre de vin qu'il vida d'un seul trait avant de répondre.

– Il n'est pas aisé pour moi de m'expliquer, dit-il, après le ton que vous avez pris avec moi au sujet de ma femme.

Mr Kendrew parut surpris.

– Mrs Vanborough serait-elle impliquée dans la question ?

– Oui.

– Sait-elle de quoi il s'agit ?

– Non.

– Lui en avez-vous fait un mystère, par considération pour elle ?

– Oui.

– Ai-je quelque droit de donner mon avis ?

– Vous avez les droits d'un vieil ami.

– Alors, pourquoi ne me parlez-vous pas franchement ?

Mr Vanborough hésita de nouveau.

– Tout cela vous sera mieux expliqué, répondit-il, par une tierce personne que j'attends. Cette personne a connaissance de tous les faits, et elle est plus apte que moi à les exposer.

– Quelle est cette tierce personne ?

– Mon ami Delamayn.

– Votre homme de loi ?

– Oui, le plus jeune associé de la maison Delamayn, Hawke et Delamayn. Vous le connaissez ?

– Je le connais. La famille de sa femme était liée avec la mienne, antérieurement à son mariage. Il ne me plaît pas.

– Il est assez difficile de vous plaire aujourd'hui ! Delamayn est un homme en train de s'élever, s'il en fut jamais. Celui-là aussi a la carrière ouverte et assez de courage pour la parcourir. Il va quitter son étude et essayer ses chances au barreau. Tout le monde dit qu'il y fera de grandes choses. Quelles préventions avez-vous contre lui ?

– Je n'en ai aucune. Les circonstances vous font souvent rencontrer des gens qui vous déplaisent, sans que vous sachiez trop pourquoi. La vérité, je ne saurais dire pourquoi, est que Mr Delamayn ne me plaît pas.

– Quoi que vous en ayez, vous vous rencontrerez ce soir. Il sera ici dans un instant.

Le domestique ouvrit la porte et annonça :

– Mr Delamayn.

## *3*

Le solicitor en train de s'élever, qui allait essayer ses chances au barreau, avait bien l'air d'un homme qui doit réussir.

Son visage dur et soigneusement rasé, ses yeux gris scrutateurs, ses lèvres minces et résolues, disaient clairement : « Je veux faire mon chemin dans le monde, et si vous y mettez obstacle, je me le frayerai bien à vos dépens. »

Mr Delamayn était habituellement poli envers tout le monde ; mais il n'avait jamais su dire un mot obligeant à son plus cher ami.

D'une rare habileté, d'un honneur sans tache, selon les lois du monde, ce n'était pas un homme à prendre familièrement par la main.

Cependant, il était honnête. Vous ne lui auriez jamais emprunté de l'argent, mais vous lui auriez confié n'importe quelle somme avec la plus entière sécurité.

Dans des embarras privés et personnels, vous auriez hésité à lui demander de vous venir en aide ; mais, dans d'autres circonstances difficiles, vous vous seriez dit : « Voilà mon homme ! »

– Kendrew, un vieil ami à moi, dit Mr Vanborough en s'adressant à l'homme de loi. Quoi que vous ayez à me dire vous pouvez le dire devant lui. Voulez-vous prendre quelque chose ?

– Non, je vous remercie.

– Apportez-vous quelques nouvelles ?

– Oui.

– Avez-vous l'opinion écrite des deux avocats ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce que cela n'est pas nécessaire. Si les faits sont correctement établis, il n'y a pas le moindre doute sur l'interprétation de la loi.

Sur cette réponse, Mr Delamayn tira un papier écrit de sa poche et le déplia devant lui sur la table.

– Qu'est-ce que cela ? demanda Mr Vanborough.

– L’énoncé des faits relatifs à votre mariage.

Mr Kendrew tressaillit et laissa voir les premiers signes d’intérêt qu’il eût encore manifestés pour ce qui se passait en sa présence.

Mr Delamayn le regarda un moment et continua.

– Les faits, reprit-il, tels qu’ils ont été originairement exposés par vous, ont été ensuite rédigés par notre maître clerc.

Le caractère de Vanborough se montra de nouveau.

– Qu’avons-nous besoin de tout cela ? s’écria-t-il. Vous avez fait une enquête pour vous assurer de l’exactitude de mes déclarations, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Et vous avez reconnu que j’avais le droit pour moi ?

– J’ai reconnu que vous aviez le droit pour vous… si les faits sont exacts. Je désire m’assurer qu’il n’y a pas eu de malentendu entre vous et le clerc. Cela est un point important. Je suis au moment de prendre la responsabilité de donner une opinion qui peut avoir les plus sérieuses conséquences, et je tiens à m’assurer que cette opinion repose sur une base solide. J’ai quelques questions à vous adresser. Ne soyez pas impatient, je vous prie. Cela ne demandera pas beaucoup de temps.

Il consulta le manuscrit.

– Vous vous êtes marié à Inchmallock, en Irlande ? reprit-il, il y a de cela treize ans ?

– Oui.

– Votre femme… alors miss Anne Sylvestre, était catholique romaine ?

– Oui.

– Son père et sa mère étaient catholiques romains ?

– En effet.

– Votre père et votre mère étaient protestants et vous avez été baptisé et élevé dans la foi de l'Église protestante d'Angleterre ?

– C'est exact.

– Miss Anne Sylvestre éprouva et exprima une forte répugnance à vous épouser, parce que vous apparteniez à des communions religieuses différentes ?

– En effet.

– Et vous avez alors consenti à vous faire catholique romain, comme elle ?

– C'était le plus court parti à prendre, et la religion m'importait peu.

– Vous avez été formellement reçu dans le sein de l'Église catholique romaine ?

– Oui… oui… j'ai subi toute la cérémonie.

– À l'étranger ou en Angleterre ?

– À l'étranger.

– Combien de temps avant votre mariage ?

– Six mois.

Mr Delamayn s'en référait sans cesse au papier qu'il tenait à la main, comparait soigneusement chaque réponse qu'il recevait avec celles qui avaient été faites au maître clerc.

– Parfaitement exact, dit-il.

Et il reprit le cours de ses questions.

– Le prêtre qui vous a mariés se nommait Ambroise Redman… un jeune homme récemment promu à ses fonctions sacerdotales ?

– Oui.

– Vous a-t-il demandé si vous étiez tous deux catholiques romains ?

– Oui.

– Ne vous a-t-il rien demandé de plus ?

– Non.

– Êtes-vous sûr qu'il ne s'est jamais enquis si vous étiez catholique « depuis plus d'une année avant de vous présenter devant lui pour qu'il vous mariât » ?

– J'en suis sûr.

– Il peut avoir oublié cette partie de ses devoirs… ou bien, en sa qualité de débutant, il pouvait l'ignorer. Ni vous ni la dame, n'avez eu la pensée de le renseigner sur ce point ?

– Ni moi ni la dame, ne savions qu'il y eût la moindre nécessité de le faire.

Mr Delamayn replia le manuscrit et le remit dans sa poche.

– Parfaitement exact, dit-il, sur tous les points.

Le visage bistré de Mr Vanborough pâlit légèrement ; il jeta un regard furtif sur Mr Kendrew, puis détourna la tête.

– Eh bien ! dit-il à Mr Delamayn. Voyons maintenant quelle est votre opinion… que dit la loi ?

– La loi, répondit Mr Delamayn, ne laisse pas de place au doute ni même à la discussion. Votre mariage avec miss Anne Sylvestre n'est pas un mariage.

Mr Kendrew se trouva brusquement debout.

– Que voulez-vous dire ? demanda-t-il d'une voix forte.

Le jeune solicitor releva les sourcils avec une expression de surprise polie.

Si Mr Kendrew avait besoin de plus d'informations, pourquoi les demandait-il de cette façon ?

– Désirez-vous que je vous donne connaissance des termes de la loi en cette matière ? répondit-il.

– Je le désire.

Mr Delamayn exposa la loi, telle qu'elle existe encore, à la honte de la législation et de la nation anglaises.

– D'après le Statut irlandais de George II, dit-il, tout mariage célébré par un prêtre papiste entre deux protestants, ou entre un papiste ou toute autre personne ayant été protestante moins de douze mois avant la date du mariage, est déclaré nul et non avenu. D'après deux autres dispositions législatives du même règne, la célébration d'un tel mariage est un crime emportant la peine capitale contre le prêtre. Cette pénalité est abrogée à l'égard des ministres des autres sectes, mais elle a gardé toute sa force contre les prêtres catholiques romains.

– Un tel état de choses est-il possible dans le siècle où nous vivons ! s'écria Mr Kendrew.

Mr Delamayn sourit ; il n'en était plus aux illusions que se font les hommes moins expérimentés sur le temps où ils vivent.

– Il y a bien d'autres exemples des anomalies curieuses qu'offre la loi des mariages en Irlande, continua-t-il. C'est un crime, comme je vous l'ai dit, pour un prêtre catholique romain de célébrer un mariage qui peut être légalement célébré par un ecclésiastique de la paroisse, un ministre presbytérien ou tout autre ministre non-conformiste. En revanche, c'est aussi et tou-

jours un crime, en vertu d'une autre loi, pour un ministre presbytérien ou non-conformiste de célébrer un mariage qui peut être légalement célébré par les membres du clergé de l'Église établie. Cet état de choses est ancien. Les étrangers peuvent trouver qu'il est scandaleux ; en Angleterre, nous ne paraissons guère nous préoccuper de cela. Pour en revenir à la question qui nous occupe, voici les effets légaux. Mr Vanborough est célibataire, Mrs Vanborough est également libre de tout engagement matrimonial, leur enfant est illégitime, et le prêtre Ambroise Redman est en situation de passer en jugement et d'être puni comme criminel pour les avoir mariés.

– L'infâme loi ! s'écria Mr Kendrew.

– C'est la loi, répliqua Mr Delamayn.

Et pour lui, la réponse était suffisante.

Pas un seul mot jusqu'alors n'était échappé au maître de la maison ; il demeurait assis, les lèvres serrées, les yeux fixés sur la table, enfermé dans ses pensées.

Mr Kendrew se tourna de son côté et rompit le silence.

– Dois-je comprendre, demanda-t-il, que l'avis que vous attendiez de moi a trait à cela ?

– Oui.

– Vouliez-vous me dire que, connaissant le sujet de cette conférence et les résultats qu'elle pouvait amener, vous éprouviez quelque doute sur le parti qu'il vous restait à prendre ?... Dois-je réellement penser que vous hésitez à réparer cette terrible erreur légale et à faire de la femme qui est votre épouse devant Dieu votre épouse aux yeux de la loi ?

– S'il vous plaît d'envisager les choses sous ce jour, dit Mr Vanborough, si vous ne voulez pas considérer...

– Ce que je veux, c'est une réponse nette à ma question... Oui ou non !

– Laissez-moi parler, je vous prie ! On a toujours le droit de s'expliquer, je suppose.

Mr Kendrew l'arrêta d'un geste de dégoût.

– Je vous épargnerai cette peine, dit-il, je préfère quitter la maison. Vous m'avez donné une leçon que je n'oublierai pas. Vous m'avez fait voir qu'on peut avoir connu un homme depuis l'enfance, et n'avoir jamais vu de lui que la surface. Je suis honteux d'avoir été votre ami. Vous êtes un étranger pour moi, à partir de ce moment.

Sur ces mots, il sortit de la pièce.

– Voilà un homme qui a la tête singulièrement chaude, dit Mr Delamayn. Si vous me le permettez, j'ai changé d'idée. J'accepterai maintenant un verre de vin.

Mr Vanborough se leva sans répondre et fit avec impatience le tour de la chambre.

Tout criminel qu'il fût d'intention, il ne l'était pas encore de fait ; la perte du plus vieil ami qu'il eût au monde l'ébranla pour un moment.

– Tout cela est triste, Delamayn, dit-il. Que me conseillez-vous de faire ?

Mr Delamayn secoua la tête et but une gorgée de bordeaux.

– Je me refuse à vous donner un conseil, répondit-il. Je n'accepte pas d'autre responsabilité que celle de vous faire connaître ce que décide la loi, dans le cas où vous êtes placé.

Mr Vanborough reprit sa place à table.

Il réfléchissait encore : devait-il, oui ou non, revendiquer son affranchissement des liens du mariage ?

Le temps jusqu'alors lui avait manqué pour agiter cette grande question dans son esprit.

Durant sa résidence sur le continent, elle ne s'était pas soulevée devant ses yeux, elle n'avait pris naissance que dans les hasards d'une conversation avec Mr Delamayn, dans l'été même de cette année.

Durant quelques minutes, l'homme de loi et le mari demeurèrent face à face, assis en silence, l'un dégustant son vin, l'autre tout à ses pensées.

Cette scène muette fut interrompue par l'apparition d'un domestique dans la salle à manger.

Mr Vanborough leva les yeux sur cet homme avec un soudain emportement de colère.

– Que venez-vous faire ici ?

L'homme était un domestique anglais bien dressé ; en d'autres termes, une machine humaine, accomplissant imperturbablement ses devoirs, une fois qu'elle avait été montée.

Il avait quelque chose à dire et il le dit :

– Une dame est à la porte, monsieur, qui désire voir la maison.

– On ne visite pas la maison à cette heure de la soirée.

La machine avait un message à transmettre et elle le transmit.

– La dame m'a chargé de vous présenter ses excuses. Je dois vous dire qu'elle est très pressée par le temps. Cette maison est la dernière de celles qui se trouvent sur la liste de l'agent de locations, et son cocher, qui est stupide, ne sait pas trouver son chemin dans les quartiers qu'il ne connaît pas.

– Retenez votre langue, et dites à cette dame d'aller au diable !

Mr Delamayn intervint un peu dans l'intérêt de son client, beaucoup dans l'intérêt des convenances.

– Vous attachez quelque importance, je crois, à louer cette maison le plus tôt possible ? dit-il.

– Comme de raison.

– Est-il sage, pour un désagrément momentané, de perdre l'occasion de mettre la main sur un locataire ?

– Sage ou non, c'est un infernal ennui que d'être dérangé par la première folle venue.

– Comme il vous plaira. Cela ne me regarde pas. Tout ce que je veux dire, c'est que dans le cas où vous penseriez à nos convenances personnelles, puisque je suis votre hôte, cette visite ne m'est désagréable en rien.

Le domestique attendait d'un air impassible.

Mr Vanborough s'écria :

– Eh bien, faites entrer. Mais que cette dame y songe ! Si elle entre ici, ce n'est que pour voir les appartements et s'en aller aussitôt. Si elle a des questions à adresser, qu'elle aille chez l'agent.

Mr Delamayn intervint de nouveau ; cette fois dans l'intérêt de la maîtresse de la maison.

– Ne serait-il pas désirable, suggéra-t-il, de consulter Mrs Vanborough avant de prendre une décision ?

– Où est votre maîtresse ?

– Dans le jardin ou dans le parc, je ne suis pas bien sûr, monsieur.

– Nous ne pouvons envoyer à sa recherche par toute la propriété... dites pourtant à la femme de chambre de la prévenir, et faites entrer cette dame.

Le domestique sortit.

Mr Delamayn se servit un second verre de vin.

– Excellent claret, dit-il. Le faites-vous venir directement de Bordeaux ?

Il ne reçut pas de réponse.

Mr Vanborough était retombé dans ses réflexions sur l'alternative qui s'offrait à lui de rompre ou de ne pas rompre son mariage : le coude appuyé sur la table, il se mordait les ongles avec fureur et il murmurait entre ses dents :

– Que dois-je faire ?

Le froufrou d'une robe de soie se fit entendre dans le corridor.

La porte s'ouvrit... et la dame, qui était venue pour visiter la maison, pénétra dans la salle à manger.

## *4*

Elle était grande et élégante ; sa toilette, du meilleur goût, offrait une heureuse combinaison de richesse et de simplicité : un léger voile couvrait son visage, elle le releva et s'excusa de déranger les deux amis, tandis qu'ils dégustaient leur vin, et cela avec l'aisance et la grâce sans affectation d'une femme du meilleur monde.

– Acceptez, je vous prie, mes excuses pour mon indiscrétion ; je suis honteuse de venir ainsi vous importuner. Un regard jeté sur cette pièce me suffira.

Jusqu'alors elle s'était adressée à Mr Delamayn, qui se trouvait placé plus près d'elle ; elle promenait son regard autour de la chambre.

Tout à coup ses yeux tombèrent sur Mr Vanborough.

Elle tressaillit et poussa une exclamation de surprise.

– Vous ! s'écria-t-elle. Juste ciel ! Qui aurait pu penser vous rencontrer ici !

Mr Vanborough, de son côté, était resté comme pétrifié.

– Lady Jane ! s'écria-t-il. Est-ce bien possible ?

C'est à peine s'il osa la regarder en parlant.

Ses yeux erraient, comme ceux d'un coupable, dans la direction du jardin.

La situation était terrible.

Également terrible, si sa femme voyait lady Jane, et si lady Jane découvrait sa femme.

Personne ne se montrait sur la pelouse, et si le hasard était favorable, Vanborough avait encore le temps d'éconduire la visiteuse.

Celle-ci, qui n'avait aucun soupçon de la vérité, lui tendit gaiement la main.

– Je crois au mesmérisme pour la première fois de ma vie, dit-elle ; cela est un exemple de sympathie magnétique, Mr Vanborough. Une amie malade désire une villa toute meublée à Hampstead ; j'entreprends la tâche de lui en trouver une, et le jour que je choisis pour aller à la découverte est celui que

vous choisissez, vous, pour aller dîner chez un ami. J'ai vu dix maisons, il n'en reste plus qu'une sur ma liste, et je vous y rencontre. C'est étonnant !

Puis, se tournant vers Mr Delamayn, elle ajouta :

– C'est, je présume, au propriétaire de la maison que j'ai l'avantage de parler ?

Avant que l'un ou l'autre des deux hommes eût eu le temps de répondre un mot, elle s'était tournée vers le jardin.

– Quelle jolie pelouse ! Je vois là-bas une dame. J'espère que ce n'est pas moi qui l'ai fait fuir.

Son regard interrogeait Mr Vanborough.

– La femme de votre ami ? demanda-t-elle.

Cette fois, elle attendit une réponse.

Dans la situation épouvantable où se trouvait Vanborough, quelle réponse pouvait-il faire ?

Non seulement Mrs Vanborough se faisait voir dans le jardin, mais on l'entendait distinctement donner des ordres aux domestiques, d'un ton qui devait faire reconnaître la maîtresse du logis.

Si Vanborough disait : « Ce n'est pas la femme de mon ami », la curiosité féminine allait amener nécessairement cette autre question : « Qui est-elle ? » S'il inventait une explication, cette explication donnerait à sa femme le temps de connaître la présence de lady Jane.

Après avoir envisagé toutes ces difficultés, durant l'espace d'un moment, Mr Vanborough, respirant à peine, prit à l'instant le moyen le plus court et le plus hardi de se tirer d'embarras : il répondit par un signe de tête affirmatif, qui faisait de Mrs Vanborough Mrs Delamayn.

Mais les yeux de l'homme de loi toujours vigilants surprirent ce signe.

Il s'arrêta peu au sentiment naturel d'étonnement que devait lui causer une si grande liberté prise vis-à-vis de lui ; mais il en tira l'inévitable conclusion qu'il se passait quelque chose de mal et qu'il y avait là une intrigue à laquelle il ne devait pas se prêter un seul instant, de peur de s'en rendre complice.

Il s'avança donc, bien résolu à démentir son client en face.

Heureusement, avec sa volubilité ordinaire de paroles, lady Jane l'interrompit, pour ainsi dire, avant qu'il eût ouvert la bouche.

– Puis-je vous adresser une question ? L'exposition est-elle au midi ?... C'est évident... j'aurais dû voir au soleil que c'est le midi. Cette pièce et les deux autres sont les seules composant le rez-de-chaussée ?... Et la maison est tranquille ?... C'est encore évident... Charmante propriété ! Selon toutes les probabilités, elle plaira à mon amie beaucoup plus que toutes celles que j'ai vues jusqu'à présent. Voulez-vous m'accorder jusqu'à demain le droit de préférence ?

Ici elle s'arrêta pour reprendre haleine, et pour la première fois elle donna à Mr Delamayn l'occasion de répondre.

– J'en demande pardon à Votre Seigneurie, dit-il, je ne puis réellement pas...

Mr Vanborough passa vivement derrière lui, et murmurant quelques mots à son oreille, l'arrêta avant qu'il eût pu en dire davantage :

– Pour l'amour du ciel, ne me démentez pas. Ma femme vient ici !

Au même instant, et supposant toujours que Delamayn était le maître de la maison, lady Jane revint à la charge.

– Vous semblez éprouver quelque hésitation, reprit-elle, avez-vous besoin de références ?

Elle sourit d'un air moqueur et appela son ami à son aide.

– Mr Vanborough !

Mr Vanborough, qui se glissait pas à pas pour se rapprocher de la porte-fenêtre, résolu, quoi qu'il arrivât, à empêcher sa femme d'entrer, ne l'avait pas entendue.

Lady Jane le suivit et lui donna sur l'épaule un grand coup de son ombrelle.

À cet instant, Mrs Vanborough apparut sur le seuil de la porte-fenêtre qui s'ouvrait sur le jardin.

– Suis-je importune ? demanda-t-elle en s'adressant à son mari, après avoir arrêté son regard sur lady Jane. Cette dame paraît être pour vous une ancienne amie.

Cela était dit avec un ton de sarcasme nécessairement provoqué par le coup d'ombrelle.

La voix de Mrs Vanborough s'était soudain haussée au ton de la jalousie.

Lady Jane ne fut pas le moins du monde déconcertée.

Elle avait pour elle un triple privilège : celui d'une gracieuse familiarité envers un homme qui la courtisait, son privilège de femme de haut rang et celui de jeune veuve.

Elle salua Mrs Vanborough avec toute la hautaine politesse de la classe à laquelle elle appartenait.

– La maîtresse de la maison, je présume ? dit-elle avec un sourire.

Mrs Vanborough lui rendit froidement ce salut, entra dans la pièce et répondit :

– Oui.

Lady Jane se tourna vers Mr Vanborough.

– Présentez-moi, dit-elle en se soumettant avec résignation aux façons formalistes de la bourgeoisie.

– Lady Jane Parnell, dit-il, passant aussi rapidement que possible sur cette présentation. Permettez-moi de vous conduire à votre voiture, milady, ajouta-t-il en offrant son bras à la jeune veuve. Je me charge de vous faire obtenir le droit de préférence pour la location de la maison.

Mais non !

Lady Jane aimait trop à laisser une impression favorable derrière elle, n'importe où elle allait.

Il entrait dans ses habitudes de se montrer charmante, à l'aide de procédés bien différents pour les personnes des deux sexes. La politique sociale de la haute société, en Angleterre, ne consiste-t-elle pas à savoir se faire bien voir partout ?

Lady Jane refusa donc de quitter la place avant d'avoir triomphé de la glaciale réception de la dame du logis.

– Je dois renouveler mes excuses, dit-elle, pour m'être présentée à une heure aussi mal choisie. Mon indiscrète arrivée semble avoir d'abord dérangé ces messieurs et Mr Vanborough a bien l'air d'un homme qui voudrait me voir à 100 miles d'ici. Quant à votre mari...

Elle s'arrêta et regarda du côté de Mr Delamayn.

– Pardonnez-moi de m'exprimer d'une manière aussi familière. Je ne connais pas le nom de monsieur votre mari.

Les yeux de Mrs Vanborough, muette d'étonnement, suivirent la direction de ceux de lady Jane et s'arrêtèrent sur l'homme de loi, qui lui était tout à fait étranger.

Et Mr Delamayn, qui attendait résolument l'occasion de parler, la saisit à l'instant même... Il n'avait garde de la laisser échapper, cette fois.

– Je vous demande pardon, dit-il. Il y a ici quelque malentendu, dont je ne suis en aucune façon responsable. Je ne suis pas le mari de Madame.

Ce fut au tour de lady Jane d'être étonnée.

Elle regarda l'homme de loi.

Inutilement !

Mr Delamayn avait rétabli sa position... Mr Delamayn se refusait à intervenir davantage ; il alla s'asseoir en silence à l'autre bout de la pièce.

Lady Jane s'adressa donc à Mr Vanborough.

– Quelque malentendu qu'il puisse y avoir, dit-elle, vous, du moins, en êtes responsable. Vous m'avez bien certainement dit que Madame était la femme de votre ami.

– Comment !... s'écria Mrs Vanborough en élevant la voix d'un ton incrédule et véhément.

L'orgueil inné de la grande dame allait se montrer sous le voile de la politesse. Lady Jane riposta :

– Je parlerai plus haut, si vous le désirez. Mr Vanborough m'a dit que vous étiez la femme de Monsieur.

Mr Vanborough murmura à voix basse entre ses dents serrées, en s'adressant à sa femme :

– Tout cela est un malentendu. Retournez au jardin.

L'indignation de Mrs Vanborough se changea un moment en une crainte mortelle, car elle voyait la colère et la terreur se livrer sur le visage de son mari un terrible combat.

– Comme vous me regardez !... dit-elle. Comme vous me parlez !...

Il se contenta de répéter :

– Retournez au jardin !

Lady Jane commençait à voir clairement ce que l'homme de loi avait deviné quelques minutes auparavant : il y avait quelque chose qui n'allait pas bien dans la villa de Hampstead.

La maîtresse du logis devait être dans une position irrégulière ; et comme la maison, selon toutes les apparences, appartenait à l'ami de Mr Vanborough, cet ami, en dépit de sa récente protestation, devait avoir dans tout cela sa part de responsabilité.

Lady Jane étant arrivée assez naturellement à cette conclusion, ses yeux se fixèrent sur Mrs Vanborough et la toisèrent avec une expression méprisante qui aurait suffi pour éveiller la colère chez la femme la plus douce.

L'insulte qui se lisait dans ce regard ne manqua point de blesser au vif la juste susceptibilité de l'épouse.

Mrs Vanborough se tourna de nouveau vers son mari, mais cette fois sans frayeur.

– Quelle est cette femme ? demanda-t-elle.

Lady Jane se montra à cet instant à la hauteur de la situation. Il fallut voir la manière dont elle se drapa dans sa vertu, sans forfanterie comme sans fausse complaisance.

– Mr Vanborough, dit-elle, vous m'avez offert tout à l'heure de me conduire à ma voiture. Je commence à comprendre que j'aurais mieux fait d'accepter cette offre à l'instant. Donnez-moi votre bras.

– Arrêtez ! dit Mrs Vanborough. Les regards de Votre Seigneurie sont des regards de mépris ; les paroles de Votre Seigneurie ne comportent qu'une seule interprétation. Je suis ici victime de quelque lâche tromperie que je ne comprends pas. Mais ce que je sais… c'est que je ne me laisserai pas insulter dans ma propre maison. Après ce que vous venez de dire, je défends à mon mari de vous offrir son bras.

– Son mari !

Lady Jane regarda Mr Vanborough… Mr Vanborough qu'elle aimait… qu'elle croyait libre… qu'elle avait tout au plus soupçonné, jusqu'alors, de chercher à cacher les torts de son ami.

Elle baissa le ton ; elle perdit tout à coup ses manières hautaines.

Le sentiment de son injustice, si ce qu'elle apprenait était vrai, le tourment de la jalousie, si cette femme avait réellement droit au titre d'épouse, tout cela changea la rougeur dont ses joues s'étaient colorées en une pâleur subite.

– Si vous êtes capable de dire la vérité, monsieur, dit-elle avec hauteur, soyez assez bon pour le faire. Vous êtes-vous faussement présenté au monde et à moi comme un homme libre de sa personne et de sa main ? Cette dame est-elle votre femme ?

– Vous l'entendez !… vous le voyez ! s'écria Mrs Vanborough, s'adressant à son tour à son mari.

Puis elle s'éloigna soudainement de lui en frissonnant de la tête aux pieds.

– Il hésite, dit-elle d'une voix défaillante ; grand Dieu, il hésite !

Lady Jane répéta sévèrement sa question.

– Cette dame est-elle votre femme ?

Il fit appel à son infâme courage et prononça le mot fatal :

– Non !

Mrs Vanborough chancela et s'accrocha, pour ne pas tomber, au rideau de la fenêtre qu'elle déchira.

Le regard attaché sur son mari, serrant dans sa main ce lambeau d'étoffe, elle se disait :

« Suis-je folle ?... Est-ce lui qui a perdu la raison ?... »

Lady Jane poussa un long soupir de soulagement.

– Il n'est pas marié !

Ce n'était donc qu'un mauvais sujet.

Un mauvais sujet, c'est affreux !... mais il peut s'amender. On doit lui adresser des reproches cruels et insister, dans les termes les plus absolus, pour qu'il réforme sa conduite. On peut aussi lui pardonner et l'épouser.

Lady Jane prit, avec un tact parfait, la position commandée par les circonstances.

Elle condamnait sévèrement le présent, sans interdire l'espoir dans l'avenir.

– J'ai fait une très pénible découverte, dit-elle à Mr Vanborough. C'est à vous de me la faire oublier. Bonsoir !

Elle accompagna ces derniers mots d'un regard d'adieu qui exaspéra Mrs Vanborough jusqu'à la frénésie.

La pauvre femme s'élança en avant pour barrer le passage à sa rivale.

– Non ! dit-elle, vous ne sortirez pas encore !

Mr Vanborough fit un pas pour se jeter entre elles ; mais sa femme lui lança un regard terrible.

– Cet homme a menti, dit-elle. Par esprit de justice, pour moi-même, je dois insister pour le prouver.

Elle frappa sur le timbre posé sur une table près d'elle.

Le domestique entra.

– Apportez-moi mon pupitre qui est dans la pièce à côté.

Elle attendit, tournant le dos à son mari, les yeux fixés sur lady Jane.

Seule, sans défense, elle était debout sur les ruines de sa vie, supérieure à la trahison de Vanborough, à l'indifférence de l'homme de loi, et au mépris de sa rivale.

En cet effroyable moment, sa beauté retrouvait une lueur de son ancien éclat.

C'était la grande artiste, qui naguère, au temps de sa gloire, tenait des milliers de spectateurs suspendus à ses regards et à ses lèvres, le cœur oppressé par les malheurs imaginaires que subissait la reine du théâtre.

Le domestique revint avec le pupitre.

Elle y prit un papier et le tendit à Lady Jane.

– J'étais cantatrice, dit-elle, quand Mr Vanborough m'a épousée. Les calomnies auxquelles sont exposées les femmes de théâtre faisaient mettre mon mariage en doute. Je m'armai de ce papier qui est entre vos mains. Madame, les gens même de la plus haute société respectent *cela !*

Lady Jane examina le papier : c'était un certificat de mariage.

Elle devint affreusement pâle et, s'adressant du regard à Mr Vanborough :

– M'auriez-vous trompée ? demanda-t-elle.

Mr Vanborough se tourna vers l'homme de loi qui s'était assis dans le coin le plus reculé de la pièce, attendant les événements d'un air impassible.

– Ayez l'obligeance de venir un moment, dit-il.

Mr Delamayn se leva.

Mr Vanborough se retourna vers lady Jane.

– Veuillez, dit-il, en référer à mon homme d'affaires, madame. Il n'est pas intéressé à vous tromper.

– Suis-je simplement invité à m'expliquer sur le fait ? demanda Mr Delamayn. Je me refuse à faire davantage.

– On ne vous demande rien de plus.

Après avoir écouté attentivement cet échange singulier de demandes et de réponses, Mrs Vanborough avança d'un pas.

Le fier courage qui l'avait soutenue contre l'outrage faiblissait sous l'influence d'un pressentiment fatal.

Elle comprenait qu'il allait arriver quelque chose qu'elle n'avait pas prévu.

L'épouvante la faisait frissonner de la tête aux pieds.

Lady Jane remit le certificat à l'homme de loi.

– En deux mots, monsieur, dit-elle avec impatience, qu'est-ce que cela ?

– En deux mots, madame, répondit Mr Delamayn, du papier gâché.

– Il n'est pas marié ?

– Il n'est pas marié.

Après un moment d'hésitation, lady Jane se retourna du côté de Mrs Vanborough debout et muette auprès d'elle, celle-ci la regardait.

Lady Jane recula de terreur.

– Emmenez-moi ! s'écria-t-elle, terrifiée par ce visage livide et ces grands yeux brillants qui la regardaient avec la fixité du désespoir. Emmenez-moi d'ici !... cette femme me tuera.

Mr Vanborough lui offrit le bras.

Un silence de mort s'établit dans la pièce.

Les yeux de l'épouse les suivaient tous deux avec la même effroyable fixité, jusqu'à ce que la porte se fut refermée sur eux.

L'homme de loi, demeuré seul avec la femme reniée et délaissée, remit en silence le certificat sur la table.

Les yeux de Mrs Vanborough allaient de ce personnage à ce chiffon inutile ; puis, sans un cri, sans un geste, elle tomba évanouie.

Mr Delamayn la releva, la plaça sur un sofa et attendit Mr Vanborough qui allait sans doute revenir.

En contemplant ce beau visage, qui gardait sa beauté même dans l'évanouissement, semblable à la mort, il s'avoua qu'il avait été cruel pour cette pauvre femme... Oui ! tout impassible qu'il était, l'homme de loi pensait qu'il avait été cruel.

Mais la loi le justifiait. Il n'y avait pas de doute à avoir dans l'espèce. La loi le justifiait !

Le piétinement des chevaux et le bruit des roues se firent entendre au dehors.

L'équipage de lady Jane s'éloignait.

Le mari allait-il revenir ?

Curieuse chose que l'habitude ! Mr Delamayn donnait encore à Vanborough la qualité du mari… en présence de la loi ! en présence des faits !

Les minutes passèrent… Vanborough ne revenait pas.

Il n'était pas prudent de provoquer un scandale dans la maison.

Il n'était pas désirable, pour Mr Delamayn, sous sa seule responsabilité, de laisser deviner aux domestiques ce qui était arrivé.

Mrs Vanborough était toujours là, privée de sentiment.

L'air frais du soir pénétrait par la fenêtre ouverte, soulevait les rubans de son bonnet de dentelle et ses cheveux dénoués qui retombaient sur son cou.

Là, gisait, toujours immobile, la femme que Vanborough avait aimée… la mère de son enfant.

Delamayn allait sonner et appeler du secours.

Mais, au même instant, le calme de cette soirée d'été fut de nouveau troublé.

L'homme de loi resta la main tendue au-dessus du timbre.

On entendait de nouveau le pas d'un cheval et le bruit des roues d'une voiture qui s'avançait rapidement et s'arrêta devant la porte.

Était-ce lady Jane qui revenait ?

Était-ce le mari ?

La cloche retentit, la porte s'ouvrit, le frôlement d'une autre robe de soie se fit entendre dans le corridor, et une dame parut.

Ce n’était pas lady Jane, mais une étrangère... de beaucoup plus âgée que la jeune lady, une femme fort ordinaire peut-être, en tout autre temps, mais maintenant presque belle, grâce à la vive expression de bonheur qui rayonnait sur son visage.

Elle vit Mrs Vanborough étendue sur le sofa et se précipita vers elle en poussant un grand cri... un cri d’affection et de terreur tout à la fois.

Elle s’agenouilla, attira sur sa poitrine cette tête insensible et couvrit de baisers ces joues glacées.

– Oh ! ma chérie, dit-elle, est-ce ainsi que nous devions nous retrouver ?

Oui ! après tant d’années depuis leur séparation dans la cabine du navire, c’était ainsi que les deux amies devaient se retrouver.

# DEUXIÈME PARTIE

## *La marche du temps*

### *5*

Laissons le temps passé pour le temps présent.

À partir de l'été de 1855, franchissons douze années.

Nous allons savoir qui est vivant et qui est mort, qui a eu la fortune favorable ou contraire, parmi les personnes que nous avons vues figurer dans la tragédie de la villa de Hampstead...

Cela su, nous conduirons le lecteur à travers un nouveau drame, au printemps de 1868.

Ce n'est que le simple enregistrement des faits qui commence par un mariage : le mariage de Mr Vanborough avec lady Jane Parnell.

Trois mois après le jour mémorable où son solicitor lui avait démontré qu'il était libre, Mr Vanborough possédait la femme qu'il désirait pour faire les honneurs de sa table et pour aider à sa fortune ; la législature de la Grande-Bretagne se faisait l'humble servante de sa trahison et l'honorable complice de son crime.

Il entra au Parlement.

Il donna (grâce à sa femme) six des plus grands dîners et deux des plus fameux bals de la saison.

Il fit avec succès son premier discours à la Chambre des communes.

Il dota une église dans un quartier pauvre.

Il écrivit un article qui attira l'attention dans une revue trimestrielle.

Il découvrit, dénonça et fit effacer un abus criant dans l'administration de la charité publique.

Il reçut (toujours grâce à sa femme) un membre de la famille royale parmi les hôtes de sa maison de campagne à la fin de l'automne.

Tels furent ses triomphes, et telle est l'histoire de ses progrès vers la pairie, pendant la première année de son mariage avec lady Jane Parnell.

Ce fils gâté de la fortune n'attendait plus d'elle qu'une faveur ; elle la lui accorda.

Il restait une tache sur la vie passée de Mr Vanborough, tant que vivait la femme qu'il avait reniée et abandonnée.

À la fin de la première année, la pauvre créature mourut et la tache fut effacée.

Elle avait supporté, avec une rare patience et un admirable courage, l'impitoyable injure qui lui avait été infligée.

Il faut rendre justice à Mr Vanborough et reconnaître qu'il lui brisa le cœur avec le plus strict respect des convenances.

Il offrit, par l'entremise de son homme de loi, de lui assurer une belle provision, ainsi qu'à sa fille.

Cette offre fut rejetée, sans un instant d'hésitation.

Anne répudia son argent, comme elle avait répudié son nom ; elle n'en porta plus d'autre que celui qu'elle avait quand elle était jeune fille, et qu'elle avait illustré pendant sa carrière artistique.

La mère et la fille ne furent plus appelées que de ce nom par ceux qui daignèrent s'enquérir d'elles après leur désastre.

Il n'y avait point de faux orgueil dans l'attitude que Mrs Sylvestre adopta et garda après que son mari l'eut délaissée.

Elle accepta avec reconnaissance, pour elle et pour son enfant, l'assistance de la chère et vieille amie, qu'elle avait retrouvée au temps de l'affliction et qui lui resta fidèle jusqu'à la fin.

Mrs Sylvestre vécut avec lady Lundie jusqu'au moment où elle se sentit assez forte pour mettre à exécution le plan qu'elle s'était tracé et pour gagner sa vie en donnant des leçons de chant.

À en juger par toutes les apparences, elle était désormais rétablie ; elle était redevenue elle-même.

Elle faisait son chemin, se conciliant partout la sympathie, la confiance et le respect, quand elle retomba tout à coup malade.

Nul n'aurait pu expliquer son mal ; les médecins eux-mêmes étaient divisés d'opinion à ce sujet, et, scientifiquement parlant, il n'y avait pas de raison pour qu'elle mourût.

Ce n'était pas une pure figure de langage que de dire, comme disait lady Lundie, qu'elle avait reçu le coup de la mort le jour où son mari l'avait abandonnée.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle était menacée, l'explique qui pourra.

En dépit de la science qui était peu de chose, en dépit de son courage qui était grand, la malheureuse femme tomba à son poste et mourut.

Dans la dernière période de sa maladie, son esprit s'égara.

L'amie des anciens jours du pensionnat, assise, auprès de son lit, l'entendit parler et vit bien que la moribonde se croyait revenue au jour où elles s'étaient dit adieu naguère dans la cabine du navire.

La pauvre âme retrouvait les mots et jusqu'à l'accent qu'elle avait alors, tant d'années auparavant, l'accent du temps passé quand les deux jeunes filles s'étaient séparées pour suivre chacune son chemin en ce monde.

Elle dit :

– Nous nous retrouverons, ma chérie, avec toute notre ancienne affection.

Et elle dit cela justement comme elle avait dit autrefois, puis la raison lui revint.

Elle surprit le médecin et la garde-malade en les priant doucement de quitter sa chambre.

Quand ils furent sortis, elle regarda lady Lundie et parut revenir à elle et s'arracher à un rêve.

– Blanche ! dit-elle, vous prendrez soin de mon enfant ?

– Elle sera ma fille, Anne, quand vous ne serez plus.

La mourante s'arrêta et réfléchit un moment.

Un tremblement soudain la saisit.

– Gardez comme un secret ce que je vais vous dire, reprit-elle. J'ai peur pour mon enfant.

– Peur ?... Après ce que je vous ai promis ?

Elle répéta d'un ton solennel les mêmes paroles.

– J'ai peur pour mon enfant !

– Pourquoi ?

– Ma chère Anne est une seconde moi-même... n'est-ce pas ? Elle est idolâtre de votre fille, comme je l'étais de vous. Elle ne porte pas le nom de son père... elle porte le mien. Elle est Anne Sylvestre, comme je l'étais moi-même. *Finira-t-elle comme moi ?*

Cette question fut prononcée avec cette respiration courte et cette voix pâteuse et embarrassée qui annoncent la mort prochaine.

Celle qui l'écoutait se sentit glacée jusque dans la moelle des os.

– Ne pensez point cela ! s'écria-t-elle avec horreur. Pour l'amour du ciel, ne pensez point cela !

L'égarement reparut dans les yeux d'Anne Sylvestre.

Elle fit de faibles gestes d'impatience avec ses mains amaigries. Lady Lundie se pencha sur elle et l'entendit murmurer :

– Soulevez-moi.

Soutenue dans les bras de son amie, elle la regardait jusque dans l'âme ; ses terreurs à propos de son enfant l'agitèrent de nouveau.

– Ne l'élevez pas comme moi ! Il faut qu'elle soit institutrice... Il faut qu'elle gagne son pain... Ne la laissez pas jouer l'opéra... ne la laissez pas chanter... ne la laissez pas monter sur une scène.

Elle s'arrêta... sa voix redevint très douce, elle sourit faiblement et dit sur le ton enfantin des anciens jours :

– Jurez-le, Blanche !

Lady Lundie l'embrassa et répondit comme elle avait répondu lors de leur séparation sur le navire :

– Je le jure !

La tête de la malade s'affaissa pour ne plus se relever.

La dernière lueur de la vie brilla dans ses yeux voilés.

Pendant un moment encore ses lèvres s'agitèrent.

Lady Lundie approcha son oreille du visage de la mourante et entendit encore ces mêmes paroles :

– Elle est Anne Sylvestre... comme je l'étais moi-même. *Finira-t-elle comme moi ?*

## *6*

Cinq années se sont écoulées... et l'existence des trois hommes qui étaient assis naguère à la même table, dans la salle à manger de la villa de Hampstead, a suivi une marche bien différente.

Mr Kendrew !... Mr Delamayn !... Mr Vanborough.

Que l'ordre dans lequel nous les nommons soit le même dans lequel nous allons passer en revue les événements de leur vie à tous trois, après un laps de temps de cinq années.

Comment l'ami du mari manifesta-t-il son sentiment à l'égard de sa trahison envers sa femme, nous le savons déjà.

Quelle impression reçut-il de la mort de la pauvre abandonnée, voilà ce qu'il nous reste à dire.

La rumeur publique, qui voit dans le fond du cœur des hommes et prend plaisir à publier ses découvertes malignes, avait toujours prétendu qu'il y avait un secret dans la vie de Mr Kendrew, et que ce secret était une passion sans espoir pour la femme de son ami.

Jamais il n'en avait dit un mot à âme qui vive ni à Mrs Sylvestre elle-même.

Quand elle mourut, la rumeur publique se réveilla pourtant plus forte que jamais et rechercha, dans la conduite de Mr Kendrew, la preuve de ses sentiments cachés.

Il suivit le convoi funéraire... quoiqu'il ne fût pas le parent de la morte.

Il arracha une petite poignée du gazon qui recouvrait la fosse, quand il pensa que personne ne le voyait.

Il disparut de son club ; il voyagea.

Il revint à Londres et avoua qu'il était las de l'Angleterre.

Il fit des démarches et obtint un poste dans une de nos colonies.

Quelles conclusions fallait-il tirer de tout cela ?

N'était-il pas évident que son genre de vie habituel avait perdu tout charme pour lui, depuis que l'objet de sa passion avait cessé d'exister ?

Cela pouvait être.

Des suppositions moins probables ont souvent touché juste.

Un fait sûr, dans tous les cas, c'est qu'il quitta l'Angleterre pour n'y plus revenir.

Encore un homme à la mer ! dit la rumeur publique.

Mais Mr Delamayn ?

Le solicitor en train de s'élever fut rayé du tableau, à sa requête, et entra, comme étudiant, dans une école de droit.

Pendant trois ans, on n'entendit rien dire de lui, si ce n'est qu'il travaillait avec ardeur et prenait ses inscriptions.

Il fut admis à faire partie du barreau. Ses anciens associés savaient qu'ils pouvaient avoir confiance en lui et lui confièrent des affaires. En deux ans, il se fit une position à la Cour.

À l'expiration de ces deux années, sa réputation se répandit au-dehors de la Cour.

Il parut comme jeune avocat dans une cause célèbre, où l'honneur d'une grande famille et le droit à une grande fortune étaient en jeu.

Son *ancien* tomba malade la veille des débats, il soutint le procès pour son défendeur et le gagna.

Le défendeur lui dit :

– Que puis-je faire pour vous ?

Mr Delamayn répondit :

– Faites-moi entrer au Parlement.

Étant propriétaire territorial, le défendeur n'eut qu'à donner des ordres, et Mr Delamayn eut son siège au Parlement.

À la Chambre des communes, le nouveau membre et Mr Vanborough se retrouvèrent.

Ils siégeaient sur le même banc et appartenaient au même parti.

Mr Delamayn remarqua que Mr Vanborough avait l'air bien vieux et bien las, et que ses cheveux avaient grisonné.

Il interrogea au sujet de son ancien client une personne bien informée qui secoua la tête.

Mr Vanborough était riche ; Mr Vanborough avait de grandes relations (par sa femme) ; Mr Vanborough était un homme honorable dans toute l'acception du terme, selon le monde ; mais personne ne l'aimait.

Il s'était très bien posé la première année, mais il en était resté là.

Incontestablement, il était habile ; mais il produisait une désagréable impression sur la Chambre.

Il donnait des fêtes splendides, mais il n'était pas sympathique à la société.

Son parti le respectait ; mais quand il y avait quelque chose à donner, on l'oubliait.

Il avait un caractère à part et, n'ayant rien contre lui, tout pour lui, au contraire, il ne se faisait pas d'amis.

C'était un homme aigri, et chez lui, comme dans le monde, cette aigreur était trop visible.

## *7*

Cinq autres années ont passé depuis le jour où la femme abandonnée a été couchée dans sa tombe.

Nous sommes en 1866.

Un certain jour de cette année, les journaux donnèrent deux nouvelles qui firent grand bruit : la nouvelle d'une élévation à la pairie, la nouvelle d'un suicide.

Après avoir bien fait son chemin au barreau, Mr Delamayn réussissait encore mieux au Parlement.

Il devint l'un des hommes les plus éminents de la Chambre : il parlait clairement, il avait du bon sens, de la modestie ; il n'était jamais trop long ; il tenait la Chambre attentive, quand des hommes d'une plus haute valeur la fatiguaient.

Les chefs de son parti disaient ouvertement : « Nous devons faire quelque chose pour Delamayn. »

L'occasion s'offrit, et ils tinrent parole.

Leur Solicitor général avança d'un pas dans la hiérarchie gouvernementale ; ils mirent Delamayn à sa place.

Ce fut un tollé général parmi les membres plus anciens du barreau.

Le ministre répondit :

– Nous avions besoin d'un homme qui eût l'oreille de la Chambre.

Les journaux appuyèrent la nomination de Mr Delamayn.

Un grand débat survint, et le nouveau Solicitor général justifia le choix du ministère et la bonne opinion des journaux.

Ses ennemis disaient, avec une intention ironique :

– Il sera Lord Chancelier.

Ses amis faisaient, dans le cercle intime, des plaisanteries sans malice qui tendaient à la même conclusion ; ils avertis-

saient ses deux fils, Julius et Geoffrey (alors au collège), de surveiller leurs relations, attendu que d'un jour à l'autre ils pouvaient se trouver les fils d'un lord.

Les choses commençaient réellement à prendre cette tournure.

S'élevant toujours, Mr Delamayn fut bientôt fait Attorney général. Vers la même époque, tant il est vrai que rien ne réussit comme le succès, un de ses parents sans enfants mourut et lui laissa une belle fortune.

Dans le cours de l'été de 1866, un poste de grand juge devint vacant.

Le ministère avait fait antérieurement un choix très impopulaire.

Il chercha les moyens de remplacer plus heureusement son Attorney général et il offrit ce poste à Mr Delamayn.

Celui-ci préférait rester à la Chambre et refusa.

Les ministres ne voulurent point considérer le refus comme définitif ; on lui dit :

– Voulez-vous prendre le poste avec la pairie ?

Mr Delamayn consulta sa femme et accepta.

La *Gazette de Londres* annonça au monde son élévation au titre de baron Holchester de Holchester ; et les amis de la famille se frottèrent les mains en disant :

– Qu'est-ce que nous vous avions dit ? Voilà nos deux jeunes amis Julius et Geoffrey fils d'un lord !

Où en était pendant ce temps Mr Vanborough ?

Exactement au point où nous l'avions laissé cinq années auparavant.

Il était riche et même plus riche que jamais.

Il avait d'aussi belles relations de famille que jamais.

Il était aussi ambitieux que jamais ; mais c'était tout.

Il était toujours à la Chambre ; il tenait toujours son rang dans la société ; personne ne l'aimait ; il ne s'était pas fait d'amis.

Toujours la vieille histoire, avec cette différence que l'homme aigri l'était chaque jour davantage, que ses cheveux étaient devenus plus gris, que son caractère était devenu plus irritable et moins endurant que jamais.

Sa femme avait son appartement dans la maison, lui le sien ; et leurs domestiques de confiance prenaient soin qu'ils ne se rencontrassent pas même dans l'escalier.

Ils n'avaient pas d'enfants.

Ils ne se voyaient que lors de leurs grands dîners et de leurs bals.

Les gens mangeaient leurs dîners, dansaient dans leurs salons, et quand ils se communiquaient leurs impressions au sortir de la fête, ils se disaient : comme c'est ennuyeux !

Ainsi, celui qui avait été autrefois l'homme de loi de Mr Vanborough s'était élevé jusqu'à la pairie – il ne pouvait aller plus haut ! – tandis que, du bas de l'échelle, Mr Vanborough le regardait ; tout riche et bien apparenté qu'il était, il n'avait pas plus de chance de parvenir à la Chambre des lords que vous ou moi. C'est peu dire.

Sa carrière était terminée ; le jour où fut annoncée la nomination du nouveau pair, il prit la résolution d'en finir.

Il jeta de côté le journal sans dire un mot et sortit.

Sa voiture le conduisit vers les parages où l'on voit encore quelques champs verdoyants, au nord-ouest de Londres, non loin du chemin qui mène à Hampstead.

Il se dirigea seul et à pied vers la villa où il avait autrefois vécu près de la femme envers laquelle il avait eu des torts si cruels.

Des maisons neuves s'étaient bâties à l'entour.

Une partie du vieux jardin avait été vendue.

Après un moment d'hésitation, il s'arrêta devant la porte et sonna.

Il donna sa carte au domestique.

Le maître de la maison connaissait ce nom, comme celui d'un homme qui jouissait d'une grande fortune et qui était membre du Parlement ; il demanda poliment à quelle heureuse circonstance il devait l'honneur de cette visite.

Mr Vanborough répondit brièvement et simplement :

– J'ai autrefois habité cette maison. J'ai de grands souvenirs qui s'y rattachent et dont il n'est pas nécessaire que je vous importune. Voudrez-vous bien excuser ce qui peut paraître étrange dans ma demande. Je désirerais revoir la salle à manger, si vous n'y voyez pas d'empêchement et si je ne dérange personne.

Les « demandes étranges » des hommes riches sont de la nature des demandes privilégiées, pour l'excellente raison qu'on est certain qu'elles ne sont pas faites dans un but intéressé.

On conduisit Mr Vanborough dans la salle à manger.

Le maître de maison, secrètement intrigué, l'observait.

Il alla droit au seuil de la porte-fenêtre qui conduisait au jardin.

Là, il demeura debout, la tête penchée sur sa poitrine et absorbé dans ses pensées.

Était-ce dans ces lieux qu'il l'avait vue pour la dernière fois, le jour où il l'avait quittée à jamais ?

Oui, c'était là.

Après une minute ou deux il revint à lui, mais avec l'air égaré d'un homme qui sort d'un rêve.

– C'est une jolie habitation, dit-il.

Il balbutia quelques remerciements, jeta encore un regard en arrière, avant que la porte se refermât, et revint même sur ses pas.

Il sortit enfin, et se fit conduire à la résidence du nouveau lord Holchester, où il laissa une carte.

Puis il rentra chez lui.

Son secrétaire lui rappela qu'il avait un rendez-vous dans dix minutes.

Mr Vanborough le remercia du même air distrait et égaré que tout à l'heure avait remarqué le propriétaire de la villa, et il passa dans son cabinet de toilette.

La personne avec laquelle il avait pris un rendez-vous se présenta, et le domestique vint frapper à la porte.

Elle était fermée au verrou.

Il fallut la briser, et on trouva Mr Vanborough étendu sur le sol.

On reconnut qu'il s'était donné la mort de sa propre main.

# *8*

Maintenant, le prologue de ce récit nous ramène aux deux jeunes filles et doit nous apprendre comment les années se sont passées pour Anne et Blanche.

Lady Lundie fit plus qu'accomplir la promesse solennelle qu'elle avait faite à son amie.

Mise à l'abri de toute tentation qui aurait pu l'engager à suivre la carrière de sa mère, préparée à la profession d'institutrice par la culture de tous les arts et avec tous les avantages que l'argent peut procurer, le premier et le seul essai par Anne de ses talents eut lieu sous le toit de lady Lundie et sur Blanche elle-même.

La différence d'âge qui existait entre les deux jeunes filles, sept années, et leur affection mutuelle qui semblait grandir avec les années favorisaient l'expérience.

Institutrice de Blanche, en même temps que son amie, Anne Sylvestre vit sa première jeunesse se passer tranquille, heureuse, sans événement, dans le modeste sanctuaire du foyer domestique.

Quel contraste plus frappant pourrait-on imaginer entre cette première partie de son existence et celle de sa mère ?

Qui aurait pu voir autre chose que les fantômes qui environnent la mort dans les alarmes qui avaient torturé Mrs Sylvestre à ses derniers moments ?

Mais deux choses graves arrivèrent dans le cercle paisible du foyer.

En 1858, la maison fut mise en joie par l'arrivée de sir Thomas Lundie ; en 1865, cette douce vie de famille fut brisée

par le nouveau départ pour l'Inde de sir Thomas, accompagné cette fois de sa femme.

Depuis quelque temps, la santé de lady Lundie déclinait.

Les médecins, consultés sur son état, tombèrent d'accord pour dire qu'un voyage sur mer lui rendrait des forces.

Par affection pour sa femme, sir Thomas consentit à différer son départ, afin de faire le voyage avec elle.

La seule difficulté à surmonter était de partir en laissant Blanche et Anne en Angleterre.

Les docteurs avaient en effet déclaré que, à l'âge critique que Blanche avait à franchir, ils ne pouvaient approuver son départ pour l'Inde avec sa mère.

De proches et chers parents offrirent de prendre chez eux Blanche et sa gouvernante.

Sir Thomas, de son côté, s'engageait à ramener sa femme dans un an et demi ou deux ans au plus.

Assaillie de toutes parts, lady Lundie vainquit enfin sa répugnance à se séparer des deux jeunes filles.

Elle consentit à cette épreuve avec un grand abattement d'esprit et une secrète appréhension de l'avenir.

Au dernier moment, elle prit Anne à part.

Anne était alors une jeune femme de vingt-deux ans, et Blanche en avait quinze.

– Ma chère, fit-elle, je dois vous dire à vous ce que je ne puis pas dire à sir Thomas et ce que je n'ai pas le courage de dire à Blanche. Je m'en vais, l'esprit assailli de mauvais pressentiments. Je suis persuadée que je ne vivrai pas assez longtemps pour revenir en Angleterre et, quand je serai morte, je crois que sir Thomas se remariera. Il y a bien des années, votre mère, à

son lit de mort, était inquiète de votre avenir. C'est à mon tour d'être inquiète de l'avenir de Blanche. J'ai promis à ma chère et tendre amie que vous seriez une fille pour moi, et cette promesse lui a rendu la paix de l'esprit. Rendez la paix à mon pauvre cœur, Anne, avant que je parte, et, quoi qu'il puisse arriver dans l'avenir, promettez-moi d'être toujours ce que vous êtes maintenant, une sœur pour Blanche.

Elle lui tendit sa main pour la dernière fois.

Le cœur plein de reconnaissance, Anne baisa cette main et fit le serment demandé.

## *9*

Deux mois après, l'un des pressentiments qui pesaient sur l'esprit de lady Lundie se réalisa.

Elle mourut pendant le voyage et eut la mer pour tombe.

Une année plus tard, son autre pressentiment se confirmait.

Sir Thomas Lundie se remaria.

Il ramena sa seconde femme en Angleterre, vers la fin de l'année 1866.

Il se rappela et respecta la confiance que sa première femme avait en Anne.

La seconde lady Lundie, conformant prudemment sa conduite à celle de son mari, laissa d'ailleurs les choses comme elle les avait trouvées dans sa nouvelle demeure.

Au commencement de l'année 1867, l'amitié entre Anne et Blanche était vraiment de l'amour fraternel.

L'avenir était beau pour les deux jeunes filles.

À cette époque, des personnes qui avaient joué un rôle dans la tragédie de la villa de Hampstead, douze années auparavant, trois étaient mortes, une vivait exilée volontaire sur la terre étrangère.

Il ne restait de survivants qu'Anne et Blanche et le solicitor qui avait découvert la nullité du mariage irlandais, autrefois Mr Delamayn, actuellement lord Holchester.

# PREMIÈRE SCÈNE

## *LA SERRE*

# 1

# LES HIBOUX

Au printemps de l'année 1868, vivaient, dans un comté du nord de l'Angleterre, deux vénérables hiboux.

Ces hiboux habitaient une serre en ruine et abandonnée. Cette serre dépendait d'une résidence de campagne dans le comté de Perth. Cette résidence était connue sous le nom de Windygates.

La situation de Windygates avait été savamment choisie dans cette partie du comté où des champs fertiles commencent à tapisser les versants de la région montagneuse qui, au-delà, est stérile.

La maison d'habitation était intelligemment construite, meublée avec luxe ; les écuries offraient un modèle de ventilation et de proportions spacieuses ; les jardins et le parc étaient princiers, mais Windygates, malgré tous ces avantages, avait, avec le temps, marché vers la ruine.

La malédiction des procès était tombée sur le château et les terres qui en dépendaient. Pendant plus de dix ans, un interminable litige avait enfermé le domaine dans un cercle de sentences judiciaires qui le séquestraient du reste du monde et même en interdisaient l'approche.

Le château était fermé, les jardins incultes livrés à l'envahissement des mauvaises herbes, la serre était couverte jusqu'au faîte par les plantes grimpantes dont le développement avait amené à sa suite les oiseaux de nuit.

Pendant des années, les deux hiboux avaient vécu sans trouble dans la propriété qu'ils avaient acquise en vertu du plus ancien des droits, le droit de l'occupant.

Le jour, ils restaient graves et paisibles au milieu de l'obscurité répandue autour d'eux par les lierres ; à la tombée de la nuit, ils s'éveillaient à la vie.

Tous deux volaient sans bruit au milieu des terres tranquilles en quête de leur proie. Parfois, ils battaient un champ comme un chien d'arrêt et fondaient sur une souris imprudente. D'autres fois, planant au-dessus de la surface noire des eaux, ils cherchaient dans le lac le moyen de varier leurs plaisirs et leurs repas, et ils enlevaient une perche.

Leurs estomacs robustes s'arrangeaient tout aussi bien d'un rat que d'un insecte. Parfois même, et cet exploit les rendait fiers et marquait leur existence, ils étaient assez habiles pour saisir un petit oiseau perché sur les hautes branches. Dans ces occasions, le sentiment qu'ont partout les gros oiseaux de leur supériorité sur les petits échauffait leur sang habituellement si froid ; ils poussaient des cris joyeux dans le silence de la nuit.

C'est ainsi que, pendant des années, les hiboux avaient dormi d'un sommeil tranquille, et que chaque jour ils avaient trouvé une nourriture abondante quand arrivait l'obscurité de la nuit.

Ils avaient pris, avec les plantes grimpantes, possession de la serre. Conséquemment, les plantes grimpantes étaient partie constituante de la serre, et conséquemment aussi ils étaient les gardiens de cette constitution.

Il y a des hiboux humains qui raisonnent comme ceux-ci ; et qui savent également faire leur proie des petits oiseaux.

La constitution de la serre dura jusqu'au printemps de l'année 1868, quand les pas profanes des innovateurs vinrent les

troubler dans leur royaume, et leurs vénérables privilèges leur furent disputés par le monde extérieur.

Deux êtres sans plumes apparurent, sans y avoir été invités, à la porte de cette serre ; ils examinèrent les lierres constitutionnels et dirent :

– Il faut les jeter bas.

Ils regardèrent l'horrible lumière du jour et dirent encore :

– Il faut qu'elle pénètre là-dedans.

Puis ils s'en allèrent et on les entendit qui disaient encore en s'éloignant ensemble :

– Demain, ce sera fait.

Et les hiboux disaient de leur côté :

– Nous avons pourtant honoré cette serre en l'occupant pendant tant d'années… l'horrible lumière du jour doit-elle pénétrer jusqu'à nous ? Milords et Messieurs, la Constitution est détruite ?

Ils arrêtèrent une résolution à cet effet, dans les formes adoptées par les créatures de leur espèce, puis ils refermèrent leurs yeux, ayant conscience d'avoir fait leur devoir.

La nuit suivante, tandis qu'ils volaient à travers les champs, ils remarquèrent avec déplaisir de la lumière à l'une des fenêtres du château.

Que signifiait cette lumière impie ?

Elle signifiait, en premier lieu, que le procès était fini ; elle signifiait, en deuxième lieu, que le propriétaire de Windygates, ayant besoin d'argent, s'était décidé à louer sa propriété ; elle signifiait, en troisième lieu, que la propriété avait trouvé un locataire et allait être réparée extérieurement et intérieurement.

Les hiboux poussèrent de grands cris en battant les plaines dans l'obscurité, et cette nuit-là, ayant fondu sur une souris, ils la manquèrent.

Le lendemain matin, profondément endormis sous la foi de la Constitution, ils furent éveillés par les voix de beaucoup d'êtres sans plumes rassemblés tout autour d'eux.

Ils ouvrirent les yeux et protestèrent en reconnaissant des instruments de destruction qui attaquaient les plantes grimpantes.

Tantôt ici, tantôt là, ces instruments faisaient pénétrer l'horrible lumière du jour dans la serre.

Mais les hiboux se montrèrent à la hauteur de la situation ; ils hérissèrent leurs plumes et crièrent :

– Non, nous ne nous rendrons pas !

Les êtres sans plumes continuèrent joyeusement leur œuvre et répondirent :

– Réforme !...

Les plantes grimpantes tombaient ; l'horrible lumière du jour pénétrait, de plus en plus brillante.

Les hiboux avaient à peine eu le temps de prendre une nouvelle décision et de se dire : « Nous défendrons la Constitution... » quand un rayon de soleil vint les frapper aux yeux et les forcer à s'envoler pour chercher l'ombre au lieu le plus proche.

Là, ils se perchèrent, clignant des yeux, tandis que la serre était débarrassée des plantes qui l'avaient enveloppée, que les boiseries poudreuses étaient renouvelées, et que l'air et le soleil purifiaient ce lieu obscur.

Les hiboux, au loin, fermaient les yeux et reprenaient :

– Milords et Messieurs, la Constitution est détruite !

# 2

# LES HÔTES

À qui incombait la responsabilité de la réforme accomplie dans la serre ?

Au nouveau locataire sans doute.

Et qui était ce nouveau locataire ?

Cette serre, qui avait été, au printemps de 1868, la triste habitation d'un couple de hiboux, était, à l'automne de la même année, le lieu de réunion vivant et animé d'une foule de dames et de gentlemen assemblés pour une partie de plaisir dans le parc.

C'étaient les hôtes du locataire de Windygates.

La scène, au début de cette partie de plaisir, était charmante.

À l'intérieur de la serre, les femmes se montraient brillantes comme des papillons, sous leurs vêtements d'été, qui tranchaient avec éclat sur le sombre costume adopté par les hommes de la société moderne.

Au-dehors de la serre, on pouvait voir, par trois grandes baies en forme d'arcades, une vaste pelouse, conduisant à des parterres en fleurs et à des massifs d'arbustes.

Plus loin encore, à travers une percée faite au milieu des grands arbres, on apercevait la maison devant laquelle jaillissait une fontaine avec un beau jet d'eau qui chatoyait au soleil.

On riait, on jasait, mais au milieu de ce bourdonnement joyeux une voix domina toutes les autres et réclama impérieusement le silence.

Une jeune femme s'avança sur le gazon devant la serre et inspecta la foule des hôtes, comme un général passant en revue ses régiments.

Elle était jeune, elle était jolie ; elle n'était en rien embarrassée par les regards de tout ce monde. Elle était habillée dans le plus pur style de la *fashion*.

Un chapeau qui rappelait une assiette à dessert était placé sur son front ; un ballon de cheveux d'un brun très clair bien bouffants partait du sommet de sa tête ; une cataracte de perles se répandait sur sa poitrine ; une paire de hannetons en émail, offrant une effrayante ressemblance avec les originaux vivants, pendait à ses oreilles ; sa robe fort courte était d'un bleu céleste ; ses fines chevilles se dessinaient à travers ses bas à raies ; ses souliers étaient de ceux qu'on nomme à la Watteau et dont les hauts talons font frémir les hommes, qui se demandent : « Comment cette charmante personne peut-elle se tenir sur ces petits morceaux de bois ? »

Cette jeune femme était miss Blanche Lundie, la petite Blanche si fraîche et si rosée qui a été présentée au lecteur dans le Prologue.

Elle avait alors 18 ans, position excellente, fortune certaine, caractère vif, dispositions variables. En un mot, une enfant du siècle actuel, avec les mérites et les défauts de son temps, et sous tout cela un grand fonds de sincérité, de loyauté, et de chaleur de sentiment.

– Maintenant, mes bons amis ! cria miss Blanche, silence, s'il vous plaît ! Nous allons choisir nos camps pour la partie de croquet. Aux affaires… aux affaires… aux affaires !…

Sur cette interpellation, une autre dame, parmi la compagnie, prit un maintien grave et répondit, en dirigeant sur Blanche un regard de doux reproche et sur le ton d'une bienveillante protestation.

Cette autre dame était grande, forte, âgée de 35 ans. Elle présentait à l'observateur un nez cruellement aquilin, un menton droit qui indiquait un caractère obstiné, des cheveux et des yeux noirs magnifiques, une riche toilette, mais sobre de couleur, et une gracieuse nonchalance de mouvement qui séduisait au premier abord, mais devenait promptement monotone et fatigante.

Cette dame était la seconde lady Lundie, actuellement veuve, après quatre mois seulement de mariage, de feu sir Thomas Lundie. En d'autres termes, c'était la belle-mère de Blanche et l'enviable locataire du château et des terres de Windygates.

– Ma chère, dit lady Lundie, les mots ont leur signification, même quand ils sortent des lèvres d'une très jeune personne. Pourquoi rangez-vous le croquet parmi les affaires ?

– Assurément, vous ne le rangez pas parmi les plaisirs ? lança une voix ironique du fond de la serre.

Les rangs des visiteurs s'ouvrirent devant celui qui venait de parler, et l'on vit paraître, au milieu de cette réunion toute moderne un gentleman du siècle précédent.

Les manières de ce gentleman se distinguaient par une grâce sans raideur et une politesse inconnues à la nouvelle génération. Son costume était composé d'une cravate blanche plusieurs fois enroulée autour de son cou, d'un habit bleu boutonné jusqu'au menton, d'un pantalon nankin et de guêtres assorties, costume fort ridicule pour l'époque.

Sa parole était facile et révélait une indépendance d'esprit contenue dans les bornes d'une grande politesse. Ses ripostes, toujours satiriques, étaient fort redoutées, car l'esprit est peu du goût de la génération présente.

De sa personne, il était mince, élancé, avait une belle tête blanche, des yeux noirs pleins de feu, et une sorte de contraction imprimée aux coins de ses lèvres par son humeur sardonique. Il était affligé d'une infirmité connue sous le nom de pied-bot, il la supportait comme ses années, c'est-à-dire gaiement.

Il était célèbre dans la société pour sa canne d'ivoire dans la pomme de laquelle une tabatière était artistement enchâssée, mais on le craignait à cause de son antipathie pour les institutions modernes, qu'il exprimait à propos et hors de propos, avec une sagacité qui le faisait toujours frapper sur le point le plus faible.

Tel était sir Patrick Lundie, frère du feu baronnet, sir Thomas Lundie, et héritier à sa mort du titre et des biens patrimoniaux.

Miss Blanche, sans se préoccuper de l'observation de sa belle-mère et du commentaire de son oncle, montra une table sur laquelle les maillets et les boules du jeu de croquet étaient déposés.

– Je me mets à la tête de l'un des camps, mesdames et messieurs, et lady Lundie se met à la tête de l'autre, s'écria-t-elle. Nous choisirons nos joueurs à tour de rôle. Maman a sur moi l'avantage des années, aussi est-ce elle qui choisira la première.

Après un regard jeté à sa belle-fille, qui, bien interprété, voulait dire : « Je vous renverrais en nourrice, mademoiselle, si je le pouvais ! », lady Lundie se retourna et promena ses regards

sur ses hôtes. Elle avait évidemment arrêté d'avance dans son esprit quel joueur elle choisirait le premier.

– Je choisis miss Sylvestre, dit-elle, en appuyant avec une certaine emphase sur le nom de la personne désignée par elle.

À ces mots, les groupes s'ouvrirent de nouveau. Nous connaissons celle qui parut alors : c'était Anne. Les étrangers, qui la rencontraient pour la première fois, virent une jeune femme dans la première fleur de la vie, simplement vêtue d'une robe blanche sans ornements qui s'avançait lentement devant la maîtresse de la maison.

Un certain nombre des personnes réunies pour cette partie de plaisir avaient été amenées par des amis qui avaient le privilège de pouvoir les présenter.

Dès qu'Anne parut, chacun des hommes présents se sentit soudain intéressé en faveur de cette charmante personne.

– C'est une délicieuse femme, dit un des étrangers à l'un des amis de la maison. Qui est-elle ?

L'ami répondit :

– L'institutrice de miss Lundie... voilà tout.

Lady Lundie et miss Sylvestre étaient arrivées en face l'une de l'autre.

L'étranger regarda les deux femmes et murmura :

– Il y a quelque chose qui ne va pas bien entre lady Lundie et l'institutrice.

L'ami de la maison les regarda et dit :

– Évidemment !

Il y a certaines femmes dont l'influence sur les hommes est un mystère insondable pour les personnes de leur sexe. L'institutrice était l'une de ces femmes.

Elle avait hérité du charme, mais non de la beauté de sa malheureuse mère. Jugée sur un simple portrait illustrant un livre d'étrennes exposé à la vitrine d'un libraire, l'arrêt prononcé sur elle aurait été inévitablement celui-ci : elle n'a pas un seul beau trait dans le visage. Il n'y avait, en effet, rien de particulièrement remarquable dans la personne de miss Sylvestre, vue à l'état ordinaire.

Elle était de taille moyenne, et aussi bien faite que beaucoup de femmes ; de cheveux et de teint elle n'était ni brune ni blonde, mais plutôt dans des conditions de neutralité agaçante entre les deux couleurs. Ce qui était pis, c'est que son visage avait réellement des défauts marqués qu'il était impossible de nier.

Ainsi, une contraction nerveuse du coin de la bouche rompait la ligne de ses lèvres quand elle parlait ; on pouvait observer dans l'un de ses yeux une certaine incertitude nerveuse, si bien que c'était à peine si elle échappait au reproche de loucher.

Et pourtant, en dépit de ces indiscutables défectuosités, elle était l'une de ces femmes, du formidable petit nombre de ces femmes qui tiennent les cœurs des hommes et la tranquillité des familles à leur merci.

Si elle se levait, on apercevait dans tous ses mouvements un charme subtil, qui vous forçait à vous retourner, à suspendre votre conversation, à l'observer en silence tandis qu'elle marchait.

Elle s'asseyait auprès de vous ; elle vous parlait, et voilà qu'il se passait un je-ne-sais-quoi dans cette petite contraction du coin de ses lèvres, dans l'incertitude nerveuse de ses yeux gris et doux, qui changeait ces défauts en beautés, qui exerçait

son empire sur vos sens, qui vous faisait tressaillir si, par hasard, sa robe vous effleurait, qui faisait battre votre cœur si vous regardiez avec elle dans le même livre et si vous sentiez son souffle sur votre visage.

Tout cela, bien entendu, n'arrivait que si vous étiez un homme.

Si vous la voyiez avec les yeux d'une femme, les effets étaient tout autres.

Les belles ladies se retournaient simplement vers leur voisine et disaient avec un accent de profonde pitié pour l'autre sexe :

– Qu'est-ce que les hommes peuvent voir de bien chez cette fille ?

Les yeux de la maîtresse de maison et ceux de l'institutrice se rencontrèrent avec une défiance marquée de part et d'autre. Tout le monde put voir ce que l'étranger et l'ami de la maison avaient observé : il y avait quelque chose entre les deux dames.

Miss Sylvestre parla la première.

– Je vous remercie, lady Lundie, dit-elle. J'aurais préféré ne pas jouer.

Lady Lundie manifesta une surprise extrême, dépassant les bornes qu'impose le savoir-vivre.

– Oh, en vérité ? répliqua-t-elle aigrement. Quand nous sommes tous réunis ici pour jouer, cela semble assez extraordinaire. Vous serait-il arrivé quelque chose de fâcheux, miss Sylvestre ?

Le pâle visage de l'institutrice se couvrit d'une rougeur passagère ; mais elle fit son devoir comme femme et comme institutrice : elle se soumit, et ainsi les apparences furent sauvées encore cette fois.

– Il ne m'est rien arrivé, répondit-elle ; seulement je ne suis pas très bien ce matin ; néanmoins, je jouerai si vous le désirez.

– Je le désire, répondit lady Lundie.

Miss Sylvestre se dirigea vers l'une des entrées de la serre. Elle attendait les événements, regardant devant elle, au-delà de la pelouse, avec un trouble intérieur fort visible, et que trahissaient les mouvements de son corsage.

C'était au tour de Blanche de choisir un autre joueur.

Elle paraissait bien incertaine sur le choix qu'elle avait à faire ; elle porta ses regards sur ses hôtes et aperçut un gentleman qui se trouvait placé sur les premiers rangs, en face d'elle. Il était à côté de sir Patrick, et c'était un aussi remarquable représentant de l'école moderne que sir Patrick de celle du temps passé.

Le gentleman moderne était jeune, brillant de santé, grand, et fort. La raie qui séparait sa chevelure frisant naturellement, signe caractéristique de la race saxonne, partait du milieu de son front, montait jusqu'au sommet de sa tête et venait se terminer au milieu de sa large nuque. Ses traits étaient aussi parfaitement réguliers et aussi parfaitement intelligents que peuvent l'être ceux d'une créature humaine.

Sa physionomie gardait une immobilité merveilleuse à voir. Les muscles de ses bras vigoureux se dessinaient en saillie sur les manches de son léger vêtement d'été. Il avait la poitrine large, la taille mince, et à le voir si solidement campé sur ses jambes, on reconnaissait un magnifique animal humain, arrivé au plus haut point du développement physique.

C'était sir Geoffrey Delamayn, communément appelé l'Honorable, et méritant cette distinction à plus d'un titre.

Il était Honorable, en premier lieu, comme étant le fils (le second fils) du solicitor, autrefois en voie de s'élever, qui était devenu lord Holchester. Il était honorable, en second lieu, comme s'étant acquis la plus haute distinction populaire que l'éducation anglaise moderne peut accorder, par le maniement des avirons, dans les courses de canots à l'Université.

Ajoutez que personne ne l'avait jamais vu lire autre chose qu'un journal, que personne ne l'avait vu en retard pour faire un pari ; et le portrait de ce jeune Anglais sera complet pour le moment présent.

Les yeux de Blanche s'arrêtèrent sur lui, et elle le désigna comme le premier joueur à mettre dans son camp.

– Je choisis Mr Delamayn, dit-elle.

Lorsque ce nom sortit des lèvres de Blanche, la rougeur qui avait coloré le visage de miss Sylvestre disparut et fit place à une mortelle pâleur. Elle fit même un mouvement pour quitter la serre, mais elle s'arrêta brusquement et sa main s'appuya sur le dossier du siège rustique qui se trouvait à sa portée.

Un gentleman qui était derrière elle la vit saisir le dossier de ce siège par un geste si soudain et si énergique, que le gant se déchira. Il consigna aussitôt dans son mémorandum mental cette note sur miss Sylvestre : « Un caractère du diable ! »

Pendant ce temps, Mr Delamayn, par une étrange coïncidence, prit exactement le même parti que miss Sylvestre.

Lui aussi essaya de se faire dispenser de prendre part au jeu.

– Je vous remercie beaucoup, dit-il. Pourriez-vous me faire un nouvel honneur en choisissant quelque autre que moi ? Ce n'est pas dans ma ligne.

Cinquante années auparavant, une pareille réponse adressée à une dame eût été considérée comme une impertinence inexcusable.

Le code social du temps présent n'est pas le même, et cette réponse parut à tout le monde franchement amusante.

La société se mit à rire.

Blanche perdit son empire sur elle-même.

– Ne pouvez-vous vous intéresser à autre chose qu'au sérieux emploi de la force musculaire, Mr Delamayn ? dit-elle aigrement. Faut-il toujours que vous teniez l'aviron dans une course de canots, ou que vous franchissiez une barrière ? Si vous aviez un esprit, vous éprouveriez le besoin de le détendre. Mais vous avez au moins des muscles ; n'auraient-ils pas aussi besoin d'être détendus ?

Ces traits cruels échappés à l'esprit caustique de miss Lundie glissèrent sur Mr Geoffrey Delamayn, comme l'eau sur le dos d'un canard.

– Qu'il en soit comme il vous plaira, dit-il, avec une stupide bonne humeur. Ne soyez pas offensée. Je suis venu ici avec des dames, et elles n'ont pas voulu me laisser fumer. Mon cigare me manque, je pensais pouvoir m'échapper un instant... C'est très bien !... Je jouerai.

L'honorable jeune gentleman ne paraissait nullement mécontent. La pétulante jeune fille lui tourna le dos et regarda de nouveau vers l'autre extrémité de la serre.

– Qui vais-je choisir ? se disait-elle.

Un jeune homme brun, au visage brûlé par le soleil, dont l'air et les manières semblaient indiquer une vie d'aventures et peut-être une connaissance familière de l'océan, s'avança timidement et dit :

– Choisissez-moi !

Un charmant sourire éclaira tout à coup le joli visage de Blanche.

À en juger par les apparences, le jeune homme brun tenait une place toute particulière dans son estime.

– Vous ! dit-elle avec coquetterie, vous allez nous quitter dans une heure.

Il osa se rapprocher d'un pas.

– Je reviendrai, dit-il, je reviendrai après-demain.

– Vous jouez très mal !

– Je pourrais faire des progrès, si vous me donniez des leçons.

– Le pourriez-vous ? Alors, je vous donnerai des leçons.

Elle tourna son visage frais et rose du côté de sa belle-mère.

– Je choisis Mr Arnold Brinkworth, dit-elle.

Sûrement, il y avait quelque chose dans ce nom inconnu qui produisit quelque effet, non, cette fois, sur miss Sylvestre, mais sur sir Patrick.

Il regarda Mr Brinkworth avec un soudain intérêt de curiosité. Si la maîtresse de maison n'avait pas réclamé son attention à cet instant, il aurait évidemment parlé à ce jeune homme.

Mais c'était au tour de lady Lundie de choisir un second joueur.

Son beau-frère était un personnage d'une certaine importance et elle avait ses motifs pour tenir aux bonnes grâces du

chef de la famille. Elle surprit toute la compagnie en choisissant sir Patrick.

– Maman ! s'écria Blanche, à quoi pensez-vous ? Sir Patrick ne peut pas jouer. Le croquet n'était pas inventé de son temps.

Sir Patrick ne souffrait jamais que « son temps » fût l'objet d'une remarque désobligeante de la jeune génération sans répondre à la jeune génération par une réplique marquée à son coin d'ironie ordinaire.

– Dans *mon* temps, ma chère, dit-il à sa nièce, on attendait des gens invités aux réunions de société du genre de celle-ci qu'ils y apportassent quelques qualités agréables. Dans *votre* temps, on en est dispensé.

Cela dit, le vieux gentleman prit un des maillets sur la table qui était près de lui.

– Voilà, dit-il, un élément de succès dans la société moderne. Et ceci, ajouta-t-il en prenant une boule, en est un autre. Très bien. Je jouerai !... je jouerai !...

Lady Lundie, étrangère par nature à tout sentiment d'ironie, sourit gracieusement et répondit :

– Je savais bien que sir Patrick jouerait, pour me plaire.

Sir Patrick s'inclina avec une politesse sardonique.

– Lady Lundie, répondit-il, vous lisez dans ma pensée comme dans un livre.

Au grand étonnement des personnes de moins de quarante ans, il accentua ces mots en plaçant la main sur son cœur et il cita les vers de Dryden, en nommant le poète :

*Étranger à l'amour et quoique je sois vieux,*

*Je me souviens encor du charme de leurs yeux.*

Lady Lundie, qui pensa que son beau-frère se moquait d'elle, laissa voir qu'elle était choquée. Mr Delamayn fit un pas en avant. Il intervint avec l'air d'un homme qui se sent impérieusement appelé à remplir un devoir public.

– Dryden n'a jamais dit cela, déclara-t-il. J'en réponds.

Sir Patrick tourna sur lui-même, avec l'aide de sa canne d'ivoire, et regarda Mr Delamayn bien en face.

– Vous connaissez Dryden mieux que moi, monsieur ? demanda-t-il.

L'Honorable Geoffrey répondit modestement :

– Je puis le dire. J'ai ramé dans trois courses avec lui, et nous nous sommes entraînés ensemble.

Sir Patrick jeta sur toute la compagnie un aigre sourire de triomphe.

– Alors, permettez-moi de vous dire, monsieur, répliqua-t-il, que vous vous êtes entraîné avec un homme qui est mort depuis deux cents ans.

Mr Delamayn ouvrit des yeux effarés.

– Que veut dire ce gentleman ? demanda-t-il. Je parle de Tom Dryden, du Christchurch College. Tout le monde, à l'université, le connaît.

– Je parle, riposta sir Patrick, de John Dryden, le poète ; apparemment tout le monde à l'université ne le connaît pas.

Mr Delamayn répondit avec un sérieux véritablement plaisant :

– Je vous donne ma parole d'honneur que jamais je n'avais entendu parler de ma vie de cet autre Dryden. Ne soyez pas irrité contre moi, monsieur, je ne me tiens nullement comme offensé par vous.

Il sourit et tira de sa poche une pipe en bruyère.

– Donnez-moi du feu, demanda-t-il de la façon la plus amicale à sir Patrick.

– Je ne fume pas, monsieur.

Mr Delamayn regarda le vieux gentleman.

– Vous ne fumez pas, répéta-t-il, je voudrais bien savoir alors comment vous pouvez passer le temps.

– Monsieur, dit sir Patrick, en lui faisant un grand salut, vous pouvez vous le demander.

Pendant cette petite escarmouche, lady Lundie et sa belle-fille avaient organisé le jeu, et la compagnie, joueurs et spectateurs, se dirigeait vers la pelouse. Sir Patrick arrêta sa nièce qui se préparait à sortir, suivie de près par le jeune homme brun.

– Laissez Mr Brinkworth avec moi, dit-il, j'ai à lui parler.

Blanche donna ses ordres.

Mr Brinkworth fut condamné à rester auprès de sir Patrick, jusqu'à ce qu'on eût besoin de lui pour le jeu.

Mr Brinkworth parut surpris et obéit.

Pendant ce temps, il se passait quelque chose de singulier à l'autre bout de la serre.

Profitant de la confusion produite par le mouvement général effectué vers la pelouse, miss Sylvestre s'était rapprochée de Mr Delamayn.

– Dans dix minutes, murmura-t-elle, la serre sera déserte, venez m'y trouver.

L'Honorable Geoffrey tressaillit et lança un regard furtif autour de lui.

– Croyez-vous que cela soit prudent ? balbutia-t-il à son tour.

Les lèvres de l'institutrice tremblèrent, de peur ou de colère, c'était difficile à dire.

– J'insiste pour que vous veniez ! répondit-elle.

Mr Delamayn fronça ses beaux sourcils en la regardant s'éloigner, et il quitta la serre à son tour.

Le jardin des roses était solitaire pour le moment. Il prit sa pipe et se cacha parmi les rosiers.

La fumée sortait de ses lèvres par bouffées chaudes et précipitées. Il était habituellement le plus doux des maîtres pour sa pipe. Quand il malmenait cette servante de confiance, c'était chez lui un signe certain de trouble intérieur.

# 3

# LES DÉCOUVERTES

Il n'y avait plus dans la serre que deux personnes, Arnold Brinkworth et sir Patrick Lundie.

– Mr Brinkworth, dit le vieux gentleman, je n'ai pas eu l'occasion de vous parler jusqu'à présent, et comme j'ai appris que vous nous quittiez aujourd'hui, j'ai pris le parti de me présenter moi-même à vous. Votre père était l'un de mes plus chers amis ; je veux me faire un ami du fils de votre père.

Il étendit la main et se nomma.

– Oh ! Sir Patrick ! dit Arnold avec chaleur, si mon pauvre père avait suivi vos conseils !...

– Il aurait réfléchi à deux fois avant de dissiper sa fortune sur le turf, et il serait peut-être vivant au milieu de nous, au lieu de mourir exilé sur une terre étrangère, reprit sir Patrick, finissant la phrase que le jeune homme avait commencée. Plus un mot sur ces malheurs ; parlons d'autre chose. Lady Lundie m'a écrit l'autre jour à votre sujet. Elle m'a appris que votre tante était morte et vous avait laissé ses propriétés en Écosse. Est-ce vrai ?... Oui... Je vous en félicite de tout mon cœur. Pourquoi êtes-vous ici, au lieu d'aller visiter votre maison et vos terres ? Elles ne sont pas à plus de 23 miles, et vous partez aujourd'hui, par le premier train, pour vous y rendre. Très bien. Et que dit-on ?... que dit-on ?... Que vous devez revenir après-demain ? Pourquoi reviendriez-vous ? Quelque attraction toute particulière vous rappelle ici, je suppose ? Je pense que c'est une at-

traction légitime. Vous êtes très jeune... Vous êtes exposé à toutes sortes de tentations. Avez-vous dans le cœur un fonds solide de bon sens ? Vous n'en avez pas hérité de votre pauvre père, si vous le possédez. Vous ne deviez être qu'un tout petit garçon quand votre père a ruiné l'avenir de ses enfants. Comment avez-vous vécu depuis ce temps ?... Que faisiez-vous quand le testament de votre tante est venu vous permettre de n'être plus qu'un oisif pour le reste de vos jours ?

La question était inquisitoriale.

Arnold y répondit sans la moindre hésitation, avec une modestie et une simplicité naturelles qui lui gagnèrent à l'instant le cœur de sir Patrick.

– J'étais écolier à Eton, monsieur, dit-il, quand les pertes faites par mon père le ruinèrent. Il me fallut quitter l'école et gagner ma vie, et je l'ai gagnée, dans un rude métier. En bon Anglais, j'ai suivi la carrière maritime... dans la marine marchande.

– En meilleur Anglais encore, vous avez accepté la lutte avec l'adversité en brave garçon, et vous avez bien gagné la bonne chance qui vous est échue, reprit sir Patrick. Donnez-moi votre main, je me suis pris d'affection pour vous. Vous n'êtes pas comme les autres jeunes gens du temps présent. Je vous appellerai Arnold ; vous ne pouvez pas me rendre la pareille et m'appeler Patrick, je suis trop âgé pour être traité avec cette familiarité. Bon, et comment êtes-vous venu ici ? Quelle sorte de femme est ma belle-sœur ? et quel genre de maison est celle où nous sommes ?

Arnold partit d'un grand éclat de rire.

– Ce sont de singulières questions faites à moi et par vous, dit-il ; vous parlez, monsieur, comme si vous étiez ici un étranger.

Sir Patrick toucha le ressort de la pomme de sa canne. Un petit couvercle d'or se leva et découvrit la tabatière cachée à l'intérieur. Il aspira une prise, ricana d'un air sardonique à quelque pensée qui lui passait par l'esprit et qu'il ne jugea pas nécessaire de communiquer à son jeune ami.

– Je parle comme si j'étais un étranger ici, n'est-il pas vrai ? reprit-il ; c'est exactement ce que je suis. Lady Lundie et moi nous correspondons dans d'excellents termes ; mais nos façons de vivre sont différentes, et nous nous voyons aussi rarement que possible. Mon histoire, continua l'aimable vieillard, avec une charmante franchise qui faisait disparaître toute différence d'âge et de rang entre Arnold et lui, n'est pas entièrement dissemblable de la vôtre. Je gagnais ma vie à ma manière, en vieil encroûté d'homme de loi écossais, quand mon frère se remaria. Sa mort, survenue sans qu'il eût laissé un fils de l'une ou de l'autre de ses deux femmes, me donna, comme à vous, une entrée dans le monde. Me voilà donc, à mon très sincère regret, porteur actuel du titre de baronnet. Oui, à mon très sincère regret ! Toutes sortes de responsabilités que je n'ai jamais cherchées retombent sur mes épaules. Je suis le chef de la famille, je suis le tuteur de ma nièce. Je suis obligé de me mêler à cette partie de plaisir et, entre nous, je me trouve hors de mon élément. Pas une figure qui me soit familière dans tout ce beau monde. Connaissez-vous quelqu'un dans cette réunion ?

– J'ai un ami à Windygates, dit Arnold. Il y est arrivé ce matin comme vous. C'est Geoffrey Delamayn.

Comme il faisait cette réponse, miss Sylvestre apparut à l'entrée de la serre.

Une ombre de contrariété obscurcit son visage quand elle vit que la place était occupée ; elle disparut sans avoir été remarquée et retourna au jeu.

Sir Patrick regarda le fils de son ancien ami, pour la première fois, avec un air désappointé.

– Le choix d'un tel ami a quelque lieu de me surprendre de votre part, dit-il.

Arnold accepta ces paroles tout naturellement, comme une invitation qui lui était faite à donner des explications rapides.

– Je vous demande pardon, monsieur, il n'y a rien de surprenant à cela, répliqua-t-il. Nous étions camarades de collège à Eton, dans l'ancien temps ; j'ai rencontré depuis Geoffrey Delamayn faisant des excursions en yacht pendant que j'étais sur mon navire. Geoffrey m'a sauvé la vie, sir Patrick, ajouta-t-il en élevant la voix et les yeux brillant d'une honnête admiration pour son ami. Sans lui, je me noyais dans un accident de canot. N'est-ce pas là une bonne raison pour qu'il soit mon ami ?

– Cela dépend entièrement du prix auquel vous estimez votre vie, dit sir Patrick.

– Du prix auquel j'estime ma vie ?... répéta Arnold. Mais je l'estime à un haut prix, comme de raison !

– En ce cas, Mr Delamayn vous tient sous le coup d'une obligation.

– Que je puis ne jamais acquitter.

– Que vous acquitterez un de ces jours et avec intérêts. Vous ne l'ignoreriez pas, si vous connaissiez quelque chose à la nature humaine.

Il n'avait pas achevé, que Mr Geoffrey Delamayn apparut, exactement comme était apparue miss Sylvestre, à l'entrée de la serre.

Lui aussi s'évanouit sans avoir été remarqué, toujours comme miss Sylvestre. Mais là s'arrête le parallèle. L'expression du visage de l'Honorable Geoffrey, en découvrant que la place était occupée, fut une expression de soulagement.

Arnold prit vivement la défense de son ami.

– Vous vous exprimez avec une certaine amertume, monsieur, répliqua-t-il au baronnet. Qu'a fait Geoffrey pour vous offenser ?

– Il se figure qu'il existe... voilà ce qu'il a fait, reprit sir Patrick. Ne me regardez pas avec cet air surpris. Je parle en général. Votre ami est le modèle des Anglais du temps présent. Je n'aime pas ce modèle du jeune Anglais. Je ne m'explique pas qu'on l'exalte comme un superbe produit national, parce qu'il est gros et fort, qu'il boit impunément de la bière et prend des douches d'eau froide pendant toute l'année. C'est trop glorifier, dans l'Angleterre actuelle, des qualités purement physiques, que l'Anglais possède en commun avec le sauvage et la brute. Les mauvais résultats de cette mode-là commencent à se faire sentir. Nous sommes plus empressés que jamais à mettre en pratique tout ce qu'il y a de grossier dans nos coutumes et à excuser tout ce qui est violent et brutal dans nos actes nationaux. Lisez les livres populaires et suivez les amusements populaires, vous trouverez au fond de tous un mépris croissant pour les grâces les plus aimables de la vie civilisée et une admiration ridicule des mérites de nos ancêtres bretons.

Arnold l'écoutait dans un état de profond étonnement. Il avait offert innocemment une occasion à sir Patrick de se décharger le cœur d'une vieille réserve d'aigreur et de protestations contre la société ; le flot n'avait pas trouvé d'issue depuis quelque temps.

– Avec quelle chaleur vous prenez cela ! s'écria-t-il, incapable de dissimuler sa surprise.

Sir Patrick recouvra immédiatement son calme ordinaire. L'expression d'étonnement si naturellement peinte sur le visage du jeune homme était irrésistible.

– Avec presque autant de chaleur, dit le baronnet, que si je poussais des hurrahs à une course de canots ou si je m'égosillais au-dessus d'un livre de paris, n'est-ce pas ? Ah ! nous nous

échauffions tout aussi facilement lorsque nous étions jeunes ! Mais changeons encore de sujet. Je ne sais rien de particulièrement défavorable contre votre ami, Mr Delamayn. C'est la mode du jour de tenir ces hommes sains physiquement comme moralement sains par-dessus le marché. Le temps fera voir si l'idée du jour est la bonne. Ainsi donc, vous revenez chez lady Lundie après une visite faite en courant à vos propriétés ? Je le répète, c'est une extraordinaire façon d'agir pour un gentleman, possédant, comme vous, une propriété terrienne. Quelle est l'attraction qui vous ramène ici… hein ?

Avant qu'Arnold eût pu répondre, Blanche l'appela du bout de la pelouse. Le jeune homme rougit et s'élança vivement pour sortir. Sir Patrick inclina la tête comme un homme qui a obtenu la réponse qu'il souhaitait.

– Oh ! dit-il, c'est là l'attraction, n'est-ce pas ?

La vie de marin, menée par Arnold, l'avait laissé singulièrement ignorant des usages du monde sur la terre ferme. Au lieu d'accepter cette plaisanterie, il sembla confus. Des couleurs plus vives empourprèrent ses joues.

– Je n'ai pas dit cela, s'écria-t-il avec un peu d'impatience.

Sir Patrick étendit vers lui deux de ses doigts blancs et ridés, et caressa la joue du jeune marin :

– Si vraiment ! dit-il, et en lettres rouges, encore !

Le petit couvercle d'or se souleva sur la pomme de la canne d'ivoire, et le vieillard se gratifia lui-même pour cette jolie réponse d'une nouvelle prise de tabac.

Au même instant Blanche faisait son entrée en scène.

– Mr Brinkworth, dit-elle, je vais avoir besoin de vous, mon oncle, c'est à votre tour de jouer.

– Miséricorde ! s'écria sir Patrick. J'avais oublié le jeu.

Il regarda autour de lui et vit le maillet et la boule qu'il avait laissés sur la table.

– Où sont les modernes substituts de la conversation ? dit-il. Oh ! les voici !

Il fit rouler la boule jusque sur la pelouse et plaça le maillet sous son bras comme si c'eût été un parapluie.

– Quel est celui qui a dit le premier, grommelait-il, que la vie humaine était une chose sérieuse ! Me voici, moi, ayant déjà un pied dans la tombe, et la plus sérieuse question qui se présente à mon esprit pour le moment est celle-ci : réussirai-je à faire passer ma boule dans les cercles de fer ?

Arnold et Blanche étaient restés seuls.

Parmi les privilèges que la nature a accordés aux femmes, il n'en est certainement pas de plus enviable que celui qui les fait paraître plus belles lorsqu'elles regardent l'homme qu'elles aiment.

Les yeux de Blanche se tournèrent vers Arnold, après le départ de son oncle, et ni la hideuse mode du chignon renflé ni le chapeau en forme de tuile sur sa tête n'empêchèrent que le triple charme de la jeunesse, de la beauté et de la tendresse ne rayonnât sur son visage.

Arnold la contempla à son tour et se rappela qu'il allait partir par le premier train et qu'il la laissait au milieu de nombreux admirateurs, jeunes comme lui.

L'expérience de toute une quinzaine passée avec elle, sous le même toit, lui avait montré Blanche comme la plus charmante fille du monde. Il était possible qu'elle ne se considérât pas comme mortellement offensée s'il le lui disait. Il résolut de profiter de ce moment favorable.

Mais peut-on jamais mesurer l'abîme qui sépare l'intention de l'exécution ?

La résolution prise par Arnold de parler était aussi fermement arrêtée qu'une résolution peut l'être. Qu'en advint-il ? Hélas ! pauvre faiblesse humaine ! Il n'en advint rien, que le silence.

– Vous n'avez pas l'air à votre aise, Mr Brinkworth, dit Blanche. Que vous a dit sir Patrick ? Mon oncle exerce son esprit malin sur tout le monde. L'aurait-il exercé contre vous ?

Arnold commençait à voir la route de l'audace se rouvrir devant lui, à une incommensurable distance, il est vrai ; mais enfin il la voyait.

– Sir Patrick est un terrible vieillard, répondit-il. Juste au moment où vous êtes arrivée, il venait de découvrir un de mes secrets, rien qu'à me regarder aux yeux.

Il s'arrêta, fit appel à son courage, et poussa de l'avant comme un bon marin.

– Je me demande, dit-il timidement, si vous tenez de votre oncle.

Blanche le comprit à l'instant. Si elle avait eu du temps devant elle, elle l'aurait pris légèrement par la main, moralement s'entend, et l'aurait amené, par de douces pentes, au but qu'il voulait atteindre. Mais, dans deux minutes, ce devait être au tour d'Arnold de jouer.

« Il est au moment de me faire une confidence, pensa Blanche, et il a une minute environ pour me la faire. Il me la fera… »

– Quoi ! s'écria-t-elle, croyez-vous que le don de divination soit un don de famille ?

Arnold baissa la tête.

– Je l'aurais désiré, dit-il.

Blanche le regarda.

– Pourquoi ?

– Si vous pouviez lire sur mon visage ce qu'y a lu sir Patrick…

Il n'avait qu'à finir sa phrase et c'était chose dite, mais l'amour se fait un plaisir pervers de se forger des obstacles à lui-même. Une soudaine timidité saisit de nouveau le pauvre garçon. Il resta court de la façon la plus maladroite.

Blanche entendit de la pelouse le bruit du maillet sur le bois et les rires des spectateurs à quelque maladresse de sir Patrick.

Les précieuses secondes s'écoulaient.

Blanche aurait bien souffleté Arnold sur les deux joues pour la peur sans raison qu'elle lui inspirait.

– Eh bien, dit-elle avec impatience, si je vous regardais au visage, qu'est-ce que je verrais ?

Arnold baissa de nouveau la tête et répondit :

– Vous verriez que j'ai besoin d'un peu d'encouragement.

– D'encouragement venant de moi ?

– Oui, venant de vous.

Blanche jeta un regard en arrière par-dessus son épaule.

La serre était sur une éminence ; on y arrivait en montant quelques marches.

De l'endroit où la jeune fille était placée, on pouvait entendre les joueurs réunis sur la pelouse, mais non les apercevoir. L'un d'entre eux pouvait donc apparaître, à tout moment, sans qu'on le vît arriver.

Blanche écouta. Elle n'entendit aucun bruit, mais seulement celui d'un nouveau coup de maillet sur la boule, suivi de battements de mains.

Sir Patrick était un personnage privilégié. Il lui avait été probablement permis de faire un nouvel essai, et il avait réussi cette fois.

Blanche se retourna du côté d'Arnold.

– Considérez-vous comme encouragé, murmura-t-elle.

Et aussitôt, avec cet admirable instinct des femmes pour se mettre sur la défensive, elle ajouta :

– Dans de certaines limites !

Arnold fit un dernier effort, mais décisif cette fois.

– Considérez-vous comme aimée, s'écria-t-il, et cela sans bornes !

C'en était fait, le grand mot était dit ; il lui avait pris la main.

La perversité de l'amour se trahit ici de nouveau.

L'aveu que Blanche brûlait d'entendre s'était à peine échappé des lèvres d'Arnold, qu'elle protesta. Elle se battit pour retirer sa main ; elle ordonna à Arnold de la laisser partir.

Il ne fit que la retenir d'une main plus ferme.

– Essayez de m'aimer un peu, disait-il d'un air suppliant. Je vous aime tant !

Qui aurait résisté à de telles supplications ? Le lecteur se le rappellera s'il a aimé. Dans un instant ils pouvaient être interrompus.

Blanche cessa de se défendre et leva les yeux, en souriant, sur le jeune marin.

– Est-ce au service de la marine marchande que vous avez appris cette méthode de faire votre cour ? lui demanda-t-elle.

Arnold persistait à prendre les choses au sérieux.

– Je retournerais immédiatement reprendre du service dans la marine marchande, dit-il, si j'avais le malheur de vous avoir mise en colère.

Blanche crut devoir lui administrer une nouvelle dose d'encouragement.

– La colère, Mr Brinkworth, est une mauvaise passion, répondit-elle, une jeune personne bien élevée n'a pas de mauvaises passions.

Les joueurs de la pelouse appelèrent Mr Brinkworth.

Blanche essaya de le pousser dehors.

Arnold était immobile.

– Dites-moi un mot avant que je ne parte, répéta-t-il, un seul mot suffira. Dites : oui.

Blanche secoua la tête. Maintenant qu'elle le tenait dans ses petites mains blanches, elle éprouvait une irrésistible tentation de le tourmenter.

– Tout à fait impossible, répondit-elle, si vous avez besoin de plus d'encouragement, il faut vous adresser à mon oncle.

– Je lui parlerai avant de quitter cette maison.

Un nouveau cri appela Mr Brinkworth. Blanche fit un nouvel effort pour le pousser hors de la serre.

– Partez, dit-elle, songez qu'il faut que votre boule franchisse les portes de fer.

Elle avait posé ses deux mains sur les épaules du jeune homme ; son visage était tout près du sien. Arnold la prit par la taille et lui donna un baiser.

Inutile de lui recommander désormais de franchir les portes de fer, sûrement il les avait franchies !

Blanche resta muette. Ce dernier effort d'Arnold pour faire sa cour lui avait coupé la respiration.

Avant qu'elle ne fût revenue à elle, des pas se firent entendre.

Arnold lui donna un second baiser et sortit en courant.

Elle se laissa tomber sur le siège le plus proche et ferma les yeux, en proie à une confusion délicieuse.

Des pas qui montaient les marches de la serre se rapprochant, Blanche ouvrit les yeux et vit Anne Sylvestre seule debout devant elle, et la regardant.

Elle se leva vivement et ses bras se nouèrent autour du cou de son amie.

– Vous savez ce qui est arrivé, murmura-t-elle. Souhaitez-moi du bonheur, ma chère. Il m'a dit ces mots : À vous pour toujours !

Tout l'amour, toute la confiance fraternelle qu'elles ressentaient l'une pour l'autre depuis tant d'années s'exprima dans cet embrassement.

Les cœurs des deux mères, au temps passé, n'avaient jamais été plus près l'un de l'autre.

Et pourtant, si Blanche avait bien regardé Anne droit dans les yeux en cet instant, elle aurait vu que l'esprit de miss Sylvestre était bien loin de son petit roman d'amour.

– Vous savez qui c'est ? se prit-elle à dire après avoir attendu vainement une réponse.

– Mr Brinkworth ?

– Oui. Et quel autre pourrait-ce donc être ?

– Vous êtes réellement heureuse, mon amour ?

– Heureuse !... Ce que je vais vous dire est absolument entre nous. Je crois que mon cœur va éclater. Je l'aime !... je l'aime !... je l'aime !... s'écria-t-elle en prenant un plaisir d'enfant à répéter ces trois mots.

Ils eurent pour écho un profond soupir. Blanche, à l'instant, leva les yeux sur le visage d'Anne.

– Qu'avez-vous ? demanda-t-elle avec un changement soudain dans sa voix et ses manières.

– Rien.

Blanche n'était pas fille à se laisser tromper.

– Vous avez quelque chose. Est-ce une question d'argent ?... reprit-elle après un moment de réflexion. Des factures à payer ?... J'ai de l'argent à profusion... Je vous prêterai tout ce que vous voudrez.

– Non... non... ma chère !

Blanche se recula, un peu blessée.

Anne la tenait à distance, et cela pour la première fois depuis qu'elles se connaissaient.

– Je vous dis tous mes secrets, fit-elle. Et vous en avez pour moi ! Savez-vous que vous paraissez tourmentée et que vous avez l'esprit tout troublé depuis quelque temps ! Peut-être Mr Brinkworth ne vous plaît-il pas ?... Non... il vous plaît, j'en suis sûre ? C'est mon mariage alors ?... Oui... je crois que c'est cela ! Vous vous imaginez que nous allons être séparées, folle que vous êtes ! Comme si je pouvais vivre sans vous ! Naturellement, quand je serai mariée avec Arnold, vous viendrez dans notre maison. C'est bien entendu, n'est-ce pas ?

Anne s'éloigna brusquement de Blanche en montrant l'entrée de la serre :

– Quelqu'un vient, dit-elle, regardez.

C'était encore Arnold. Le tour de Blanche au croquet étant venu, il s'était offert pour aller la chercher.

L'attention de miss Lundie, si facilement distraite d'ordinaire, restait fixée sur Anne.

– Vous n'êtes pas dans votre état naturel, dit-elle, et il faut que j'en sache la raison. J'attendrai jusqu'à la nuit... et vous me le direz quand vous viendrez dans ma chambre. Ne me regardez pas ainsi. Il faudra me le dire et voici un baiser pour vous, en attendant.

Elle rejoignit Arnold et recouvra toute sa gaieté dès qu'elle le regarda.

– Eh bien, avez-vous franchi les portes de fer ?

– Ne songez pas aux portes de fer. J'ai rompu la glace avec sir Patrick.

– Comment !... devant tout le monde ?

– Naturellement, non. J'ai pris rendez-vous avec lui pour lui parler ici.

Ils descendirent les marches en riant et allèrent prendre part au jeu.

Restée seule, Anne Sylvestre marcha lentement vers le fond de la serre. Un miroir, dans un cadre de bois sculpté, était fixé contre la muraille. Elle s'arrêta, regarda dans ce miroir, et frissonna en y voyant son image pâle.

– Le temps approche, dit-elle, où Blanche elle-même lira ce que je suis sur ce visage.

Soudain, elle poussa un cri sourd de désespoir, leva les bras au ciel, et s'appuya contre la muraille, la tête dans les mains, le dos tourné à la lumière.

À cet instant, un homme apparut au milieu d'un flot de soleil.

Cet homme était Geoffrey Delamayn.

# 4

# TOUS LES DEUX

Il avança de quelques pas et s'arrêta.

Anne ne l'avait pas entendu. Elle ne bougeait pas.

– Je suis venu ainsi que vous l'avez exigé, dit-il. Mais, songez-y, ce n'est pas prudent.

Au son de cette voix, Anne se retourna, son visage changea d'expression tandis qu'elle quittait lentement le fond de la serre pour s'avancer vers Geoffrey, et ce changement révélait une ressemblance avec sa mère, ressemblance fatale qui n'était pas perceptible en d'autres moments.

Telle la mère avait regardé, au temps passé, l'homme qui l'avait reniée, telle la fille regardait Geoffrey Delamayn, avec le même calme terrible, avec le même terrible mépris.

– Eh bien ! demanda-t-il, qu'avez-vous à me dire ?

– Monsieur, répondit-elle, vous êtes un des heureux de ce monde ; vous êtes le fils d'un noble ; vous êtes beau ; vous avez été populaire à votre collège ; vous êtes bien accueilli dans les meilleures maisons d'Angleterre ; êtes-vous encore autre chose que tout cela ? Êtes vous aussi un lâche ?

Il tressaillit, agita les lèvres comme pour parler, puis s'arrêta, et fit un effort pour éclater de rire.

– Allons ! dit-il, gardez votre calme.

La passion qu'Anne contenait avec tant de peine allait déborder.

– Que je reste calme ? répète-t-elle. Vous, entre tous les hommes, pouvez-vous vous attendre à ce que je conserve mon empire sur moi-même ? Quelle pauvre mémoire est donc la vôtre ! Avez-vous oublié le temps où j'étais assez folle pour penser que vous m'aimiez ?... assez folle pour croire que vous tiendriez votre promesse ?

Il persistait à chercher à prendre les choses en riant.

– Folle est un mot bien fort, miss Sylvestre.

– Folle est le mot propre ! Quand je me reporte en arrière et que je songe à ma folie... je ne puis me l'expliquer. Je ne me comprends pas. Qu'y avait-il en vous ? demanda-t-elle avec une surprenante explosion de mépris, pour captiver une femme telle que moi ?

L'inépuisable bonne humeur de Geoffrey devait résister même à l'épreuve de cette cruelle sortie. Il mit les mains dans ses poches et dit :

– Il est certain que je n'en sais rien.

Elle se détourna.

La franche brutalité de cette réponse ne l'avait pas offensée, mais accablée. Geoffrey, par ces mots stupides, venait de lui rappeler qu'elle n'avait personne à blâmer qu'elle-même. Elle ne pouvait accuser qu'elle de la position épouvantable dans laquelle elle se trouvait en ce moment.

C'est une triste, bien triste histoire ; il faut la dire.

Du vivant de sa mère, Anne avait été la plus douce et la plus aimable des enfants. Plus tard, confiée aux soins de la première lady Lundie, sa jeunesse s'était passée de façon si paisible

qu'il semblait que le sommeil des passions devait toujours durer dans son cœur.

Elle avait ainsi vécu jusqu'au moment où elle était devenue femme. Et alors, quand le trésor de sa vie était si riche... dans un moment fatal... elle l'avait sacrifié à cet homme !...

Était-elle sans excuse ?

Non.

Elle l'avait vu sous un autre aspect qu'il n'avait plus.

Elle l'avait vu héros de la course sur la rivière, proclamé le premier entre tous, dans une épreuve de force et d'habileté qui soulevait l'enthousiasme de toute l'Angleterre.

Elle l'avait vu l'objet de l'intérêt de toute une nation ; l'idole consacrée par le culte et les applaudissements populaires. Les journaux avaient célébré la force de ses muscles. Des cris sortis de dix mille poitrines l'avaient acclamé comme l'orgueil de la Grande-Bretagne.

Une femme, au milieu d'une atmosphère échauffée par le délire des foules, assiste à l'apothéose de la force physique. Est-il raisonnable, est-il juste d'attendre d'elle qu'elle se demande, de sang-froid, ce que, moralement et intellectuellement, vaut tout cela ?

Et quand cet homme, ce héros, la remarque, lui est présenté, la trouve belle, et la distingue entre toutes... Non, tant que l'humanité sera l'humanité, cette femme ne sera pas entièrement sans excuse.

Mais Anne avait-elle échappé à la souffrance qui suit de telles fautes ?

Regardez-la, torturée par la conscience de son secret... ce hideux secret qu'elle cache à l'innocente fille qu'elle aime

comme une sœur. Regardez-la, courbée sous une humiliation que les mots sont impuissants à rendre.

Elle avait lu dans l'âme de son héros, mais il était trop tard ; elle l'estimait maintenant à sa juste valeur, mais sa réputation était à sa merci.

Interrogez-la, demandez-lui : « Que trouvez-vous à aimer dans un homme qui a pu vous parler comme celui-ci vient de vous parler ? Qui a pu vous traiter comme cet homme vous a traitée ? Vous, intelligente, instruite, raffinée... au nom du ciel que pouvez-vous voir en lui qui soit aimable ? »

Demandez-lui cela, elle restera sans réponse. Elle ne vous rappellera même pas qu'il fut un jour le type de la beauté masculine, que tous les mouchoirs s'agitaient sur son passage, que tous les cœurs battaient à rompre de blanches poitrines quand il sauta la dernière barrière dans la course à pied et qu'il gagna le prix d'une longueur de tête.

Dans l'amertume de ses remords, elle ne voudra même pas invoquer cette misérable excuse.

Mais n'y aurait-il pas, dans la situation où vous la voyez, une expiation qui vous touche ? Lui refuserez-vous toute sympathie ? Celle qui a péché et s'en repent si durement est une créature purifiée et ennoblie. C'est une joie parmi les anges du ciel.

Il y eut un moment de silence dans la serre. Les joyeuses clameurs de la partie du jeu sur la pelouse se faisaient encore entendre. Au-dehors, le bourdonnement des voix, les éclats de rire des jeunes filles, le bruit des coups de maillet sur les boules. Au-dedans, rien qu'une femme s'efforçant de retenir des larmes de honte et un homme rassasié de sa victime.

Elle se redressa.

Elle était la fille de sa mère, elle eut une lueur du courage maternel.

Sa vie dépendait de l'issue de cet entretien ; sans un père, sans un frère pour prendre sa défense, elle ne pouvait perdre cette dernière chance d'en appeler à celui-là même qui l'avait perdue. Elle refoula ses larmes. Le temps de pleurer se retrouve aisément dans l'existence d'une femme.

Elle ravala donc ses pleurs et lui adressa de nouveau la parole, mais sur un ton plus doux.

– Geoffrey, vous avez passé trois semaines à la demeure de votre frère Julius, et pas une seule fois vous n'êtes monté à cheval pour venir me voir. Vous ne seriez pas venu aujourd'hui, si je ne vous avais pas écrit pour vous en prier avec insistance. Est-ce là le traitement que j'ai mérité !

Elle s'arrêta. Elle n'obtenait pas de réponse.

– M'entendez-vous ? dit-elle s'avançant d'un pas et parlant plus haut.

Il garda encore le silence.

Supporter le mépris de Geoffrey, cela dépassait les bornes de la patience humaine ! Des signes d'orage apparurent sur le visage d'Anne Sylvestre.

Il attendait l'explosion d'un front impénétrable. Il avait appréhendé cet entretien, tandis qu'il était au jardin des roses ; maintenant que la crise était arrivée, il était en pleine possession de lui-même, assez calme pour se rappeler qu'il n'avait pas remis sa pipe dans l'étui, et pour réparer cet oubli, avant que les choses n'allassent plus loin.

– Continuez, dit-il tranquillement ; je vous écoute.

D'un coup frappé sur la pipe, elle la lui fit tomber des mains. Si elle en avait eu la force, elle l'aurait renversé lui-même et foulé sous ses pieds avec délices.

– Comment osez-vous agir ainsi avec moi ? s'écria-t-elle avec véhémence. Votre conduite est infâme !

Il n'essaya pas de se défendre. Il regardait avec un vrai chagrin la pipe à terre. Elle avait un superbe bout d'ambre qui lui avait coûté 10 shillings.

– Permettez d'abord que je la ramasse, dit-il.

Elle n'était pas brisée ; son visage rayonna de plaisir, et vraiment, il n'avait jamais été plus beau.

– Tout va bien, se dit-il à lui-même, elle n'a pas souffert.

Aussi son attitude, lorsque ses regards se reportèrent sur Anne Sylvestre, était-elle empreinte d'une grâce parfaite ; la grâce est la compagne habituelle de la force au repos.

– Je m'en remets à votre bon sens, dit-il de l'air le plus raisonnable. Qu'espérez-vous en me malmenant ainsi ? Vous n'avez pas intérêt à être entendue de ceux qui sont sur la pelouse. Vous autres, femmes, vous êtes toutes les mêmes. Il n'y a pas moyen de vous faire entrer un peu de prudence dans la tête.

Il attendit un moment ; mais, à son tour, elle demeurait muette, car elle voulait le forcer à continuer.

– Écoutez-moi, reprit-il, il est bien inutile de nous quereller ! Je n'ai pas l'intention de manquer à ma promesse ; mais que puis-je faire ? Je ne suis pas le fils aîné. Je suis sous la dépendance de mon père, et je n'ai pas un denier qui ne vienne de lui. Déjà, nous ne sommes pas en bons termes. Ne pouvez-vous comprendre cela ? Vous êtes une lady, vous en avez toutes les distinctions, je le sais ; mais vous n'êtes qu'une institutrice. Il est de votre intérêt, aussi bien que du mien, d'attendre que mon

père ait assuré mon sort. La question se réduit à ceci : si je me marie maintenant, je suis un homme ruiné.

La réponse arriva cette fois.

– Misérable ! Si je ne me marie pas, moi, je suis une femme perdue !

– Que voulez-vous dire ?

– Vous le savez bien ; ne me regardez pas ainsi.

– Comment voulez-vous que je regarde une femme qui m’appelle misérable ?

Elle changea de ton tout à coup. L’élément sauvage qui est dans toute nature humaine – ah ! laissez les modernes optimistes douter de son existence –, qui se trahit à chaque instant dans tout homme non cultivé, dans toute femme quelque belle qu’elle soit, et surtout chez les enfants, cet élément sauvage apparaissait dans les yeux et dans l’accent de Geoffrey.

Méritait-il donc de tels reproches pour la manière dont il regardait cette femme et dont il lui parlait ?

Non, le blâme ne devait pas retomber sur lui. Qu’avait-on fait en le préparant à la vie, à l’école et au collège, pour adoucir et dompter cette sauvagerie qui était en lui ?

L’un de ces deux êtres désarmés devait céder.

La femme était la plus faible, la femme donna l’exemple de la soumission.

– Ne soyez pas si dur pour moi, dit-elle. Je n’ai pas l’intention d’être dure pour vous. Je n’ai pas pu rester maîtresse de mon émotion tout à l’heure ; vous connaissez mon caractère. Je regrette de m’être oubliée. Geoffrey, tout mon avenir est entre vos mains. Voulez-vous me faire justice ?

Elle se rapprocha de lui et posa sa main sur le bras du jeune homme.

– N'avez-vous pas un mot à me dire ?... Pas même un regard ?... Pas une réponse ?...

Elle attendit un moment encore, puis un nouveau changement se fit sur son visage, et elle se dirigea lentement vers la porte de la serre.

– Je regrette de vous avoir dérangé, Mr Delamayn, dit-elle, je ne vous retiendrai pas plus longtemps.

Il y avait dans le son de sa voix quelque chose qu'il n'avait jamais entendu ; un feu dans ses yeux qu'il n'avait jamais vu.

Il étendit la main d'un mouvement brusque et l'arrêta.

– Où allez-vous ? lui cria-t-il.

Elle répondit en le regardant en face.

– Où beaucoup de misérables femmes sont allées avant moi. Hors de ce monde.

– Voulez-vous dire que vous allez vous... ?

– Je veux dire que je suis résolue à ne plus vivre.

– Par Jupiter ! s'écria-t-il, elle le ferait comme elle le dit !...

Il fit avancer une chaise qu'il faillit briser tant ses mouvements étaient violents.

– Asseyez-vous, dit-il.

Elle lui avait fait peur ; la peur vient rarement aux hommes qui lui ressemblent, et quand elle vient, ils la ressentent avec une méfiance mêlée de colère ; ils deviennent brutaux ; c'est leur instinct qui proteste.

– Asseyez-vous, répéta-t-il.

Elle lui obéit.

– N'avez-vous pas un mot à me dire ? demanda-t-il en accompagnant cette question d'un effroyable juron.

– Non !

Elle restait là, immobile sur sa chaise, indifférente, maintenant, à la manière dont cette scène cruelle devait finir. Cette impassibilité ne se voit chez la femme que lorsqu'elle a pris un parti désespéré.

Geoffrey fit un tour dans la serre, revint près de la jeune femme, et frappant avec colère sur le dossier de sa chaise :

– Que voulez-vous de moi ? fit-il.

– Vous le savez.

Il n'avait pas d'autre alternative que de céder ou de risquer des choses inconnues, peut-être un scandale qui viendrait aux oreilles de son père.

– Écoutez-moi, Anne, reprit-il d'une voix sourde. J'ai quelque chose à vous proposer.

Elle leva les yeux sur lui.

– Que dites-vous d'un mariage secret ?

Elle ne fit pas une seule objection, elle répondit avec la même brusquerie, de la même voix étouffée :

– Je consens à un mariage secret.

Alors, il chercha du moins à gagner du temps.

– J'avoue que je ne sais pas comment nous devrions nous y prendre...

– Je le sais, moi.

– Comment, dit-il d'un air soupçonneux, vous y aviez pensé ?

– Oui.

– Vous aviez arrêté un plan.

– J'avais arrêté un plan.

– Pourquoi ne l'aviez-vous pas dit tout d'abord ?

Elle lui répondit avec fierté ; elle lui rappela le respect qu'on doit aux femmes, respect qui lui était doublement dû à elle, dans sa lamentable position.

– Parce que c'était votre rôle, monsieur, de parler le premier.

– Voulez-vous attendre ?

– Pas un jour !

La voix était brève. Il n'y avait pas à s'y tromper. Sa résolution était prise.

– Où est la nécessité de se tant presser ? lui dit-il.

– Avez-vous des yeux ? répliqua-t-elle avec véhémence. Avez-vous des oreilles ? Ne voyez-vous pas comment lady Lundie me regarde, comment lady Lundie me parle ? Je suis soupçonnée par cette femme. Mon expulsion honteuse de sa maison n'est peut-être qu'une question de quelques heures.

Sa tête retomba sur sa poitrine, ses mains se joignirent.

– Et Blanche ! murmura-t-elle, comme se parlant à elle-même, tandis que de nouvelles larmes lui remplissaient les yeux, et sans qu'elle fît cette fois un effort pour les retenir. Blanche qui me regarde aussi ! Blanche qui m'aime ! Blanche qui me disait, à cette même place, que je vivrais avec elle quand elle serait mariée...

Elle se leva, ses pleurs se séchèrent tout à coup. L'expression du plus violent désespoir reparut de nouveau sur son visage pâle et défait.

– Laissez-moi partir, reprit-elle. Qu'est-ce que la mort, comparée à la vie qui m'attend ?

Elle toisa Geoffrey d'un air dédaigneux, sa voix s'éleva jusqu'au diapason le plus ferme et le plus élevé.

– Vous, oui, même *vous,* dit-elle, vous auriez le courage de mourir si vous étiez à ma place !

Geoffrey jeta un regard du côté de la pelouse.

– Taisez-vous, dit-il, on va vous entendre.

– Qu'ils m'entendent !... Quand je touche au moment de n'avoir plus à les entendre, moi, que m'importe !

Il la saisit par la main et la força à se rasseoir.

– Dites votre volonté, reprit-il ; je la ferai. Mais je ne puis pourtant vous épouser aujourd'hui.

– Vous le pouvez !

– Quelle absurdité, ma chère. La maison et les jardins regorgent de monde. Est-ce possible ?

– C'est possible. J'ai pensé à tout cela, et sans cesse, depuis notre arrivée dans cette maison. J'ai une proposition à vous faire. Voulez-vous l'entendre, oui ou non ?

– Parlez plus bas.

– Voulez-vous m'écouter ?

– Quelqu'un vient.

– Voulez-vous m'écouter ? répéta-t-elle.

– Que le diable soit de votre obstination ! Oui !

Cette soumission lui était bien arrachée ; mais c'était la réponse que voulait Anne ; cette réponse ouvrait une porte à l'espérance. Du moment qu'il avait consenti à l'écouter, il devenait urgent qu'on ne les découvrît point dans cette serre où quelque désœuvré pouvait venir.

Elle leva la main pour réclamer de Geoffrey un moment de silence et écouter ce qui se passait sur la pelouse.

Le bruit monotone du maillet frappant sur la boule ne se faisait plus entendre. Le jeu s'était arrêté.

Un moment après, elle entendit son nom. On l'appelait, et une voix qu'elle reconnut disait :

– Je sais où elle est. Je vais la chercher.

Elle se retourna vers Geoffrey et lui montra le fond de la serre.

– C'est à mon tour de jouer, dit-elle ; et Blanche vient me chercher. Attendez ici. Je l'arrêterai sur les marches.

Elle sortit aussitôt. Le moment était critique. La découverte de cette intrigue était la ruine morale de cette femme, la ruine pécuniaire de cet homme. Geoffrey n'avait pas exagéré les difficultés de la situation vis-à-vis de son père.

Lord Holchester avait deux fois payé ses dettes, et depuis il refusait de le voir. Un outrage de plus aux sentiments rigides du vertueux lord en matière de convenances sociales, et Geoffrey se voyait mis hors du testament comme il avait été mis hors de la maison.

Il pensait à tout cela dans la serre et il cherchait un moyen de retraite, car il ne pouvait s'échapper sans être vu par l'entrée principale.

Une porte à l'usage des domestiques quand on servait des dîners ou des collations dans la serre était là, au fond, pratiquée dans le mur.

À la vérité, elle était fermée, mais c'était un obstacle qu'avec sa force il lui était facile de vaincre.

Il appuya son épaule contre la porte.

Au moment où elle cédait sous son effort, il sentit une main qui se posait sur son bras.

Anne était derrière lui, elle était seule.

– Vous pourrez avoir besoin de cette issue tout à l'heure, dit-elle. Vous n'en avez pas besoin à présent. Une autre personne jouera pour moi, j'ai dit à Blanche que je n'étais pas bien. Asseyez-vous. J'ai gagné cinq minutes, il faut les mettre à profit. Les soupçons de lady Lundie peuvent l'amener ici sous prétexte de voir comment je me trouve. Pour le moment, refermez cette porte !

– Arrivez au fait, dit-il avec impatience. De quoi s'agit-il ?

– Vous pouvez m'épouser aujourd'hui, répondit-elle ; écoutez-moi, et je vous dirai comment.

# 5

# LE PLAN

Elle lui prit la main ; elle avait un grand art de persuasion quand elle le voulait.

– Un mot, Geoffrey, avant que je n'en vienne aux choses sérieuses. Lady Lundie vous a invité à rester à Windygates. Acceptez-vous son invitation ou retournez-vous ce soir chez votre frère ?

– Je ne puis retourner ce soir chez mon frère. Ils ont mis un visiteur dans ma chambre, et me voilà obligé de rester ici. Mon frère a fait cela avec intention. Julius me vient en aide, quand je suis dans un trop grand embarras, mais il me malmène après. Il m'a envoyé ici, pour y remplir un devoir de famille. Quelqu'un devait se montrer poli envers lady Lundie, et c'est moi qui ai été sacrifié.

Elle releva ce dernier mot.

– Ne vous sacrifiez pas, dit-elle. Excusez-vous et dites que vous êtes obligé de retourner chez votre frère.

– Pourquoi ?

– Parce que nous devons quitter tous deux cette maison aujourd'hui même.

Il avait à faire une double objection : s'il ne restait pas chez lady Lundie, il échouerait dans la demande d'argent qu'il comptait faire à son frère ; s'il partait avec Anne, cette double fuite

n'échapperait pas aux yeux du monde, et de méchants propos pourraient parvenir aux oreilles de son père.

– Si nous partons ensemble, dit-il, adieu à mes espérances d'avenir et aux vôtres.

– Je n'entends pas que nous partions ensemble, répliqua-t-elle, nous partirons au contraire séparément... et c'est moi qui m'en irai la première.

– Bon ! ce sera un joli haro sur vous, quand on s'apercevra de votre disparition.

– On doit danser après la partie de croquet terminée. Je ne danse pas, on ne s'apercevra donc pas de mon absence. J'aurai tout le temps et toutes les facilités pour regagner ma chambre. Je laisserai une lettre pour Lady Lundie et une lettre... (là, sa voix devint tremblante) et une lettre pour Blanche. Ne m'interrompez pas. J'ai pensé à tout. L'aveu que je ferai sera la vérité dans quelques heures si ce n'est pas la vérité dès à présent. Mes lettres diront que je suis secrètement mariée et appelée à l'improviste à aller rejoindre mon mari. Il y aura un grand scandale dans la maison, je le sais. Mais pas le moindre prétexte pour faire courir après moi, puisque je serai sous la protection de mon mari. Pour vous, rien à craindre. Votre secret ne peut être découvert et rien n'est plus facile que de détourner tout soupçon. Restez ici une heure seulement après mon départ, vous sauverez les apparences, et puis vous viendrez me rejoindre.

– Vous rejoindre ! fit Geoffrey. Où ?...

Elle rapprocha sa chaise et murmura à son oreille :

– Dans une petite auberge de la montagne, à 4 milles d'ici.

– Une auberge !

– Pourquoi non ?

– Une auberge est un lieu public.

Un mouvement d'impatience échappa encore à miss Sylvestre. Mais elle se contint.

– Le lieu dont je veux parler est le plus solitaire de tout le voisinage. Vous n'avez pas à y craindre les regards curieux. Je l'ai choisi précisément pour cette raison. Il est loin du chemin de fer, il est loin de la grande route, la maison est tenue par une honnête et respectable Écossaise.

– Les honnêtes et respectables Écossaises qui tiennent des auberges, fit observer Geoffrey, ne s'accommodent pas des jeunes dames voyageant seules... Elle ne vous recevra pas.

L'objection était bien trouvée, mais manqua le but. Une femme qui travaille pour arriver à un tel mariage est préparée à toutes les objections ; son désir suffit à les réfuter toutes.

– Puisque j'ai tout prévu, dit-elle, j'ai aussi prévu cela. Je dirai à la maîtresse de l'auberge que je fais un voyage de noces, que mon mari fait une excursion dans les montagnes voisines et vient à pied.

– Et est-il sûr qu'elle le croie ? dit Geoffrey.

– Elle le croira, si vous le voulez. Ne vous inquiétez pas de ce détail. Vous n'avez qu'à arriver et à demander votre femme : la vérité de mon histoire sera confirmée ! Elle peut se montrer la femme la plus soupçonneuse du monde, mais dès l'instant où l'on vous verra, vous ferez évanouir tous ses soupçons. Laissez-moi jouer mon rôle, qui est le plus difficile. Consentirez-vous à jouer le vôtre ?

Il était impossible de dire non. Elle avait habilement enlevé tout terrain solide sous les pieds de Geoffrey, qui cherchait vainement un point de résistance. Il ne lui restait plus qu'à dire oui.

– Je suppose que vous savez comment nous pourrons être mariés ? demanda-t-il ; quant à moi, je n'en sais rien.

– Vous le savez à merveille ! répliqua-t-elle. Vous savez que nous sommes en Écosse, et qu'il n'y a ici ni formalités, ni cérémonies, ni délais pour les mariages. Le plan que je vous ai proposé assure ma réception à l'auberge et rend facile et tout naturel que vous veniez m'y rejoindre quelque temps après. Le reste dépend de vous. Un homme et une femme qui désirent être mariés en Écosse n'ont qu'à déclarer d'abord qu'ils le sont. S'il plaît à la maîtresse de l'auberge de se fâcher après avoir été trompée, qu'est-ce que cela nous fait ? Nous aurons atteint notre but et, de plus, nous l'aurons atteint sans risques pour vous.

– Le but… répliqua Geoffrey, vous autres femmes, vous y allez tête baissée. Ne laissez pas un trop lourd fardeau sur mes épaules… Mais quand nous serons mariés, il faudra nous séparer, sans cela, comment notre mariage serait-il secret ?

– Vous partirez, vous retournerez chez votre frère, comme s'il n'était rien arrivé.

– Que deviendrez-vous ?

– J'irai à Londres.

– Et que ferez-vous à Londres ?

– Ne vous ai-je pas dit déjà que j'avais songé à tout ? Quand je serai arrivée à Londres, j'irai trouver une des vieilles amies de ma mère… une amie du temps où elle était artiste. Tout le monde dit que j'ai une voix qui n'a besoin que de culture, j'étudierai ! Je puis vivre et vivre honorablement, comme chanteuse de concert. J'ai économisé assez d'argent pour pourvoir à mes besoins, pendant mes études, et l'amie de ma mère me viendra en aide.

Ainsi, Anne s'engageait inconsciemment dans cette vie que sa mère avait menée avant elle. Elle choisissait la carrière de

chanteuse, en dépit des recommandations de la morte ! Ainsi, et sous l'empire d'autres circonstances, le mariage irrégulier de la mère en Irlande allait être suivi du mariage irrégulier de la fille en Écosse !

Et, chose plus étrange encore, l'homme qu'elle épousait était le fils de celui qui avait découvert la nullité du mariage irlandais, le même qui avait fourni le moyen légal à l'aide duquel la mère avait perdu sa position dans le monde.

« Ma chère Anne est une seconde moi-même, avait dit la mourante, elle ne porte pas le nom de son père, elle porte le mien. Elle est Anne Sylvestre comme je l'étais moi-même ; finira-t-elle comme moi ? »

La réponse à ces cruelles paroles, les dernières échappées des lèvres glacées de la première Anne Sylvestre, la réponse était faite par le destin.

– Eh bien ! reprit Anne, avez-vous fini vos objections ?

Non, il en avait encore une à faire.

– Supposez que des gens se trouvent à l'auberge qui me connaissent ? dit-il. Supposez que, par eux, tout cela vienne aux oreilles de mon père ?

– Supposez que vous me poussiez à me donner la mort ! répliqua-t-elle. Votre père connaîtra la vérité dans ce cas, je vous le jure.

Il s'éloigna d'elle, mais elle le suivait. Au même instant, de grands applaudissements retentirent sur la pelouse. Quelqu'un avait réussi un coup brillant qui mettait fin à la partie. Blanche allait revenir. Il y avait tout lieu de s'attendre à ce que, le jeu étant terminé, lady Lundie se trouvât libre...

Anne résolut de brusquer les choses.

– Mr Geoffrey Delamayn, dit-elle, vous m'avez offert un mariage secret et j'y ai consenti… Êtes-vous, oui ou non, prêt à m'épouser, dans les conditions proposées par vous-même ?

– Accordez-moi un instant pour réfléchir.

– Pas un moment. Dites oui ou non.

Il ne put se décider à dire ce oui ; il eut recours à un équivalent. Ruse et faiblesse !

– Où est l'auberge ? demanda-t-il.

Elle passa son bras sous le sien et murmura :

– Prenez la route qui conduit au chemin de fer, puis le sentier qui traverse le marécage ; suivez le chemin tracé par les pas des moutons, jusqu'au haut de la montagne, la première maison que vous rencontrerez alors est l'auberge. Vous avez compris ?

Il inclina la tête d'un air sombre et tira de nouveau sa pipe de sa poche.

– N'y touchez pas, cette fois, dit-il, j'ai l'esprit bourrelé. Quand un homme a l'esprit bourrelé, il faut qu'il fume. Le nom de l'endroit ?

– Craig Fernie.

– Qui dois-je demander en me présentant ?

– Demandez votre femme.

– Supposez qu'on vous demande votre nom à votre arrivée.

– Si je suis obligée de me nommer, je dirai « Mrs » au lieu de « miss » Sylvestre, mais je ferai tout mon possible pour éviter de donner un nom. Quant à vous, vous éviterez toute erreur en vous contentant de demander votre femme. Y a-t-il encore quelque chose que vous ayez besoin de savoir ?

– Oui.

– Vite alors. Qu'est-ce ?

– Comment saurai-je que vous êtes partie d'ici ?

– Si vous n'entendez pas parler de moi dans la demi-heure qui suivra ce moment où nous allons nous quitter, vous pourrez être sûr que je suis partie. Chut !

Un bruit de voix se faisait entendre au pied des marches ; ces voix étaient celles de lady Lundie et de sir Patrick.

Anne montra la porte pratiquée dans le mur.

Elle venait de la refermer sur Geoffrey, quand lady Lundie et sir Patrick parurent à l'entrée de la serre.

# 6

# LE PRÉTENDU

Lady Lundie montra la porte d'un geste et s'adressa à sir Patrick de façon à n'être entendue que de lui :

– Voyez ! dit-elle, miss Sylvestre vient de faire partir quelqu'un.

Sir Patrick, avec intention, regarda du mauvais côté et naturellement il ne vit rien.

Lady Lundie s'avança. Une haine soupçonneuse envers l'institutrice se lisait dans chaque ligne de son visage, et ses soupçons incrédules sur le prétendu malaise de celle-ci se trahissaient dans chaque inflexion de sa voix.

– Puis-je m'informer, miss Sylvestre, dit-elle, si vos souffrances sont soulagées ?

– Je ne suis pas mieux, lady Lundie.

– Je vous demande pardon ?

– J'ai dit que je n'étais pas mieux.

– Vous paraissez en état de rester debout. Quand je suis malade, je ne suis pas si heureuse. Je suis obligée de me mettre au lit.

– J'imiterai votre exemple, lady Lundie. Si vous voulez bien être assez bonne pour m'excuser, je vous quitterai et je monterai à ma chambre pour me mettre au lit, comme vous.

Elle n'en put dire davantage. Ce long et cruel entretien avec Geoffrey l'avait brisée ; il ne lui restait plus le courage de résister aux petites méchancetés de cette femme, après avoir supporté, comme elle l'avait fait, la brutale indifférence de cet homme. Un moment de plus et la souffrance nerveuse qu'elle contenait se serait fait jour par une explosion de larmes.

Elle n'attendit point la réponse de lady Lundie et, sans savoir si ses excuses étaient agréées, elle quitta la serre.

Les magnifiques yeux noirs de lady Lundie s'agrandirent et brillèrent de leur feu le plus vif. Elle en appela à sir Patrick, qui, commodément appuyé sur sa canne d'ivoire, regardait au-dehors les personnes réunies sur la pelouse, et conservait l'attitude de la plus parfaite innocence.

– Après ce que je vous ai déjà dit, sir Patrick, de la conduite de miss Sylvestre, puis-je vous demander si vous ne trouvez pas ce procédé tout à fait extraordinaire ?

Le vieux gentleman fit encore une fois jouer le ressort de sa canne et répondit sur le ton galant de la vieille école.

– Je ne connais pas de procédé extraordinaire, lady Lundie, de la part de votre aimable sexe.

Il salua, huma sa prise, puis d'un geste gracieux il secoua les grains de tabac qui s'étaient attachés à son index et à son pouce, retourna son regard vers la pelouse et s'absorba plus que jamais dans la contemplation des ébats joyeux de ses jeunes amis.

Lady Lundie, au contraire, tenait ferme sur le terrain qu'elle avait choisi, bien déterminée à forcer son beau-frère à exprimer son opinion. Avant qu'elle eût pu reprendre la parole, Blanche et Arnold apparurent ensemble au pied des marches de la serre.

– Et quand la danse commence-t-elle ? demanda sir Patrick, en s'avançant à leur rencontre, comme s'il prenait le plus vif intérêt à cette nouvelle réjouissance.

– C'est précisément ce que je venais demander à maman, dit Blanche. Est-elle ici avec Anne, et Anne va-t-elle mieux ?

Lady Lundie s'avança, se chargeant de répondre elle-même à ces questions.

– Miss Sylvestre s'est retirée dans sa chambre. Miss Sylvestre persiste à se dire malade. Avez-vous remarqué, sir Patrick, que ces sortes de personnes, à demi bien élevées, sont presque invariablement impolies quand elles sont malades.

Le joli visage de Blanche se colora vivement.

– Si vous pensez qu'Anne est une personne à demi bien élevée, lady Lundie, vous serez seule de votre avis. Mon oncle ne se rangera pas à votre opinion, j'en suis bien sûre.

L'intérêt que prenait sir Patrick au premier quadrille devint presque pénible à voir.

– Dites-moi, ma chère, je vous prie, quand la danse va-t-elle commencer ?

– Le plus tôt sera le mieux, dit lady Lundie. Il faut danser avant que Blanche n'ait trouvé l'occasion d'une nouvelle querelle avec moi, au sujet de miss Sylvestre.

Blanche regarda son oncle.

– Commencez !... commencez !... ne perdez pas de temps ! s'écria l'ardent sir Patrick, en montrant du bout de sa canne le chemin de la maison.

– Certainement, cher oncle ! Tout pour *vous* être agréable.

Après ce trait lancé en partant à sa belle-mère, Blanche s'éloigna. Arnold, qui avait attendu à distance, en bas des marches, implora sir Patrick du regard.

Le train qu'il devait prendre pour se rendre à la propriété dont il venait d'hériter partait dans moins d'une heure, et il ne s'était pas encore présenté au tuteur de Blanche dans son nouveau caractère de prétendant à la main de sa pupille ! Mais l'indifférence de sir Patrick pour ses devoirs de famille, qu'il s'agît de ceux qu'il aimait ou de ceux qu'il n'aimait pas, restait parfaitement indomptable.

Le baronnet restait là debout, appuyé sur sa canne, chantonnant tout bas un vieil air écossais et, près de lui, restait également lady Lundie, résolue à ne pas le quitter avant d'avoir réussi à lui faire voir l'institutrice comme ses yeux à elle la voyaient, à la lui faire juger, comme sa droite raison la jugeait.

Elle revint donc à la charge, en dépit de l'affectation de sir Patrick à continuer sa petite chanson, en dépit de la présence d'Arnold et de son impatience.

Les ennemis de Milady disaient :

– Il n'y a pas à s'étonner que le pauvre sir Thomas soit mort si vite après son mariage !

Malheureusement, nos ennemis ont quelquefois raison.

– Je dois vous rappeler encore une fois, sir Patrick, que j'ai de fortes raisons de douter que miss Sylvestre soit une compagne convenable pour Blanche. Notre institutrice a quelque chose dans la tête. Ce sont des accès de larmes quand elle est seule. Elle reste debout et se promène dans sa chambre aux heures où elle devrait être couchée et dormir. Elle met elle-même ses lettres à la poste et… tout récemment, elle a été excessivement insolente avec moi. Il y a quelque chose dans tout cela qui n'est pas naturel. Il faut que je prenne un parti à son égard…

et les plus simples convenances veulent que je n'agisse qu'avec votre assentiment, puisque vous êtes le chef de la famille.

– Lady Lundie, j'abdique mes droits en votre faveur.

– Sir Patrick, permettez-moi de vous faire observer que je parle sérieusement... J'attends une réponse sérieuse.

– Ma chère dame, demandez-moi tout ce que vous voudrez, et je suis entièrement à votre service ; mais pour une réponse sérieuse, je n'en ai pas fait depuis que j'ai dit adieu aux affaires et quitté le barreau écossais. À mon âge, rien n'est sérieux que l'indigestion. Je dis avec le philosophe : « La vie est une comédie pour celui qui pense. »

Il prit en même temps la main de sa belle-sœur et la baisa.

– Chère lady Lundie, vous êtes trop sensible !

Lady Lundie, qui de sa vie n'avait été sensible, et qui le savait bien, pensa que son beau-frère se moquait d'elle. Elle était offensée et le fit voir clairement.

– Quand je vous ai appelé, sir Patrick, à juger la conduite de miss Sylvestre, reprit-elle, je me serais bien mal exprimée sans doute, sans quoi vous auriez bien compris que vous deviez considérer mes inquiétudes comme n'étant pas du tout plaisantes.

Sur ces mots, elle sortit de la serre et favorisa ainsi les intérêts d'Arnold, en rendant enfin la liberté au tuteur de Blanche.

L'occasion était excellente. Les hôtes étaient rentrés dans la maison, il n'y avait pas à craindre d'être interrompu. Arnold entra. Sir Patrick, qui n'avait en aucune façon troublé la sortie de lady Lundie, prit un siège sans remarquer son jeune ami, tout en s'adressant à lui-même une question reposant sur une profonde étude du sexe féminin.

« Y a-t-il jamais eu une femme en querelle avec une autre femme, pensa le vieux gentleman, qui n'ait senti le besoin d'y mêler un homme ? »

Arnold avança d'un pas.

– J'espère n'être pas importun, sir Patrick ?

– Importun ! certainement non ! Miséricorde, comme ce garçon a l'air sérieux ! Êtes-vous aussi sur le point d'en appeler à moi comme au chef de la famille ?

C'était justement ce qu'Arnold voulait faire. Mais il comprit que s'il le faisait trop vite, sir Patrick, par quelque raison nouvellement survenue, se refuserait à l'écouter. Il répondit prudemment :

– Je vous ai demandé la permission de vous consulter sur mon avenir, et vous m'avez répondu que vous m'en donneriez l'occasion avant mon départ de Windygates.

– Oui ! oui ! c'est positif ; je me le rappelle. Nous étions tous deux engagés dans la sérieuse affaire du croquet, et il y avait doute sur lequel de nous deux s'en tirerait le plus maladroitement. Eh bien ! voici l'occasion trouvée. Je suis là ; et toute mon expérience du monde est à votre service. J'ai seulement un avertissement à vous donner. N'en appelez pas à moi en qualité de chef de la famille ; j'ai abdiqué entre les mains de lady Lundie.

Il parlait comme d'habitude, moitié sur le ton plaisant, moitié sur le ton sérieux. Le rictus creusé par son humeur sarcastique grimaçait au coin de ses lèvres. Arnold était fort embarrassé pour savoir comment aborder, avec sir Patrick, ce qui regardait sa nièce, sans lui rappeler ses responsabilités domestiques, et surtout sans attirer sur lui les traits railleurs du baronnet. Dans cette position difficile, il commit une maladresse dès le début ; il hésita.

– Ne vous pressez pas, dit Sir Patrick, rassemblez vos idées… Je puis attendre !

Arnold, en effet, rassemblait ses idées et commit une seconde maladresse ! Il se détermina à tâter prudemment le terrain avant de commencer. Dans les circonstances présentes, et avec un homme comme celui auquel il avait affaire, c'était peut-être le plus mauvais parti qu'il pût prendre. La souris essayait de jouer avec le chat.

– Vous avez été très bon, monsieur, en m'offrant de me faire bénéficier de votre expérience, dit-il. J'éprouve le besoin de vous demander un conseil.

– Ne pouvez-vous pas prendre cette consultation assis près de moi ? dit sir Patrick. Prenez une chaise.

L'œil vif de sir Patrick suivait Arnold avec une expression de joie malicieuse.

« Il n'a pas besoin de mon avis ! se disait-il. Il ne veut point de mes conseils. Le jeune menteur, ce qu'il veut c'est ma nièce. »

Arnold s'assit sous le regard menaçant de sir Patrick, avec la conscience qu'il ne quitterait pas cette chaise sans avoir eu à souffrir de la langue du baronnet.

– Je ne suis qu'un jeune homme, balbutia-t-il, et je commence une vie nouvelle…

– Votre chaise a-t-elle un défaut ? demanda sir Patrick, prenez-en une autre, ne fût-ce que pour commencer confortablement cette vie nouvelle dont vous me parlez.

– Monsieur, voudriez-vous…

– Si je voulais ?…

– Voudriez-vous me donner ce conseil ?…

– Mon bon ami, j'attends le moment de vous le donner. Mais je suis sûr que vous êtes mal sur cette chaise, pourquoi vous obstiner à la garder ?

– Je vous en prie, Sir Patrick… vous me faites perdre le fil de mes idées. Je voudrais, en somme… peut-être, est-ce une question bien délicate.

– Je ne puis pas en juger avant de la connaître, fit observer sir Patrick. Néanmoins, admettons, pour vous plaire, qu'elle soit délicate. Disons que c'est une question difficile, la plus difficile que, depuis le commencement du monde, un être humain ait jamais posée à l'un de ses semblables.

– Voilà ce que c'est ! s'écria Arnold en désespoir de cause, je veux me marier !

– Ce n'est pas là une question, objecta Sir Patrick, c'est une assertion. Vous dites : je veux me marier. Je réponds : c'est parfait ! Et tout est fini par là !

Arnold commençait à éprouver le vertige.

– Me conseilleriez-vous de me marier, monsieur ? dit-il d'un ton lamentable. Voilà ce que je veux dire.

– Bon ! c'est là l'objet du présent entretien, n'est-ce pas ? Vous me demandez si je vous conseille de vous marier ?

Maintenant que la souris était prise, le chat levait un peu la patte pour laisser respirer la malheureuse bête.

Sir Patrick ne donna plus aucun signe d'impatience. Ses manières devinrent aussi aimables et aussi confidentielles que possible.

– Si je vous conseille de vous marier, me demandez-vous ? répéta-t-il. Deux voies sont ouvertes devant nous, Arnold, pour traiter cette question. Nous pouvons la traiter brièvement ou

nous pouvons entrer dans de grands développements. Pour moi, j'aimerais mieux la brièveté : quel est votre avis ?

– Mon avis est le vôtre, sir Patrick.

– Très bien. Puis-je faire une enquête sur votre vie passée ?

– Certainement !

– Encore mieux ! Quand vous étiez au service de la marine marchande, avez-vous eu l'occasion d'acquérir quelque expérience dans l'achat des marchandises à terre ?

Arnold ouvrit de grands yeux. S'il existait un rapport quelconque entre cette question et le sujet qu'il avait mis sur le tapis, ce rapport lui échappait. Il répondit avec un étonnement mal dissimulé.

– J'ai eu l'occasion d'acquérir cette expérience.

– J'arrive au fait, poursuivit sir Patrick ; cessez de paraître étonné ! Que pensiez-vous de votre sucre en poudre quand vous l'avez acheté chez l'épicier ?

– Ce que je pensais ? répéta Arnold, mais je pensais que c'était du sucre en poudre !

– Mariez-vous donc sans hésiter, s'écria sir Patrick. Vous êtes du petit nombre des hommes qui peuvent tenter cette expérience avec une pleine chance de succès.

L'étrangeté de cette réponse terrassa le jeune marin et lui coupa la respiration. Il y avait quelque chose d'une machine électrique dans les façons de parler de son vénérable ami.

– Me comprenez-vous ? reprit sir Patrick.

– Non, monsieur ; je ne comprends pas ce que le sucre en poudre vient faire ici.

– Je vais vous le faire comprendre, dit sir Patrick en croisant ses jambes, et en s'installant commodément pour pouvoir parler plus à son aise. Vous entrez dans la boutique de l'épicier, vous y achetez du sucre en poudre, vous l'emportez, bien convaincu que c'est cela, et il se trouve que c'est une autre sorte de marchandise, un composé de matières adultérées, mélangées ensemble pour figurer le sucre. Vous fermez les yeux sur cette maladresse, vous avalez votre sucre falsifié, et vous vous arrangez enfin comme vous pouvez. Me suivez-vous ?

Arnold le suivait et le croyait bien un peu fou.

– De même, poursuivit sir Patrick, vous allez à la boutique des mariages et vous y prenez une femme. Vous la prenez, parce qu'elle a de beaux cheveux d'un blond doré, un teint exquis, un embonpoint parfait, et la taille dans un juste rapport avec cet embonpoint. Vous l'emmenez chez vous, et vous découvrez que c'est encore une fois la vieille histoire de votre sucre. Votre femme est un article falsifié. Ses beaux cheveux d'un blond doré sont teints, sa blancheur exquise est due à la poudre de riz, son embonpoint est du coton, et trois pouces de sa taille sont dans les talons des bottines de son cordonnier. Fermez les yeux. Alors, avalez votre femme falsifiée comme vous avez avalé votre sucre. Mon cher ami, vous êtes du petit nombre des hommes qui peuvent tâter l'expérience du mariage avec une chance de succès.

Sur ce, il décroisa ses jambes et regarda Arnold bien en face. Arnold commençait à saisir le sens de cette leçon bouffonne. Il vit bien qu'il n'arriverait pas à circonvenir sir Patrick, et il se décida, quoi qu'il en pût arriver, à aborder son sujet en face.

– Tout cela peut être parfaitement vrai de certaines jeunes femmes, monsieur, dit-il ; mais j'en connais une que vous connaissez aussi bien que moi, puisqu'elle est de votre famille, et qui ne mérite pas ce que vous dites des autres personnes de son sexe.

C'était arriver au fait. À la bonne heure ! Sir Patrick montra bien qu'il ne désapprouvait pas la franchise d'Arnold, en répondant cette fois sans figures.

– Cette femme phénomène est ma nièce ? demanda-t-il.

– Oui, sir Patrick.

– Puis-je vous demander comment vous savez que ma nièce n'est pas un article falsifié, au même titre que les autres ?

L'indignation d'Arnold rompit les derniers liens qui enchaînaient sa timidité, et cette indignation généreuse fit explosion en trois mots qui en disaient autant que trois volumes des cabinets de lecture du royaume.

– Je l'aime !

Sir Patrick se renversa sur le dossier de sa chaise, étendant ses jambes de toute leur longueur.

– C'est la réponse la plus sincère que j'aie entendue de ma vie, dit-il.

– Je parle sérieusement, dit Arnold, indifférent à toute autre considération que le but unique qu'il poursuivait. Mettez-moi à l'épreuve !...

– Oh ! très bien ! L'épreuve est facile à faire.

Sir Patrick regardait Arnold, et le feu de son indomptable malice brillait encore dans ses yeux et dans le pli railleur de ses lèvres.

– Ma nièce a un beau teint... Croyez-vous à ce teint-là ?

– Il y a un beau ciel au-dessus de nos têtes, répondit Arnold, je crois au ciel.

– Bon !... répliqua sir Patrick. On dirait que vous n'avez jamais été surpris par une averse. Ma nièce a une quantité de

cheveux. Êtes-vous convaincu qu'ils ont tous poussé sur sa tête ?

– Je défie toute autre femme d'en montrer de semblables.

– Mon cher Arnold, vous vous trompez grandement. Vous ne connaissez point les ressources de ce commerce des cheveux. À votre premier voyage à Londres, regardez les vitrines des boutiques. Mais que pensez-vous de l'ensemble de la personne de ma nièce ?

– Monsieur, tout homme ayant des yeux peut voir que sa personne est la plus gracieuse qui soit au monde.

– C'est bien parler, mon brave garçon ! Mais les personnes à tournure gracieuse sont la chose la plus commune. On peut estimer qu'il y a ici une quarantaine de dames. Chacune d'elles a une charmante tournure. Il y a des degrés sans doute. Quand vous rencontrerez des séductions particulières, vous pourrez être sûr que cette diablerie vient tout droit de Paris. Mais de quel air étonné vous me regardez ! Quand je vous demandais ce que vous pensiez de l'ensemble de la personne de ma nièce, je voulais dire ceci : qu'est-ce qui vient de la nature ? qu'est-ce qui vient de la boutique du marchand ? Je n'en sais rien, remarquez-le... et vous ?

– Je jurerais que tout jusqu'à la plus petite parcelle...

– Vient de chez le marchand ?

– Eh ! non, monsieur, de la nature !

Sir Patrick se leva. Son humeur railleuse était à la fin réduite au silence.

« Si j'ai jamais un fils, pensa-t-il, ce fils ira à la mer. »

Il prit le bras d'Arnold, ce qui était comme un préliminaire de sa bonne intention de mettre un terme à l'état d'incertitude cruelle où il le voyait.

– Si je puis être sérieux en quelque chose, reprit-il, je vais essayer de l'être avec vous. Je suis convaincu de la sincérité de votre attachement pour Blanche, et tout ce que je sais de vous est en votre faveur. Votre naissance, votre position sont en dehors de toute discussion. Si vous avez le consentement de ma nièce, vous avez le mien.

Arnold essaya d'exprimer sa gratitude ; sir Patrick, sans vouloir l'entendre, continua :

– Mais rappelez-vous ceci pour l'avenir. Quand vous aurez quelque chose à me demander qui dépendra de moi, demandez-le clairement ; n'essayez pas de m'envelopper, et je vous promets de ne pas me faire un jeu de vous échapper à mon tour. Voilà qui est bien entendu. Maintenant, parlons de votre voyage dans vos propriétés. La propriété a ses devoirs, maître Arnold, aussi bien que ses droits. Le temps approche à grands pas où ces droits seront discutés si ces devoirs ne sont pas accomplis. J'ai un motif nouveau pour prendre intérêt à vous, et j'entends que vous fassiez votre devoir. Il est arrêté que vous quittez Windygates aujourd'hui ; tout est-il arrangé pour votre départ ?

– Oui, sir Patrick. Lady Lundie a eu la bonté d'ordonner qu'un phaéton me conduise à la station pour le premier train.

– Quand devez-vous être prêt ?

Arnold regarda sa montre.

– Dans un quart d'heure.

– Très bien. Soyez là. Attendez un instant. Vous aurez tout le temps de parler à Blanche quand j'en aurai fini avec vous. Vous ne me paraissez pas suffisamment impatient de voir votre propriété.

– Je ne suis nullement impatient de quitter Blanche, monsieur, voilà la vérité.

– Ne songez pas à Blanche. Blanche n'a rien de commun avec les affaires. J'ai entendu dire qu'il vous était échu en partage l'une des plus belles résidences de cette partie de l'Écosse. Combien de temps allez-vous y rester ?

– Il est entendu, comme je vous l'ai déjà dit, que je dois être de retour à Windygates après-demain.

– Comment ! voilà un homme qu'un palais attend pour le recevoir et il n'y restera qu'un jour !

– Je n'y vais pas pour y séjourner du tout, sir Patrick... C'est l'intendant surtout que je veux voir. Je suis attendu demain pour un dîner donné à mes fermiers ; quand ce dîner aura eu lieu, rien au monde ne pourra m'empêcher de revenir. L'intendant m'a écrit lui-même, dans sa dernière lettre, que rien ne m'en empêcherait.

– Oh ! si l'intendant vous l'a écrit, il n'y a plus un mot à dire.

– Ne faites pas d'opposition à mon retour, je vous en prie, sir Patrick ! Je vous promets de vivre dans ma nouvelle demeure quand je pourrai y conduire Blanche avec moi. Si vous le permettez, j'irai à l'instant lui dire que tout ce qui m'appartient est à elle aussi bien qu'à moi-même.

– Doucement !... doucement !... vous parlez comme si, déjà, vous étiez marié.

– C'est comme si c'était fait, monsieur...

Arnold fut interrompu par l'ombre d'une tierce personne qui se projeta sur un espace éclairé par le soleil, au sommet de l'escalier. Un moment après, l'ombre fut suivie par un corps, sous la forme d'un groom revêtu de sa livrée de cheval. Cet homme était complètement étranger à la maison. Il porta la main à son chapeau en voyant les deux gentlemen dans la serre.

– Que demandez-vous ? dit sir Patrick.

– Pardon, monsieur, j'étais envoyé par mon maître...

– Qui est votre maître ?

– L'Honorable Mr Delamayn, monsieur.

– Voulez-vous parler de Mr Geoffrey Delamayn ? demanda Arnold.

– Non, monsieur. Du frère de Mr Geoffrey... de Mr Julius. Je suis parti à cheval de la maison avec un message de mon maître pour Mr Geoffrey.

– N'avez-vous pas pu le trouver ?

– On m'a dit qu'il était dans ces environs ; mais je suis étranger ici et je me suis égaré.

Il s'arrêta et tira une carte de sa poche.

– Mon maître m'a dit qu'il était très important de lui remettre cette carte immédiatement. Seriez-vous assez bon, messieurs, pour me dire si vous savez où est Mr Geoffrey ?

Arnold se retourna du côté de sir Patrick.

– Je ne l'ai pas vu... et vous ?

– Je l'ai senti, répondit sir Patrick, depuis le moment où je suis entré dans cette serre. Il y a ici une détestable odeur de tabac dans l'air qui rappelle, désagréablement, à mon esprit, le voisinage de votre ami Mr Delamayn.

– Si vous êtes dans le vrai, sir Patrick, dit Arnold en riant, nous allons le trouver à l'instant même.

Il regarda tout autour de lui et cria :

– Geoffrey !

Une voix partant du jardin des roses répondit.

Geoffrey s'avança, l'air de mauvaise humeur, sa pipe à la bouche et les mains dans ses poches.

– Qui me demande ?

– Un domestique de votre frère.

Cette réponse parut secouer la torpeur de l'athlète. Geoffrey se dirigea d'un pas plus vif vers la serre, et s'adressant au groom, l'inquiétude peinte sur le visage, il s'écria :

– Par Jupiter ! *Ratcatcher* a eu une rechute.

Sir Patrick et Arnold se regardèrent avec étonnement.

– Le meilleur cheval des écuries de mon frère ! reprit Geoffrey, leur donnant ses explications tout d'une haleine. J'ai laissé des instructions écrites au cocher. J'ai mesuré ses médecines pour trois jours. Je l'ai saigné, ajouta-t-il d'une voix brisée par l'émotion, je l'ai saigné moi-même hier au soir.

– Je vous demande pardon, monsieur, murmura le groom.

– À quoi bon me demander pardon ? Vous êtes un tas d'imbéciles. Où est votre cheval ? Je vais le monter, retourner à la maison, et rompre les os au cocher ! Où est votre cheval ?

– Sous votre bon plaisir, monsieur, il ne s'agit pas de *Ratcatcher*… *Ratcatcher* est très bien.

– *Ratcatcher* est très bien ? De quoi s'agit-il alors ?

– C'est un message, monsieur.

– Au sujet de quoi et de qui ?

– Au sujet de Mylord.

– Oh ! mon père ?

Il tira son mouchoir et le passa sur son front de l'air d'un homme soulagé d'une cruelle angoisse.

– Je pensais qu'il s'agissait de *Ratcatcher*, reprit-il en regardant Arnold avec un sourire.

Il remit sa pipe à sa bouche et même la ralluma.

– Eh bien, continua-t-il, quand la pipe fonctionna régulièrement, et cette fois sa voix était parfaitement calme, qu'y a-t-il au sujet de mon père ?

– Un télégramme arrivé de Londres ; de mauvaises nouvelles de Mylord.

Le groom tendit la carte de son maître.

Geoffrey y lut ces mots de la main de son frère :

*Je n'ai que le temps de vous écrire ces quelques mots sur cette carte. Notre père est dangereusement malade. Son homme de loi a été appelé auprès de lui. Venez avec moi à Londres par le premier train. Nous nous rencontrerons au point de jonction des deux lignes.*

Sans un mot adressé à l'une des trois personnes qui l'observaient en silence, Geoffrey regarda sa montre. Anne lui avait dit d'attendre une demi-heure, et de la considérer comme partie s'il n'avait pas entendu parler d'elle. Le temps était passé, et aucune nouvelle d'Anne, de quelque sorte que ce fût, ne lui était arrivée.

Sa fuite de la maison s'était donc accomplie sans obstacle. Anne Sylvestre était, en ce moment, en route pour l'auberge de la montagne.

# 7

# LA DETTE

Arnold fut le premier à rompre le silence.

– Votre père est-il sérieusement malade ? demanda-t-il.

Geoffrey lui répondit en lui tendant la carte.

Sir Patrick, qui s'était tenu à l'écart pendant que la question de la rechute de *Ratcatcher* était sur le tapis, étudiant les mœurs et les manières de la jeunesse anglaise, s'avança et prit part à la conversation. Lady Lundie elle-même aurait été obligée de convenir qu'il parla et qu'il agit en cette occasion comme il convenait au chef de la famille.

– Ai-je lieu de supposer que le père de Mr Delamayn est dangereusement malade ? demanda-t-il en s'adressant à Arnold.

– Dangereusement malade, à Londres, répondit Arnold. Geoffrey est dans l'obligation de quitter Windygates avec moi. Le train que je prends rencontre celui qu'a pris son frère, au point de jonction des deux lignes. Je le quitterai à la dernière station.

– Ne m'avez-vous pas dit que lady Lundie devait vous faire conduire à la station dans un phaéton ?

– Oui.

– Si le domestique conduit, vous serez trois, et vous n'auriez pas assez de place, nous pouvons demander qu'on attelle une autre voiture.

Sir Patrick consulta sa montre. Le temps allait manquer. Il se tourna vers Geoffrey :

– Vous convient-il de conduire, Mr Delamayn ?

Toujours renfermé dans son impénétrable silence, Geoffrey fit de la tête un signe affirmatif.

Sans prendre garde à la forme incivile de cette réponse, sir Patrick continua :

– En ce cas, vous pourrez laisser le phaéton à la garde du chef de la station. Je vais dire au domestique qu'il n'aura pas à conduire.

– Permettez-moi de vous épargner cette peine, sir Patrick, dit Arnold.

Sir Patrick déclina du geste l'offre qui lui était faite et se tournant encore du côté de Geoffrey, il ajouta toujours avec la même politesse :

– C'est un devoir de l'hospitalité, Mr Delamayn, que de hâter votre départ dans cette triste circonstance. Lady Lundie est retenue auprès de ses hôtes ; je vais veiller moi-même à ce qu'on ne perde pas de temps pour vous fournir les moyens de vous rendre au chemin de fer.

Il salua et sortit de la serre d'un pas très vif.

– Je suis chagriné de ce qui vous arrive, Geoffrey, dit Arnold, j'espère que vous gagnerez Londres assez tôt.

Il s'arrêta, car il lisait sur le visage de Geoffrey un mélange d'humeur et d'hésitation, qui ne trouvait pas son explication naturelle dans les mauvaises nouvelles que le jeune homme avait

reçues. Son visage pâlissait et se colorait ; il rongeait ses ongles, regardait Arnold comme s'il voulait lui parler, puis, détournait les yeux et gardait le silence.

– Avez-vous quelque chose qui vous inquiète, Geoffrey, outre ces mauvaises nouvelles de votre père ? lui dit Arnold.

– Je suis dans un embarras diabolique, répondit l'athlète.

– Puis-je vous être bon à quelque chose ?

Geoffrey leva sa main vigoureuse et assena sur l'épaule d'Arnold un coup qui fit trembler celui-ci de la tête aux pieds ; cependant, Arnold se raffermit sur ses jambes et attendit, avec étonnement, ce qui allait suivre.

– Nous sommes de vieux camarades ? dit Geoffrey.

– Oui !

– Vous rappelez-vous que le canot tourna la quille en l'air dans le port de Lisbonne ?

Arnold tressaillit et se rappela la prédiction de sir Patrick, que tôt ou tard il aurait à payer, avec les intérêts, la dette qu'il avait contractée envers Geoffrey Delamayn. Mais ce n'est pas cela qui l'agitait. Dans la droiture de son cœur, il lui semblait que les paroles de Geoffrey étaient comme un reproche qu'il ne méritait pas.

– Pensez-vous que je puisse jamais oublier, s'écria-t-il avec chaleur, que vous m'avez ramené à bord en nageant et que vous m'avez sauvé la vie.

– Un bon office en mérite un autre, dit Geoffrey.

Arnold lui prit la main :

– Vous n'avez qu'à parler, répliqua-t-il. Dites ce que je dois faire pour vous.

– Vous partez aujourd'hui pour aller visiter votre domaine, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Pouvez-vous retarder votre visite jusqu'à demain ?

– S'il s'agit de quelque chose de sérieux, sans doute.

Geoffrey parcourut la serre des yeux et s'assura qu'ils étaient bien seuls.

– Vous connaissez l'institutrice d'ici, n'est-il pas vrai ? dit-il à voix basse.

– Miss Sylvestre ?

– Oui. Je me suis mis dans un petit embarras à son sujet, et il n'est âme qui vive, si ce n'est vous, à qui je puisse demander de me venir en aide.

– Vous savez que je suis tout à vous. De quoi s'agit-il ?

– Ce n'est pas facile à dire. Mais vous n'êtes pas non plus un saint, n'est-ce pas ? Vous me garderez le secret ? Écoutez ! j'ai agi comme un infernal imbécile ; j'ai fait le galant et j'ai mis cette fille dans une fâcheuse position...

Arnold recula d'un pas ; il venait de le comprendre.

– Grand Dieu ! Geoffrey !... vous ne voulez pas dire...

– Si fait ! Mais attendez un peu, ce n'est pas encore là le pire. Elle a quitté la maison.

– Quitté la maison !

– Pour tout de bon ; elle n'y pourra plus revenir.

– Pourquoi ?

– Parce qu'elle a écrit à sa maîtresse. Les femmes, que le diable les emporte ! ne font jamais les choses à moitié. Elle a laissé une lettre annonçant qu'elle est mariée secrètement et qu'elle est partie pour rejoindre son mari. Son mari, c'est moi. Non pas que je l'aie encore épousée, vous comprenez ? J'ai seulement promis de l'épouser. Elle est partie la première, à la dérobée, pour un endroit convenu, à 4 miles d'ici. Et il est entendu entre nous que je dois la suivre et l'épouser secrètement dans l'après-midi. Ce n'est plus possible à présent. Tandis qu'elle m'attendra à l'auberge, je roulerai vers Londres. Il faut que quelqu'un lui dise ce qui m'est arrivé, ou elle fera le diable et tout se découvrira. Je ne puis me fier à personne ici. C'en est fait de moi, mon vieux camarade, si vous ne venez pas à mon secours.

Arnold leva les bras en l'air.

– C'est la plus effroyable situation que j'aie connue de ma vie ! murmura-t-il.

Geoffrey ne fit pas difficulté d'en convenir.

– C'est assez pour abattre un homme, n'est-ce pas ? Je donnerais bien quelque chose pour avoir un verre de bière.

Il reprit sa pipe, par la force de l'habitude.

– Avez-vous une allumette ?

L'esprit d'Arnold était trop préoccupé pour remarquer tout cela.

– Geoffrey, dit-il, je ne prends pas à la légère la maladie de votre père. Vous ne penserez pas cela. Cependant, il me semble que la pauvre fille a les premiers droits sur vous.

Geoffrey le regarda avec une profonde surprise.

– Les premiers droits sur moi ? Croyez-vous que je vais risquer de me faire rayer du testament de mon père ? Non,

diable ! quand ce serait pour la plus belle femme qui ait jamais porté un jupon !

L'admiration d'Arnold pour son ami était solidement établie depuis de longues années : c'était un hommage rendu à l'homme qui se montrait le premier de l'Angleterre pour boxer, lutter, sauter et nager. Mais cette réponse ébranla quelque peu la foi qu'il avait dans le caractère de son héros. Malheureusement pour lui, cette impression défavorable que venaient de lui causer les sentiments d'Arnold ne dura point.

– Vous êtes meilleur juge que moi de cette affaire, répliqua-t-il un peu froidement. En quoi puis-je vous servir ?

Geoffrey lui prit le bras, toujours brutalement, mais pourtant d'un air amical et confidentiel.

– Partez, comme un brave garçon que vous êtes, et dites-lui ce qui est arrivé. Nous nous en irons d'ici comme si nous nous rendions ensemble à la station du chemin de fer, et je vous mènerai avec le phaéton jusqu'au bas du sentier que vous aurez à suivre. Vous pourrez vous remettre en route pour votre propriété par le train du soir. Tout cela ne vous expose à aucun inconvénient, et c'est le plus grand service que vous puissiez rendre à un ancien ami. Il n'y a pas de danger qu'on le sache. C'est moi qui dois conduire. Nous n'aurons pas de domestique avec nous pour nous épier et faire des histoires.

Arnold le voyait bien, il allait avoir à payer sa dette, avec les intérêts, suivant la prédiction de sir Patrick.

– Que dois-je lui dire ? demanda-t-il. Je suis obligé de faire tout pour vous rendre service et je veux le faire. Mais que lui dirai-je ?

La question était toute naturelle, mais il n'était pas facile à Geoffrey d'y répondre. Ce qu'un homme doit faire, dans une circonstance donnée intéressant le système musculaire, nul ne le savait mieux que Geoffrey Delamayn, mais ce que le même

homme doit faire dans une circonstance d'ordre moral, nul vivant ne le savait moins que lui.

– Ce qu'il faudra dire ?... répétait-il. Dites-lui que je suis à moitié fou ; dites-lui tout ce que vous voudrez. Bon : attendez un instant... dites-lui surtout de rester où elle est... Je lui écrirai.

Arnold hésita. Absolument privé de ce genre de connaissance inférieure qu'on appelle la connaissance du monde, la délicatesse innée de son esprit lui révélait ce qu'il ne savait point. Il entrevoyait les difficultés de la position que son ami lui demandait de prendre, aussi clairement que s'il l'avait envisagée avec l'expérience, péniblement acquise, de quarante années passées dans la vie.

– Ne pouvez-vous lui écrire immédiatement, Geoffrey ? demanda-t-il.

– À quoi bon ?

– Réfléchissez un moment et vous le comprendrez. Vous m'avez fait le confident d'un triste secret. Je puis avoir tort car je ne me suis jamais mêlé à pareille affaire, mais il me semble que me présenter à elle comme votre messager, c'est l'exposer à une terrible humiliation. Dois-je l'aborder et lui dire en face : « Je sais ce que vous cachez aux yeux du monde entier » ? Et si je lui tiens ce langage, êtes-vous sûr qu'elle le souffrira ?

– Bah ! dit Geoffrey. Elles peuvent en endurer bien davantage ! Je voudrais que vous eussiez entendu la manière dont celle-ci m'a traité, ici même. Mon brave garçon, vous ne connaissez pas les femmes. Le grand secret pour se tirer d'affaire avec une femme, c'est de la prendre, comme vous prenez un chat, par la peau du cou...

– Je ne puis me présenter devant elle si vous ne me rendez pas la tâche plus facile ; il faut que ce soit vous qui lui fassiez connaître l'état des choses. Je ne reculerai devant aucun sacrifice pour vous servir ; mais pour Dieu ! Geoffrey, tenez compte

de la situation dans laquelle vous me mettez ! Comment miss Sylvestre va-t-elle me recevoir, avant même que j'aie pu ouvrir la bouche ?

Ces dernières paroles attaquaient vraiment la question du côté pratique. C'était le seul que Geoffrey pouvait reconnaître et comprendre à l'instant même.

– Elle a un caractère endiablé, dit-il, c'est bien vrai. Peut-être vaudrait-il mieux écrire. Avons-nous le temps d'aller à la maison ?

– Non ; elle est pleine de monde et nous n'avons pas une minute à perdre. Écrivez à l'instant... écrivez ici, j'ai un crayon.

Sur quoi écrire ?

– Sur n'importe quoi, sur la carte de votre frère.

Geoffrey prit le crayon et regarda la carte ; les lignes qu'y avait tracées son frère la remplissaient entièrement. Il chercha dans sa poche et en tira une lettre, la lettre à laquelle Anne Sylvestre avait fait allusion, dans l'entretien qu'ils avaient eu ensemble, la lettre par laquelle elle insistait pour qu'il se rendît à la fête organisée à Windygates.

– Ceci fera l'affaire, dit-il, c'est une des lettres qui m'ont été écrites par Anne Sylvestre. Il y a du blanc à la quatrième page. Mais si j'écris, ajouta-t-il en se tournant du côté d'Arnold, promettez-moi de lui porter ma lettre. Votre main en signe de marché conclu.

Arnold mit sa main dans celle qui lui avait sauvé la vie à Lisbonne et fit la promesse qu'on lui demandait.

– Très bien, mon vieux camarade, reprit Geoffrey, je vous dirai comment trouver le lieu où vous devez vous rendre, quand nous serons en route dans le phaéton. À propos, il y a encore une chose assez importante. Je vais vous la dire pendant que j'y pense.

– Qu’est-ce ?

– Il ne faut pas vous présenter à l’auberge sous votre nom, ni demander miss Sylvestre sous le sien.

– Qui dois-je demander ?

– C’est un peu embarrassant. Elle s’est présentée là comme étant mariée ; sans quoi on aurait pu faire des difficultés pour la recevoir...

– Je comprends, continuez.

– Elle a dû dire, pour rendre les choses plus faciles qu’elle attendait son mari, qui viendrait la rejoindre. Si j’avais pu me rendre moi-même à cette auberge, je m’y serais présenté en demandant ma femme. Vous y allez à ma place.

– Et je dois me présenter en demandant ma femme... ou j’expose miss Sylvestre à de désagréables conséquences.

– Vous n’avez pas d’objection à faire ?

– Non, je ne me soucie guère de ce que j’aurais à dire aux gens de l’auberge ; c’est l’entrevue avec miss Sylvestre qui m’effraye.

– Je vais tout arranger à votre satisfaction, ne craignez rien !

Il s’approcha de la table et griffonna rapidement quelques lignes, puis s’arrêta et se mit à réfléchir.

« Cela suffira-t-il ? se demandait-il à lui-même. Non. Il faut lui dire quelques bonnes paroles pour la tranquilliser. »

Il réfléchit encore, ajouta une ligne, et posa sa main sur la table en faisant claquer sa langue d’un air satisfait.

– Voilà l’affaire faite ! Lisez, Arnold... Ce n’est pas si mal tourné.

Arnold lut la lettre sans paraître partager la bonne opinion qu'en avait son ami.

– C'est un peu bref, dit-il.

– Ai-je le temps d'en écrire plus long !

– Peut-être avez-vous raison. Mais mettez miss Sylvestre à même de juger que vous n'aviez pas le temps de vous étendre davantage. Le train part dans moins d'une demi-heure. Indiquez l'heure à laquelle vous écrivez.

– Oh ! très bien, et la date aussi, si vous voulez.

Il venait d'ajouter les mots et les chiffres demandés par Arnold et lui avait remis la lettre ainsi achevée, quand sir Patrick reparut.

Le phaéton les attendait.

– Allons, dit-il, vous n'avez pas un moment à perdre.

Geoffrey se leva vivement, Arnold hésita.

– Il faut que je voie Blanche, dit-il. Je ne puis quitter Blanche sans lui dire adieu. Où est-elle ?

Sir Patrick montra les marches en souriant. Blanche l'avait suivi lorsqu'il avait quitté la maison. Arnold courut près d'elle.

– Vous partez ? dit-elle un peu tristement.

– Je serai de retour dans deux jours, murmura Arnold.

– Tout va bien... Sir Patrick consent !...

Elle prit vivement son bras. Ces adieux précipités devant témoins ne semblaient pas être de son goût.

– Vous manquerez le train, dit sir Patrick.

Geoffrey saisit le bras par lequel Blanche tenait Arnold et l'arracha littéralement à l'étreinte de la jeune fille. Tous deux avaient déjà disparu derrière les arbustes avant que l'indignation de Blanche eût pu se faire jour.

– Pourquoi ce brutal s'en va-t-il avec Mr Brinkworth ? demanda-t-elle.

– Mr Delamayn est appelé à Londres par la maladie de son père, répondit sir Patrick. Vous ne l'aimez pas.

– Je le hais.

Sir Patrick réfléchit un instant.

« Blanche est une jeune fille de dix-huit ans, se disait-il, et moi, je suis un vieillard de soixante-dix ans. Il est assez curieux que nous puissions être du même avis sur quelque chose ; et, ce qui est plus curieux encore, c'est que nous puissions nous trouver d'accord tous deux pour ne pas aimer Mr Delamayn. »

Il sortit de sa méditation pour regarder Blanche. Elle était assise devant la table la tête appuyée sur sa main. Rêveuse, l'esprit perdu dans le vague, elle pensait à Arnold. L'avenir s'ouvrait devant elle, et pourtant ses pensées ne semblaient pas la rendre heureuse.

– Eh bien ! Blanche ! Blanche ! s'écria sir Patrick, on croirait qu'il est parti pour un voyage autour du monde. Folle enfant ! il sera de retour après-demain.

– J'aurais désiré qu'il ne partît pas avec cet homme ! dit Blanche, j'aurais désiré qu'il n'eût pas cet homme pour ami.

– Dame ! dame ! cet homme-là est assez brutal, j'en conviens. Mais rassurez-vous, il doit le quitter à la deuxième station. Retournons à la salle de bal. Dansez, ma chère, dansez pour chasser les idées sombres.

– Non, répliqua Blanche, je ne suis pas en humeur de danser, je veux causer avec Anne.

– C'est ce que vous ne ferez pas, dit la voix d'une troisième personne, prenant soudainement part à la conversation.

L'oncle et la nièce relevèrent tous deux la tête et virent lady Lundie au haut des marches de la serre.

– Je vous défends de prononcer encore le nom de cette femme devant moi, poursuivit Sa Seigneurie. Sir Patrick, je vous avais averti, si vous voulez bien vous le rappeler, que la question de l'institutrice n'était pas matière à plaisanterie. Mes plus mauvais soupçons sont réalisés, miss Sylvestre a quitté la maison !

# 8

# LE SCANDALE

Il était encore de bonne heure dans l'après-midi, quand les hôtes de lady Lundie commencèrent à chuchoter dans les coins. La conviction générale était que quelque chose allait mal.

Blanche avait mystérieusement disparu, laissant en souffrance ses engagements envers ses danseurs. Lady Lundie avait non moins mystérieusement abandonné ses hôtes.

Blanche n'était pas revenue. Lady Lundie au contraire avait reparu avec un sourire contraint sur les lèvres. Elle avoua qu'elle ne se portait pas bien. La même excuse avait été donnée pour Blanche, la même excuse pour expliquer la retraite de miss Sylvestre de la partie de croquet. Un homme d'esprit parmi les hôtes déclara que cela lui suggérait l'envie de conjuguer le verbe : Je ne suis pas bien ; tu n'es pas bien ; elle n'est pas bien, etc.

Sir Patrick également ; le sociable sir Patrick, se tenait à l'écart et se promenait de long en large dans la partie la plus solitaire du jardin. Et les domestiques (cette influence semblait avoir aussi gagné les domestiques) se permettaient de tenir des conciliabules, tout comme leurs maîtres.

Les femmes de chambre apparaissaient brusquement dans des lieux où elles n'avaient que faire. Les portes battaient ; on entendait des bruits de voix aux étages supérieurs.

– Quelque chose va mal, soyez-en certain, quelque chose va mal ! disait-on parmi les hôtes. Ce que nous avons de mieux à

faire est de nous en aller. Ma chère, demandez la voiture. Louisa, mon amour, cessez de danser, votre papa veut partir. Adieu, lady Lundie. Oh ! mille remerciements. Je suis bien peinée pour cette chère Blanche. Oh ! elle est si charmante !

C'est ainsi que la société avait recours à son pauvre petit jargon, si vide de sens, pour s'esquiver poliment, avant que l'orage n'éclatât.

C'est précisément ce qu'attendait sir Patrick, en se tenant à l'écart dans le jardin.

Il n'y avait plus moyen pour lui d'échapper à la responsabilité qui lui incombait. Lady Lundie avait annoncé comme une résolution bien arrêtée de sa part de se mettre à la recherche du lieu où Anne Sylvestre avait trouvé un refuge et de découvrir (purement dans l'intérêt de la vertu) si elle était mariée, oui ou non.

Blanche, déjà surexcitée par les émotions de la journée, était en proie à une crise nerveuse qui se manifesta par un torrent de larmes. Quand elle fut plus calme, elle se fit une opinion à elle sur la fuite d'Anne Sylvestre.

Anne ne lui aurait jamais fait un secret de son mariage ; Anne ne lui aurait jamais écrit une lettre contenant un adieu aussi formel, si les choses allaient aussi naturellement qu'elle essayait de le faire croire à Windygates.

Quel terrible malheur était tombé sur Anne ? Blanche était déterminée (tout comme lady Lundie) à découvrir le lieu où son amie se cachait, à la suivre et à lui venir en aide.

Il était clair pour sir Patrick, auquel chacune des deux dames avait ouvert son cœur, dans des entretiens séparés, que sa belle-sœur d'un côté, et sa nièce de l'autre, allaient très probablement, si elles n'étaient pas retenues, se plonger tête baissée dans des actes d'indiscrétion qui ne pouvaient aboutir qu'à des résultats déplorables.

L'autorité d'un homme devenait impérieusement nécessaire à Windygates cette après-midi, et sir Patrick reconnaissait avec désespoir que cet homme, dont on devait attendre la fermeté et la sagesse, c'était lui.

« Beaucoup de choses peuvent être dites pour et contre le célibat », pensait le vieux gentleman, tout en se promenant dans une allée solitaire du jardin.

Et il avait recours plus fréquemment que d'habitude à la tabatière renfermée dans la pomme d'ivoire de sa canne.

« C'est une vérité certaine, se disait-il encore, qu'on peut demeurer garçon ; mais les amis mariés d'un homme, qui ne l'empêchent pas de vivre célibataire si cela lui plaît, ne manquent pas de s'arranger avec un soin diabolique pour qu'il ne puisse jouir des avantages du célibat. »

Les méditations de sir Patrick furent interrompues par l'arrivée de son domestique, qu'il avait chargé de le tenir au courant de la marche des choses.

– Ils sont tous partis, sir Patrick, dit le serviteur.

– C'est un soulagement, Duncan. Nous n'avons plus affaire maintenant qu'aux amis qui résident dans la maison.

– Il n'en reste plus d'autres.

– Ce sont tous des gentlemen ?... Point de dames ?

– Non, sir Patrick.

– Encore un soulagement, Duncan. Très bien. C'est lady Lundie que je verrai la première.

Existe-t-il une sorte de résolution humaine comparable pour la fermeté à celle d'une femme qui s'est mis en tête de découvrir les preuves de la fragilité d'une autre femme, qu'elle hait ? C'est pourtant un être délicat qui crie si une araignée lui

tombe sur le cou, qui frissonne à l'approche d'une personne du peuple qui a mangé des oignons. Eh bien ! quand la haine s'en mêle, essayez de contenir cette faible créature !

Sir Patrick trouva Sa Seigneurie dirigeant son enquête. Elle avait imaginé d'instinct le système d'investigation qu'emploie la police en pareil cas.

Quel était le dernier témoin qui avait vu la personne absente ? Quel était le dernier domestique qui avait vu Anne Sylvestre ? Lady Lundie commença par les domestiques mâles, depuis l'intendant, au plus haut degré de l'échelle, jusqu'au garçon d'écurie qui en occupe le dernier échelon ; elle continua par les servantes, depuis la cuisinière dans toute sa gloire jusqu'à la petite fille chargée d'arracher les mauvaises herbes dans le jardin. Lady Lundie en était à interroger le page, quand sir Patrick se présenta.

– Ma chère dame, dit-il, pardonnez-moi de vous rappeler encore que ce pays est un pays libre, et que vous n'avez aucun droit de vous livrer à aucune recherche sur la conduite de miss Sylvestre, après qu'elle a quitté votre maison.

Lady Lundie leva dévotement les yeux au plafond. C'était une martyre du devoir. Oui, si vous eussiez vu Sa Seigneurie à ce moment, vous vous seriez dit à vous-même : voilà une martyre !

– Sir Patrick ! comme chrétienne, ce n'est pas ma manière de considérer les choses. Cette malheureuse personne a vécu sous mon toit. Cette malheureuse personne a été la compagne de Blanche. Je suis responsable... Je suis moralement responsable... Ah ! je donnerais tout au monde pour pouvoir, comme vous, écarter cette idée. Mais non, il faut que j'aie la preuve que cette fille est mariée, et cela dans l'intérêt des convenances, pour le repos de ma conscience inquiète, avant de placer ma tête sur l'oreiller cette nuit, sir Patrick ; oui, avant de placer cette nuit ma tête sur l'oreiller.

– Un mot, lady Lundie.

– Non !... fit Sa Seigneurie du ton le plus doucereusement pathétique. Vous avez raison, je l'avoue, au point de vue mondain ; mais je ne puis prendre les choses au point de vue mondain. Le point de vue mondain me choque.

Elle se tourna en même temps avec une noble gravité du côté du page.

– Vous savez où vous irez, Jonathan, si vous dites un mensonge ?

Jonathan était paresseux, Jonathan était malsain, Jonathan était précocement obèse... mais Jonathan était orthodoxe. Il répondit qu'il le savait ; il fit plus, il nomma le lieu terrible où les mensonges conduisent les menteurs.

Sir Patrick comprit que toute opposition de sa part en ce moment serait plus qu'inutile. Il résolut sagement d'attendre, avant d'intervenir de nouveau, que lady Lundie eût épuisé son enquête.

De plus, comme il était impossible, dans les dispositions d'esprit où se trouvait Sa Seigneurie, de prévoir ce qui pourrait arriver si malheureusement l'enquête à laquelle elle se livrait contre Anne Sylvestre était couronnée de succès, il se décida à prendre des mesures pour que, dans l'intérêt de toutes les parties, les hôtes qui résidaient dans la maison l'eussent quittée dans les vingt-quatre heures.

– Il ne me reste qu'une question à vous adresser, lady Lundie, reprit-il. La position des gentlemen qui résident ici n'est pas agréable. Si vous vous étiez contentée de laisser passer les événements sans avoir l'air d'y prêter attention, vous auriez bien fait. Mais dans l'état des choses, ne pensez-vous pas que, par convenance envers tout le monde, je doive vous décharger du soin de vos hôtes ?

– Comme chef de la famille ? stipula lady Lundie.

– Comme chef de la famille, répondit sir Patrick.

– J'accepte la proposition avec reconnaissance.

– Ne parlez pas de reconnaissance, je vous prie, répliqua sir Patrick.

Il sortit, laissant Jonathan à son interrogatoire. Lui et son frère, le défunt sir Thomas, avaient suivi un genre de vie bien différent, et ils s'étaient peu vus depuis leur enfance. Les souvenirs de sir Patrick, en quittant lady Lundie, semblaient l'avoir reporté à cette époque et lui avoir inspiré une certaine tendresse pour la mémoire de son frère ; il secoua la tête et exhala un petit soupir de tristesse.

« Pauvre Tom ! se dit-il, quand il eut fermé la porte de la pièce où il laissait la veuve de son frère. Pauvre Tom !... »

En traversant l'antichambre, il arrêta le premier domestique qu'il rencontra pour s'enquérir de Blanche. Miss Blanche était à l'étage supérieur, enfermée tranquillement dans sa chambre avec sa camériste.

« Tranquillement, c'est mauvais signe, pensa sir Patrick ; il faudra que j'en sache plus long au sujet de ma nièce ! »

La première chose que le pauvre baronnet avait maintenant à faire, c'était de trouver les hôtes. L'instinct dirigea ses pas vers la salle de billard. C'est là qu'ils étaient réunis en conclave, se consultant sur la conduite qu'ils devaient tenir. Sir Patrick les tira d'embarras en deux minutes.

– Que diriez-vous d'une journée de chasse pour demain ? demanda-t-il.

Tous les hommes présents, chasseurs ou non, répondirent à cette proposition par un assentiment unanime.

– Vous pouvez partir, soit de cette maison, poursuivit sir Patrick, soit d'un pavillon de chasse qui dépend de la propriété de Windygates et qui est situé au milieu des bois, de l'autre côté du marécage. Le temps est assez beau pour l'Écosse, et les chevaux ne manquent pas dans les écuries. Il est inutile de vous cacher, messieurs, que les événements ont pris un certain tour inattendu, dans le cercle de famille de ma belle-sœur. Vous serez toujours les hôtes de lady Lundie, soit que vous choisissiez de rester ici ou de vous rendre au pavillon de chasse. J'ajoute que le déplacement ne doit être qu'une question de vingt-quatre heures… Que décidez-vous ?

Chacun, qu'il fût ou non affligé de rhumatismes, opta pour le pavillon de chasse.

– Très bien, poursuivit sir Patrick. Il est convenu que nous nous rendrons à cheval au pavillon ce soir et que la première chose que nous ferons demain matin sera d'explorer les marécages. Si les événements me le permettent, je serai heureux de vous accompagner et de vous faire les honneurs du domaine. Si j'en suis empêché, je suis sûr que vous m'excuserez pour ce soir et que vous permettrez que l'intendant de lady Lundie prenne ma place et veille à votre bien-être.

Cela accepté, toujours à l'unanimité, sir Patrick laissa les hôtes continuer leurs parties de billard et alla donner les ordres nécessaires aux écuries.

Pendant ce temps, Blanche était restée dans son inquiétante tranquillité au premier étage, et lady Lundie poursuivait son enquête au rez-de-chaussée. Elle avait passé de Jonathan, le dernier domestique mâle attaché au service intérieur, au cocher, le premier de ceux chargés du service extérieur, et en descendant l'échelle hiérarchique homme par homme, elle était arrivée au garçon d'écurie. N'ayant pu recueillir le plus mince renseignement de la bouche des hommes, lady Lundie se rejeta sur les femmes. Elle sonna et fit appeler la cuisinière, Hester Dethridge.

Une personne d'un aspect peu ordinaire entra dans la salle.

Vieille, calme, d'une propreté scrupuleuse, l'air éminemment respectable, ses cheveux gris disposés en bandeaux bien lissés sous son modeste bonnet blanc, ses yeux profondément enfoncés dans leurs orbites, regardant bien en face la personne qui lui parlait. Telle était Hester Dethridge. À première vue, on se disait : voilà une femme honnête et digne d'inspirer de la confiance.

Mais, en l'examinant de plus près, on en arrivait à se dire aussi : cette femme porte le sceau de quelque terrible souffrance passée.

C'est ce que l'on sentait, plus qu'on ne le voyait, dans l'air d'immuable résignation empreint sur le visage d'Hester et dans le calme de mort qui ne la quittait jamais. Son histoire était une triste histoire, autant qu'on pouvait la connaître.

Elle était entrée au service de lady Lundie à l'époque du mariage de celle-ci avec sir Thomas. Les renseignements donnés sur elle par le pasteur de la paroisse la présentaient comme ayant été mariée à un incorrigible ivrogne, et comme ayant eu à endurer des souffrances inouïes pendant toute la vie de son mari.

Il y avait bien des raisons pour y regarder à deux fois avant de la prendre à son service, bien que maintenant elle fût veuve. Dans l'une des nombreuses occasions où son mari l'avait maltraitée, elle avait reçu un coup terrible destiné à des suites bien singulières. Elle était restée dans un état complet d'insensibilité pendant plusieurs jours, et quand elle était revenue à elle, on s'était aperçu qu'elle avait totalement perdu la parole.

En outre, il y avait quelque chose d'égaré dans son air et ses manières, et elle mettait pour condition, avant d'accepter une place, qu'elle aurait le privilège de prendre son repos de la nuit dans une chambre exclusivement affectée à son usage.

Mais elle était sobre, d'une probité rigide dans tous les marchés, et l'une des meilleures cuisinières d'Angleterre. En considération de ce dernier mérite, le défunt sir Thomas avait décidé qu'elle serait mise à l'épreuve, et l'épreuve avait réussi, car personne n'avait jamais mieux fait dîner sir Thomas que Hester Dethridge.

Hester était demeurée, après sa mort, au service de sa veuve. Lady Lundie était loin de l'aimer. Un soupçon déplaisant s'attachait à cette femme, soupçon auquel sir Thomas ne s'était pas arrêté, mais qui, pour une personne moins sensible au plaisir de bien dîner, devait avoir de l'importance. Des médecins pensaient que Hester feignait le mutisme, pour des raisons qu'elle seule pouvait bien connaître.

Elle avait refusé obstinément d'apprendre l'alphabet des sourds-muets, se fondant sur ce que, dans son cas, la surdité n'était pas associée au mutisme. On imagina stratagèmes sur stratagèmes pour arriver à la faire parler, mais sans succès ; on fit toutes sortes d'efforts pour l'amener à parler de sa vie passée, elle refusa catégoriquement et définitivement de répondre à aucune question de ce genre.

Quelquefois, une subite envie la prenait d'obtenir un jour de congé à passer hors de la maison ; si sa demande n'était pas accueillie, elle se refusait passivement à faire son ouvrage. Si on la menaçait de la renvoyer, elle inclinait la tête d'un air impénétrable, qui semblait dire : « Renvoyez-moi, je m'en vais. »

Bien des fois, lady Lundie avait résolu, ce qui était assez naturel, de ne pas garder une si étrange servante, mais jusqu'alors elle n'avait pas exécuté cette résolution. Une cuisinière en parfaite possession de son art, qu'il n'est pas besoin de surveiller, qui ne souffre pas le gaspillage, qui ne se querelle jamais avec les autres domestiques, qui ne prend jamais de boisson plus forte que le thé, et à laquelle on peut confier de l'argent sans compter, n'est pas une cuisinière qu'on remplace aisément.

Dans la vie de ce monde, on remet à prendre un parti sur certaines personnes et sur certaines choses, comme le faisait lady Lundie à l'égard d'Hester. Cette femme était donc toujours à la veille d'être congédiée, mais jusque-là elle avait gardé sa place, obtenant ce fameux jour de congé quand elle le demandait, ce qui, pour être juste, n'était pas fréquent, et reposant toujours la nuit dans une chambre fermée à clef, exclusivement occupée par elle, en quelque lieu qu'allât la famille.

Hester Dethridge s'avança lentement vers la table devant laquelle lady Lundie était assise. Une ardoise et un crayon pendaient à son côté, et elle s'en servait quand elle avait à faire une réponse qui ne pouvait être exprimée par un geste.

Elle attendit avec soumission que sa maîtresse commençât l'interrogatoire.

Lady Lundie procéda en suivant la même formule d'enquête employée envers les autres domestiques.

– Savez-vous que miss Sylvestre a quitté la maison ?

La cuisinière fit de la tête un signe affirmatif.

– Savez-vous à quelle heure elle l'a quittée ?

Nouvelle réponse affirmative. La première que lady Lundie eût encore obtenue à ce sujet. Aussi Milady s'empressa de passer à la question suivante.

– L'avez-vous vue depuis qu'elle a quitté la maison ?

Troisième réponse affirmative.

– Où l'avez-vous vue ?

Hester Dethridge écrivit lentement sur une ardoise, d'une écriture ferme et singulièrement bien formée pour une femme de sa condition, les mots suivants :

*« Sur la route qui conduit au chemin de fer. Près de la ferme Madame Chew. »*

– Qu'aviez-vous à faire à la ferme ?

*« J'avais besoin d'œufs pour la cuisine, et j'avais envie de respirer le grand air. »*

– Miss Sylvestre vous a-t-elle vue ?

Signe de tête négatif.

– A-t-elle pris le chemin qui conduit à la station ?

Autre signe de tête négatif.

– Elle a continué sa route vers le marécage ?

Réponse affirmative.

– Et, après avoir atteint le marécage ?

Hester Dethridge écrivit :

*« Elle a pris le sentier qui conduit à Craig Fernie. »*

Lady Lundie se leva de son siège en proie à une vive agitation. Il n'y avait qu'un seul endroit où l'on pouvait aller à Craig Fernie.

– L'auberge !... Quoi !... s'écria Sa Seigneurie, elle est allée à l'auberge !

Hester Dethridge attendait, immobile. Lady Lundie lui adressa une dernière question en quelques mots :

– Avez-vous dit à quelqu'un ce que vous avez vu ?

Réponse affirmative. Lady Lundie ne s'y attendait pas. « Hester Dethridge, pensa-t-elle, doit m'avoir mal comprise. » Écoutez bien, reprit-elle, avez-vous réellement dit à quelqu'un ce que vous venez de m'apprendre ?

Autre signe de tête affirmatif.

– À une personne qui vous a questionnée, comme je viens de le faire ?

Troisième signe affirmatif.

– Quelle est cette personne ?

Hester Dethridge écrivit sur son ardoise :

*« Miss Blanche. »*

Lady Lundie recula d'un pas, effrayée par cette découverte. Selon toutes les apparences, la résolution de Blanche de suivre miss Sylvestre là où elle s'était réfugiée était aussi fermement arrêtée que l'était la sienne. Et sa belle-fille, qui ne voulait prendre conseil que d'elle-même, pouvait contrarier ses desseins. La manière dont Anne avait quitté maison avait mortellement offensé lady Lundie. En femme vindicative qu'elle était, elle était résolue à découvrir ce qu'il pouvait y avoir de compromettant dans les secrets de l'institutrice et à rendre public ce qu'elle allait apprendre par amour du devoir accompli.

Mais si Blanche agissait, comme il était facile de le prévoir, dans un sens directement opposé, en épousant ouvertement les intérêts d'Anne Sylvestre, il pouvait en résulter des conséquences domestiques que lady Lundie n'était pas préparée à affronter.

La première chose à faire était de prévenir Blanche que ses desseins étaient découverts, et de lui défendre de se mêler en rien de cette affaire scandaleuse.

Lady Lundie sonna deux fois, ce qui signifiait pour les gens de sa maison que Sa Seigneurie requérait les services de sa femme de chambre ; puis elle se tourna vers la cuisinière qui attendait toujours son bon plaisir, calme et immobile comme une statue, son ardoise à la main.

– Vous avez mal agi, dit Sa Seigneurie sévèrement. Je suis votre maîtresse. Vous êtes tenue de répondre à votre maîtresse...

Hester Dethridge inclina la tête, en signe de froide approbation du principe posé.

Ce mouvement de tête était une interruption, lady Lundie s'en offensa.

– Mais miss Blanche n'est pas votre maîtresse, continua-t-elle avec force. Vous êtes fort blâmable d'avoir répondu aux questions de miss Blanche sur miss Sylvestre.

Hester Dethridge, sans se troubler, écrivit sur son ardoise sa justification, en deux phrases bien sèches :

*« Je n'avais pas d'ordre pour ne pas répondre. Je ne garde les secrets de personne, si ce n'est les miens. »*

Cette réponse trancha la question du renvoi de la cuisinière, question pendante depuis plusieurs mois.

– Vous êtes une insolente ! Je vous ai supportée assez longtemps, je ne vous supporterai pas davantage. Quand votre mois sera fini, vous sortirez de la maison.

Aucun signe ne trahit le plus léger trouble dans la sinistre tranquillité de la cuisinière ; elle inclina la tête, elle acceptait la sentence prononcée ; puis elle laissa retomber l'ardoise à son côté, tourna sur elle-même et quitta la chambre.

Cette femme vivait et travaillait en ce monde, et pourtant, en ce qui touche tous les intérêts humains, elle semblait aussi loin du monde que si elle était couchée dans son tombeau.

La femme de chambre arriva juste au moment où Hester Dethridge sortait.

– Montez chez miss Blanche, dit sa maîtresse, et dites-lui que j'ai besoin d'elle ici... Attendez une minute !

Elle réfléchit. Blanche pouvait refuser de se soumettre aux ordres de sa belle-mère. Il pourrait être nécessaire d'avoir recours à l'autorité supérieure de son tuteur.

– Savez-vous où est sir Patrick ? demanda lady Lundie.

– J'ai entendu Simpson dire que sir Patrick était aux écuries, Milady.

– Envoyez Simpson porter mes compliments à sir Patrick et lui dire que je désire le voir immédiatement.

Les préparatifs de départ pour le rendez-vous de chasse venaient d'être terminés. Restait une question à trancher : sir Patrick accompagnerait-il les hôtes de lady Lundie ?

Le domestique parut, chargé du message de sa maîtresse.

– Voulez-vous m'accorder un quart d'heure, messieurs ? demanda sir Patrick. À l'expiration de ce temps, je saurai d'une façon positive si je puis, oui ou non, partir avec vous.

Naturellement, les hôtes consentirent à attendre. Les plus jeunes parmi eux, en leur qualité d'Anglais, occupèrent le loisir qui leur était laissé à faire des paris.

Sir Patrick sortirait-il vainqueur de la crise domestique ou la crise domestique serait-elle plus forte que sir Patrick ?

On pariait deux contre un pour la défaite du baronnet.

Ponctuellement, à l'expiration du quart d'heure, sir Patrick reparut. La crise domestique n'avait pas été la plus forte. Sir Patrick avait gagné la partie.

– Les choses sont arrangées pour le mieux, messieurs ; et je puis vous accompagner, dit le baronnet. Il y a deux routes pour se rendre au pavillon de chasse : l'une, la plus longue, passe par Craig Fernie. Je suis obligé de vous prier de prendre avec moi ce chemin. Pendant que vous continuerez votre route vers le cottage, il faudra que je reste en arrière pour dire un mot à une personne qui réside à l'auberge.

Il avait tranquillisé lady Lundie, il avait même tranquillisé Blanche. Mais, évidemment, c'était à la condition de se rendre à leur place à Craig Fernie et de voir lui-même Anne Sylvestre. Sans un mot d'explication de plus, il monta à cheval et prit la tête de la cavalcade.

Les chasseurs s'éloignèrent de Windygates.

# DEUXIÈME SCÈNE

## *L’AUBERGE*

# 9

# ANNE

– Vous me permettrez de vous rappeler encore, ma jeune dame, que l'hôtel est rempli… à l'exception de ce salon et de la chambre à coucher qui en dépend.

Ainsi parlait Mrs Inchbare, la propriétaire de l'auberge de Craig Fernie, à Anne Sylvestre, debout dans le hall, sa bourse à la main, et offrant de payer le prix des deux chambres qu'elle demandait à occuper.

Cela se passait dans l'après-midi.

À la même heure, Geoffrey Delamayn sautait dans le train qui devait le conduire à Londres ; à la même heure, Arnold Brinkworth, après avoir traversé le marécage, gravissait la première montée qui conduisait à l'auberge.

Mrs Inchbare était grande, maigre, décente et sèche. Sa très gracieuse chevelure voletait autour de sa tête en petits tire-bouchons d'un blond jaune. Les os de Mrs Inchbare saillaient partout sous son corsage, comme ses rudes principes presbytériens dans son langage. En résumé, c'était une femme farouchement respectable, qui se montrait sans détour, et telle que la nature l'avait faite, dans l'administration de sa respectable auberge.

Il n'y avait pas à discuter avec Mrs Inchbare.

Elle fixait elle-même ses prix, et dictait ses conditions. Si vous éleviez une objection contre les unes, si vous vous révoltiez contre les autres, vous étiez libre de vous en aller, ou, en

d'autres termes, d'errer sans gîte à la recherche des maigres abris naturels qu'offre un désert écossais.

Le village de Craig Fernie était un assemblage de cahutes. Ce petit coin de pays, borné d'un côté par la montagne et de l'autre par le marécage, ne possédait pas d'autre maison ouverte au public dans un rayon de plusieurs miles.

Il n'y avait que les touristes enragés de la Grande-Bretagne qui eussent l'idée de venir chercher là le lit et le repos, et nul autre que Mrs Inchbare n'avait à offrir à prix d'argent un repas et un lit.

Or, il n'était pas dans le monde entier d'hôtelière plus indépendante que la maîtresse de l'auberge de Craig Fernie.

La crainte la plus forte qui se puisse éprouver dans les pays civilisés, la crainte d'être citée défavorablement dans les journaux, était inconnue à l'autocrate de Craig Fernie. Vous pouviez vous emporter, la menacer de faire insérer sa note dans les gazettes les plus répandues : « Eh ! monsieur, répliquait-elle, envoyez ma note où il vous plaira, pourvu que vous commenciez par la payer. Jamais un journal n'a franchi le seuil de ma porte. Vous avez l'Ancien et le Nouveau Testament dans votre chambre, l'*Histoire naturelle du comté de Perth* est à votre disposition sur la table du café, si cela ne suffit pas pour vos lectures, vous n'avez qu'à retourner dans le Sud. »

Telle était l'auberge où Anne Sylvestre venait de se présenter seule, un petit sac de nuit à la main.

Telle était la femme dont elle espérait vaincre la résistance à la recevoir en lui montrait sa bourse.

– Dites le prix que vous voulez pour ces deux chambres, fit-elle, je suis prête à vous payer d'avance.

Sa Majesté Mrs Inchbare n'eut même pas un regard pour la pauvre petite bourse de sa sujette.

– La question se réduit à ceci, madame, répondit-elle, je ne puis pas prendre votre argent, si je ne puis pas vous louer les deux seules chambres qui restent libres dans ma maison. L'hôtel de Craig Fernie est un hôtel de famille et il a sa bonne renommée à garder. Vous êtes beaucoup trop jolie pour voyager seule.

Il fut un temps où Anne Sylvestre aurait vertement répondu, mais les nécessités de sa position la rendaient maintenant patiente.

– Je vous ai déjà dit, répliqua-t-elle, que mon mari va venir me rejoindre.

Elle soupira douloureusement, en répétant l'histoire qu'elle avait préparée à l'avance, et se laissa tomber sur le siège le plus proche, comme si elle était incapable de se tenir debout plus longtemps.

Mrs Inchbare la regarda avec autant de compassion qu'elle aurait pu montrer pour un chien errant qui serait tombé de fatigue à sa porte.

– Bien ! bien ! à votre aise. Attendez un moment et reposez-vous. Vous ne perdrez rien pour cela et nous verrons si votre mari arrive. Je préfère louer mes chambres à lui qu'à vous et, sur ce, je vous souhaite le bonjour.

Après avoir ainsi fait connaître son bon plaisir, l'autocrate de l'auberge de Craig Fernie se retira.

Anne ne répondit rien. Elle regarda l'hôtesse sortir du hall, elle ne put se contraindre plus longtemps. Dans sa situation cruelle, ces soupçons étaient doublement insultants. Des larmes de honte remplirent ses yeux ; elle avait un mal de tête qui la torturait sans merci.

Un léger bruit qui se produisit dans l'entrée la fit tressaillir, elle releva la tête et elle découvrit, dans un coin, un homme qui

époussetait les meubles. Suivant toute apparence, c'était un domestique de la maison. C'est lui qui l'avait introduite dans le hall à son arrivée, mais depuis il s'était tenu si tranquille qu'elle n'avait pas remarqué sa présence.

C'était un vieillard ; il avait un œil éteint et fermé, l'autre vif et joyeux. Sa tête était chauve et ses pieds goutteux ; son nez était justement célèbre, comme le plus grand et le plus rouge qui existât dans cette partie de l'Écosse.

L'indulgente sagesse que donnent les années s'exprimait mystérieusement dans son doux sourire, et ses manières révélaient cet heureux mélange de deux extrêmes : la servilité et l'indépendance, mélange qui ne se rencontre que chez les Écossais.

Une énorme impudence native qui amusait sans jamais offenser, un fonds incommensurable de finesse sous son air stupide et jovial, tel était le bonhomme.

Quelque quantité de whisky qu'il absorbât, il n'était jamais ivre ; avec quelque violence qu'on mit les sonnettes en branle, il ne se hâtait jamais davantage.

Ce premier garçon de l'auberge de Craig Fernie était connu dans tout le pays sous le nom de maître Bishopriggs : il était le bras droit de Mrs Inchbare.

– Que faites-vous ici ? demanda vivement Anne Sylvestre.

Maître Bishopriggs tourna sur ses pieds goutteux, agita son plumeau en l'air, se mit à regarder Anne avec son doux et paternel sourire.

– Eh ! j'étais en train d'épousseter les meubles et de mettre la chambre en ordre pour vous.

– Pour moi ? Avez-vous entendu ce qu'a dit l'hôtesse ?

Maître Bishopriggs s'avança d'un air confidentiel et montra du doigt la bourse qu'Anne tenait encore à la main.

– Ne vous offensez pas de ce que dit l'hôtesse, dit le vénérable chef des garçons de Craig Fernie. Votre bourse parle pour vous, ma fille... Ôtez cela ! s'écria-t-il en agitant son plumeau comme pour chasser loin de lui la tentation. Mettez-la dans votre poche. Aussi longtemps que durera le monde et tant qu'il lui restera un écu dans sa bourse, il y aura du bon chez la femme.

La patience d'Anne Sylvestre, qui avait résisté à de rudes épreuves, lui échappa pour cette fois.

– Quelle est votre intention en me parlant sur ce ton familier ? demanda-t-elle.

En même temps elle se levait avec colère.

Maître Bishopriggs glissa son plumeau sous son bras et se mit en devoir de prouver à Anne qu'il partageait la manière de voir de l'hôtesse sur sa position, sans partager la sévérité de ses principes.

– Il n'y a pas d'homme au monde, fit-il observer modestement, qui ait plus d'indulgence pour la fragilité humaine que moi. Je n'ai pas l'intention d'être familier avec vous, moi qui suis assez vieux pour être votre père et qui suis prêt à me montrer un père pour vous, quand nous nous connaîtrons mieux. Eh ! eh ! commandez votre dîner, mon enfant. Que vous ayez un mari ou non, vous avez un estomac, et il faut lui donner de la nourriture. Il y a du poisson et de la volaille. Peut-être restera-t-il du ragoût de mouton, quand on aura desservi la table d'hôte.

Il n'y avait qu'un moyen de se débarrasser de lui.

– Commandez pour moi ce que vous voudrez, dit Anne, et sortez d'ici !

Maître Bishopriggs approuva grandement le premier membre de phrase, mais ne tint aucun compte du second.

– Oui, oui, remettez vos petits intérêts entre mes mains, c'est ce qu'il y a de plus sage à faire. Demandez maître Bishopriggs ! c'est moi ! quand vous aurez besoin d'un homme capable de vous donner un bon conseil. Rasseyez-vous, rasseyez-vous et n'arrachez pas les bras du fauteuil. Eh ! eh ! votre mari va venir, vous le savez, et pour sûr il aura besoin de se reposer.

Sur cette agréable plaisanterie, le vénérable Bishopriggs cligna de l'œil et sortit enfin.

Anne consulta sa montre. D'après son calcul, l'heure n'était pas éloignée où elle pourrait espérer voir arriver Geoffrey à l'auberge, en supposant qu'il eût quitté Windygates à l'heure convenue. Encore un peu de patience, et les scrupules de l'hôtesse seraient satisfaits et son supplice aurait pris fin.

N'aurait-elle pu lui donner rendez-vous ailleurs que dans cette odieuse maison et parmi ces odieuses gens ?

Non, hors des murs de Windygates, elle n'avait pas un ami dans toute l'Écosse pour lui venir en aide. Elle n'avait pas eu d'autre lieu à choisir que cette auberge.

Et encore devait-elle se trouver heureuse que Craig Fernie fût situé dans un endroit écarté. Là, du moins, il était peu à craindre de voir arriver quelque ami de lady Lundie. Et d'ailleurs, quelques risques qu'elle courût, le but qu'elle visait la justifiait de s'y exposer. Tout son avenir dépendait du consentement de Geoffrey à faire d'elle une honnête femme.

Il ne s'agissait pas de la vie qu'elle devait mener avec lui. Sous ce rapport, il n'y avait plus d'espoir à conserver. Sa destinée était perdue. Mais sa situation vis-à-vis de Blanche !

Elle ne songeait plus qu'à cela, qu'à Blanche !

La tristesse la gagnait de plus en plus et de nouvelles larmes lui vinrent aux yeux. Mais cette tristesse ne pouvait qu'irriter Geoffrey s'il arrivait et s'il la trouvait en pleurs. Elle essaya donc de changer le cours de ses pensées en faisant l'inspection de cette plus que modeste pièce.

Bonne maison, que l'auberge de Craig Fernie, solidement bâtie, belles pierres, et c'est en quoi elle ne ressemble point aux autres auberges de deuxième ordre de l'Angleterre.

Dans cette pièce, on voyait d'abord le fameux sofa de crin noir, fait de façon à vous faire glisser par terre quand vous vouliez vous y asseoir. On y voyait les éternels fauteuils bien vernis, fabriqués tout exprès pour mettre à l'épreuve la sensibilité de l'échine humaine !

Les murs étaient, comme c'est l'usage, tendus d'un papier éclatant dont le dessin faisait mal aux yeux et donnait le vertige. Ils étaient décorés des sempiternelles gravures que l'Anglais en voyage ne se lasse jamais de contempler : le portrait de la Souveraine, à la première place d'honneur ; celui du plus grand des êtres humains, le duc de Wellington à la deuxième place d'honneur ; celui du plus grand des personnages après le duc, c'est-à-dire l'image de monsieur le membre du Parlement du comté, à la troisième place d'honneur ; et enfin une scène de chasse reléguée dans l'ombre.

La porte qui faisait face à l'entrée donnant sur le corridor s'ouvrait sur une chambre à coucher, la fenêtre prenait vue sur un grand espace de terrain, qui descendait en pentes rapides et se terminait par le marécage au pied de la montagne.

Anne détourna ses regards de la pièce pour contempler ce triste paysage. Depuis une demi-heure, le temps avait bien changé. Les nuages s'étaient amoncelés, le sol avait disparu, un jour gris et triste éclairait la montagne. Anne quitta la fenêtre aussi peu satisfaite de ce qu'elle voyait au-dehors qu'elle l'avait été de l'entrée. Elle venait de s'asseoir sur le sofa pour essayer

de s'y reposer un moment quand un bruit de voix et des pas, venant du corridor, frappèrent son oreille.

Parmi les voix, distinguait-elle celle de Geoffrey ? Non.

Étaient-ce des étrangers qui arrivaient ?

L'hôtesse, après tout, avait refusé de lui louer ces deux chambres. Il était donc possible que des étrangers vinssent pour les visiter. Il n'y avait aucun moyen de savoir qui ils étaient. Dans sa frayeur bien naturelle, Anne s'enfuit dans la chambre et s'y enferma.

La porte qui donnait sur le corridor s'ouvrit : Arnold Brinkworth, introduit par maître Bishopriggs, entra dans le salon.

– Personne ! s'écria-t-il, en promenant son regard autour de la pièce. Où est-elle ?

Maître Bishopriggs montra la porte de la chambre.

– Eh ! votre bonne dame est là, sans aucun doute.

Arnold tressaillit. Il n'avait pas bien vu les difficultés de cette triste affaire quand Geoffrey et lui l'avaient discutée ensemble à Windygates et qu'il avait consenti à se présenter à l'auberge comme le mari d'Anne Sylvestre. Mais la mise en action de cette tromperie lui causait un immense embarras. Il se trouvait en face du garçon désignant Anne Sylvestre comme sa bonne dame, et laissait tout naturellement, selon les convenances, le soin au mari de frapper à la porte de la chambre à coucher.

Dans son trouble et ne sachant que faire, Arnold s'avisa de demander l'hôtesse, qu'il n'avait pas vue à son arrivée à l'auberge.

– Madame est occupée à mettre à jour les livres de l'hôtel, répondit Bishopriggs. Elle sera ici bientôt, la pauvre femme,

pour savoir de vous qui et ce que vous êtes, et remplir ses devoirs de maîtresse de maison ; ils sont bien lourds pour ses épaules.

Puis il laissa de côté la question de l'hôtesse, pensant qu'il était bien temps d'insinuer quelque chose dans son intérêt personnel.

– J'ai veillé au confort de Madame, murmura-t-il ; fiez-vous à moi !... fiez-vous-en à moi.

L'attention d'Arnold était absorbée par la recherche d'un moyen conforme aux bienséances et à la délicatesse pour annoncer son arrivée à Anne.

– Comment la faire sortir ? disait-il en jetant un regard anxieux vers la chambre à coucher.

Il avait parlé assez haut pour que le garçon d'hôtel l'entendît. L'air de perplexité d'Arnold se refléta immédiatement sur le visage de maître Bishopriggs. Le premier garçon de l'auberge de Craig Fernie possédait une expérience considérable des us et coutumes des nouveaux mariés pendant l'excursion de la lune de miel.

Il avait été le second père, avec d'excellents résultats pécuniaires pour lui, d'une innombrable quantité de jeunes époux et de jeunes épouses. Il connaissait toutes les variétés de ce petit monde : les couples qui essayent d'avoir l'air d'être mariés depuis années ; les couples qui n'ont recours à aucun déguisement et qui prennent conseil des autorités compétentes qu'ils rencontrent autour d'eux ; les couples qui bavardent sans pudeur devant des tiers et ceux qui gardent un timide silence, les couples qui ne savent que faire ; les couples qui voudraient que ces premiers temps fussent passés ; les couples devant lesquels il ne faut jamais se présenter sans avoir préalablement frappé trois fois à la porte ; les couples enfin qui peuvent boire et manger

dans les intervalles de leurs amoureux transports et ceux qui ne le peuvent pas.

Mais le nouveau marié qui reste tout embarrassé d'un côté de la porte, tandis que la jeune épouse reste enfermée de l'autre, c'était une nouvelle variété de l'espèce, même pour les yeux expérimentés de maître Bishopriggs ; il ne la connaissait pas.

– Comment la faire sortir ?... répéta-t-il. Je vais vous en montrer le moyen.

Il avança d'un pas aussi vif que le lui permettaient ses pieds goutteux et frappa.

– Eh ! madame, le voilà en chair et en os. Bénédiction du ciel ! Allez-vous fermer la porte de la chambre nuptiale à votre mari ?

À cette question, sans réponse possible, on entendit la clef tourner dans la serrure. Maître Bishopriggs cligna de son bon œil en se tournant du côté d'Arnold et plaça, d'un air malin, son doigt le long de son énorme nez, ce qui voulait dire : « Je serai parti avant qu'elle ne tombe dans vos bras ! Vous pouvez y compter, et je ne rentrerai pas sans frapper, vous pouvez en être sûr. »

Il laissa donc Arnold seul dans le salon.

La porte de la chambre s'ouvrait lentement.

Anne, parlant à voix basse, se fit entendre derrière cette porte :

– Est-ce vous, Geoffrey ?

Le cœur d'Arnold commença à battre bien fort en voyant que tout allait se découvrir. Il ne savait que faire et qui dire... il garda le silence.

Anne répéta sa question un peu plus haut :

– Est-ce vous ?

Il allait l’alarmer si elle ne recevait pas de réponse. D’ailleurs il ne pouvait plus reculer. Quoi qu’il pût en résulter, il répondit donc à voix basse :

– Oui.

La porte s’ouvrit toute grande et Anne parut.

– Mr Brinkworth ! s’écria-t-elle.

Pendant un moment ils demeurèrent muets l’un et l’autre puis Anne avança d’un pas et posa la terrible question – elle venait de passer de la surprise à la méfiance :

– Que venez-vous faire ici ?

Présenter la lettre de Geoffrey, c’était la seule excuse qu’Arnold put invoquer pour le moment.

– Je suis porteur d’une lettre pour vous, dit-il.

Et il lui tendit la lettre.

Elle était désormais sur ses gardes. Ainsi qu’Arnold l’avait dit à Geoffrey, il était à peu près étranger à miss Sylvestre. Anne le regardait ; le vague pressentiment d’une trahison de son amant lui faisait froid au cœur. Elle refusa de prendre le billet que lui présentait Arnold.

– Je n’attends pas de lettre, dit-elle. Qui vous a dit que j’étais ici ?

Elle posa cette seconde question, non seulement sur le ton du plus amer soupçon, mais en l’accompagnant d’un coup d’œil de mépris. Un pareil regard n’était pas chose facile à supporter. Arnold dut exercer une certaine contrainte sur lui-même avant de lui répondre, de peur de ne point le faire avec les égards qu’elle méritait.

– Mes actions sont-elles soumises à un espionnage ? continua-t-elle.

Visiblement, elle se laissait gagner par la colère.

– Et vous êtes-vous chargé du rôle de l'espion ?

– Vous ne me connaissez pas depuis longtemps, miss Sylvestre, répondit tranquillement Arnold ; mais vous devriez me connaître assez cependant pour ne pas dire de ces choses. Je suis porteur d'une lettre de Geoffrey.

– Voulez-vous parler de Mr Delamayn ? demanda-t-elle froidement.

– Oui.

– Quels motifs peut avoir Mr Delamayn pour m'écrire une lettre ?

Elle était résolue à ne rien reconnaître ; elle tenait obstinément Arnold à distance. Celui-ci fit, par instinct, ce qu'un homme ayant une plus grande expérience aurait fait par calcul : il engagea l'action.

– Miss Sylvestre, il est inutile de battre les buissons. Si vous ne voulez pas prendre la lettre, vous me forcerez à parler. Je viens ici chargé d'une désagréable mission. Je commence à regretter au fond du cœur de l'avoir acceptée.

Une violente expression de douleur se peignit sur le visage d'Anne ; elle commençait vaguement à comprendre. Arnold hésita. Sa généreuse nature le faisait encore reculer devant la crainte de la blesser.

– Continuez ! dit-elle avec effort.

– Ne vous mettez pas en colère contre moi, miss Sylvestre. Geoffrey et moi nous sommes de vieux amis ; il sait qu'il peut se fier à Arnold Brinkworth...

– Se fier à vous ? interrompit-elle ; arrêtez !

Arnold attendit. Elle continua, se parlant à elle-même :

– Quand j'étais dans la chambre, j'ai demandé si Geoffrey était là. Et cet homme a répondu pour lui.

Elle bondit en avant avec un cri d'horreur.

– Vous avait-il dit ?...

– Pour l'amour du ciel ! lisez sa lettre.

Elle repoussa violemment la main d'Arnold.

– Vous ne me regardez pas ? Il vous a tout dit !

– Lisez, répéta-t-il, par un sentiment de justice envers lui, si ce n'est par esprit de justice envers moi.

La situation devenant trop cruelle, Arnold avait rassemblé son courage et la regardait, cette fois, avec la résolution d'un homme ; il lui parlait d'un ton ferme. Elle prit le billet.

– Je vous demande pardon, monsieur, dit-elle avec une soudaine humilité douloureuse à voir, je comprends enfin ma position. Je suis une femme doublement trahie. Je vous en prie, excusez ce que je vous ai dit tout à l'heure, quand je supposais encore avoir quelque droit à votre respect. Peut-être consentirez-vous à m'accorder votre pitié. Je ne demande rien de plus.

Arnold gardait le silence. Les paroles étaient inutiles en présence d'un aussi complet abandon d'elle-même. Aucun homme, fût-ce Geoffrey, n'aurait pu s'empêcher de se sentir ému.

Pour la première fois, les regards de miss Sylvestre se portèrent sur la lettre. Elle l'ouvrit du mauvais côté.

– Ma lettre ! se dit-elle à elle-même. Ma lettre entre les mains d'un autre homme !

– Regardez la dernière page, dit Arnold.

Elle retourna le pli et lut les quelques lignes au crayon que Geoffrey y avait tracées à la hâte.

– Misérable !... misérable !... misérable !... s'écria-t-elle.

En répétant ce mot pour la troisième fois, elle froissa la lettre dans sa main et la jeta à l'autre bout de la pièce. Un instant après le feu de sa colère s'éteignit. Sentant ses forces l'abandonner, elle étendit lentement la main vers le dossier de la chaise la plus proche et s'y laissa tomber, tournant le dos à Arnold.

– Il m'a abandonnée !

Ce fut tout ce qu'elle dit. Ces trois mots articulés lentement et à voix basse tombèrent de ses lèvres avec une indéfinissable expression de désespoir.

– Vous êtes dans l'erreur ! s'écria Arnold. Vrai... vrai... vous vous trompez ! Ce n'est pas une excuse qu'il vous envoie, c'est la vérité. J'étais là lorsqu'il a reçu le message au sujet de son père.

Elle n'avait pas l'air de l'entendre et ne faisait pas un mouvement. Elle répétait tout bas :

– Il m'a abandonnée !

– Ne prenez pas les choses de cette façon, je vous en supplie, dit-il, c'est affreux de vous entendre parler ainsi. Je suis sûr qu'il ne vous a pas abandonnée.

Pas de réponse. Elle demeurait assise dans une immobilité de statue. Impossible d'appeler l'hôtesse dans un pareil moment. Ne sachant que faire pour la tirer de cet état de torpeur, Arnold tira une chaise auprès de la sienne et lui posa timidement la main sur l'épaule.

– Allons, lui dit-il de son air de bon garçon, ranimez-vous un peu !

Elle tourna lentement la tête et le regarda avec une morne surprise.

– Ne m'avez-vous pas dit qu'il vous avait tout appris ? demanda-t-elle.

– Oui.

– Et vous ne méprisez pas une femme telle que moi ?

Le bon cœur d'Arnold, à cette terrible question, lui rappela le souvenir d'une autre femme, souvenir éternellement sacré ; il se rappela celle qui l'avait porté dans son sein et lui avait donné l'être.

– Un homme, dit-il, peut-il penser à sa mère et mépriser une femme ?

Cette réponse fit éclater la douleur qu'Anne cherchait à contenir. Elle lui tendit la main, le remercia d'une voix faible, et les larmes vinrent enfin la soulager.

Arnold se leva tout désespéré et se dirigea vers la fenêtre.

– J'ai pourtant de bonnes intentions, se disait-il, et je ne fais qu'augmenter sa peine !

Elle l'entendit et fit un effort pour reprendre de l'empire sur elle-même.

– Non, répondit-elle. Vous me faites du bien au contraire. Ne vous occupez pas de mes larmes.

Elle le regarda avec reconnaissance.

– Je ne veux pas vous affliger, Mr Brinkworth. Je vous dois des remerciements et je vous les exprime. Revenez, ou je croirai que vous êtes fâché contre moi.

Arnold revint auprès d'elle et, de nouveau, elle lui tendit sa main.

– On ne comprend pas les gens tout de suite, dit-elle simplement. Je croyais que vous étiez comme les autres hommes, je ne savais pas combien vous êtes bon. Êtes-vous venu à pied jusqu'ici ? ajouta-t-elle en faisant un effort pour changer le sujet de conversation. Êtes-vous fatigué ? Je n'ai pas été fort bien reçue ici, mais je crois pouvoir vous procurer tout ce que la maison peut offrir.

Comment ne pas se sentir touché au fond du cœur ? Comment ne pas s'intéresser à cette pauvre femme ? L'honnête désir d'Arnold de lui venir en aide s'exprima trop ouvertement peut-être.

– Tout ce que je désire, miss Sylvestre, reprit-il, c'est de vous être de quelque utilité, si c'est possible. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour rendre votre position plus supportable ? Vous resterez ici, n'est-ce pas ? C'est le désir de Geoffrey…

Elle tressaillit et détourna ses regards.

– Oui !… oui !… répondit-elle vivement.

– Vous aurez des nouvelles de Geoffrey, continua Arnold, demain ou après-demain. Je sais qu'il a l'intention de vous écrire.

– Pour l'amour du ciel, ne me parlez plus de lui ! s'écria-t-elle. Comment voulez-vous que j'ose vous regarder en face ?

Ses joues se colorèrent vivement et son regard s'arrêta encore un moment sur Arnold.

– Songez-y ! je suis sa femme, si sa promesse a quelque valeur. Il m'a engagé sa parole par tout ce qu'il y a de plus sacré !

Elle s'arrêta avec un mouvement d'impatience.

– Qu’est-ce que je dis ? Quel intérêt pouvez-vous prendre à ce misérable débat entre nous ?... Ne parlons plus de cela. J’ai autre chose à vous dire. Revenons aux ennuis que j’ai eus à subir ici. Avez-vous vu la patronne de l’auberge à votre arrivée ?

– Non, je n’ai vu que le garçon.

– La patronne de l’hôtel a soulevé d’absurdes difficultés pour me louer ces chambres, parce que je venais seule.

– Elle ne fera plus de difficulté maintenant, dit Arnold ; j’ai arrangé l’affaire.

– Vous !

Arnold sourit. Après ce qui s’était passé, il éprouvait un agréable soulagement à considérer le côté comique de sa position dans l’auberge.

– Certainement, répondit-il, quand j’ai demandé la dame qui était arrivée seule dans l’après-midi.

– Ah ?

– On m’avait dit, dans votre intérêt, de la demander comme ma femme.

Anne le regarda avec un effroi mêlé de surprise.

– Vous m’avez demandée comme votre femme ? répéta-t-elle.

– Oui. Je n’ai pas eu tort, n’est-ce pas ? Au reste, je ne pouvais faire autrement : Geoffrey m’avait dit que vous étiez convenue avec lui de vous présenter comme une jeune femme dont le mari allait la rejoindre.

– Je ne pensais qu’à lui en disant cela ; je ne pouvais songer à vous.

– C’est assez naturel. Néanmoins, cela revient au même pour les gens de la maison, n’est-il pas vrai ? Je vais tâcher de mieux m’expliquer. Geoffrey m’avait dit que votre position ici dépendait de mon consentement à me présenter de la même façon qu’il l’aurait fait si c’était lui qui était venu.

– Il n’avait pas le droit de vous dire cela !

– Il n’en avait pas le droit ?… Après ce que vous m’avez dit de la propriétaire, jugez de ce qui serait arrivé si j’avais agi autrement. Je n’ai pas beaucoup d’expérience de toutes ces choses. Mais permettez-moi de vous demander s’il n’aurait pas été au moins imprudent à moi, à mon âge, de vous demander en qualité d’ami ? Ne pensez-vous pas que dans ce cas la patronne aurait fait encore plus de difficultés pour vous louer ces chambres ?

Incontestablement l’hôtesse aurait alors refusé net. Et le mensonge auquel Arnold avait eu recours en se présentant dans l’auberge, Anne l’avait elle-même rendu nécessaire dans son propre intérêt. Elle n’était pas blâmable pour cela, car il lui était évidemment impossible à elle de prévoir le départ de Geoffrey pour Londres.

Néanmoins, elle éprouvait un pénible sentiment de responsabilité, une crainte vague de ce qui pouvait arriver. Elle se rassit brusquement, en froissant son mouchoir sur ses genoux, et ne répondit rien.

– Ne supposez pas que je voie du mal à ce petit stratagème, poursuivit Arnold ; je sers un vieil ami, et je viens en même temps en aide à la femme qui sera bientôt la sienne.

Anne se releva brusquement et le surprit par une question inattendue.

– Mr Brinkworth, dit-elle, pardonnez-moi l’impolitesse apparente de ce que je vais vous dire. Quand comptez-vous vous en aller ?

Arnold partit d'un éclat de rire.

– Quand je serai parfaitement sûr que je ne puis plus rien faire pour vous être utile, répondit-il.

– Je vous en prie, ne pensez pas à moi plus longtemps.

– Dans la situation où vous êtes, à qui puis-je penser ?

Anne posa doucement sa main sur le bras d'Arnold et répondit :

– À Blanche !

– Blanche ?... répéta Arnold, tout à fait incapable de la comprendre.

– Oui, Blanche. Elle a trouvé le temps de me dire ce qui s'est passé ce matin, avant que je quitte Windygates. Je sais que vous lui avez fait l'offre de votre main... Je sais que vous devez l'épouser...

Arnold fut ravi de ce qu'il entendait. Jusqu'alors, il s'était purement et simplement senti peu disposé à quitter Anne ; maintenant, il était complètement déterminé à rester auprès d'elle.

– Ne comptez pas que je parte, après ce que vous venez de me dire. Reprenez votre chaise. Nous allons causer de Blanche.

Anne refusa avec un geste d'impatience. Mais Arnold prenait un vif, trop vif intérêt à ce sujet de conversation pour y prendre garde.

– Vous connaissez les goûts, les habitudes de Blanche, reprit-il, ce qu'elle aime et ce qu'elle n'aime pas. Il est de la plus haute importance que j'aie avec vous une conversation sur tout cela. Quand nous serons mariés, Blanche fera sa volonté en toutes choses. C'est mon idée sur les devoirs d'un mari. Bon, vous êtes encore debout ; laissez-moi vous donner un fauteuil.

Il aurait été cruel dans d'autres circonstances, et il aurait même été impossible de ne pas céder à son désir, mais une crainte vague s'était emparée de l'esprit d'Anne ; elle se disait que les conséquences de la démarche d'Arnold pouvaient être trop sérieuses.

Elle n'avait pas une bien claire conception, et, pour être juste envers Geoffrey, nous devons ajouter qu'il n'en avait pas lui-même une plus nette, des risques que courrait son ami en se chargeant de la mission qu'il venait d'accomplir à l'auberge.

Ni l'un ni l'autre n'avaient une idée précise des mesures de précaution et des garanties préventives, qui font de la loi du mariage en Écosse, même au temps présent, un piège toujours ouvert.

Mais si l'esprit de Geoffrey était incapable de voir au-delà des nécessités du moment, l'intelligence plus fine d'Anne Sylvestre lui faisait comprendre qu'en un pays qui offre de telles facultés pour les mariages secrets, un homme ne pouvait faire ce qu'Arnold avait fait sans s'exposer à de redoutables suites.

C'est remplie de cette pensée qu'elle refusa de prendre le fauteuil et de causer de Blanche, comme il disait.

– Quoi que vous ayez à dire au sujet de Blanche, Mr Brinkworth, fit-elle, cela peut être dit dans un autre moment mieux choisi. Je vous prie de me laisser seule.

– Vous laisser ?

– Oui, abandonnez-moi à la solitude et au chagrin que j'ai mérité. Merci et adieu.

Arnold ne chercha pas à dissimuler son désappointement et sa surprise.

– S'il faut que je parte, je partirai, dit-il. Mais pourquoi avez-vous tant de hâte à me renvoyer ?

– Je ne veux pas que vous vous trouviez dans la nécessité de m'appeler votre femme devant les gens de l'auberge.

– Est-ce là tout ce qui vous préoccupe ?... Que craignez-vous ?

Elle eût été bien embarrassée de lui rendre un compte exact de ses appréhensions et surtout de les exprimer. Dans son désir bien arrêté de trouver une bonne raison qui pût le décider à partir, elle ramena elle-même la conversation sur Blanche, après avoir refusé de l'accepter un moment auparavant.

– J'ai deux raisons pour être effrayée, dit-elle : l'une que je dois taire et l'autre que je puis dire. Supposez que Blanche apprenne ce que vous avez fait pour moi. Plus longtemps vous resterez ici, plus de personnes vous y verront, et plus il y aura de chances qu'elle puisse en entendre parler.

– Eh bien, quand elle l'apprendrait ? demanda Arnold avec sa noble franchise. Pensez-vous qu'elle pourrait se fâcher contre moi, pour avoir cherché à vous servir ?

– Ah ! répondit vivement Anne, si elle était jalouse de moi ?

L'admiration sans limites qu'Arnold éprouvait pour Blanche se trahit en deux mots : il s'exprima vraiment sans le plus léger déguisement, sans aucun détour.

– C'est impossible ! dit-il.

Certes, Anne Sylvestre était bien malheureuse ; cependant, un demi-sourire éclaira son visage.

– Sir Patrick vous dira, Mr Brinkworth, que rien n'est impossible quand il s'agit des femmes.

Mais elle abandonna ce ton léger et continua plus sérieusement que jamais :

– Vous ne connaissez pas le cœur de Blanche aussi bien que je le connais moi-même. Une fois encore, je vous supplie de partir. Je n'aime pas votre présence ici, dans les conditions où vous y êtes venu, Mr Brinkworth.

Elle lui tendait la main pour prendre congé de lui quand on frappa bruyamment à la porte.

Anne tomba sur la chaise qui se trouvait près d'elle en étouffant un cri de frayeur. Arnold, tout à fait incapable de comprendre ce qui se passait en elle, lui demanda de quoi elle avait peur, et répondit simplement :

– Entrez !

# 10

# MAÎTRE BISHOPRIGGS

On frappa de nouveau et plus fort que la première fois.

– Êtes-vous sourd ? cria Arnold.

La porte s'ouvrit peu à peu, de quelques centimètres à la fois. Maître Bishopriggs apparut mystérieusement avec une nappe sous le bras, et suivi par son subordonné qui portait sur un plateau le *service de table*, comme on disait à Craig Fernie.

– Que diable attendiez-vous donc ? demanda Arnold. Je vous avais dit d'entrer.

– Et moi je vous avais dit, répondit maître Bishopriggs, que je n'entrerais pas sans avoir préalablement frappé.

Puis il continua, après avoir renvoyé son subordonné, et tout en mettant la nappe de ses propres mains :

– Croyez-vous que j'aie vécu ici dans une aveugle ignorance de la façon dont les jeunes mariés passent leur temps quand ils sont seuls ? Frapper deux coups à la porte et après cela n'ouvrir qu'avec une certaine hésitation, n'est-ce pas le moins qu'on puisse faire pour eux ? Comment croyez-vous maintenant que je vais placer votre couvert et celui de votre dame ?

Anne s'approcha de la fenêtre sans chercher à déguiser le dégoût que lui faisait éprouver cette conversation ; mais Arnold trouvait Bishopriggs tout à fait plaisant et il se prêta maladroitement à ce grossier badinage.

– Un couvert à gauche et l’autre à droite de la table, je suppose.

– Point du tout, riposta Bishopriggs d’un grand air de dédain ; je ne ferai rien de semblable. Je placerai vos chaises aussi rapprochées que possible l’une de l’autre. Eh ! eh ! ne m’est-il pas arrivé, Dieu sait combien de fois, après avoir eu le soin de frapper à la porte, de surprendre la jeune épouse dînant sur les genoux de son mari et le faisant manger avec sa fourchette comme un petit enfant ?... Eh ! ajouta en soupirant le sage de Craig Fernie, elle est courte et joyeuse cette période de la vie des jeunes mariés. Un mois pour roucouler et le reste de leurs jours pour s’étonner d’avoir pu être aussi fous et pour désirer que ce temps de folie puisse revenir. Vous prendrez bien une bouteille de sherry, n’est-ce pas ? Et ensuite une goutte de genièvre pour faciliter la digestion ?

Arnold fit un signe d’assentiment, et sur un appel muet d’Anne, la rejoignit à la fenêtre. Bishopriggs les considéra attentivement ; il remarqua qu’ils causaient à voix basse et approuva cette manière de procéder, qui était conforme aux habitudes des jeunes couples en présence d’une tierce personne chargée de les servir dans les hôtels.

– Oui !... oui !... dit-il en lançant un coup d’œil au jeune homme par-dessus son épaule ; oui... allez... allez auprès de votre bien-aimée ! et laissez-moi le soin du côté sérieux de la vie. Vous avez pour vous l’autorité des Saintes Écritures : L’homme doit quitter son père et sa mère (je suis votre père) pour s’attacher à son épouse. Certes ! s’attacher est une expression bien forte.

Il secoua la tête d’un air pensif et se dirigea vers une table de desserte placée dans un coin.

Là, il prenait un couteau pour couper le pain quand son bon œil aperçut un morceau de papier froissé entre la table et le mur. C’était la lettre de Geoffrey qu’Anne Sylvestre avait jetée

loin d'elle, dans le premier mouvement de son indignation. Ni elle ni Arnold n'avaient plus pensé depuis à ce chiffon de papier.

– Qu'est-ce que je vois là-bas ? murmura Bishopriggs entre ses dents. Une malpropreté dans la chambre après que je l'ai faite et époussetée de mes propres mains !

Il ramassa le papier et le déplia en partie.

– Eh ! qu'est-ce que cela ? De l'écriture à l'encre ! et de l'écriture au crayon ! À qui ce billet peut-il bien appartenir ?

Il regarda furtivement du côté d'Anne et d'Arnold. Ils continuaient de causer tout bas, lui tournant le dos et regardant par la croisée.

« C'est un papier oublié, jeté au rebut, pensa Bishopriggs. Maintenant, que ferait un imbécile qui l'aurait trouvé ! Un imbécile s'en servirait pour allumer sa pipe, sauf à se demander après s'il n'aurait pas mieux fait de le lire. Que doit faire un sage en un cas semblable ? »

Il se répondit d'une façon pratique à cette question en mettant la lettre dans sa poche.

« Cela vaut la peine d'être gardé, ou cela n'en vaut pas la peine ; cinq minutes d'examen dans la solitude suffiront pour trancher la question… »

– Je vais apporter le dîner, dit-il à haute voix en s'adressant à Arnold. Songez que je ne pourrai pas frapper quand mes mains seront chargées d'un plateau déjà trop lourd pour mes pauvres pieds affligés de la goutte.

Sur cet avertissement amical, maître Bishopriggs se dirigea vers la région des cuisines.

– Vous voyez que nous n'y pouvons rien, dit Arnold, le garçon est allé chercher le dîner. Que penserait-on dans la maison si je partais et si je laissais ma femme dîner seule ?

Il était si évidemment nécessaire de sauver les apparences pour le moment qu'il n'y avait rien à répondre. Arnold commettait une imprudence, et pourtant, dans les circonstances présentes, Arnold avait raison.

Le déplaisir qu'en ressentit Anne, forcée d'arriver à cette conclusion, se traduisit par un mouvement d'impatience, le premier qui lui eût encore échappé. Elle laissa Arnold à la fenêtre et regagna le sofa. « Une malédiction me poursuit ! pensa-t-elle amèrement. Cela finira mal, et j'en aurai la responsabilité ! »

Pendant ce temps, maître Bishopriggs avait trouvé tout prêt le dîner qui l'attendait dans la cuisine ; mais au lieu de prendre le plateau sur lequel il était disposé et de le porter au salon, il le monta dans son office et ferma la porte sur lui.

– Reste là, mon amie, jusqu'au moment favorable où je pourrai t'examiner plus longuement, dit-il en déposant soigneusement la lettre dans le tiroir du buffet. Et maintenant, servons le dîner de nos deux tourtereaux. Il faut que je voie si les cuisiniers ont fait leur devoir, ces créatures ne sont pas capables de décider seules ce point important.

Il enleva l'un des couvercles et piqua quelques morceaux l'un après l'autre dans le plat, du bout d'une fourchette.

– Eh ! eh ! cette blanquette de veau n'est pas mauvaise.

Il découvrit un autre plat et secoua la tête d'un air de grave indécision.

– Ce sont les légumes. Je ne trouve pas que les légumes conviennent à l'estomac d'un homme de mon âge.

Il découvrit un troisième plat.

– Le poisson ! Quelle diable d'idée cette femme a-t-elle eu de faire frire la truite ? Une autre fois, vous la ferez cuire au

court bouillon, sotte que vous êtes, et vous la servirez avec une pincée de sel et un filet de vinaigre.

Il déboucha une bouteille de sherry et en versa le contenu dans un carafon de cristal.

– Voilà le sherry, dit-il en élevant le carafon à la lenteur de son bon œil dans la direction du jour. Je sais ce qu'il vaut, mais ne peut-il pas sentir le bouchon ? Il faut le goûter pour s'en assurer. C'est un devoir de conscience et d'honnête homme que de goûter le vin.

Il soulagea copieusement sa conscience. Un vide fort sensible s'était produit dans la carafe. Maître Bishopriggs le combla sans façon avec de l'eau.

– Eh ! c'est comme si l'on ajoutait dix ans à l'âge du vin. Les tourtereaux ne s'en trouveront pas plus mal, et je me trouverai mieux d'avoir bu un bon verre de sherry. Que la Providence soit bénie pour ses bontés !

S'étant allégé le cœur par cette pieuse action de grâces, il reprit son plateau et se décida enfin à porter le dîner à ses tourtereaux.

La conversation, un moment interrompue dans le salon, avait repris son cours après le départ de maître Bishopriggs. Trop agitée pour rester en place, Anne s'était levée du sofa et était allée rejoindre Arnold à la fenêtre.

– Où vos amis de Windygates croient-ils que vous êtes en ce moment ? demanda-t-elle.

– Ils me croient avec mes fermiers, en train de prendre possession de mon domaine.

– Comment comptez-vous faire pour vous y rendre ce soir ?

– Je prendrai le chemin de fer. Mais, à propos, quelle excuse donnerai-je pour partir après dîner ? Nous pouvons être certains d'avoir la visite de l'hôtesse. Que dirai-je pour expliquer que je prends le train et que je laisse ma femme derrière moi.

– Mr Brinkworth, cette plaisanterie, si c'est une plaisanterie, a fait son temps.

– Je vous demande pardon, dit Arnold.

– Vous pouvez me laisser le soin de vous excuser, poursuivit Anne. Prenez-vous le train montant ou le train descendant ?

– Le train montant.

La porte se rouvrit tout à coup, et Bishopriggs parut avec le dîner. Anne s'éloigna brusquement d'Arnold. Le bon œil de Bishopriggs la suivit avec un air de reproche pendant qu'il déposait les plats sur la table.

– Je vous ai averti de l'impossibilité matérielle dans laquelle j'étais de frapper pour cette fois. Ne m'en veuillez pas, ma jeune dame, ne m'en veuillez pas !

– Où vous plaît-il de vous asseoir ? fit Arnold, pour détourner l'attention d'Anne des familiarités de maître Bishopriggs.

– N'importe où, répondit-elle avec impatience, en saisissant une chaise et en la plaçant au bout de la table.

Maître Bishopriggs, poliment, mais avec fermeté, remit la chaise à la place qu'elle occupait.

– Pour l'amour du ciel ! que faites-vous ? Il est absolument contraire à toutes les lois et coutumes de la lune de miel de vous asseoir aussi loin de votre mari.

Il fit flotter sa serviette d'un air persuasif vers l'une des deux chaises placées tout près l'une de l'autre. Arnold

s'interposa aussitôt pour prévenir un nouveau mouvement d'impatience de la part d'Anne.

– Qu'importe ? dit-il, passez-lui sa fantaisie.

– Expédiez votre dîner le plus vite que vous pourrez, répondit-elle. Je ne peux ni ne veux supporter cela plus longtemps.

Ils prirent leur place à table, maître Bishopriggs se tenant derrière eux en sa double qualité de majordome et d'ange gardien.

– Voici la truite, s'écria-t-il en enlevant le couvercle du plat avec un geste gracieux. Il y a une demi-heure, elle frétillait dans l'eau. Elle est là maintenant, frite et couchée sur le persil. C'est un emblème de la vie. Quand vous aurez un instant de liberté pour réfléchir, méditez cela.

Anne prit la cuiller pour offrir un peu de truite à Arnold. Bishopriggs remit le couvercle. Une pieuse horreur était peinte sur son visage.

– N'y a-t-il personne pour dire le bénédicité ? demanda-t-il.

– Allons, allons ! s'écria Arnold, le poisson refroidit.

Bishopriggs ferma dévotement son bon œil tout en maintenant le couvercle de toute sa force.

– Pour la nourriture que vous allez prendre, dit-il, puissiez-vous être sincèrement reconnaissants envers Dieu !

Il rouvrit de nouveau son œil et enleva de nouveau le couvercle.

– Ma conscience est à l'aise à présent, dit-il. Vous pouvez manger.

– Renvoyez-le, fit Anne tout bas. Sa familiarité dépasse toutes les bornes de ma patience.

– Nous n'avons plus besoin de vos services, dit Arnold.

– Eh ! mais je suis ici pour vous servir, objecta Bishopriggs. À quoi bon m'en aller, puisque j'aurais à revenir pour changer vos assiettes.

Il réfléchit un moment, fit appel à son expérience et finit par se rendre compte des motifs qui devaient faire désirer aux convives de se débarrasser de lui.

– Prenez-la sur vos genoux quand l'envie vous en prendra, murmura-t-il à l'oreille d'Arnold, donnez-lui la becquée avec votre fourchette quand cela vous fera plaisir, ajouta-t-il à l'oreille d'Anne, je regarderai le paysage.

Il se rapprocha de la croisée.

– Mon Dieu, dit Arnold en s'adressant à Anne, n'y a-t-il pas un côté comique dans ceci ? Tâchez donc de voir les choses comme je les vois moi-même…

Mais Bishopriggs, quittant la fenêtre, vint donner une nouvelle qui devait apporter encore un élément d'embarras dans la situation.

– Sur ma foi ! dit-il, vous avez bien fait d'arriver, monsieur ; voici la tempête qui va fondre sur nous.

Anne tressaillit et leva les yeux.

– Un orage ? s'écria-t-elle.

– Oh ! vous êtes à l'abri, vous n'avez pas à vous en préoccuper. Voici les nuages qui se forment dans le bas de la vallée, ajouta-t-il en étendant un doigt sur la fenêtre, ils montent vers l'est, tandis que le vent souffle de l'ouest. C'est un orage qui se forme…

On frappa encore à la porte. Arnold l'avait bien prévu, c'était la patronne de l'hôtel qui entrait en scène.

– Je viens voir, monsieur, dit Mrs Inchbare en s'adressant exclusivement à Arnold, si vous ne manquez de rien.

– Ah ! vous êtes la maîtresse de la maison. Nous sommes très bien, madame ; nous sommes très bien.

Mrs Inchbare avait un motif pour se présenter ; elle l'aborda sans préambule.

– Vous m'excuserez, monsieur, continua-t-elle, je n'étais pas là quand vous êtes arrivé, sans cela, j'aurais pris la liberté de vous demander une chose raisonnable. Irais-je comprendre que vous me louez ces chambres pour vous et pour la dame ici présente, qui est votre femme ?

Anne releva la tête et allait parler ; Arnold lui toucha la main sous la table en signe d'avertissement ; elle garda le silence.

– Certainement, dit-il, je prends ces chambres pour moi et pour cette dame qui est ma femme.

Anne fit une seconde tentative pour prendre la parole.

– Ce gentleman… murmura-t-elle.

Arnold l'arrêta pour la seconde fois.

– Ce gentleman !… répéta Mrs Inchbare avec un vif mouvement de surprise. Je ne suis qu'une pauvre femme, mais je n'ai jamais entendu qu'on parlât ainsi de son mari.

Arnold toucha de nouveau la main d'Anne. Les yeux de Mrs Inchbare restaient attachés sur la jeune femme avec une fixité impitoyable.

On peut dire que la vérité tremblait sur les lèvres d'Anne ; mais parler, c'eût été plonger Arnold, après tout ce qu'il avait

fait pour elle, dans un scandale qui serait le sujet de toutes les conversations dans le voisinage, et qui ne pourrait manquer de parvenir aux oreilles de Blanche.

Pâle et glacée, sans détacher ses yeux de la table, elle accepta la leçon que lui donnait l'hôtesse et répéta d'une voix faible ces mots :

– Mon mari !

Mrs Inchbare respira et attendit ce qu'Anne allait dire. Arnold vint encore à l'aide de miss Sylvestre et obtint de l'hôtesse qu'elle se retirât.

– Pour Dieu ! ne craignez rien, dit-il à Anne. Je vois bien ce qui vous tourmente ; elle est toujours ainsi, madame, quand il va y avoir de l'orage, continua-t-il en se tournant vers l'hôtesse. Oh ! je sais comment il faut s'y prendre avec elle. Je vous ferai appeler si j'ai besoin de votre assistance.

– Comme il vous plaira, monsieur, répondit Mrs Inchbare.

Puis elle se tourna du côté d'Anne et lui présenta ses excuses, sous toutes réserves, en lui faisant une froide révérence.

– Il n'y a pas d'offense, madame ! Vous devez vous rappeler que vous êtes arrivée seule ici et que cet hôtel a sa bonne renommée à garder.

Après avoir ainsi sauvegardé la réputation de son hôtel, elle opéra son mouvement de retraite si impatiemment attendu et sortit.

– Je me sens défaillir, murmura Anne. Donnez-moi un peu d'eau.

Il n'y avait pas d'eau sur la table. Arnold donna ses ordres à Bishopriggs qui, plein de discrétion, s'était tenu à l'arrière-plan tant que sa maîtresse était restée présente.

– Mr Brinkworth ! dit Anne quand ils furent seuls, vous avez agi avec une imprudence inconcevable. La question de cette femme était une impertinence. Pourquoi y avez-vous répondu ? Pourquoi m'avez-vous contrainte...

Elle s'arrêta, ne pouvant achever. Arnold insista pour qu'elle bût une goutte de vin ; puis il se défendit avec la patience pleine d'égards qu'il lui avait montrée dès son arrivée.

– Parce que si j'avais agi autrement, je vous aurais fait fermer les portes de l'auberge, par ce temps orageux. Pas un endroit dans le pays où chercher un refuge. Au surplus, miss Sylvestre ! je ne prends pas la liberté de blâmer vos scrupules : je dis seulement qu'ils sont sans raison vis-à-vis d'une femme de la condition et du caractère de cette patronne d'hôtel. Je suis responsable de votre sécurité vis-à-vis de Geoffrey, et Geoffrey compte vous trouver ici. Changeons de conversation. L'eau tarde bien à venir, essayez encore de boire un peu de vin. Non... Eh bien, je porte la santé de Blanche.

Et il se versa un verre de sherry.

« Avec le plus pauvre sherry que j'aie bu de ma vie », se dit-il.

Comme il déposait son verre sur la table, Bishopriggs entra, tenant une carafe d'eau. Arnold l'interpella d'un air railleur.

– Eh ! comment avez-vous trouvé de l'eau ? dit-il. Vous n'avez donc pas tout employé pour baptiser le sherry ?

Maître Bishopriggs s'arrêta court au milieu de la chambre, foudroyé par cette attaque inattendue.

– Est-ce ainsi que vous parlez de la meilleure bouteille de sherry qu'on puisse trouver dans toute l'Écosse ? demanda-t-il gravement. Dans quel monde sommes-nous appelés à vivre ? La nouvelle génération dépasse complètement les bornes de mon entendement. Les bontés de la Providence, qui se manifestent à

l'homme sous la forme d'un vin choisi parmi les meilleurs de l'Espagne, sont ouvertement méconnues par elle.

– Avez-vous apporté l'eau ?

– J'ai apporté l'eau et quelque chose en plus. J'apporte des nouvelles du dehors. Il y a une compagnie de gentlemen qui se rendent à cheval au pavillon de chasse situé à un mile d'ici.

– Eh bien, qu'avons-nous à voir à cela.

– Attendez un moment. L'un d'eux a arrêté sa monture à la porte de l'hôtel et il demande la dame qui est arrivée seule ici. Cette dame est votre femme, voilà qui est clair. Eh bien, dit maître Bishopriggs en allant à la fenêtre, croyez-vous toujours que vous n'avez rien à voir à cela ?

Arnold regarda Anne.

– Attendez-vous quelqu'un ?

– Serait-ce Geoffrey ?

– C'est impossible. Geoffrey est en route pour Londres.

– Le voici là-bas, reprit Mr Bishopriggs. Il saute à bas de son cheval. Il vient de ce côté. Seigneur Dieu ! s'écria-t-il avec un accent de consternation. Que vois-je ! C'est ce diable de sir Patrick en personne !

Arnold fut sur pied en un moment.

– Voulez-vous parler de sir Patrick Lundie ?

Anne s'élança vers la fenêtre.

– C'est bien sir Patrick, cachez-vous avant qu'il n'entre ici.

– Que je me cache ?

– Que pensera-t-il s'il vous trouve avec moi ?

Sir Patrick était le tuteur de Blanche et il croyait Arnold occupé en ce moment à visiter ses propriétés. Ce qu'il penserait n'était pas difficile à prévoir. Arnold se tourna vers Bishopriggs pour l'appeler à son aide.

– Où puis-je aller ? demanda-t-il.

– Ou vous pouvez aller ? Mais dans la chambre nuptiale !

– Impossible !

Bishopriggs exprima son immense étonnement en faisant entendre un sifflet prolongé sur une seule note.

– Quoi ! est-ce ainsi que vous parlez déjà de la chambre nuptiale ?

– Trouvez-moi une autre place. Vous n'aurez pas à regretter votre peine.

– Eh ! il y a mon office ! Puisque qu'il vous faut une autre place… La porte est au bout du corridor.

Arnold s'enfuit, et Bishopriggs naturellement de penser qu'il se trouvait en face de quelque drame domestique dans lequel sir Patrick était mêlé, probablement en sa qualité de tuteur. Aussi s'adressa-t-il amicalement à Anne sur le ton de la confidence.

– Ma foi, madame ! c'est une vilaine besogne que de se jouer de sir Patrick. Tant pis si c'est cela que vous avez fait. Il faut que vous sachiez que j'ai été autrefois attaché comme clerc à son étude, à Édimbourg.

La voix de Mrs Inchbare, appelant son premier garçon, se fit entendre sur un ton vibrant et impérieux. Le son venait du bureau de l'hôtel. Mr Bishopriggs disparut. Anne était restée debout devant la fenêtre, seule et rêvant aux difficultés de sa situation. Il était clair, cette fois, que le lieu de sa retraite était connu à Windygates. Le point douteux, maintenant, était celui

de savoir s'il convenait ou non de recevoir sir Patrick et de s'assurer s'il venait à l'auberge en ami ou en ennemi.

# 11

# SIR PATRICK

La question fut matériellement tranchée avant qu'Anne eût le loisir de prendre une résolution. Elle était encore dans la même attitude, debout à la fenêtre, quand la porte du salon s'ouvrit et livra passage à sir Patrick, introduit par l'obséquieux Bishopriggs.

– Vous êtes le bienvenu, sir Patrick, dit celui-ci. Oui, monsieur, on a toujours du plaisir à vous voir.

Sir Patrick se retourna et regarda Bishopriggs comme il aurait regardé quelque insecte importun qui, chassé par la fenêtre, reviendrait à la charge par la porte.

– Quoi ! c'est encore vous, drôle ! Auriez-vous enfin réussi à vous faufiler dans quelque honnête emploi ?

Maître Bishopriggs se frotta joyeusement les mains et régla sa riposte sur l'attaque de son supérieur avec une rare promptitude.

– Vous avez toujours raison, sir Patrick ! Vous êtes dans le vrai en parlant de l'honnête emploi dans lequel je me suis faufilé ! Mon Dieu, comme vous vous portez bien !

Sir Patrick congédia d'un geste Bishopriggs et s'avança vers Anne.

– Je commets une indiscrétion, madame, qui, je le crois bien, devra paraître impardonnable à vos yeux, dit-il. Puis-je

espérer que vous m'excuserez, quand je vous aurai fait connaître les motifs qui me font agir ?

Il parlait avec une scrupuleuse politesse. La connaissance qu'il avait acquise d'Anne était aussi légère que possible ; comme les autres hommes, il s'était senti attiré par sa grâce et sa distinction, dans les rares occasions où il avait approché la jeune fille, et c'était tout.

S'il eût appartenu à la génération présente, il n'aurait pas manqué de tomber dans le péché mignon de l'Angleterre contemporaine, c'est-à-dire la manie des allures théâtrales, et il aurait pris une pose de circonstance. On l'aurait vu affecter un respect chevaleresque ; il aurait abordé Anne Sylvestre avec une effusion de sympathie qu'il eût été bien loin d'éprouver véritablement.

Sir Patrick n'affecta rien de semblable.

Un des péchés mignons de son temps à lui, c'était de dissimuler ses bons sentiments, défaut bien moins dangereux que de faire montre de ses belles qualités, ainsi que cela se pratique aujourd'hui dans la vie publique et dans la vie privée en Angleterre. Si le baronnet en ce moment affectait quelque chose, c'était plutôt de se tenir sur la réserve et d'observer toutes les formes. Il montra vis-à-vis d'Anne sa politesse habituelle, et rien de plus.

– Je suis dans l'impossibilité absolue de m'expliquer les motifs qui vous amènent ici, monsieur, lui répondit-elle. Le domestique m'a dit que vous faisiez partie d'une compagnie de gentlemen qui viennent de passer devant l'auberge et qui ont continué leur chemin, vous seul excepté.

Elle se tenait sur la réserve à son tour.

Sir Patrick ne témoigna pas le plus léger embarras.

– Le domestique a dit vrai, répliqua-t-il. Je faisais partie de cette compagnie, et j'ai prié ces gentlemen de se rendre chez le gardien du rendez-vous de chasse sans moi. Ce point reconnu, puis-je compter recevoir de vous la permission de vous expliquer les motifs de ma visite ?

Dans la suspicion bien naturelle où elle le tenait, puisqu'il venait de Windygates, Anne répondit en quelques mots un peu secs et avec la même froideur.

– Si tel est votre désir, sir Patrick, expliquez-vous aussi brièvement que possible.

Sir Patrick salua. Il n'était pas le moins du monde offensé, et même, on doit l'avouer, au risque de lui faire perdre une partie de l'estime du lecteur, il était tout particulièrement amusé. Ayant la conscience de s'être honnêtement présenté à l'auberge dans l'intérêt d'Anne Sylvestre tout autant que dans celui des dames de Windygates, il trouvait extrêmement drôle de se voir tenu à distance par la jeune femme. Il éprouva la forte tentation d'obéir à son humeur originale dans l'accomplissement de sa mission. C'est pourquoi il tira gravement sa montre et s'assura de l'heure à une seconde près avant de reprendre la parole.

– J'ai à vous raconter un événement qui vous intéresse, madame, dit-il, et, de plus, à vous transmettre deux messages dont, je l'espère, vous me permettrez de m'acquitter. Le récit de l'événement demandera une minute. Quant aux deux messages, je promets de vous les exposer en deux minutes au plus. Total de la durée du temps que je demande : trois minutes.

Il avança une chaise pour Anne et attendit qu'elle l'eût invité, par un signe, à en prendre une lui-même.

– Nous commencerons par l'événement, reprit-il. Votre arrivée en ce lieu n'est pas un secret à Windygates. Vous avez été vue sur le sentier conduisant à Craig Fernie par une des servantes de la maison, et la conséquence naturelle qui en a été ti-

rée, c'est que vous vous rendiez à l'auberge. Il est peut-être important pour vous de savoir cela, et c'est pourquoi j'ai cru nécessaire de vous en donner connaissance.

Il consulta de nouveau sa montre.

– Événement relaté, dit-il ; temps employé, une minute.

Mais il avait excité la curiosité d'Anne.

– Quelle est la femme qui m'a vue ? demanda-t-elle vivement.

Sir Patrick, sa montre à la main, se refusa tout net à prolonger l'entretien en répondant à des questions accessoires.

– Pardonnez-moi, répondit-il, j'ai pris l'engagement de ne pas abuser de vos moments pendant plus de trois minutes. Je n'ai pas le temps de m'occuper de cette femme. Avec votre aimable permission, je procéderai à l'exposé des messages.

Anne garda le silence, sir Patrick continua :

– Premier message : les compliments de lady Lundie à l'ex-institutrice de sa belle-fille, dont elle ne connaît pas le nom de dame. Lady Lundie regrette d'avoir à dire que sir Patrick, chef de la famille, a menacé de retourner à Édimbourg si elle ne consentait pas à se laisser guider par ses avis en ce qui concerne le parti à prendre au sujet de l'ex-institutrice. En conséquence, lady Lundie renonce à sa première intention qui était de se rendre à l'auberge de Craig Fernie, pour exprimer ses sentiments et faire son enquête en personne. Elle remet à sir Patrick le soin de dire sa pensée, se réservant toutefois le droit de prendre ses informations à la première occasion convenable qui lui sera fournie. Par l'intermédiaire de son beau-frère, elle informe donc l'ex-institutrice que toutes relations sont finies entre elles et qu'elle la prie de n'envoyer personne en référence auprès d'elle, si les événements futurs rendaient cette démarche nécessaire à miss Sylvestre. Message transmis textuellement. Exprimé la

manière de voir de lady Lundie concernant votre départ subit de la maison. Temps employé : deux minutes.

Anne rougit, son orgueil se révolta.

– L'impertinence du message de lady Lundie est conforme à ce que je pouvais attendre, dit-elle. Je suis seulement surprise que sir Patrick se soit chargé de me le transmettre.

– Les motifs de sir Patrick se révéleront tout à l'heure, dit l'incorrigible vieux gentleman, je passe au second message : les plus tendres amitiés de Blanche. Elle meurt du désir de connaître le mari d'Anne et d'être informée du nom de dame que porte son amie ; elle éprouve une anxiété et des craintes indescriptibles au sujet d'Anne ; elle est impatiente, comme jamais elle ne l'a été, de faire atteler sa voiture et de se rendre au grand galop à l'auberge ; elle cède pourtant à l'impitoyable autorité de son tuteur, et remet aussi le soin d'exprimer ses sentiments à sir Patrick, qui est un tyran bien élevé, et qui ne peut pas avoir la moindre envie de briser le cœur des autres... Et, maintenant, sir Patrick va parler pour lui-même : il expose parallèlement la manière de voir de sa belle-sœur et celle de sa nièce à la dame à laquelle il a l'honneur de s'adresser pour le moment, et dont il s'abstient avec le plus grand soin de chercher à forcer la confiance. Il rappelle à cette dame que son influence à Windygates, avec quelque fermeté qu'il l'exerce, ne doit pas vraisemblablement toujours durer. Il la prie de considérer que l'antagonisme qui existe entre les sentiments de sa belle-sœur et de sa nièce ne peut amener que des résultats peu désirables pour la paix domestique, et il lui laisse à apprécier quel parti lui semblera le meilleur à prendre dans les circonstances présentes... Second message transmis textuellement. Temps employé : trois minutes. Un orage se présente. Une course d'un quart d'heure à faire à cheval pour atteindre le pavillon de chasse, madame, je vous souhaite le bonsoir.

Il salua plus bas que jamais, et, sans ajouter un mot, il partit tranquillement.

Le premier mouvement d'Anne, elle était bien excusable, la pauvre créature, fut tout de ressentiment.

– Merci à vous, sir Patrick ! dit-elle en regardant avec amertume la porte qui venait de se fermer. Vous avez beaucoup d'esprit. La sympathie de la société pour une femme malheureuse pouvait difficilement être exprimée d'une façon plus amusante !

Cette irritation passagère s'évanouit tout à coup. L'intelligence et le bon sens d'Anne lui firent voir les choses sous un jour plus vrai.

Elle reconnut dans le brusque départ de sir Patrick une bonne intention ; le gentleman avait voulu lui épargner le désagrément d'entrer dans des détails sur sa position à l'auberge. Il lui avait donné un avertissement amical, et fort délicatement, l'avait laissée libre de décider ce qu'elle pouvait faire pour l'aider lui-même à maintenir la tranquillité domestique à Windygates.

Elle s'approcha d'une table où se trouvait tout ce qu'il faut pour écrire.

– Je ne puis rien sur lady Lundie, pensait-elle ; mais j'ai plus d'influence que personne sur Blanche, et je puis prévenir le conflit que sir Patrick redoute si fort.

Elle écrivit :

*Ma bien chère Blanche, j'ai vu sir Patrick, et il m'a transmis votre message. Je vous tranquilliserai l'esprit à mon sujet aussitôt que je le pourrai. Mais, avant toutes choses, laissez-moi vous supplier, et c'est la plus grande faveur que vous puissiez accorder à votre sœur et à votre amie, de ne pas engager de querelle à propos de moi avec lady Lundie. Surtout ne commettez pas l'imprudence, l'inutile imprudence de venir ici.*

Elle s'arrêta. Le papier tremblait devant ses yeux.

« Ma chérie, pensa-t-elle, qui aurait pu prévoir que je pourrais jamais frémir et reculer à la pensée de vous voir ? »

Elle soupira lentement et continua sa lettre.

Le ciel s'était rapidement obscurci. Le vent soufflait de moins en moins bruyamment en passant sur le marécage ; il régnait dans toute la campagne un morne silence. C'est le signe précurseur le plus certain de l'orage.

# 12

# ARNOLD

Pendant ce temps, Arnold était enfermé dans l'office. Il éprouvait un franc dépit de se voir dans cette position ridicule.

Pour la première fois de sa vie, il se cachait de quelqu'un, et ce quelqu'un était un homme. Deux fois, tourmenté par la pensée qu'agir ainsi et rester là, ce n'était pas se respecter soi-même, il était allé jusqu'à la porte, déterminé à se présenter hardiment devant sir Patrick.

Deux fois il avait abandonné cette idée par pitié pour Anne.

Il lui aurait été d'ailleurs impossible de se justifier aux yeux du tuteur de Blanche, sans trahir le secret d'une malheureuse femme, secret que son honneur l'obligeait à garder.

– J'aurais voulu pour tout au monde ne pas être venu ici ! dit-il, en allant se rasseoir avec mauvaise humeur sur le buffet.

Et il avait attendu que le départ de sir Patrick lui rendît sa liberté.

Après un espace de temps, de beaucoup moins long qu'il ne le craignait, il vit arriver un compagnon. Sa solitude allait être égayée par la visite du père Bishopriggs.

– Eh bien ! s'écria Arnold sautant à bas de son buffet, la côte est-elle libre ?

Il y avait des moments où l'oreille de Bishopriggs devenait tout à coup singulièrement dure.

– Comment trouvez-vous cet office ? demanda-t-il sans paraître avoir accordé la moindre attention à la question d'Arnold. C'est un réduit solitaire, n'est-ce pas ? une île de Pathmos dans le désert…

Son bon œil, qui avait commencé de regarder Arnold au visage, descendit et s'arrêta tout droit sur le gilet du jeune homme, à l'endroit de la poche, avec une muette mais éloquente fixité.

– Je comprends, dit Arnold, j'ai promis de vous payer votre Pathmos. Eh bien ! vous voilà payé.

Maître Bishopriggs empocha l'argent avec un sourire mais tout en remuant la tête d'un grand air de pitié. D'autres garçons à sa place se seraient acquittés par des remerciements.

Le sage de Craig Fernie s'acquitta par quelques courtes observations plus utiles que les actions de grâces. Admirable en beaucoup de choses, Bishopriggs l'était surtout pour sa prestesse à tirer des événements une déduction morale. En cette occasion, il tira une moralité de la libéralité même qu'il venait de recevoir.

– Me voilà payé, comme vous dites. Que le ciel nous protège ! Il nous faut toujours avoir l'argent à la main quand nous avons une femme sur nos talons. C'est triste à penser ! Nous ne pouvons jamais avoir de relation avec une personne de l'autre sexe sans que cela soit pour nous un sujet de dépense. Voici votre jeune dame, par exemple. Je présume qu'elle vous a induit dans de grands frais dès les premiers temps. Quand vous lui faisiez votre cour, c'était, j'en répondrais, la main ouverte. Les présents, les keepsakes, les fleurs, les bijoux et les petits chiens. Grosse dépense que tout cela !

– Peste soit de vos réflexions ! Sir Patrick a-t-il quitté l'auberge ?

Les réflexions de maître Bishopriggs n'étaient pas disposées à s'arrêter si brusquement dans leur cours ; elles continuèrent à couler de ses lèvres aussi lentement, aussi tranquillement que jamais.

– Maintenant que vous voilà marié avec elle, ce sont les chapeaux, les robes, les jupons, les rubans, les dentelles et les falbalas. Grosse dépense encore !

– Et quelle autre dépense faudrait-il faire pour mettre un terme à vos réflexions ?

– Troisièmement et pour finir. Si, avec le temps, vous vous apercevez que vous ne pouvez pas vous entendre ensemble, s'il y a incompatibilité d'humeur, et si enfin vous en arrivez à désirer une séparation, vous porterez encore la main à votre poche, et vous vous mettrez d'accord moyennant finance. Cependant, il se peut qu'elle vous amène devant la justice et qu'elle poursuive cet arrangement par les voies hostiles. Montrez-moi une femme, et je vous dirai : il y a un homme qui n'est pas loin et qui a sur le dos plus de charges qu'il n'en croyait jamais pouvoir supporter.

La patience d'Arnold n'y tint pas plus longtemps, il se précipita vers la porte. Maître Bishopriggs, avec une égale vivacité, en revint à la question.

– Oui, monsieur, dit-il, sir Patrick est parti, votre dame est seule dans sa chambre et elle vous attend.

Un instant après, Arnold était rentré au salon.

– Eh bien, demanda-t-il, avec anxiété, qu'y a-t-il ? De mauvaises nouvelles de lady Lundie ?

Anne plia et mit l'adresse à la lettre qu'elle venait de finir.

– Non, répondit-elle. Rien d'intéressant pour vous.

– Que voulait sir Patrick ?

– Seulement me donner un avertissement. On a appris à Windygates que j'étais ici.

– C'est fâcheux.

– Pas le moins du monde. Je puis me tirer d'embarras parfaitement. Je n'ai rien à craindre. Ne pensez pas à moi, ne songez qu'à vous.

– Je ne suis pas soupçonné.

– Dieu merci, non ! mais on ne sait pas ce qui pourrait arriver si vous restiez ici. Sonnez immédiatement et demandez au garçon des renseignements sur l'heure des trains.

Frappé par l'obscurité inaccoutumée du ciel, à cette heure de la soirée, Arnold se mit à la fenêtre. La pluie était venue et tombait abondamment. Le marécage disparaissait au milieu d'une brume épaisse.

– Joli temps pour voyager ! dit-il.

– Le chemin de fer ! fit Anne avec impatience. Il se fait tard, informez-vous du chemin de fer.

Arnold s'approcha de la cheminée pour sonner. L'indicateur des chemins de fer accroché au mur s'offrit à ses regards.

– Là sont les renseignements dont j'ai besoin, dit Arnold ; si je suis assez habile pour les y trouver. Montant. Descendant. Matin. Soir. Quelle confusion maudite ! Je crois qu'ils le font exprès.

Anne le joignit aussitôt.

– Je m'y connais, dit-elle, et je puis vous aider. Ne m'avez-vous pas dit que c'était le train montant que vous deviez prendre ?

– Oui.

– Quel est le nom de la station à laquelle vous vous arrêterez ?

Arnold le lui dit. Elle suivit l'inextricable réseau de lignes et de chiffres du bout de son doigt, puis s'arrêta de nouveau et s'éloigna de la carte avec une vive expression de désappointement.

Le dernier train de la journée était parti depuis une heure. Au milieu du silence qui suivit cette découverte, un premier éclair vint à briller à travers la fenêtre ; un sourd roulement de tonnerre annonça que l'orage éclatait.

– Que faire maintenant ? dit Arnold.

Malgré l'orage, Anne répondit sans hésitation :

– Prendre une voiture et partir.

– Partir ! On compte 23 miles par le chemin de fer de la station à mon domaine, outre la distance qu'il peut y avoir de l'auberge à la station.

– Qu'importe la distance ! Mr Brinkworth, vous ne pouvez positivement pas rester ici.

Un second éclair brilla, et le bruit du tonnerre se fit entendre plus fort et plus rapproché. Le bon caractère d'Arnold ne le défendait plus d'un peu d'irritation contre l'empressement d'Anne à se débarrasser de lui. Il s'assit de l'air d'un homme qui a mis dans sa tête de ne plus bouger.

Anne maintint son opinion, mais pourtant un peu moins résolument.

– Après ce que vous avez dit à la patronne de l'auberge, fit-elle, pensez au cruel embarras de notre position si vous restez ici jusqu'à demain matin.

– Est-ce là tout ce qui vous met en peine ? répliqua Arnold.

Anne leva vivement ses yeux sur lui avec indignation.

Non. Il n'avait aucune conscience d'avoir rien dit qui pût l'offenser. Dans sa droiture naturelle, il allait tout droit son chemin sans s'arrêter aux subtilités et aux délicatesses féminines de sa compagne, et il considérait la position au point de vue pratique et rien de plus.

– Où est la difficulté ? reprit-il en montrant du doigt la chambre à coucher. Voici votre chambre et voilà le sofa, dans cette pièce, tout prêt à me recevoir. Si vous aviez vu l'endroit où je dormais à la mer !...

Elle l'interrompit sans façon. L'endroit où Arnold avait dormi à la mer lui importait peu. La seule chose à considérer, c'était le lieu où il dormirait cette nuit-là.

– S'il faut que vous restiez, dit-elle, ne pourriez-vous vous faire donner une chambre dans une autre partie de la maison ?

Il ne restait à Arnold qu'une maladresse à commettre, et l'innocent Arnold la commit.

– Dans une autre partie de la maison ? répéta-t-il sur le ton de la plaisanterie. La patronne de l'hôtel en serait scandalisée, et Bishopriggs ne voudrait jamais le permettre.

Elle se leva et frappa du pied avec impatience.

– Ne plaisantez pas, s'écria-t-elle, il n'y a pas ici matière à rire.

Elle se mit à marcher par la chambre, en proie à une vive agitation.

– Je n'aime pas cela !... je n'aime pas cela !... murmura-t-elle.

Arnold la regardait avec un étonnement d'enfant.

– Qu'est-ce qui vous met ainsi hors de vous ? demanda-t-il. Est-ce vraiment l'orage ?

Elle se rejeta sur le sofa.

– Oui, dit-elle d'un ton bref, c'est l'orage.

L'inépuisable bonté naturelle d'Arnold se montra encore une fois.

– Faut-il demander de la lumière, dit-il et fermer les volets ?

Elle se retourna avec un redoublement d'irritation sur le sofa, sans répondre.

– Je vous promets de partir à la première heure demain matin, continua-t-il. Essayez d'en prendre votre parti et ne soyez pas fâchée contre moi. Allons, miss Sylvestre, vous ne mettriez pas un chien dehors par une soirée comme celle-ci.

Que lui reprocher ? La plus susceptible des femmes n'aurait pu l'accuser de manquer envers elle d'égards et de respect en un seul point essentiel. Seulement, il manquait de tact, le pauvre garçon. Mais comment aurait-il acquis cette qualité, toujours assez superficielle et quelquefois même nuisible, dans le cours d'une vie passée à la mer ? Son honnête visage plaidait en sa faveur. Anne se radoucit.

Elle s'excusa même de son irritabilité nerveuse avec une grâce qui l'enchanta.

– Nous pourrons encore passer une agréable soirée, dit-il avec sa franche cordialité ordinaire.

Il tira le cordon de la sonnette.

La sonnette était placée au-dessus de la porte extérieure de ce Pathmos dans le désert, autrement connu sous la dénomination de l'office du premier garçon. Or, Bishopriggs employait en

ce moment les courts loisirs que lui laissait son service à se confectionner un mélange d'eau chaude et de cette forte liqueur appelée *toddy* par les gens du Nord de l'Angleterre.

Il allait porter le verre à ses lèvres quand le coup de sonnette d'Arnold vint l'inviter à laisser là ce superbe grog.

– Diable soit de ta langue qui écorche le tympan ! s'écria Bishopriggs en s'adressant à la sonnette. Quand tu t'y mets, tu es pire qu'une femme !

La sonnette, opiniâtre comme une femme, se fit encore entendre. Maître Bishopriggs, non moins obstiné, continuait de boire son grog.

– Bon ! bon !... vous pouvez sonner de tout votre cœur ; vous ne ferez pas abandonner son verre à un Écossais. C'est peut-être la fin de leur dîner qu'ils veulent. Sir Patrick est arrivé, quand ils ne faisaient que le commencer, il est cause que la fricassée est gâtée, le mauvais diable !

La sonnette continuait toujours.

– Oui !... oui !... sonne. Je gagerais que ce jeune gentleman fait un dieu de son ventre. Cette impatience d'assouvir ses appétits matériels est scandaleuse. Cependant, il ne s'y connaît pas en vins, ajouta Bishopriggs, dont l'esprit avait été désagréablement affecté par la découverte d'Arnold sur le sherry baptisé.

Les éclairs se succédaient plus rapidement et illuminaient la chambre de leur flamme livide. Le tonnerre se rapprochait du marécage noir. Arnold levait la main pour sonner une quatrième fois, quand il entendit l'inévitable coup frappé à la porte. Il était inutile de dire : « Entrez ! »

L'immuable loi de Bishopriggs avait décidé qu'un second coup était nécessaire ; aussitôt après ce second coup, mais pas avant, apparut le sage de Craig Fernie apportant le plat qui n'avait pas été touché.

– Des lumières ! dit Arnold.

Maître Bishopriggs déposa sur la table la fricassée de veau, que les Écossais nomment *collops,* les Anglais *minced meat* et les Français *émincé,* alluma les bougies sur la cheminée et se tint là debout, le nez enflammé par l'effet du *toddy* qu'il venait de prendre.

Il attendait de nouveaux ordres, avant d'aller ingurgiter un second verre de grog. Anne refusa de se remettre à table ; Arnold ordonna à maître Bishopriggs de fermer les volets, et alla s'asseoir pour dîner.

– Ce plat est maintenant couvert d'un glacis de graisse, dit-il à Anne en remuant la fricassée avec une cuiller. Je ne serai pas plus de dix minutes à dîner. Voulez-vous un peu de thé ?

Anne refusa.

Arnold revint encore une fois à la charge.

– Qu'allons-nous faire durant toute la soirée ?

– Faites ce que vous voudrez, dit-elle avec résignation.

L'esprit du jeune homme parut frappé d'une illumination subite.

– J'ai trouvé, s'écria-t-il, nous tuerons le temps comme nous le faisions à la mer dans la cabine des passagers.

Et jetant par-dessus son épaule un coup d'œil à maître Bishopriggs :

– Garçon, apportez un jeu de cartes.

– De quoi avez-vous besoin ? demanda Bishopriggs, doutant du témoignage de ses sens.

– D'un jeu de cartes, répéta Arnold.

– Des cartes ! Les allégories du diable, peintes aux couleurs du diable, le noir et le rouge. Je n'exécuterai pas vos ordres. Dans l'intérêt de vos âmes, non, je ne ferai pas cela. Êtes-vous arrivé à votre âge sans avoir le sentiment de l'effroyable corruption des cartes à jouer ?

– Comme il vous plaira, répondit Arnold. Quand je partirai d'ici, vous me trouverez très éclairé sur l'effroyable folie de donner un pourboire au garçon.

– Dois-je entendre par là que vous tenez à vos cartes ? demanda Bishopriggs, qui trahit tout à coup une vive inquiétude sur ses intérêts menacés.

– Cela signifie que je tiens à mes cartes.

– Je proteste contre cette abomination, mais je n'ai pas dit que je ne pouvais trouver un jeu sous ma main. Quel est le dicton de mon pays ? « Celui qui veut aller au diable va au diable !... » Et chez vous : « Il faut bien aller au diable quand le diable y pousse. »

Sur cette excellente raison pour agir contre ses principes, maître Bishopriggs s'empressa de sortir pour aller chercher ce qu'on lui demandait.

Le buffet dans l'office contenait une collection d'objets de toute sorte, parmi lesquels il y avait un jeu de cartes. En cherchant les cartes, la main du premier garçon se trouva en contact avec un morceau de papier froissé. Il reconnut la lettre qu'il avait ramassée dans le petit salon quelques heures auparavant.

– Oui, oui, je ferai bien de jeter un regard là-dessus pendant que j'y pense, dit Bishopriggs. Les cartes peuvent arriver au salon portées par d'autres mains que les miennes.

Il les envoya, en effet, par son subordonné, ferma la porte de l'office et déplia avec soin le papier sur lequel étaient écrites les deux lettres.

Cela fait, il moucha sa chandelle et commença sa lecture par la lettre écrite à l'encre qui occupait les trois premières pages de la feuille de papier.

Elle contenait ce qui suit :

*Windygates, 12 août 1868.*

*Geoffrey Delamayn,*

*J'ai attendu avec l'espoir que vous auriez la pensée de vous échapper de la résidence de votre père pour venir me voir et j'ai attendu en vain. Votre conduite envers moi est de la cruauté et je ne la supporterai pas plus longtemps. Réfléchissez, dans votre propre intérêt, réfléchissez avant de pousser au désespoir la malheureuse femme qui a eu confiance en vous. Vous m'avez promis le mariage sur tout ce qu'il y a de sacré. Je réclame l'accomplissement de votre promesse. Je ne demande rien de moins que d'être ce que vous avez juré que je serai, ce que j'ai attendu d'être pendant tout ce temps si pénible à passer, ce que je suis devant le ciel, votre femme légitime. Lady Lundie donne une fête de jour ici, le 14. Je sais que vous avez reçu une invitation. Je compte que vous l'accepterez-Si je ne vous vois pas, je ne réponds pas de ce qui pourra arriver. Je suis décidée à ne pas endurer cette incertitude plus longtemps. Oh ! Geoffrey, rappelez-vous le passé ! Soyez équitable, soyez juste.*

*Votre femme qui vous aime,*

*ANNE SYLVESTRE*

Maître Bishopriggs s'arrêta. Son commentaire sur ce qu'il venait de lire fut des plus simples.

– Chaudes paroles, tracées à l'encre, de la part de la dame à l'adresse du gentleman !

Il parcourut de l'œil les quelques lignes écrites à la quatrième page et ajouta avec cynisme :

– Quelques mots un peu plus froids écrits au crayon de la part du gentleman à l'adresse de la femme ! C'est ainsi que va le monde, messieurs ! Depuis Adam jusqu'à nos jours, cela a toujours été ainsi dans ce monde !

La seconde lettre contenait ces mots :

*Chère Anne, appelé à l'instant à Londres près de mon père. Mauvaises nouvelles de lui reçues par le télégraphe. Restez où vous êtes, et je vous écrirai. Fiez-vous au porteur de ce mot. Sur mon âme, je tiendrai ma promesse.*

*Votre mari qui vous aime,*

*Geoffrey Delamayn.*

*Windygates, 14 août, 4 heures après midi. Pas un instant à moi : le train part à 4 h 30.*

C'était tout !

– Qui sont les gens du salon ?... L'une est-elle Anne Sylvestre et l'autre Geoffrey Delamayn ? se demanda maître Bishopriggs en repliant la lettre avec soin. Eh ! Messieurs !...

Bien interprété, qu'est-ce que tout cela peut signifier ?

Il se prépara un second mélange d'eau chaude et de *toddy* pour activer ses réflexions, et il s'assit, buvant à petits coups, tournant et retournant la lettre entre ses doigts goutteux. Il ne lui était pas facile de découvrir la véritable nature des relations existant entre la dame et le gentleman du salon. Ils pouvaient être ceux-là mêmes qui avaient écrit les lettres ou seulement leurs amis. Que décider ?

Dans la première hypothèse, le but de la femme semblait atteint ; car tous deux n'avaient-ils pas positivement déclaré être mari et femme, en sa présence et en la présence de la propriétaire de l'hôtel ? Dans la seconde hypothèse, cette corres-

pondance négligemment jetée de côté pouvait servir à un étranger… pouvait devenir de quelque utilité à un tiers.

Conformant ses actes à cette dernière façon de voir, maître Bishopriggs, dont l'expérience passée comme clerc dans l'étude de sir Patrick avait fait un homme d'affaires, prit une plume et de l'encre, et au dos de la lettre même inscrivit une nouvelle date avec un bref exposé des circonstances dans lesquelles il l'avait trouvée.

– Je ferai bien de garder ce document, pensa-t-il. Qui sait si on n'offrira pas un de ces jours une récompense pour le ravoir ? Eh ! eh ! cela vaudra peut-être un billet de 5 livres à un pauvre diable comme moi.

Sur cette agréable réflexion, il tira une petite boîte d'étain du fond du tiroir du buffet et y déposa la lettre volée pour qu'elle y restât cachée jusqu'au moment où l'occasion de s'en servir serait venue.

L'orage était de plus en plus violent, à mesure que la soirée avançait.

Dans le salon, Arnold avait fini de dîner et fait desservir. Il avait approché une petite table du sofa sur lequel Anne était couchée ; il battait les cartes et déployait toute son éloquence pour la décider à essayer d'une partie d'écarté comme moyen de distraire son attention du déchaînement de la tempête.

Par pure faiblesse, elle ne fit pas d'objection, et se relevant languissamment sur le sofa, elle répondit qu'elle essayerait de jouer.

« Rien ne peut rendre les choses pires qu'elles ne sont, se disait-elle avec désespoir, tandis qu'Arnold battait les cartes pour elle. Rien ne me justifierait d'infliger le contrecoup de mes tourments à ce bon et généreux garçon. »

Jamais deux joueurs plus inhabiles ne s'étaient assis devant une table de jeu. L'attention d'Anne s'égarait perpétuellement, et son compagnon était moins distrait, mais il n'avait guère plus d'expérience.

Anne retourna comme atout le neuf de carreau, Arnold regarda ses cartes et proposa. Anne refusa. Arnold annonça sans rien perdre de sa bonne humeur, qu'il voyait clairement maintenant comment faire pour perdre la partie. En effet, il joua, comme première carte, la dame d'atout !

Anne la prit avec le roi, qu'elle avait oublié d'annoncer. Elle joua le dix.

Arnold venait de découvrir le huit dans son jeu.

– C'est pitoyable, dit-il en fournissant sa carte. Un instant ! Vous n'avez pas annoncé le roi, je vous le marque ; cela vous fait deux... non, trois points. Je disais bien que je perdrai ; comment faire quelque chose avec le jeu que j'avais en main ? J'ai tout perdu maintenant, j'ai jeté mes atouts. À vous de jouer.

Anne regarda son jeu. Au même moment un éclair brilla dans la chambre à travers les volets fermés. Le tonnerre éclata au-dessus de la maison et la fit trembler jusqu'en ses fondements. Le cri de frayeur d'une voyageuse et le hurlement d'un chien se firent entendre aux étages supérieurs de l'auberge. Les nerfs d'Anne ne purent en supporter davantage, elle jeta les cartes sur la table et se leva :

– Je ne puis jouer davantage, dit-elle ; pardonnez-moi, j'en suis complètement incapable... Ma tête brûle !... J'étouffe !...

Elle se mit à marcher dans la pièce ; l'effet de l'orage sur ses nerfs était de redoubler ses alarmes ; ses appréhensions sur la fausse situation où elle et Arnold étaient engagés se changeaient en une véritable horreur pour cette situation qu'il n'était plus possible d'endurer. Rien ne pouvait les justifier de s'être exposés à des choses si graves. Ils avaient dîné ensemble comme

des gens mariés. Et maintenant, ils passaient la soirée ensemble, comme mari et femme.

– Oh ! Mr Brinkworth, dit-elle d'un ton suppliant, cherchez, par affection pour Blanche, cherchez. N'y a-t-il pas un moyen de sortir d'ici ?

Arnold rassemblait tranquillement les cartes.

– Encore Blanche, répondit-il avec un calme désespérant. Je me demande comment elle se trouve par un orage comme celui-ci.

Dans l'état de surexcitation où se trouvait Anne, cette réponse la rendit folle.

Elle tourna le dos à Arnold.

– Que m'importe ? s'écria-t-elle d'un air égaré. Je ne veux pas que ce mensonge dure plus longtemps. Je ferai ce que j'aurais dû faire d'abord. Quoi qu'il puisse en arriver, je dirai la vérité à la maîtresse de cette maison.

Elle avait ouvert la porte, et elle s'avançait déjà dans le corridor, quand elle s'arrêta et tressaillit violemment. Était-il vraiment possible, par ce temps effroyable, qu'elle eût entendu le bruit d'une voiture sur la route pavée qui passait devant l'auberge ?

D'autres l'avaient entendu, ce bruit. Bishopriggs passa devant elle, traînant ses pieds goutteux dans la direction de la porte extérieure. La voix criarde de la patronne fit retentir dans toute la maison ses exclamations de surprise, exprimées en pur écossais. Anne referma la porte du salon et se tourna vers Arnold, que la surprise avait fait lever de sa chaise.

– Des voyageurs ! s'écria-t-elle, à cette heure !

– Et par un pareil temps ! ajouta-t-il. Serait-ce Geoffrey ? demanda-t-elle en revenant à sa première illusion.

Arnold secoua la tête.

– Ce n’est pas Geoffrey.

Mrs Inchbare entra soudain dans la pièce. Les rubans de son bonnet volaient au vent, elle avait les yeux hagards, et ses os perçaient plus que jamais son corsage et sa peau.

– Eh ! madame, dit-elle à Anne, qui pensez-vous qui vient ici pour vous voir de Windygates et a été surpris par l’orage ?

Anne était hors d’état de parler ; Arnold posa la question pour elle.

– Qui est-ce ? répéta Mrs Inchbare. C’est la charmante jeune lady : miss Blanche en personne.

Un cri d’horreur impossible à retenir échappa à miss Sylvestre. L’hôtesse, heureusement, attribua ce cri à un éclair qui avait en même temps sillonné la pièce.

– Eh, madame ! Miss Blanche est assez brave pour ne pas pousser de tels cris pour un éclair ! La voici, l’aimable demoiselle !

Mrs Inchbare recula par déférence jusque dans le corridor. La voix de Blanche, appelant Anne, arriva jusqu’à eux. Anne prit Arnold par la main et la lui serra violemment.

– Partez ! murmura-t-elle.

Elle s’élança vers la cheminée et souffla les bougies. Un nouvel éclair brilla dans l’obscurité, et Blanche en personne apparut sur le seuil.

## 13

## BLANCHE

Mrs Inchbare fut la première personne qui fit acte d'initiative dans cette circonstance. Elle appela pour avoir des lumières et réprimanda sévèrement la servante pour n'avoir pas fermé la porte extérieure.

– Négligente que vous êtes, vous ne faites jamais rien de bien ! s'écria l'hôtesse, et le vent éteint les bougies.

La femme déclara, d'accord en cela avec la vérité, que la porte était très bien close. Une fâcheuse discussion aurait alors pu s'élever si Blanche n'avait pas détourné l'attention de Mrs Inchbare. La réapparition de la lumière montra la jeune fille mouillée de la tête aux pieds et les bras jetés autour du cou d'Anne.

Mrs Inchbare mit tout à coup sur le tapis la question de l'urgence qu'il y avait pour la jeune dame à changer de vêtements, ce qui fournit enfin à Anne l'occasion de regarder autour d'elle sans être observée. Arnold avait pu s'échapper avant que les bougies eussent été rallumées.

Blanche regardait piteusement sa robe.

– Bon Dieu ! je répands l'eau de toutes parts et, en vous embrassant, je vous ai toute mouillée. Prêtez-moi quelques vêtements secs. Vous ne le pouvez pas ?... Mrs Inchbare, que vous suggère votre expérience ? Qu'ai-je de mieux à faire ? Me mettre au lit pendant que mes vêtements sécheront ? ou faire un em-

prunt dans votre garde-robe, quoique vous soyez plus grande que moi de toute la tête... oh ! de deux fois la tête !

Mrs Inchbare disparut à l'instant pour aller faire un choix dans sa garde-robe. Dès que la porte se fut fermée sur elle, Blanche à son tour regarda par toute la chambre. Les droits de l'affection s'étant exercés déjà, les droits de la curiosité demandaient à être satisfaits maintenant.

– Quelqu'un a passé près de moi, dans l'obscurité, murmura-t-elle. Était-ce votre mari ?... Je meurs du désir de lui être présentée, et à propos, ma chère, quel est votre nom de dame ?

Anne répondit froidement :

– Attendez un peu, je ne puis encore vous entretenir à ce sujet.

– Êtes-vous malade ? demanda Blanche.

– J'ai les nerfs un peu surexcités.

– Y aurait-il eu quelque chose de désagréable entre vous et mon oncle ? Vous l'avez vu, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Vous a-t-il transmis mon message ?

– Il m'a transmis votre message... Blanche ! Vous lui aviez promis de rester à Windygates. Pourquoi, au nom du ciel, êtes-vous venue ici ce soir ?

– Si vous aviez la moitié de la tendresse que j'ai pour vous, Anne, vous ne me poseriez pas cette question. J'ai essayé de tenir ma promesse... mais je ne l'ai pas pu. Tout allait bien tant que mon oncle était là, invoquant l'autorité qu'il tient de la loi... pendant que lady Lundie était en fureur, que les chiens aboyaient, que les portes s'ouvraient et se fermaient avec violence, que toute la maison était en rumeur. Mais quand mon

oncle fut parti, quand vinrent les teintes grises et le silence d'une soirée pluvieuse, et quand le calme se fut rétabli dans la maison, ce n'était plus supportable. La maison... sans vous... c'était une tombe. Si j'avais eu Arnold près de moi, tout se serait bien passé, mais j'étais livrée à moi-même. Songez à cela ! Pas une âme à qui parler. Il n'y a pas de choses horribles qui puissent vous arriver, que mon imagination ne m'ait présentées, ma chère Anne. J'allais dans votre chambre vide, je regardais vos malles faites : c'est ce qui a tranché la question. Je descendis précipitamment l'escalier... entraînée, positivement entraînée, par une impulsion plus forte que toute volonté humaine. Comment faire autrement, je le demande à toute personne raisonnable, comment faite autrement ? Je cours aux écuries et je trouve Jacob. Je lui dis : « Attelez le poney à la voiture, il faut que je sorte. Peu importe s'il pleut... vous venez avec moi. » J'ai dit cela tout d'une haleine. Jacob s'est conduit comme un ange, je suis parfaitement certaine que Jacob mourrait pour moi si je le lui demandais. En ce moment, il boit un grog pour se préserver d'un rhume, et cela sur mon ordre. La voiture a été attelée en deux minutes et nous partons. Lady Lundie, ma chère, est tout accablée dans sa chambre... trop de sels volatils ! Je la déteste. La pluie augmentait. Je n'y pensais pas ; Jacob n'y pensait pas non plus. Le poney n'y pensait pas davantage. Tous deux étaient gagnés par mon impatience... le poney lui-même. Le tonnerre s'est fait entendre, mais alors nous étions aussi près de Craig Fernie que de Windygates, sans compter que vous étiez ici et point là-bas. Les éclairs étaient tout à fait effrayants sur le marais. Si j'avais eu l'un des grands chevaux, il aurait eu peur ; mais le poney secouait sa jolie petite tête et poussait en avant. Il aura de la bière, du son avec de la bière dedans... j'en ai donné l'ordre. Quand il aura fini, nous emprunterons une lanterne, nous irons aux écuries pour l'embrasser. En attendant, ma chère, me voilà ici, toute trempée, détail sans importance, et décidée à calmer mes inquiétudes à votre sujet. Anne, je n'aurais pas dormi cette nuit.

Elle fit tourner le visage d'Anne, tout en continuant de parler, vers la lumière des bougies.

Mais elle changea de ton dès qu'elle vit ce pauvre visage.

– Je savais bien, dit-elle, que jamais vous ne m'auriez fait un secret de l'événement le plus intéressant de votre vie ; que jamais vous ne m'auriez écrit une lettre aussi froide et aussi guindée que celle que vous avez laissée dans votre chambre, s'il n'y avait pas quelque chose qui allât mal ! Je me suis dit tout cela sur le moment, et je vois que je ne m'étais pas trompée ! Pourquoi s'est-il échappé de cette chambre, à la faveur de l'obscurité, comme s'il avait peur d'être vu ?... Anne !... Anne !... que vous est-il arrivé ? Pourquoi me recevez-vous ainsi ?

À ce moment critique, Mrs Inchbare reparut, avec le plus beau choix de vêtements que sa garde-robe pût offrir. Anne saisit avec empressement cette heureuse interruption. Elle prit une bougie et ouvrit la route vers la chambre à coucher.

– Changez d'abord de vêtements, dit-elle, nous causerons après.

La porte de la chambre était à peine refermée depuis une minute, qu'un coup discret y fut frappé. Après avoir fait signe à Mrs Inchbare de ne pas interrompre les services qu'elle rendait à Blanche, Anne passa vivement dans le salon dont elle referma la porte derrière elle. À son immense soulagement, elle se trouva seulement en face du discret Bishopriggs.

– Que voulez-vous ? demanda-t-elle.

Le clignement du bon œil de Bishopriggs indiqua qu'il était chargé d'un message de nature tout à fait confidentielle. La main de Bishopriggs tremblait un peu, et son haleine était chargée d'exhalaisons alcooliques. Il sortit lentement de sa poche un petit billet.

– De qui vous savez ! dit-il sur le ton plaisant, une petite lettre d'amour de celui qui vous est cher ! La demoiselle, là, dans la chambre à coucher, ne doit pas savoir qui est celui qui vous a ensorcelée. Je vois tout. Vous ne pouvez pas me mettre un bandeau sur les yeux. J'ai eu mes faiblesses dans mon temps. Eh ! il est sain et sauf, le réprouvé ! J'ai veillé à ses petites aises. Je suis un père pour lui, aussi bien que pour vous. Rapportez-vous-en à Bishopriggs. Quand la pauvre humanité éprouve le besoin qu'on lui passe une main caressante sur le dos, rapportez-vous-en à Bishopriggs.

Pendant que le sage de Craig Fernie débitait ces consolantes paroles, Anne lisait ces quelques lignes tracées sur un chiffon de papier. Elles étaient, en effet, signées d'Arnold et contenaient ce qui suit :

*Je suis dans le fumoir de l'auberge, c'est à vous de décider si je dois y rester. Je ne crois pas que Blanche pourrait être jalouse. Si je savais comment expliquer ma présence sans trahir la confiance que vous et Geoffrey avez placée en moi, je ne resterais pas un moment de plus loin d'elle. Cela m'est bien pénible ! Mais d'un autre côté je ne veux pas rendre votre situation plus difficile. Pensez à vous d'abord. Je vous laisse toute liberté d'action. Vous n'avez qu'à dire au porteur : « Attendez », et je comprendrai que je dois rester où je suis, jusqu'à ce que je reçoive de vos nouvelles.*

Anne leva les yeux sur le messager.

– Priez-le d'attendre, dit-elle, je lui répondrai un mot.

– Avec bien des témoignages d'amour et des baisers, suggéra Bishopriggs, comme complément nécessaire du message. Eh ! c'est aussi simple que le b.a.-ba pour un homme de mon expérience. Vous ne trouverez jamais entre vous un meilleur intermédiaire que votre pauvre serviteur Samuel Bishopriggs. Ah ! je vous comprends tous les deux.

Il frotta de son index le bout de son nez flamboyant et sortit.

Sans hésiter un instant, Anne ouvrit la porte de la chambre avec la résolution d'épargner à Arnold le nouveau sacrifice qu'il s'imposait, en avouant toute la vérité à Blanche.

– Est-ce vous ? demanda Blanche.

Au son de sa voix, Anne recula comme une coupable.

– Je suis à vous dans un moment, répondit-elle en refermant la porte.

Non ! il ne fallait pas risquer cela !

Quelque chose dans la question de Blanche, quelque chose peut-être aussi sur le visage de la jeune fille, avertissait Anne et lui ferma la bouche. La chaîne de fer du destin se fit encore sentir et la réduisit une fois de plus sans miséricorde à l'odieuse et dégradante nécessité du mensonge.

Pouvait-elle avouer à Blanche la vérité sur elle et sur Geoffrey ? et sans cet aveu, pouvait-elle expliquer et justifier la présence d'Arnold, et ce tête-à-tête ? Honteuse confession à faire à une innocente jeune fille !

Et puis, c'était risquer de compromettre fatalement Arnold aux yeux de Blanche, d'éveiller un scandale dans l'auberge...

Voici les dangers auxquels elle s'exposait en parlant, en suivant le premier mouvement de son cœur, en disant : Arnold est ici.

Il n'y avait pas à y songer. Quoi qu'il lui en pût coûter alors et quoi qu'il pût arriver, si tout se découvrait plus tard, Blanche devait être tenue dans l'ignorance de la vérité, Arnold devait rester caché jusqu'à son départ.

Anne rouvrit la porte pour la seconde fois et entra.

Blanche avait suspendu les soins de sa toilette, elle était en communication confidentielle avec Mrs Inchbare. Au moment où Anne revint dans la chambre, Blanche questionnait l'hôtesse au sujet de l'invisible mari de son amie.

– Dites-moi ! quel air a-t-il ?

– Nous ne devons pas vous distraire de vos occupations plus longtemps, dit vivement Anne à Mrs Inchbare. Je rendrai à miss Lundie les petits services dont elle a besoin.

Ainsi arrêtée tout net, la curiosité de Blanche fit volte-face et essaya d'une autre route ; elle s'adressa bravement à elle-même.

– Il faut que je sache quelque chose sur lui, dit-elle. Est-il timide devant les étrangers ? Je vous ai entendu causer à voix basse avec lui, de l'autre côté de la porte. Êtes-vous jalouse, Anne ? Avez-vous peur que je le fascine dans le charmant costume où me voici ?

Blanche, dans la plus belle robe de Mrs Inchbare, une robe de soie montante, à l'ancienne mode, de la nuance appelé vert bouteille, rattachée par en haut avec des épingles et traînant en longue queue par-derrière, avec un petit châle orange sur les épaules et un torchon noué autour de sa tête, en façon de turban, pour sécher ses cheveux, était à la fois la plus étrange et la plus jolie caricature qu'on pût voir.

– Pour l'amour du ciel ! s'écria-t-elle gaiement, ne dites pas à votre mari que je suis dans les vêtements de Mrs Inchbare. Je veux lui apparaître soudain, sans qu'un mot l'ait averti du nom de celle qui figure sous cet accoutrement. Ah ! Je n'aurais rien à désirer au monde, si Arnold pouvait me voir !

En regardant dans la glace, elle y aperçut le visage d'Anne qui s'y reflétait derrière le sien, et elle tressaillit.

– Qu’avez-vous ? demanda-t-elle. Votre visage me fait peur.

Il était inutile de prolonger cette situation pénible et ce fatal malentendu. Le seul parti à prendre était de mettre un terme à toutes les questions de Blanche. Quelque fortement convaincue que fût Anne de la nécessité d’agir ainsi, sa longue habitude de sincérité vis-à-vis de Blanche la fit reculer devant l’obligation de lui mentir en face.

« Je puis écrire cela, pensa-t-elle, je ne puis le dire, quand Arnold est ici, sous le même toit qu’elle ! »

Écrire !

En revenant sur ce mot, une idée soudaine la frappa. Elle ouvrit la porte de la chambre à coucher et invita Blanche à la suivre dans le salon.

– Encore parti ! s’écria Blanche qui promenait un regard tout autour de la chambre vide. Anne, il y a quelque chose d’étrange dans tout ceci. Il n’est pas juste, il n’est pas bien, de me refuser votre confiance, après que nous avons vécu comme deux sœurs toute notre vie.

Anne soupira douloureusement et l’embrassa sur le front.

– Vous connaîtrez tout ce que je ne puis… tout ce que je n’ose vous dire, fit-elle tendrement. Ne m’adressez pas de reproches. J’en souffre plus que vous ne pouvez le penser.

Elle alla vers la table et revint avec une lettre à la main.

– Lisez cela, dit-elle en la tendant à Blanche.

Blanche vit son nom sur l’adresse écrite de la main de son amie.

– Qu’est-ce que cela signifie ? demanda-t-elle.

– Je vous ai écrit après le départ de sir Patrick, répondit Anne. Je voulais faire en sorte que ma lettre vous arrivât demain, à temps pour prévenir les imprudences que votre inquiétude pouvait vous pousser à commettre. Tout ce que je puis vous dire est écrit là. Épargnez-moi le tourment de parler. Lisez, Blanche !

– Une lettre de vous... à moi !... quand nous sommes ensemble... quand nous sommes toutes deux seules dans la même chambre !... C'est plus que de la cérémonie, Anne, c'est comme s'il y avait une querelle entre nous. Pourquoi serait-ce un tourment pour vous que de me parler ?

Les yeux d'Anne s'abaissèrent sur le tapis ; elle étendit le doigt et montra la lettre. Blanche brisa le cachet.

Elle passa rapidement sur les premières phrases, toute son attention se concentra sur le second paragraphe.

*Et maintenant, ma chérie, vous vous attendez à ce que je m'excuse de la surprise et de la peine que je vous ai causées, en vous expliquant quelle est ma situation réelle et en vous disant tous mes plans d'avenir.*

*Chère Blanche !*

*Ne me croyez pas infidèle à l'affection que nous nous sommes vouées l'une à l'autre. Ne croyez pas qu'il y ait quoi que ce soit de changé dans mes sentiments pour vous. Croyez seulement que je suis une femme malheureuse, dans une terrible position, qui me force, bien malgré moi, à garder le silence... même vis-à-vis de vous, ma sœur de mon cœur, la personne au monde qui m'est la plus chère ! Un temps peut venir où il me sera possible de tout vous dire. Oh ! que de soulagement pour moi ! À présent, il faut me taire, et nous devons rester séparées. Dieu sait ce qu'il m'en coûte pour écrire ce mot ! Je pense à ces chers anciens jours qui sont passés. Je me rappelle la promesse que j'ai faite, à votre mère, d'être votre sœur*

*aînée, à votre mère qui a été un ange du ciel pour la mienne. Tout cela me revient à la pensée en ce moment et me brise le cœur. Mais il faut qu'il en soit ainsi, ma chère et bien-aimée Blanche, il le faut. Je vous écrirai souvent. Je penserai à vous, ma chérie, nuit et jour, jusqu'au temps plus heureux où nous pourrons nous retrouver ensemble. Que Dieu vous protège, ma bien-aimée, et qu'il me vienne en aide !*

Blanche traversa la pièce en silence, se dirigeant vers le sofa sur lequel Anne était assise et resta un moment debout à la regarder. Puis elle s'assit et appuya sa tête sur l'épaule de son amie. Tristement et tranquillement, elle mit la lettre dans son corsage, prit la main d'Anne et la baisa.

– Toutes mes questions ont reçu leurs réponses, ma chère. J'attendrai votre moment.

Cela était dit avec douceur et générosité.

Anne fondit en larmes.

La pluie tombait toujours, mais l'orage touchait à sa fin.

Blanche quitta le sofa et, allant à la fenêtre, ouvrit les volets pour regarder au-dehors. Elle revint soudain auprès d'Anne.

– Je vois des lumières, dit-elle, les lumières d'une voiture à travers l'obscurité qui couvre le marais. On envoie de Windygates à ma poursuite. Rentrez dans votre chambre. Il n'est pas impossible que lady Lundie se soit décidée à venir elle-même.

L'état ordinaire des relations entre les deux amies était complètement renversé. Anne était comme une enfant entre les mains de Blanche. Elle se leva et sortit.

Restée seule, Blanche retira la lettre de son corsage et la relut, tout en attendant l'arrivée de la voiture.

Cette seconde lecture la confirma dans la résolution qu'elle avait prise mentalement, tandis qu'elle était assise sur le sofa d'Anne, résolution destinée à amener dans l'avenir de plus sérieux résultats qu'il ne lui était aisé de le prévoir. Sir Patrick était la seule personne qu'elle connût, sur la discrétion et sur l'expérience de laquelle elle pût implicitement se reposer. Elle était donc décidée, dans l'intérêt d'Anne, à mettre son oncle dans sa confidence et à lui dire tout ce qui s'était passé à l'auberge.

« J'obtiendrai d'abord mon pardon, pensait-elle, et alors je verrai s'il pense comme moi, quand je lui aurai tout dit au sujet d'Anne. »

La voiture s'arrêta, et Mrs Inchbare introduisit dans sa maison, non pas lady Lundie, mais la femme de chambre de cette dame.

La relation faite par cette femme de ce qui était arrivé à Windygates fut assez brève. Lady Lundie, comme de raison, ne s'était pas trompée sur la cause du départ de Blanche dans sa voiture.

Elle avait ordonné à l'instant qu'on attelât un autre véhicule avec l'intention de se mettre elle-même à la poursuite de sa belle-fille. Mais les agitations et les tourments de la journée l'avaient trouvée sans force suffisante. Elle avait été saisie par une de ces crises de vertiges et d'étourdissements auxquelles elle était toujours sujette après une violente irritation, et toute désireuse qu'elle fût, pour plus d'une raison, de se rendre elle-même à l'auberge, elle avait été forcée, en l'absence de sir Patrick, de charger du soin de se mettre à la poursuite de Blanche sa femme de chambre, dans l'âge et le bon sens de laquelle elle pouvait avoir toute confiance.

Cette femme, voyant l'état du temps, avait eu la judicieuse pensée d'apporter un carton contenant ce qui était nécessaire à Blanche pour changer de vêtements. En présentant le carton à

Blanche, elle ajouta, avec tout le respect qui lui était dû, qu'elle avait plein pouvoir de sa maîtresse pour se rendre au pavillon de chasse et remettre l'affaire entre les mains de sir Patrick.

Cela dit, elle laissa à sa jeune maîtresse le soin de décider si elle consentait ou non à retourner à Windygates dans les circonstances présentes.

Blanche prit le carton et rejoignit Anne dans la chambre à coucher, afin de s'habiller.

– Je vais trouver au retour une bonne querelle, dit-elle à Anne, mais une querelle n'est pas une nouveauté, dans mes relations avec lady Lundie. Cela ne m'inquiète pas, Anne… je ne suis inquiète que de vous. Puis-je être sûre d'une chose… c'est que vous resterez ici pour le moment ?

Le pire qui pouvait arriver à l'auberge était arrivé. Il n'y avait rien à gagner, maintenant, et il y avait tout à perdre, à quitter l'endroit où Geoffrey avait promis de lui écrire. Anne répondit qu'elle se proposait de demeurer à l'auberge.

– Vous promettez aussi de m'écrire ?

– Oui.

– S'il y a quelque chose que je puisse faire pour vous…

– Il n'y a rien, ma chérie.

– Il peut survenir quelque chose. Si vous avez besoin de me voir, vous pouvez venir à Windygates, sans crainte d'être découverte. Venez à l'heure du lunch, passez par le potager et entrez par la porte-fenêtre dans la bibliothèque. Vous savez aussi bien que moi qu'il n'y a personne dans la bibliothèque à cette heure. Ne dites pas que c'est impossible. On ne sait pas ce qui peut arriver. J'attendrai dix minutes chaque jour la chance de vous voir. C'est convenu. Il est aussi convenu que vous m'écrirez. Avant que je ne parte, ma chérie, tâchons de songer à l'avenir.

À ces mots, Anne secoua soudain la torpeur qui l'accablait, saisit Blanche dans ses bras et la pressa avec énergie contre son sein.

– Serez-vous toujours dans l'avenir ce que vous êtes aujourd'hui pour moi ? demanda-t-elle vivement. Un temps ne viendra-t-il pas où vous arriverez à me haïr ?

Elle prévint toute réponse à ces craintes étranges et poussa Blanche vers la porte.

– Nous avons passé d'heureuses années ensemble, ajouta-t-elle en lui envoyant un adieu de la main, remercions-en Dieu et reposons-nous en Lui pour le reste.

Elle ouvrit la porte de la chambre à coucher et appela la femme de chambre, qui était dans le salon.

– Miss Lundie vous attend, dit-elle.

Blanche lui serra la main et la quitta.

Anne attendit un peu dans la chambre, écoutant le bruit de la voiture qui s'éloignait. Ce bruit alla en diminuant. Quand tout se fut éteint dans le silence de la nuit, elle resta encore quelques instants absorbée dans ses pensées ; puis revenant à elle tout à coup, elle se précipita dans le salon et tira le cordon de la sonnette.

– Je deviendrai folle, s'écria-t-elle, si je reste seule ici.

Bishopriggs lui-même sentit la nécessité de garder le silence, lorsqu'il se trouva en face de la jeune femme.

– J'ai besoin de lui parler. Envoyez-le-moi immédiatement.

Bishopriggs comprit et se retira.

Arnold entra.

– Est-elle partie ?

– Elle est partie. Elle n'aura pas de soupçons contre vous quand elle vous reverra. Je ne lui ai rien dit. Ne me demandez pas les raisons qui m'y ont déterminée.

– Je n'ai pas le désir de vous les demander.

– Fâchez-vous contre moi si vous voulez.

– Je n'ai pas le désir de me fâcher contre vous.

Sa manière de parler, son air étaient ceux d'un autre homme. Après s'être assis tranquillement devant la table, il appuya sa tête sur sa main et garda le silence. Anne demeura muette de surprise.

Elle s'approcha et se mit à l'observer avec curiosité. Dans quelque disposition d'esprit que soit une femme, elle sent toujours l'influence d'un changement inattendu dans les manières d'un homme lorsque cet homme l'intéresse.

Il n'en faut pas chercher la cause dans les variations de son humeur, et il est bien plus probable qu'on en doive trouver l'explication dans cette abnégation noble et tendre qui est une des plus grandes vertus des femmes et leur éternel honneur. Petit à petit, le charme tout féminin du visage d'Anne reparut lentement au milieu même de sa tristesse.

La noblesse innée de la nature féminine répondait à cet appel inconscient qu'elle lisait sur les traits d'Arnold. Elle toucha l'épaule du jeune homme.

– Cette épreuve a été bien dure pour vous, dit-elle, et le blâme doit retomber sur moi. Faites un effort pour me pardonner, Mr Brinkworth. J'en éprouve un chagrin sincère. Je voudrais de tout mon cœur pouvoir vous consoler.

– Merci, miss Sylvestre. Ce n'était pas bien agréable de me cacher de Blanche, comme si j'avais eu peur d'elle, et cela m'a fait réfléchir peut-être pour la première fois de ma vie. Ne son-

gez plus à cela, c'est fini maintenant. Puis-je faire quelque chose pour vous ?

– Que comptez-vous faire cette nuit ?

– Ce que je me suis toujours proposé : remplir mon devoir envers Geoffrey. Je lui ai promis de venir vous voir au milieu de vos embarras ici et de pourvoir à votre sûreté jusqu'à son retour. Je ne puis arriver à ce but, avec certitude, qu'en gardant les apparences et en passant la nuit dans ce salon. Lorsque nous nous reverrons, j'espère que ce sera dans de plus agréables circonstances. Je serai toujours heureux de penser que j'ai pu vous être utile. Selon toutes probabilités, je serai parti demain matin bien avant que vous ne soyez levée.

Anne lui tendit la main pour prendre congé de lui. Il n'y avait à revenir sur rien de ce qui était arrivé. Le temps des avis et des remontrances était passé.

– Vous n'aurez pas obligé une ingrate, dit-elle. Un jour peut venir, Mr Brinkworth, où il me sera possible de le prouver.

– J'espère que non, miss Sylvestre. Adieu et bonne chance !

Elle se retira dans sa chambre. Arnold ferma la porte du salon et s'étendit sur le sofa pour y passer la nuit.

La matinée était superbe, l'air délicieux après l'orage.

Arnold était parti, comme il l'avait promis, avant qu'Anne fût sortie de sa chambre. On savait dans l'auberge qu'une importante affaire l'appelait à l'improviste dans le Sud. Maître Bishopriggs avait reçu une généreuse rémunération et Mrs Inchbare avait été informée que l'appartement était loué pour une semaine, au moins.

La marche des événements semblait désormais devoir être plus tranquille. Arnold était en route pour se rendre dans son

domaine ; Blanche était en sûreté à Windygates ; la résidence d'Anne à l'auberge était assurée.

Mais que faisait Geoffrey ?

Sa conduite était subordonnée à une question de vie ou de mort dont on attendait la solution à Londres.

Et Anne ne savait rien !...

Si lord Holchester vivait, Geoffrey était libre de revenir en Écosse et de se marier secrètement avec elle. Si lord Holchester mourait, Geoffrey était libre de faire venir Anne et de l'épouser publiquement à Londres.

Mais pouvait-elle compter sur Geoffrey ?

Elle se rendit sur la terrasse devant l'auberge. La brise fraîche du matin soufflait avec force. Une longue procession de gros nuages blancs traversait le ciel ; le soleil tantôt s'obscurcissait, tantôt reparaissait dans son éclat radieux.

Une lumière blanche et une ombre bleuâtre se succédaient sur la surface du marécage, comme les alternatives de crainte et d'espoir dans l'esprit d'Anne Sylvestre, pendant qu'elle méditait sur son destin.

Elle quitta la place, fatiguée d'interroger l'impénétrable avenir, et rentra dans l'auberge.

En traversant la salle, elle consulta la pendule.

L'heure de l'arrivée du train du comté de Perth à Londres était passée.

Geoffrey et son frère étaient à ce moment en route pour se rendre à la demeure de lord Holchester.

# TROISIÈME SCÈNE

## *LONDRES*

# 14

# ÉCRIRE OU NE PAS ÉCRIRE

Les domestiques de lord Holchester, le sommelier à leur tête, veillaient à la porte extérieure, attendant l'arrivée de Mr Julius Delamayn. L'apparition des deux frères sembla les bien surprendre. Julius, seul, interrogea le sommelier ; Geoffrey, se tenant à l'écart, se contentant d'écouter.

– Mon père est-il vivant ?

– Sa Seigneurie, je suis heureux d'avoir à vous l'annoncer, a étonné les docteurs, monsieur. Il est revenu à lui, la nuit dernière, d'une façon merveilleuse. Si les choses continuent pendant quarante-huit heures comme elles vont maintenant, la guérison de Sa Seigneurie est certaine.

– Quelle était sa maladie ?

– Une attaque de paralysie, monsieur. Quand Madame vous a envoyé un télégramme en Écosse, les docteurs l'avaient condamné.

– Ma mère est-elle chez elle ?

– Sa Seigneurie est chez elle *pour vous*, monsieur.

Le sommelier appuya d'une façon toute spéciale sur ce : *pour vous*. Julius se tourna vers son frère. Ce changement favorable qui s'était produit dans l'état de lord Holchester rendait, pour le moment, la position de Geoffrey délicate.

L'entrée de la maison lui avait été formellement interdite.

Sa seule excuse, pour braver cet arrêt prohibitif, reposait sur la croyance que son père était mourant. En présence de la tournure des choses, ses ordres reprenaient toute leur force. Les domestiques, exposés à perdre leurs places, regardaient alternativement Mr Geoffrey et le sommelier. Les regards du sommelier allaient de Mr Geoffrey à Mr Julius. Geoffrey regardait son frère.

Il se fit un silence embarrassant. La position du second fils dans la maison était celle d'un animal sauvage, dont on pouvait se débarrasser, sans aucun risque personnel, à la condition de savoir bien s'y prendre.

Geoffrey résolut fièrement le problème.

– Que l'un de vous ouvre la porte, dit-il, à l'un des valets de pied, et je sors.

– Attendez un instant, dit son frère, ce serait un triste désappointement pour notre mère d'apprendre que vous êtes venu ici et que vous êtes parti sans la voir. Nous ne sommes pas dans des circonstances ordinaires, Geoffrey ; montons ensemble, je prends tout sur moi.

– Du diable si je prends rien sur moi ! répliqua Geoffrey. Ouvrez la porte.

– Attendez ici, en tous cas, insista Julius, et jusqu'à ce que je vous envoie un message.

– Envoyez votre messager à l'Hôtel Nagle. Je suis chez moi à l'Hôtel Nagle... Je ne suis pas chez moi ici.

Cette discussion fut interrompue par l'apparition d'un petit terrier qui, voyant des étrangers, se mit à aboyer de toute sa force. Or, un silence absolu dans toute la maison avait été recommandé par les docteurs, et tous les domestiques, cherchant à saisir l'animal pour le faire taire, ne faisaient que doubler le bruit.

Geoffrey résolut également ce problème à sa façon et d'une manière décisive.

Il profita du moment où le chien passait devant lui et lui porta un coup de sa lourde botte. Le petit animal s'abattit sur place avec un gémissement douloureux.

– Le chien favori de madame ! s'écria le sommelier. Vous lui avez brisé les côtes, monsieur.

– Je l'ai empêché d'aboyer, vous voulez dire, répliqua Geoffrey. La peste soit de ses côtes !

Il se tourna vers son frère.

– Cela tranche la question, dit-il sur le ton plaisant. Je ferai mieux de remettre le plaisir de voir cette chère maman à la première occasion. Ta, ta... Julius, vous savez où me trouver. Venez dîner... Nous vous donnerons, à l'Hôtel Nagle, un filet qui fera de vous un homme.

Il sortit, le grand valet de pied regarda passer Sa Seigneurie avec un respect qui n'avait rien d'affecté. Il l'avait vu en public, à la fête annuelle de la Société chrétienne des pugilistes, les fameux gants aux mains. Il aurait battu le plus fort d'entre tous ceux de l'antichambre et l'aurait mis à deux doigts de la mort, en trois minutes.

Le portier le salua bien bas et ouvrit la porte.

Tout l'intérêt et toute l'attention de cette valetaille étaient maintenant concentrés sur Geoffrey. Julius monta l'escalier pour se rendre chez sa mère, sans qu'on fît la moindre attention à lui.

On était au mois d'août, les rues étaient désertes, le plus mauvais vent régnait ce jour-là, c'est-à-dire un vent chaud soufflant de l'est. Geoffrey lui-même semblait subir cette influence énervante, tandis que son cab le conduisait de la demeure de son père à l'Hôtel Nagle.

Il ôta son chapeau, déboutonna son gilet, alluma son éternelle pipe ; il grommelait et marmottait entre ses dents dans les courts moments où il cessait de fumer.

N'était-ce bien que l'influence du vent d'est qui arrachait à Geoffrey ces signes de malaise ?

N'était-ce pas aussi quelque secrète anxiété d'esprit venant en aide aux méchantes conditions atmosphériques de cette journée ?

Certes, il éprouvait quelque chose, et ce quelque chose tenait dans un nom...

Anne !

Quel parti devait-il prendre vis-à-vis de la malheureuse femme qui attendait de ses nouvelles à l'auberge d'Écosse ?

Écrire ou ne pas écrire ? Telle était la question.

Point de difficultés matérielles pour adresser une lettre à Anne à l'auberge de Craig Fernie. Elle avait décidé que s'il était nécessaire de donner son nom avant l'arrivée de Geoffrey, elle déclarerait s'appeler « Mrs » au lieu de « miss » Sylvestre. Une lettre à l'adresse de Mrs Sylvestre devait donc lui parvenir sans lui créer d'embarras.

Le doute n'était pas là.

Geoffrey hésitait entre ces deux possibilités : informer Anne ce jour-là même par la poste, qu'un intervalle de quarante-huit heures devait se passer avant que le rétablissement de son père pût être considéré comme certain, ou attendre jusqu'à l'expiration de ces deux jours et se laisser guider par le résultat.

Tout en discutant avec lui-même pendant sa course en cab, il décida que le plus sage était de temporiser avec Anne, mais de lui faire cependant connaître l'état des choses.

Arrivé à l'hôtel, il s'assit pour écrire ; le doute le reprit, et il déchira sa lettre. Le doute lui revint, il recommença à écrire, et doutant encore, il déchira sa seconde lettre, se dressa sur ses pieds et fit éclater une série de jurons qui ne s'impriment pas, s'écriant qu'il ne pourrait, quand il s'agirait de sa vie, décider ce qui était le mieux, d'écrire ou de ne pas écrire !

Dans cet embarras, ses instincts tout physiques lui firent chercher un soulagement dans un remède physique.

– Mon esprit est dans un nuage, se dit-il. Je vais prendre un bain.

C'était un bain très compliqué qui se prenait dans plusieurs pièces avec vingt applications et procédés divers. Il nagea, il plongea, il se reposa dans une baignoire d'eau chaude. Il se mit sous un réservoir et fit tomber une cataracte d'eau froide sur sa tête. On l'étendit sur le dos, on l'étendit sur le ventre ; il fut massé, pétri par les mains osseuses de praticiens accomplis. Il sortit de cette épreuve le corps lisse, frais, rose, magnifique.

De retour à son hôtel, il se remit à la table, chargée de tout ce qu'il fallait pour écrire ; mais, chose extraordinaire, l'indécision le reprit encore, le bain ne l'avait pas terrassée ! Cette fois, il rejeta toute la faute sur Anne.

– Cette femme infernale sera ma perte, dit-il, en prenant son chapeau. Il faut que j'essaie des haltères.

La poursuite de ce nouveau remède, pour stimuler un esprit engourdi, le conduisit à un établissement tenu par le professeur de gymnastique qui avait l'honneur de l'entraîner quand il devait prendre part aux luttes athlétiques du sport.

– Un cabinet particulier et les haltères ! s'écria Geoffrey. Les plus lourds que vous ayez !

Il dépouilla de ses vêtements la partie supérieure de son corps et se mit à l'œuvre, tenant deux énormes poids dans

chaque main, les levant, les abaissant, les dirigeant en arrière et en avant, avec toutes les variétés de mouvements qu'il était possible d'exécuter, jusqu'au moment où ses muscles magnifiques semblèrent prêts à percer sa peau délicate.

Cependant, ses esprits animaux s'éveillaient.

Ce violent exercice enivrait l'homme fort. Dans son excitation, il jurait, invoquait le tonnerre et les éclairs, la mort et le sang pour répondre aux compliments que lui prodiguaient le professeur de gymnastique et son fils.

– Une plume, de l'encre, et du papier ! cria-t-il d'une voix tonnante quand il se sentit enfin las. Mon esprit est débarrassé maintenant, je vais pouvoir écrire.

Il termina cette fois sa lettre ; une minute de plus aurait suffi pour la faire porter à la poste ; mais, dans le cours de cette minute, la maudite indécision reprit encore possession de son âme. Il rouvrit le pli, relut le billet et le déchira encore.

– Je ne sais pas ce que je dis, s'écria-t-il en fixant ses gros yeux bleus sur le professeur de gymnastique. Éclairs et tonnerre ! Mort et sang ! Envoyez chercher Crouch.

Crouch, connu et respecté partout où la virilité anglaise est connue et respectée, était un boxeur en retraite. Il apparut porteur du troisième et dernier remède que connut l'Honorable Mr Geoffrey Delamayn pour éclaircir les idées, c'est-à-dire deux gants de boxe dans un sac.

Le gentleman et le boxeur professionnel mirent les gants et se placèrent en face l'un de l'autre dans la pose classique du pugilat.

– Pas de plaisanterie, songez-y, grommela Geoffrey. Combattez comme si vous étiez dans le ring, avec des paris à gagner.

Nul ne savait mieux que le grand et terrible Crouch ce que signifiait un combat sérieux et quels coups on pouvait donner,

même avec ces armes inoffensives en apparence : une paire de gants rembourrés.

Il parut, mais ne fit que paraître, prêt à se conformer au désir de son client. Geoffrey le récompensa de sa gracieuse condescendance en lui portant un coup qui l'étendit par terre.

Le grand et terrible Crouch se releva sans avoir rien perdu de son calme.

– Bien touché, monsieur, dit-il, essayez maintenant avec l'autre main.

Geoffrey n'était pas aussi maître de lui. Il menaça le boxeur de lui retirer son patronage si celui-ci ne se décidait pas à frapper aussi rudement qu'il le pourrait, quand il en trouverait l'occasion.

Le héros de cent combats céda devant cette terrible perspective.

– J'ai une famille à soutenir, fit-il observer. Puisque vous le voulez absolument, monsieur, voilà !

Ces mots furent suivis de la chute de Geoffrey, chute si lourde qu'elle fit trembler la maison. Le gentleman se remit sur ses pieds en un instant ; il n'en avait pas encore assez.

– Pas au corps ! cria-t-il, frappez à la tête. Éclairs et tonnerre ! Mort et sang ! Frappez à la tête !

L'obéissant Crouch frappa donc à la tête.

Tous les deux reçurent et donnèrent des coups qui auraient étourdi, sinon tué, plus d'un membre du monde civilisé. Les gants du boxeur s'abattirent alternativement comme une masse, avec un bruit horrible à entendre, tantôt sur le côté gauche, tantôt sur le côté droit de la tête de son patron jusqu'au moment où Geoffrey lui-même se déclara satisfait.

– Cela suffit. Je me sens l'esprit décidément libre et dégagé, dit-il.

Il secoua la tête deux ou trois fois, se fit frictionner comme un cheval par le professeur de gymnastique, but un grand verre de bière et recouvra sa bonne humeur comme par magie.

– Vous voulez la plume et l'encre, maintenant ? demanda le gymnaste.

– Non. J'ai chassé les vapeurs qui m'obscurcissaient le cerveau. Au diable la plume et l'encre ! Je vais à la recherche de quelque camarade, et nous irons au théâtre.

Il quitta l'établissement dans les plus heureuses conditions de calme mental. Sous la stimulante application des gants de Crouch, sa grossière intelligence avait secoué sa torpeur, et son cerveau fonctionnait enfin à merveille.

Écrire à Anne ?

Il n'y avait qu'un imbécile qui pût songer à écrire à une telle femme sans y être forcé. Au contraire, attendre les chances que les quarante-huit heures pourraient amener, et alors lui écrire ou l'abandonner selon que les événements en décideraient, c'était bien plus simple.

Grâce à Crouch, Geoffrey voyait clair à présent.

Aussi s'éloigna-t-il dans les plus aimables dispositions pour aller dîner avec ses camarades et passer la soirée au spectacle.

## 15

# À MARIER

Les quarante-huit heures passèrent, sans qu'il y eût de communications personnelles entre les deux frères.

Julius, résidant dans la maison de son père, envoyait à Geoffrey, à l'hôtel, des bulletins écrits de la santé de lord Holchester.

Le premier bulletin portait :

*Cela va bien, les docteurs sont satisfaits.*

Le deuxième était plus affirmatif :

*Cela va parfaitement, les docteurs sont pleins d'espoir.*

Le troisième était le plus explicite de tous :

*Je dois voir mon père dans une heure. Les docteurs répondent de sa guérison. Comptez que je lui glisserai quelques bonnes paroles pour vous, si je le puis. Attendez-vous à recevoir de mes nouvelles.*

Le visage de Geoffrey se rembrunit à la lecture du troisième bulletin : il demanda de nouveau les odieux objets nécessaires pour écrire. Il n'y avait plus de doute à conserver, maintenant, sur la nécessité de communiquer avec Anne.

Le rétablissement de lord Holchester le remettait dans la même position critique où il s'était trouvé à Windygates.

Empêcher Anne de commettre un acte de désespoir, qui le mêlerait à un scandale public et serait la ruine des espérances qu'il pouvait fonder sur les dispositions de son père à son égard, était une fois encore la seule politique prudente à suivre.

Sa lettre, du commencement à la fin, contenait une vingtaine de mots.

*Chère Anne, j'apprends seulement à l'instant que mon père a franchi le torrent. Restez où vous êtes, je vous écrirai.*

Après avoir fait jeter à la poste cette épître laconique, Geoffrey alluma sa pipe et attendit le résultat de la conversation de lord Holchester avec son fils aîné.

Julius trouva son père changé d'une façon alarmante, mais néanmoins en possession de toutes ses facultés.

Incapable de répondre à la pression de la main de son fils, incapable même de se retourner dans son lit sans aide, le vieux légiste avait pourtant l'œil aussi vif, l'esprit aussi ferme et aussi lucide que jamais. Sa grande ambition avait toujours été de voir Julius au Parlement. Or, Julius se présentait à l'élection dans le comté de Perth, par ordre exprès de son pair, en ce moment même. Lord Holchester aborda les questions politiques avant que son fils aîné eût eu le temps de s'asseoir à son chevet.

– Bien obligé, Julius, pour vos félicitations. Les gens de ma sorte ne meurent pas facilement. Voyez Brougham et Lindhurst ! Vous ne pouvez pas être appelé encore à la Chambre haute. Il faut commencer à la Chambre des communes, comme je le désirais. Quelles sont vos chances avec vos commettants ? Dites-moi exactement où vous en êtes et comment je dois m'employer pour vous.

– Assurément, monsieur, vous n'êtes pas encore suffisamment rétabli pour vous occuper d'affaires.

– Si fait, je suis très suffisamment rétabli. J'ai besoin d'une chose sérieuse qui m'occupe. Mes pensées commencent à faire un retour sur le passé et sur des événements qu'il vaut mieux oublier.

Une soudaine contraction passa sur son visage livide. Il arrêta son regard sur son fils et aborda brusquement une nouvelle question.

– Julius, reprit-il, avez-vous jamais entendu parler d'une jeune femme nommée Anne Sylvestre ?

Julius répondit négativement. Sa femme et lui avaient échangé des cartes avec lady Lundie et ils s'étaient excusés de ne pouvoir accepter son invitation à la fête de jour.

Tous deux ignoraient complètement la composition du cercle de famille à Windygates.

– Prenez note de ce nom, continua lord Holchester, Anne Sylvestre. Son père et sa mère sont morts. J'ai connu son père autrefois. On a mal agi avec sa mère. Cela a été une triste affaire. J'y ai repensé pour la première fois depuis bien des années. Si la fille est vivante et de ce monde, elle doit se rappeler notre nom. Venez-lui en aide, Julius, si jamais elle a besoin d'assistance et si elle s'adresse à vous.

De nouveau, son pâle visage se contracta douloureusement. Comment sa pensée l'avait-elle ramené au souvenir de cette soirée d'été mémorable, à la villa de Hampstead ? Avait-il revu, dans ses rêves de malade, l'épouse abandonnée, s'évanouissant à ses pieds ?

– Revenons à votre élection, dit-il d'un ton impatient. Mon esprit n'est pas accoutumé à rester inactif. Donnez-lui de quoi se nourrir.

Julius exposa sa situation aussi clairement et aussi brièvement qu'il lui fut possible. Le père ne trouva rien à reprendre à

cet exposé. Seulement, il ne pouvait approuver l'absence de son fils du champ de bataille.

Il blâma lady Holchester de l'avoir appelé à Londres. Il se fâcha de la présence de son fils à son chevet, au moment où Julius devait agir auprès de ses électeurs.

– C'est inopportun, Julius, dit-il avec vivacité. Ne devriez-vous pas comprendre cela de vous-même ?

Il était convenu entre Julius et sa mère qu'il profiterait de la première occasion favorable pour risquer une allusion à Geoffrey ; cette occasion se présentait, il la saisit sur l'heure.

– Ce n'était pas inopportun pour moi, monsieur, répliqua-t-il, ni pour mon frère non plus. Geoffrey était également inquiet à votre sujet. Il est venu avec moi à Londres.

Lord Holchester regarda son fils aîné avec une expression de surprise quelque peu railleuse.

– Ne vous ai-je pas déjà dit, répliqua-t-il, que mon esprit n'avait été nullement affecté par ma maladie ? Geoffrey inquiet à mon sujet ! L'inquiétude est une émotion du monde civilisé ; cependant, l'homme à l'état sauvage est incapable de la ressentir.

– Mon frère n'est pas un sauvage, monsieur.

– Il a généralement l'estomac bien garni, et sa peau est couverte de linge et de vêtements au lieu d'être tatouée avec de l'ocre rouge et enduite d'huile. En cela, certainement, votre frère est civilisé. Sous tous les autres rapports, votre frère est un sauvage.

– Je comprends ce que vous voulez dire, monsieur. Mais il y a quelque chose à objecter en faveur du genre de vie de Geoffrey. Il exerce son courage et sa force. Le courage et la force sont de belles qualités dans leur genre.

– Excellentes qualités, quand on les prend pour ce qu'elles valent. Mais prenez la peine de défier Geoffrey d'écrire une seule phrase dans un anglais acceptable, et vous verrez si le courage ne lui manque pas. Mettez-le devant des livres, pour se préparer à prendre ses degrés, et tout fort qu'il est, il tombera malade rien qu'à les voir. Vous désirez que je reçoive votre frère. Rien ne pourra m'y déterminer, jusqu'à ce que son genre de vie, comme vous dites, ait complètement changé. Or, je n'ai pour cela qu'un seul espoir. Il est dans l'ordre des choses possibles que l'influence d'une femme sensée, jouissant des avantages de naissance et de fortune capables de forcer le respect, même d'un sauvage, puisse produire son effet sur Geoffrey. S'il désire retrouver libre le chemin de cette maison, qu'il commence d'abord par se rouvrir l'accès de la bonne société, et amenez-moi pour plaider sa cause, une belle fille que votre mère et moi nous puissions respecter et recevoir. Quand cela arrivera, je commencerai à reprendre quelque foi en Geoffrey. Jusque-là, ne faites plus intervenir le nom de votre frère dans nos entretiens. Revenons à votre élection. J'ai quelques conseils à vous donner avant que vous repartiez, et vous ferez bien de partir ce soir même. Relevez-moi un peu sur mes oreillers. Je parlerai avec plus de facilité ayant la tête haute.

Son fils le releva sur ses oreillers et le supplia de nouveau de se ménager. Ce fut inutile. Nulle remontrance ne pouvait ébranler la volonté de fer de l'homme qui s'était frayé un chemin à travers les rangs épais du monde politique jusqu'à la position élevée à laquelle il était parvenu.

Impotent, livide, à peine arraché aux étreintes de la mort, il était là, cloué dans son lit, mais cherchant à faire glisser dans l'esprit de son fils les leçons de cette expérience dont les distinctions mondaines qu'il avait conquises étaient le fruit.

Pas un conseil ne fut omis, pas une précaution ne fut oubliée, qui pouvait guider Julius dans les sentiers difficiles de la

politique, que lord Holchester avait parcourus lui-même d'un pas si habile et si sûr.

Une heure et plus s'était passée avant que l'indomptable vieillard eût senti se clore ses yeux fatigués. Il consentit enfin à prendre quelque nourriture et à se livrer au repos, mais ses dernières paroles, qu'il avait peine à articuler, furent encore la glorification des manœuvres de partis et de lutte politique.

– C'est une grande carrière, disait-il. Je regrette la Chambre des communes, Julius. Il n'est rien que je regrette autant.

Redevenu libre, Julius alla tout droit du chevet de lord Holchester au boudoir de lady Holchester.

– Votre père a-t-il dit quelque chose au sujet de Geoffrey ?

Telle fut la première question de la mère lorsqu'il entra dans la chambre.

– Mon père laisse à Geoffrey une dernière chance, Geoffrey veut la saisir.

Le visage de lady Holchester se rembrunit.

– Je sais, dit-elle, avec un air désappointé, sa dernière chance est de travailler pour prendre ses degrés. Rien à espérer, mon cher Julius, absolument rien à espérer !... S'il demandait seulement quelque chose de plus facile... quelque chose qui dépendît de moi...

– Cela dépend de vous, chère mère, interrompit Julius. Le croirez-vous ?... La dernière chance de Geoffrey se résume dans un mot : mariage !

– Oh ! Julius, c'est trop beau pour être vrai !

Julius répéta les propres paroles de son père. Lady Holchester sembla rajeunir de vingt ans en l'écoutant. Quand il eut cessé de parler, elle sonna.

– Qui que ce soit qui vienne, je n'y suis pour personne, dit-elle au domestique.

Puis se tournant du côté de Julius, elle l'embrassa et lui fit place sur le sofa à côté d'elle.

– Geoffrey saisira cette chance, dit-elle gaiement, j'en réponds. J'ai déjà dans ma pensée trois femmes parmi lesquelles il y en aura bien une qui pourra lui convenir. Asseyez-vous, mon cher, examinons soigneusement ensemble laquelle des trois pourra le plus probablement avoir quelque attrait pour Geoffrey et répondre le mieux à l'idéal que votre père se fait d'une belle-fille. Quand nous aurons pris une décision, n'écrivez pas, allez vous-même trouver Geoffrey à son hôtel.

La mère et le fils entrèrent en consultation et, innocemment, semèrent les germes des terribles événements qui allaient se produire.

# 16

# GEOFFREY EN PUBLIC

L'après-midi était bien avancée et lady Holchester n'avait pas encore fait de choix pour Geoffrey. Les instructions de Julius n'étaient pas assez complètes pour lui permettre d'ouvrir des négociations matrimoniales, à l'Hôtel Nagle, avec son frère.

– Ne le quittez pas que vous n'ayez obtenu sa promesse.

Tels furent les derniers mots de lady Holchester quand Julius partit enfin pour sa mission.

– Si Geoffrey ne saute pas sur ce que je vais lui offrir, répondit son fils, je conviendrai avec mon père que son cas est désespéré, et je finirai, comme lui, par ne plus m'occuper de ce fou.

C'était un langage bien énergique de la part de Julius. Il n'avait jamais été aisé de faire sortir de son calme le tempérament égal et discipliné du fils aîné de lord Holchester.

Jamais deux hommes ne furent plus différents l'un de l'autre que ne l'étaient ces deux frères. Il est triste de reconnaître ces dissemblances entre deux êtres unis si étroitement par les liens du sang.

Julius cultivait son intelligence. Cet Anglais dégénéré pouvait digérer les livres et ne pouvait digérer la bière. Il pouvait apprendre les langues et n'avait jamais pu apprendre à ramer. Il s'adonnait à un vice exotique : le goût de la musique et des instruments de musique, et il ne pouvait acquérir le talent naturel

à tout Anglais de reconnaître un bon cheval à première vue. Jeté dans la vie, Dieu sait comment, sans biceps et sans livre de paris, il avouait publiquement, au sein de la société anglaise, qu'il ne considérait pas les aboiements d'une meute de chiens de chasse comme la plus belle harmonie du monde. Voyageant dans les pays étrangers, il était capable de regarder une montagne dont personne n'avait encore atteint le sommet sans croire un seul instant son honneur d'Anglais engagé à en accomplir l'ascension.

De telles gens peuvent et doivent exister parmi les races inférieures du Continent. Remercions le Ciel de ce que l'Angleterre n'a jamais été et ne sera jamais la patrie de ces vulgaires êtres-là.

Arrivé à l'Hôtel Nagle, et ne trouvant à qui parler dans le hall, Julius s'adressa à la jeune personne qui se tenait derrière le comptoir. Mais cette personne lisait quelque chose de si intéressant dans un journal du soir qu'il ne put se faire entendre d'elle.

Il entra dans le café.

Le garçon, dans son coin, était absorbé dans la lecture d'un autre journal. Trois messieurs, à trois tables différentes, étaient plongés dans trois autres gazettes. Tous continuèrent de lire sans faire attention à la présence d'un étranger. Julius osa enfin déranger le garçon, en lui demandant Mr Geoffrey Delamayn.

À ce nom illustre, le garçon releva la tête en tressaillant.

– Êtes-vous le frère de Mr Delamayn, monsieur ?

– Oui.

Les trois messieurs devant leurs tables relevèrent la tête en tressaillant aussi. Les rayons de la célébrité tombés tout à coup sur le frère de Geoffrey en faisaient un personnage.

– Vous trouverez Mr Geoffrey, dit le garçon avec une sorte d'exaltation enthousiaste, à la taverne Cock and Bottle, dans Putney.

– J'espérais le trouver ici. J'ai rendez-vous avec lui à cet hôtel.

Le garçon ouvrit de grands yeux et regarda Julius d'un air de profond étonnement.

– N'avez-vous pas appris la nouvelle, monsieur ?

– Dieu sauve mon âme ! s'écrièrent en chœur les trois messieurs.

Et ils offrirent leurs trois journaux.

– Qu'y a-t-il ? demanda Julius.

– Ce qu'il y a ! répéta le garçon d'une voix caverneuse, la chose la plus effroyable qui soit arrivée de mon temps. C'en est fait, monsieur, de la course à pied de Fulham, Tinkler est *gone stale.*

Les trois messieurs retombèrent gravement sur leurs sièges et répétèrent :

– Tinkler est *gone stale.*

Un homme qui se trouve en face d'un grand désastre national et qui ne le comprend pas doit retenir sa langue s'il est avisé et s'éclairer tout seul sans demander à d'autres des lumières qui le feraient passer pour ignorant. Julius prit le journal des mains du garçon et s'assit pour faire, si cela était possible, deux découvertes.

Il s'agissait pour lui de déterminer d'abord ce que c'était que Tinkler, et si c'était un nom d'homme ; il s'agissait ensuite de savoir ce qu'on veut dire de quelqu'un lorsqu'on dit qu'il est *gone stale.*

Il trouva sans peine la nouvelle. Elle était imprimée en gros caractères et suivie d'une appréciation personnelle de l'auteur de l'article sur les faits pris dans un certain sens, appréciation elle-même suivie d'une troisième appréciation également personnelle et prise dans un autre sens. De plus amples particularités et de nouvelles considérations personnelles étaient promises pour une édition supplémentaire.

Le journaliste aurait voulu tirer tous les canons de l'Angleterre pour annoncer le malheur de Tinkler au peuple anglais à genoux devant le livre de paris national.

Dépouillés de toute exagération, les faits étaient assez simples. Une fameuse association athlétique du Nord avait défié une fameuse association athlétique du Sud. Les exercices habituels de sport consistaient à courir, à sauter, à manier des marteaux de forgeron, à lancer des balles de cricket et autres exercices du même genre. Le tout devait être couronné par une course à pied d'une longueur considérable et hérissée d'obstacles.

Or, Tinkler était le meilleur coureur du Sud. Tinkler était porté dans une quantité innombrable de livres de paris comme devant gagner toujours. Mais soudain les poumons de Tinkler avaient souffert une grave atteinte dans le cours de son entraînement. La perspective d'assister à une grande course à pied, et, chose plus importante encore, la perspective de perdre ou de gagner de grosses sommes en paris avait été ravie aux yeux de l'Angleterre. Le Sud ne pouvait fournir un second adversaire digne du Nord, avec la seule ressource de l'association. Les associés avaient embrassé d'un coup d'œil le monde athlétique... Il n'existait qu'un homme pouvant remplacer Tinkler ; et il était bien douteux que cet homme consentît à se mettre en avant dans de telles circonstances...

Le nom de cet homme, Julius le lut avec horreur : c'était Geoffrey Delamayn !

Un profond silence continuait de régner dans le café. Julius déposa le journal sur la table et regarda autour de lui.

Le garçon s'était retranché dans un coin, tenant à la main son crayon et un livre de paris.

Les trois messieurs étaient penchés à leurs trois tables, sur leurs livres de paris tous les trois.

– Faites un effort et décidez-le, monsieur ! s'écria le garçon d'un ton lamentable, lorsque le frère de Mr Delamayn se leva pour quitter le café.

– Faites un effort et décidez-le, répétèrent, comme un écho, les trois messieurs.

Julius héla un cab et dit au conducteur affairé, armé, lui aussi, d'un crayon et d'un livre de paris, de le mener à la taverne Cock and Bottle, dans Putney.

Le cocher, à ces mots, parut transfiguré. Il n'était plus besoin de le presser. Le cab partit de toute la vitesse du cheval.

À mesure que Julius avançait, il voyait se produire sur son passage les signes d'une grande agitation nationale. De toutes les bouches, on entendait sortir le nom de Tinkler. Les cœurs populaires, surtout dans les tavernes, étaient en suspens. Y avait-il chance, oui ou non, de remplacer Tinkler ?

La scène devant la taverne était vraiment émouvante ; les vauriens de Londres eux-mêmes semblaient consternés et demeuraient sans cris sous l'influence de cette calamité nationale.

L'inévitable homme au tablier, qui vend des noix et des sucreries dans les foules, faisait son commerce en silence et trouvait peu de gens, ceci soit dit à l'honneur de la nation, qui eussent le cœur à croquer des noix dans un tel moment.

La police était présente en grand nombre et sympathisait avec le peuple. Cela était touchant à voir.

Julius déclina son nom. Ce fut une ovation soudaine :

– Son frère ! criait-on ! oh ciel ! son frère !...

Le peuple l'entoura, le peuple lui donna des poignées de mains, le peuple appela les bénédictions du ciel sur sa tête.

Julius était à demi suffoqué, quand la police vint le délivrer et le conduisit sain et sauf dans le havre privilégié de l'autre côté de la porte intérieure de la taverne.

À son entrée, un bruit assourdissant retentit aux étages supérieurs. Une voix cria :

– Observez-vous !

Un homme sans chapeau se frayait un chemin parmi la foule qui encombrait l'escalier, en criant :

– Hurrah !... Hurrah !... Il a promis !... Il est inscrit pour la course !...

Et ce cri fut répété par des centaines de voix. Un tonnerre d'acclamations éclata parmi le peuple au dehors. Les reporters des journaux luttèrent de vitesse pour sortir de l'auberge, se précipiter dans les cafés, et porter la nouvelle à l'impression.

La main du maître de la taverne qui donnait le bras à Julius, le long de l'escalier, tremblait d'émotion.

– Son frère, messieurs, son frère ! dit-il.

À ces mots magiques, un passage s'ouvrit au milieu de la foule. À ces mots magiques, la porte close de la chambre du conseil s'ouvrit toute grande : Julius se trouvait au milieu des athlètes de son pays natal, assemblés en parlement.

Est-il besoin de les décrire ? La description que nous avons faite de Geoffrey s'applique à tous. Il y a à peu près autant de variété dans une réunion d'athlètes anglais que dans un troupeau de moutons anglais. Julius, regardant autour de lui, vit le

même homme avec le même costume, la même santé, la même force, le même ton, les mêmes goûts, les mêmes habitudes, la même conversation et les mêmes idées, si ce sont des idées...

Le bruit était étourdissant, l'enthousiasme à la fois ridicule et terrifiant. Geoffrey avait été enlevé à force de bras, lui et sa chaise, et placé sur la table de manière à être vu de toute l'assemblée.

Ils chantaient, ils dansaient, ils criaient, ils juraient autour de lui ; on lui adressait des petits mots de tendresse et tous ces géants reconnaissants avaient des larmes dans les yeux.

– Cher vieux !... Glorieux !... noble !... splendide !... admirable garçon !

Ils l'étreignaient dans leurs bras, lui passaient la main sur le dos, lui serraient les doigts à les broyer ; ils faisaient saillir et palpaient ses muscles. Ils baisaient les nobles jambes qui devaient courir dans la glorieuse course.

À l'extrémité de la salle, ceux à qui il était matériellement impossible de s'approcher du héros s'occupaient comme ils pouvaient, à des exploits de force et se portaient des défis.

Hercule n° 1 se faisait de la place en jouant des coudes et se courbait par terre ; mais Hercule n° 2 l'enlevait avec ses dents. Hercule n° 3 saisissait le tisonnier et le tordait sur bras, Hercule n° 4, à son tour, s'emparait des pincettes et les brisait sur son cou. La destruction du mobilier et la démolition de la maison allaient suivre cette fureur sacrée, quand les yeux de Geoffrey tombèrent par hasard sur Julius. Sa voix, appelant vigoureusement son frère, éveilla soudain l'attention de l'assemblée et donna un nouveau cours à ce farouche enthousiasme.

– Hurrah pour son frère ! Un, deux, trois !

Le frère fut enlevé sur les épaules des hercules.

Geoffrey s'avança au-dessus des têtes jusqu'à l'autre bout de la salle.

– Doucement, les enfants, doucement ! disait-il.

Et le héros prit Julius par le collet. Le héros le déposa sur la table. Le héros, chauffé à blanc par son triomphe accueillait joyeusement ce pauvre petit intrus par une volée de jurons.

– Éclairs et tonnerre ! Mort et sang ! Qu'est-ce qui arrive, Julius, qu'est-ce qui arrive ?

Julius recouvra sa respiration et répara le désordre de ses habits. Le tranquille petit homme, qui avait tout juste assez de force musculaire pour prendre un dictionnaire sur les rayons d'une bibliothèque, et qui ne connaissait d'autre entraînement que celui qui résulte de l'étude du violon, loin de paraître décontenancé par la rude réception qui lui était faite, ne semblait pas en éprouver d'autre sentiment que celui d'un absolu mépris.

– Vous n'êtes pas effrayé ; n'est-ce pas ? dit Geoffrey. Nos compagnons sont d'une nature un peu brutale, mais ils ont de bonnes intentions.

– Je ne suis pas effrayé, répondit Julius. Je me demande seulement, quand les écoles et les universités produisent une collection de ruffians comme ceux-ci, ce que dureront les écoles et les universités anglaises.

– Songez où vous êtes, Julius ! ils vous jetteraient par la fenêtre s'ils vous entendaient.

– Ils ne feraient alors que confirmer mon opinion sur eux.

L'assemblée qui voyait, mais n'entendait pas ce colloque entre les deux frères, devint inquiète sur le sort de la course future.

Un terrible rugissement somma Geoffrey de déclarer s'il survenait quelque chose de nouveau. Après avoir calmé ces en-

ragés, Geoffrey se tourna de nouveau vers son frère et lui demanda d'un ton moins aimable ce que diable il venait faire à la taverne.

– J'ai quelque chose à vous dire avant de retourner en Écosse, répondit Julius. Notre père consent à vous offrir une dernière chance de vous remettre bien avec lui. Si vous ne la saisissez pas, ma porte vous sera fermée comme la sienne.

Rien n'est plus remarquable que le sens pratique et la possession de soi-même que fait voir le jeune homme de nos jours, en toute conjoncture où ses intérêts sont enjeu. Au lieu de s'irriter du ton que son frère prenait avec lui, Geoffrey descendit à l'instant du piédestal de gloire sur lequel il était perché, et se remit sans combat entre les mains qui tenaient sa destinée, c'est-à-dire sa bourse.

Cinq minutes après, l'assemblée s'était séparée sur les assurances qu'il lui avait renouvelées de prendre part à la hideuse course et les deux frères étaient enfermés ensemble dans un des cabinets particuliers de l'établissement.

– Expliquez-vous ! dit Geoffrey, et ne soyez pas long.

– Je ne vous demande que peu de temps, répondit Julius. Je pars ce soir même par le train postal, et j'ai beaucoup de choses à faire avant l'heure de mon départ. Voici le fait en termes bien clairs. Notre père consent à vous revoir, si vous consentez à vous marier avec son approbation, et ma mère a découvert une femme pour vous. Naissance, beauté, fortune, tout vous est offert. Prenez cela et vous recouvrez votre position comme fils de lord Holchester. Refusez, et vous consommez votre ruine.

Ces nouvelles n'étaient pas, pour Geoffrey, de la nature la plus rassurante. Au lieu de répondre, il frappa du poing avec fureur sur la table en maudissant de tout cœur une certaine femme qu'il ne nommait pas.

– Je n'ai rien à voir dans les liaisons dégradantes que vous pouvez avoir formées, continua Julius. Je me borne à vous exposer la situation telle qu'elle est et à vous laisser libre de faire votre choix. La dame en question se nommait originairement miss Newenden, elle descend d'une des plus anciennes familles d'Angleterre. Elle est maintenant Mrs Glenarm, la jeune veuve et sans enfants du grand marchand de fer de ce nom. Naissance et fortune, je vous dis qu'elle réunit ces deux conditions. Son revenu annuel, bien clair et bien net, est de 10 000 livres. Mon père peut et voudra le porter à 15 000 livres, si vous êtes assez heureux pour la décider à vous épouser. Ma mère répond de ses qualités et ma femme l'a rencontrée dans notre maison de Londres. Elle est maintenant, à ce que j'ai appris, chez des amis en Écosse, et quand je serai de retour, j'aurai soin de lui envoyer une invitation. Il reste naturellement à voir si vous serez assez heureux pour produire sur elle une impression favorable. Pour le moment, vous ferez tout ce que mon père vous demande, en tentant seulement l'aventure.

Geoffrey écarta impatiemment ce côté de la question comme ne méritant pas d'être pris en considération.

– Si elle ne voit pas d'un bon œil un homme qui va courir dans la course à pied de Fulham, dit l'athlète, il ne manque pas de femmes qui la valent et qui auront meilleur goût. Là n'est pas la difficulté. Ne vous inquiétez pas de cela.

– Je vous le répète encore ; je n'ai rien à voir dans vos embarras, reprit Julius. Prenez le reste de la journée pour réfléchir à ce que je vous ai dit. Si vous vous décidez à accepter ma proposition, j'espère que vous me prouverez que vous avez le sens commun, en venant me trouver ce soir à la station. Nous repartirons ensemble pour l'Écosse. Vous compléterez votre visite interrompue chez lady Lundie – il importe à mes intérêts de vous voir traiter une dame qui occupe une grande position dans le pays avec le respect qui lui est dû –, et ma femme prendra soin des arrangements nécessaires avec Mrs Glenarm, avant votre

retour dans notre maison. Nous n'avons rien de plus à dire, et il n'y a pas nécessité à ce que je reste ici plus longtemps. Si vous venez me rejoindre ce soir à la station, votre belle-sœur et moi nous ferons tout pour vous aider. Si je repars seul pour l'Écosse, ne prenez pas la peine de me suivre. J'en ai fini avec vous.

Il serra la main de son frère et partit.

Resté seul, Geoffrey alluma sa pipe et fit appeler le maître de la taverne.

– Amenez-moi un bateau, dit-il, je vais me promener sur le fleuve pendant une heure. Mettez dedans quelques serviettes, il se peut que je me baigne.

– Ne vous montrez pas sur le devant de la maison, monsieur ! s'écria le brave homme. Si le peuple vous voit, il est dans une telle agitation que la police ne répond pas de l'ordre.

– Très bien ! je sortirai par-derrière.

Il fit quelques tours dans la pièce. Quelles difficultés n'avait-il pas à surmonter s'il voulait profiter de l'avenir doré que son frère entrouvrait devant lui !

La principale n'était pas le sport. Le comité lui avait promis de reculer le jour, s'il le désirait, et un mois d'entraînement dans les conditions physiques où il était, serait amplement suffisant. Avait-il personnellement quelque chose à objecter contre l'idée d'essayer ses chances vis-à-vis de Mrs Glenarm ?

Non !

Toutes les femmes lui convenaient, pourvu que son père fût satisfait ; l'argent arrange tout. Le seul obstacle qu'il allait rencontrer sur son chemin, c'était la femme qu'il avait déshonorée : Anne !

La seule difficulté insurmontable était la difficulté de s'entendre avec Anne.

– Nous verrons comme les choses se présenteront, se dit-il à lui-même, quand j'aurai remonté le fleuve !

Le maître de la taverne et l'inspecteur de police le firent sortir par la porte de derrière, inconnue de la populace qui l'attendait sur le devant de la maison. Les deux hommes restèrent sur le bord du fleuve quand il partit, admirant les longs, les puissants, faciles et beaux coups d'aviron qu'il donnait.

– Voilà ce que j'appelle la gloire et la fleur de l'Angleterre, dit l'inspecteur. Les paris sur lui ont-ils commencé ?

– Six contre quatre, dit le maître de la taverne, et il n'y a pas de preneurs.

Julius se rendit de bonne heure à la station dans la soirée.

– Que Geoffrey ne puisse pas trouver une excuse dans votre négligence s'il est en retard, lui avait dit sa mère.

La première personne que vit Julius en descendant de voiture fut Geoffrey, son billet pris et son bagage remis aux porteurs.

# QUATRIÈME SCÈNE

## *WYNDIGATES*

# 17

# TOUT PRÈS

La bibliothèque de Windygates était la plus grande et la plus belle pièce de la maison. Les deux grandes espèces sous lesquelles la littérature est ordinairement classée occupaient leur rang habituel : sur les rayons fixés contre les murs, les livres ayant le respect général de l'humanité, et qu'elle ne lit pas ; sur les tables distribuées dans les différentes parties de la salle, les livres, au contraire, que lit l'humanité et pour lesquels elle n'a pas de respect.

Dans la première classe, les livres des doctes anciens, les histoires, les essais des philosophes modernes, autrement dit la solide littérature qui est universellement estimée, mais sans enthousiasme. Dans la seconde classe, les romans du jour, autrement dit la littérature légère qui est universellement recherchée et hypocritement méprisée.

À Windygates, comme ailleurs, on considérait l'histoire comme de la haute littérature, parce qu'elle est censée rester fidèle à de hautes autorités, que nous connaissons peu, et la fiction, comme de la littérature légère parce qu'elle essaie de rester fidèle à la nature, que nous connaissons encore moins.

À Windygates, comme ailleurs, tout le monde était fort satisfait de soi si l'on pouvait se faire surprendre à consulter l'histoire, et plus ou moins honteux si l'on était pris à dévorer nos fictions.

Une particularité architecturale dans l'arrangement de la bibliothèque favorisait le développement de cette commune et curieuse forme de la stupidité humaine. Tandis qu'une rangée

de luxueux fauteuils dans les principales parties de la salle invitait les amateurs de solide littérature à se révéler dans l'accomplissement de leur glorieux labeur, une série de petites retraites abritées par de petits rideaux et des niches ouvertes dans le mur permettaient au gourmet de littérature légère de se cacher pour s'adonner à son bas appétit.

Au reste, tous les moindres accessoires de cette salle spacieuse et tranquille étaient aussi soignés et aussi bien entendus que l'esprit et les sens le pouvaient désirer. La littérature solide et la littérature légère, grands et petits écrivains, étaient admirablement éclairés par la belle et franche lumière du ciel que laissaient pénétrer à flots les grandes portes-fenêtres qui donnaient accès dans la salle.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis la fête donnée par lady Lundie dans ses jardins, et il s'en fallait d'une heure que le moment ne fût venu où la cloche sonnait pour annoncer le lunch.

La plupart des hôtes de Windygates étaient dans le jardin, jouissant d'une belle matinée de soleil, après quelques jours assombris par les brouillards. Deux gentlemen se trouvaient seuls dans la bibliothèque. C'étaient les deux gentlemen du monde qu'on pouvait le moins supposer avoir un motif légitime de se rencontrer dans un lieu de retraite littéraire. L'un était Arnold Brinkworth et l'autre, Geoffrey Delamayn.

Ils étaient arrivés tous deux à Windygates, le matin. Geoffrey avait fait le voyage de Londres avec son frère, par le train du soir précédent. Retenu dans son domaine au-delà du temps qu'il avait fixé par des cérémonies et des fêtes qu'il ne pouvait abréger sans offenser de braves et dignes gens, Arnold avait pris le train du matin, à la station la plus rapprochée de sa propriété.

Il était revenu chez lady Lundie comme il était parti de chez lady Lundie, en compagnie de son ami.

Après une courte entrevue avec Blanche, Arnold avait rejoint son ami dans la sûre retraite de la bibliothèque, pour épuiser ce qu'il leur restait à se dire au sujet d'Anne Sylvestre. Après avoir complété son récit sur ce qui s'était passé à Craig Fernie, il attendit naturellement ce que Geoffrey allait lui répondre ; mais, au grand étonnement d'Arnold, Geoffrey parut se disposer à quitter la bibliothèque sans prononcer un mot.

Arnold l'arrêta brusquement.

– Pas si vite, Geoffrey, dit-il. Je porte à miss Sylvestre autant d'intérêt qu'à vous. Maintenant que vous voilà de retour en Écosse, qu'allez-vous faire ?

Si Geoffrey avait dit la vérité, il aurait établi sa situation à peu près comme suit.

Il était décidé à abandonner Anne, dès le moment où il avait rejoint son frère pour revenir en Écosse avec lui. Mais il n'avait pas été plus loin. Comment il pourrait abandonner la femme qui s'était fiée à son honneur, sans que sa honteuse conduite fût mise au jour, c'était plus qu'il n'en savait.

Une vague idée de la tranquilliser tout en la trompant par un mariage qui ne serait pas un mariage lui avait passé par la tête pendant le voyage. Il s'était demandé si une machination de ce genre ne pouvait pas être aisément ourdie dans un pays notoirement connu pour les facilités offertes par ses lois sur le mariage... à la condition de les bien connaître.

Ce qui lui avait donné à penser que son savant frère, qui habitait l'Écosse, pourrait être facilement induit à lui dire innocemment ce qu'il avait besoin de savoir.

Il avait donc mis la conversation sur les mariages écossais en général afin de tenter l'aventure, mais Julius n'avait pas étudié la question.

En résumé, Geoffrey se trouvait maintenant en Écosse, sans autre moyen pour conquérir sa liberté que des accidents et le hasard, aidé par sa résolution bien prise d'épouser Mrs Glenarm.

Telle était la situation de son esprit quand il se vit retenu si vivement par Arnold, qui lui demandait ce qu'il entendait faire.

– Ce qu'il convient de faire, répondit-il effrontément ; cela ne peut pas faire de doute.

– Je suis heureux de vous entendre vous exprimer aussi catégoriquement, répondit Arnold. À votre place, j'aurais passé à l'étranger avec miss Sylvestre, ou peut-être aurais-je consulté sir Patrick.

Geoffrey lui lança un rapide coup d'œil.

– Consulter sir Patrick ? répéta-t-il, pourquoi ?

– Je n'aurais pas su comment me marier ici, répondit Arnold, et me trouvant en Écosse, je me serais adressé à sir Patrick parce que je le crois très versé dans toutes ces questions.

– En supposant que je ne voie pas aussi clairement que vous le pensez la route que je dois suivre, dit Geoffrey, me conseilleriez-vous de consulter ?...

– Sir Patrick... Assurément ! Il a passé sa vie dans la pratique des lois écossaises. Ne saviez-vous pas cela ?

– Non.

– Allons, suivez mon conseil ; adressez-vous à lui. Vous n'avez besoin de nommer personne. Vous pouvez dire que cela intéresse un ami.

L'idée était neuve et elle était bonne. Geoffrey regarda impatiemment vers la porte. Anxieux de faire de sir Patrick son in-

nocent complice, il fit une nouvelle tentative pour quitter la bibliothèque.

Mais ce fut encore en vain. Arnold avait d'autres questions à lui adresser et d'autres avis à lui donner.

– Comment avez-vous arrangé votre rencontre avec miss Sylvestre ? continua-t-il. Vous ne pouvez vous présenter à l'hôtel comme son mari, puisque c'est moi qu'on connaît comme tel. Où allez-vous la voir ? Elle est seule ; elle doit être fatiguée d'attendre, la pauvre fille. Pouvez-vous ménager les choses de manière à la voir demain ?

Après avoir regardé fixement Arnold, tandis qu'il parlait, Geoffrey partit d'un grand éclat de rire. Une anxiété désintéressée pour les peines d'une autre personne était un de ces sentiments raffinés que l'éducation musculaire ne l'avait pas rendu apte à comprendre.

– Eh ! dites donc, mon cher Arnold, vous semblez prendre un intérêt bien extraordinaire à miss Sylvestre. Vous n'en êtes pas vous-même tombé amoureux, n'est-ce pas ?

– Allons ! allons ! dit sérieusement Arnold, ni elle ni moi ne méritons d'être l'objet de semblables plaisanteries. J'ai fait un sacrifice pour vous obliger, cher Geoffrey, et elle aussi.

Le visage de Geoffrey redevint sérieux. Son secret était entre les mains d'Arnold, et son estime pour le caractère d'Arnold était fondée, sans qu'il en eût conscience, sur l'expérience qu'il avait du sien propre.

– Très bien, dit-il en manière d'excuse et de concession momentanée. Ce n'était de ma part qu'une plaisanterie.

– Plaisantez tant qu'il vous plaira, quand vous l'aurez épousée, répliqua Arnold. Jusque-là, la situation me paraît, à moi, assez sérieuse.

Il s'arrêta, réfléchit, et posa la main sur le bras de Geoffrey.

– Souvenez-vous, reprit-il, que vous ne devez souffler mot à âme qui vive de ma visite à l'auberge.

– Je vous ai déjà promis d'être muet. Que vous faut-il de plus ?

– Je suis inquiet, Geoffrey. J'étais à Craig Fernie, vous vous le rappelez, quand Blanche y est venue. Elle m'a raconté tout ce qui était arrivé, la pauvre chère enfant, dans la ferme persuasion que j'étais alors bien loin de là. Je ne pourrais plus la regarder en face, je le jure ! Que penserait-elle de moi si elle connaissait la vérité ? Je vous en prie, prenez bien garde ! prenez bien garde !

Geoffrey s'impatientait.

– Tout cela, vous me l'avez dit, répliqua-t-il, sur le chemin de la station jusqu'ici. À quoi bon y revenir ?

– Vous avez tout à fait raison, dit Arnold avec bonne humeur. Le fait est que je me sens bizarre, ce matin. Mon esprit est troublé de mauvais pressentiments, je ne sais pourquoi.

– Votre esprit ! répéta Geoffrey, avec un souverain mépris. C'est la chair et le corps qui ne sont pas en bon état. Vous dépassez d'une façon visible votre poids normal. Peste soit de l'esprit ! Un homme dans de bonnes conditions d'entraînement ne sait pas qu'il a un esprit. Exercez-vous à manier les haltères, à monter une côte en courant, avec un gros pardessus sur vos épaules. Suez-moi cela, Arnold, suez-moi cela !

Sur ce bon conseil, il se retourna pour la troisième fois avec l'intention de quitter la bibliothèque, mais la destinée semblait l'avoir condamné à y rester emprisonné tout le matin. Cette fois, ce fut un domestique qui se trouva sur son passage, un domestique porteur d'une lettre et d'un message. Cet homme attendit la réponse.

Geoffrey regarda la lettre. Elle était de l'écriture de son frère. Or, il avait laissé son frère à la jonction des deux lignes, il y avait de cela trois heures. Qu'est-ce que Julius pouvait avoir à lui dire ?

Il ouvrit la lettre. Julius lui apprenait que la fortune se prononçait déjà en sa faveur. Il avait reçu des nouvelles de Mrs Glenarm dès son arrivée chez lui.

Cette dame était venue rendre visite à sa femme pendant son court séjour à Londres. Celle-ci l'avait invitée à venir passer quelque temps chez elle et Mrs Glenarm avait accepté l'invitation pour les premiers jours de la semaine.

*Les premiers jours de la semaine*, écrivait Julius, *cela veut dire demain. Présentez vos excuses à lady Lundie et prenez soin de ne pas l'offenser. Dites-lui que des raisons de famille, que vous avez l'espoir de pouvoir lui révéler bientôt, vous obligent à avoir encore recours à son indulgence. Et venez demain nous aider à recevoir Mrs Glenarm.*

Geoffrey lui-même tressaillit en se voyant dans la nécessité de prendre une décision soudaine. Anne connaissait la demeure de son frère. Si, ne sachant où le trouver ailleurs, elle apparaissait dans cette maison et venait le demander en présence de Mrs Glenarm ! Il donna au porteur du message l'ordre d'attendre, disant qu'il voulait envoyer une réponse par écrit.

– De Craig Fernie ? dit Arnold en montrant du doigt la lettre que tenait son ami.

Geoffrey releva la tête avec humeur et il ouvrait la bouche pour répondre à cette allusion si inopportune à Anne Sylvestre, quand une voix appelant Arnold se fit entendre de l'intérieur et annonça l'arrivée d'une troisième personne dans la bibliothèque.

La conférence secrète des deux jeunes gens était terminée.

# 18

# PLUS PRÈS ENCORE

Blanche s'avança d'un pas léger.

– Que faites-vous ici ? demanda-t-elle à Arnold.

– Rien. J'allais justement vous aller chercher dans le jardin.

– Le jardin est insupportable ce matin.

En disant cela, elle s'éventait avec son mouchoir et, remarquant pour la première fois la présence de Geoffrey, elle ne prit pas du tout la peine de cacher l'ennui qu'elle en éprouvait.

« Attendez que je sois mariée, pensa-t-elle, et Mr Delamayn sera plus habile que je ne le soupçonne de l'être, s'il jouit beaucoup de la société de son ami. »

– Un peu trop chaud, hein ? dit Geoffrey en voyant les yeux de la jeune fille fixés sur lui et supposant qu'elle attendait de lui quelque compliment.

Après avoir accompli ce devoir, il s'éloigna sans attendre une réponse, et alla s'asseoir devant un des bureaux de la bibliothèque.

– Sir Patrick est tout à fait dans le vrai sur les jeunes gens d'aujourd'hui, dit Blanche en se retournant du côté d'Arnold. En voici un qui m'adresse une question et qui n'attend pas que je lui réponde. Il y en a trois autres du même genre dans le jardin, qui n'ont parlé, depuis une heure, que des ancêtres de leurs

chevaux et des muscles des hommes. Quand nous serons mariés, Arnold, ne me présentez aucun de vos amis, à moins qu'il n'ait atteint la cinquantaine. Qu'allons-nous faire jusqu'au lunch ? On est tranquille ici et au frais au milieu des livres. J'ai besoin d'une douce occupation et je n'ai absolument rien à faire. Si nous lisions quelques poésies ?

– Pendant qu'il est ici ? demanda Arnold en désignant l'antithèse personnifiée de la poésie, autrement dit Geoffrey Delamayn, assis, le dos tourné, à l'autre bout de la bibliothèque et écrivant.

– Pouah ! fit Blanche. Mettons qu'il y ait un animal dans la pièce ; nous n'avons pas à nous inquiéter de lui.

– Ah ! mais, s'écria Arnold, vous êtes plus mordante ce matin que sir Patrick lui-même. Si vous parlez ainsi de mon ami, que sera-ce donc quand nous serons mariés ?

Blanche fit glisser sa main dans celle d'Arnold et lui imprima une douce pression très significative.

– Je serai toujours bonne pour vous, murmura-t-elle avec un regard plein des plus tendres promesses.

Arnold lui rendit ce regard.

Geoffrey devenait gênant. Pourquoi ce grand et stupide maladroit n'allait-il pas écrire sa lettre ailleurs ?

Avec un petit soupir étouffé, Blanche se laissa retomber sur son fauteuil et demanda de nouveau la lecture de quelques poésies, mais d'une voix mal assurée, son visage étant bien plus coloré que d'habitude.

– Quelle poésie dois-je vous lire ? demanda Arnold.

– N'importe laquelle. C'est encore un de mes caprices. Je meurs du désir d'entendre de la poésie, je ne sais laquelle, et je ne sais pourquoi j'éprouve ce désir.

Arnold alla droit à la plus proche tablette et prit le premier volume qui lui tomba sous la main, un gros livre in-quarto dont la reliure était très simple.

– Eh bien ! demanda Blanche, qu'avez-vous trouvé ?

Arnold ouvrit le volume et lut consciencieusement tel qu'il était imprimé :

– *Le Paradis perdu*, poème, par John Milton.

– Je n'ai jamais lu Milton, dit Blanche, et vous ?

– Moi non plus.

– Autre exemple de sympathie entre nous ! Nulle personne instruite ne doit cependant ignorer Milton. Rangeons-nous parmi les personnes instruites. Commencez, je vous prie.

Arnold prit un tabouret, s'assit aux pieds de Blanche et ouvrit le premier livre du *Paradis perdu*.

Son système comme lecteur de vers blancs était la simplicité même. En poésie, nous sommes quelques-uns, beaucoup de poètes vivants peuvent en témoigner, qui tenons pour le son, et quelques autres, peu de poètes vivants peuvent en témoigner, qui préférons le sens. Arnold était pour le son.

Il s'arrêtait inexorablement après chaque vers comme s'il y avait un point ; il lisait très haut sur les intonations montantes et aussi vite que le lui permettaient les difficultés qu'il éprouvait à articuler ces mots.

*La première désobéissance de l'homme et le fruit*

*De cet arbre formidable dont la saveur mortelle*

*Amena la mort en ce monde, nous livra au malheur,*

*Et nous fit perdre le Paradis jusqu'au moment où un homme plus grand*

*Nous rendit et nous reconquit le séjour des bienheureux.*

*Chante, muse mortelle…*

– C'est beau, dit Blanche. Quelle honte d'avoir depuis si longtemps Milton dans la bibliothèque et de ne pas l'avoir encore lu. Nous passerons des matinées à lire Milton, Arnold. Cela paraît long, mais nous sommes jeunes tous deux, et nous vivrons peut-être assez pour voir la fin du livre… Attendez donc, Arnold, que je vous regarde encore ; vous ne me semblez pas être revenu à Windygates dans de bonnes dispositions de santé.

– Vraiment ?… je ne pourrais vous expliquer cela.

– Je le puis, moi, c'est par sympathie. Je ne suis pas non plus dans mon état habituel.

– Vous ?

– Non ; après ce que j'ai vu à Craig Fernie, je deviens de plus en plus inquiète au sujet d'Anne. Vous devez le comprendre, j'en suis sûre ; je vous en ai assez dit ce matin.

Arnold cessa brusquement de regarder Blanche, pour se replonger dans le Milton. Cette nouvelle allusion aux événements de Craig Fernie lui semblait un nouveau reproche de sa conduite à l'auberge. Il essaya d'imposer silence à la jeune fille, en lui montrant Geoffrey…

– N'oubliez pas, murmura-t-il, qu'il y a une autre personne que nous dans cette pièce.

Blanche leva les épaules très dédaigneusement.

– Que lui importe ? demanda Blanche. Que sait-il et que se soucie-t-il de savoir au sujet d'Anne ?

Il n'y avait qu'une seule chance de détourner l'attention de Blanche de ce sujet délicat, c'était de reprendre la lecture ; il

sauta deux vers et continua avec plus de son et moins de sens que jamais :

*Au commencement, comment le ciel et la terre*

*Sortirent-ils du chaos ? Comment la montagne de Sion…*

– Attendez encore, Arnold. Vous ne pouvez ainsi me donner une indigestion de Milton. Et puis j'ai quelque chose à vous dire. Savez-vous que j'ai consulté mon oncle au sujet d'Anne ? Je l'ai abordé ici, dans cette pièce. Je lui ai dit tout ce que je vous avais dit à vous-même. Je lui ai montré la lettre d'Anne, et lui ai demandé ce qu'il en pensait. Il a pris un peu de temps et beaucoup de tabac avant de me répondre. Il s'est enfin décidé à parler, et m'a dit que je pouvais être parfaitement dans le vrai en soupçonnant le mari d'Anne d'être un homme abominable. Moi, je me rappelle sa manière de se soustraire à ma vue : c'est une circonstance suspecte ! Et puis, ces lumières soudainement éteintes à mon arrivée. J'avais pensé, et Mrs Inchbare avait pensé comme moi, que c'était le vent. Sir Patrick soupçonne cet homme horrible d'avoir soufflé les bougies pour que je ne puisse pas le voir en entrant dans la chambre. Je suis intimement persuadée que sir Patrick a raison… Qu'en pensez-vous ?

– Je pense que nous ferons mieux de poursuivre notre lecture, repartit Arnold, qui avait de nouveau baissé la tête sur le livre. Nous semblons oublier Milton.

– Comme vous êtes énervant avec votre Milton. Ce dernier morceau ne m'a pas paru aussi intéressant que l'autre. Y a-t-il de l'amour dans le *Paradis perdu ?*

– Peut-être en trouverons-nous si nous continuons.

– Très bien, alors ; continuez et arrivez-y bien vite.

Arnold fut si prompt qu'il perdit l'endroit où il avait lu. Au lieu de continuer, il recommença et se répéta :

*Au commencement, comment le ciel et la terre*

*Sortirent-ils du chaos ? Comment la montagne de Sion...*

– Vous avez déjà lu cela, dit Blanche.

– Je ne le crois pas.

– J'en suis sûre. Quand vous avez dit la montagne de Sion, je me souviens que cela m'a fait penser aux méthodistes. Je n'aurais jamais pensé aux méthodistes si vous n'aviez pas dit la montagne de Sion. Voilà qui tombe sous le sens.

– Je vais essayer à partir de la page suivante, dit Arnold. Je ne puis avoir lu déjà ce passage, car je n'ai pas tourné le feuillet.

Blanche se renversa sur son siège et enfin, résignée, se voila le visage avec son mouchoir.

– Les mouches ! dit-elle. Ne croyez pas que je veuille dormir. Essayez de l'autre page, cher Arnold, à partir de l'autre page.

Arnold continua :

*Disons d'abord, car le Ciel ne cache rien à ta vue,*

*Pas plus que les profondeurs de l'enfer, disons d'abord quelle cause*

*Vint troubler nos premiers parents dans cet heureux état...*

Blanche retira vivement son mouchoir et se tint assise toute droite sur son fauteuil.

– Fermez ce livre ! cria-t-elle, je ne puis en supporter davantage. Arnold fermez-le !... Arnold, fermez-le !...

– Qu'avez-vous ?

– Cet heureux état, dit Blanche, qu'est-ce que cet heureux état signifie ? Le mariage sans doute ! Et le mariage me rappelle Anne. Je n'en veux pas entendre parler davantage. *Le Paradis*

*perdu* est trop pénible. Fermez le livre. Bien. La première question à sir Patrick a donc été pour savoir ce qu'il pensait que le mari d'Anne avait pu faire. Le misérable a tenu envers elle une conduite infâme ; mais en quoi... de quelle façon ?... Y a-t-il quelque secours à porter à Anne ?... Mon oncle réfléchit encore. Il pensait que tout était possible. « Les mariages secrets sont de dangereuses choses, m'a-t-il dit, surtout en Écosse. » Je ne pouvais rien lui dire à ce sujet. Je me contentai de lui répondre : Supposez que cela soit. Qu'arriverait-t-il ? « Il est fort possible, dans ce cas, dit sir Patrick, que miss Sylvestre ait des inquiétudes à concevoir au sujet de son mariage. Elle peut même avoir raison de penser que ce soit un mariage sérieux. »

Arnold tressaillit et regarda du côté de Geoffrey, toujours assis devant le bureau et qui lui tournait toujours le dos.

Tout en se trompant dans leur appréciation sur la situation d'Anne Sylvestre, Blanche et sir Patrick avaient néanmoins soulevé la vraie question qui touchait Anne et Geoffrey : celle du mariage en Écosse.

Arnold ne pouvait, en présence de Blanche, dire à Geoffrey d'écouter l'opinion de sir Patrick. Il pensa que ces paroles étaient parvenues jusqu'à l'oreille de l'athlète et que Geoffrey écoutait.

Il écoutait, en effet ; les derniers mots de Blanche étaient arrivés jusqu'à lui au moment où il pesait encore les termes de la lettre qu'il devait adresser à son frère.

Blanche continua tout en passant ses doigts dans les cheveux d'Arnold assis à ses pieds.

– L'idée me vint à l'instant que sir Patrick avait touché la vérité. Naturellement, je le lui dis. Il se mit à rire et me répondit qu'il ne fallait pas ainsi se hâter de conclure. Et nous voilà cherchant dans les ténèbres et rassemblant toutes les choses inquiétantes que j'avais observées à l'auberge ; mais chacune de ces

choses est susceptible d'explications différentes... Sir Patrick aurait épilogué toute la matinée, si je ne l'avais arrêté. Moi, je suis logique. Je dis que j'avais vu Anne et qu'il ne l'avait pas vue, ce qui fait une grande différence. Je lui dis que tout ce qui m'étonnait et m'effrayait pour ma pauvre chérie me semblait expliqué. La loi peut et doit atteindre cet homme, et il faut qu'il soit puni. Je prenais en ce moment les choses si fort au sérieux que je crois que je pleurais. Que pensez-vous que fit ce cher vieil oncle ? Il me prit sur ses genoux et me dit, de la façon la plus charmante, qu'il adopterait ma manière de voir tout de suite, si je voulais lui promettre de ne plus pleurer, sauf à me présenter les choses sous un nouveau jour, dès que j'aurais repris du calme. Vous pouvez imaginer avec quelle prestesse j'essuyai mes yeux et quel aspect tranquille j'offris en moins d'une demi-minute ! « Prenons comme accordé, me dit alors mon oncle, que cet homme inconnu a réellement essayé de tromper miss Sylvestre ainsi que vous et moi nous le supposons. Je puis vous dire une chose, c'est qu'il y a autant de probabilité pour que contre. En essayant de la faire tomber dans le piège, il pourrait bien finir, sans en avoir le moindre soupçon, par s'y prendre lui-même. »

Geoffrey retint sa respiration ; la plume lui tomba des doigts sans qu'il y prît garde. La lumière que son frère n'avait pu jeter sur ce sujet du mariage d'Écosse commençait enfin à poindre.

Blanche reprit :

– J'étais si intéressée à ce que j'entendais, et l'opinion de sir Patrick faisait une si violente impression sur moi, que je n'ai rien oublié. « Il me faut rompre votre pauvre petite tête des dispositions de la loi écossaise, me dit mon oncle. Je vais tâcher de vous les exposer clairement. Il y a des mariages permis en Écosse, qu'on appelle des mariages irréguliers, et c'est une abominable chose. Mais ils ont ce mérite particulier, dans l'espèce qui nous occupe, qu'il est extrêmement difficile pour un

homme qui veut en contracter un de ne pas se trouver marié réellement, et extrêmement aisé pour un autre homme de se trouver marié aussi sans avoir le plus léger soupçon de ce qu'il a fait. » Voilà exactement ce que mon oncle m'a dit, Arnold. Quand nous nous marierons, ce ne sera pas en Écosse.

Les vives couleurs de Geoffrey s'effacèrent. Si tout cela était vrai, il pouvait bien lui-même être pris au piège qu'il aurait tendu à Anne ! Blanche continua son récit. Il écouta plus attentivement encore.

– Mon oncle me demanda si je le comprenais. C'était clair comme le jour en plein midi... naturellement je l'avais compris. « Très bien, alors, passons maintenant à l'application, dit sir Patrick ; supposons encore que nous ayons deviné juste. Miss Sylvestre peut se rendre malheureuse sans cause réelle. Si cet homme invisible de Craig Fernie a voulu, je ne dirai pas l'épouser, mais feindre de la prendre pour femme, et s'il a essayé de jouer ce jeu abominable en Écosse, il y a neuf chances contre une, quoiqu'il ne le croie pas, ni elle non plus, pour qu'il l'ait réellement épousée après tout. » Ce sont toujours les propres paroles de mon oncle. Inutile d'ajouter qu'une demi-heure après qu'elles étaient tombées de ses lèvres, je les avais envoyées à Craig Fernie dans une lettre adressée à Anne !

Les yeux de Geoffrey brillèrent tout à coup. Une lumière infernale les illumina, une idée inspirée par le démon entrait dans son esprit.

Il regarda furtivement l'homme auquel il avait sauvé la vie, l'homme qui, en retour, s'était dévoué à le servir. Une hideuse malice contracta sa bouche et passa dans ses yeux.

« Arnold s'est donné comme son mari à l'auberge. Par Dieu ! voilà un moyen de me tirer d'affaire auquel je n'avais pas pensé. »

Et là dessus, il revint à la lettre à demi terminée qu'il écrivait à son frère. Pour la première fois de sa vie, il était violemment agité ; pour la première fois aussi, il était dompté par ses propres pensées !

Il avait écrit à Julius sous l'influence de la vive nécessité de gagner du temps, afin de pouvoir amener Anne à quitter l'Écosse avant de s'aventurer à faire sa cour à Mrs Glenarm. Sa lettre contenait une foule d'excuses embarrassées dans le but de retarder son retour à la maison de Julius.

« Non ! se dit-il en la relisant, ce n'est plus cela ! »

Il tourna une seconde fois la tête du côté d'Arnold et tout en le regardant il déchira la lettre en petits morceaux.

Blanche n'avait pas fini.

– Non, dit-elle à Arnold qui lui proposait un tour dans le jardin, j'ai encore quelque chose à vous dire et vous y êtes intéressé cette fois.

Arnold se résigna donc à écouter et, qui pis est, à répondre, s'il ne pouvait faire autrement, sur le ton d'un innocent étranger qui de sa vie ne se serait approché de l'auberge de Craig Fernie.

– Eh bien ! reprit Blanche, que pensez-vous qu'il soit advenu de ma lettre à Anne ?

– Ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'en sais rien.

– Il n'en est rien advenu !

– En vérité ?

– Absolument rien ! Je sais qu'elle a reçu ma lettre hier matin. Je comptais avoir sa réponse ce matin, avant le déjeuner.

– Peut-être a-t-elle pensé qu'elle ne demandait pas de réponse.

– Elle ne peut penser cela, pour des raisons à moi connues. En outre, dans ma lettre d'hier, je la suppliais de me faire savoir, ne fût-ce que par une ligne, si dans la supposition que nous avions faite sur la nature de ses inquiétudes, sir Patrick et moi nous avions deviné juste. Voici la journée qui s'avance, et pas de réponse ! Qu'en dois-je conclure ?

– Véritablement, je l'ignore.

– Est-il possible, Arnold, que nous n'ayons pas deviné juste après tout ? La méchanceté de cet homme qui a soufflé la bougie ne peut se jouer de notre perspicacité. Le doute est si affreux que je suis résolue à ne pas demeurer dans cette incertitude plus longtemps. Je compte sur votre sympathie et sur votre assistance pour demain.

Arnold sentit son cœur défaillir. Quelque nouvelle complication se préparait évidemment à l'assaillir. Il attendit le coup en silence.

Blanche se pencha vers lui et lui dit à l'oreille :

– C'est un secret... Si cet être qui est là-bas au bureau a des oreilles pour autre chose que pour le canotage et les courses, il ne doit pas entendre ceci ! Anne peut venir me voir secrètement à l'heure du lunch. Si elle ne vient pas et si je ne reçois pas de ses nouvelles, alors le mystère de son silence devra être éclairci, et c'est vous que je chargerai de l'éclaircir.

– Moi ?

– Ne créez pas de nouvelles difficultés ! Si vous ne pouvez trouver les moyens d'arriver à Craig Fernie, je vous aiderai. Quant à Anne, vous savez qu'elle est bonne et charmante ; elle vous recevra parfaitement par amour pour moi. Je dois et je veux avoir de ses nouvelles ; je ne puis pas m'enfuir de la maison une seconde fois. Sir Patrick est sympathique à ma pauvre chérie ; mais il ne voudra pas bouger. Lady Lundie est une cruelle ennemie. Les domestiques sont menacés de perdre leurs

places, si un seul se rend auprès d'Anne. Il n'y a que vous. Ainsi, demain, vous irez trouver Anne, si je ne la vois pas ou si je ne reçois pas de ses nouvelles aujourd'hui.

Une pareille mission à l'homme qui avait passé à l'auberge pour le mari d'Anne et qui était devenu forcément l'intime confident de son triste secret !

Arnold se leva et remit le Milton en place avec le calme du désespoir.

S'il se fût agi de tout autre secret, il aurait cherché un confident et du secours ; mais le secret d'une femme à la garde duquel était attachée la réputation de celle-ci ne devait être confié à personne, sous la pression de quelque circonstance que ce fût.

« Si Geoffrey ne me tire pas de là, pensa-t-il, je n'ai pas d'autre solution que de quitter Windygates demain. »

Comme il replaçait le livre sur la tablette, lady Lundie entra dans la bibliothèque, venant du jardin.

– Que faites-vous ici ? dit-elle à sa belle-fille.

– Je cultive mon esprit, répliqua Blanche. Mr Brinkworth et moi nous avons lu Milton.

– Pouvez-vous pousser la condescendance, après avoir lu Milton toute la matinée, jusqu'à consentir à m'aider dans l'envoi des invitations pour mon dîner de la semaine prochaine ?

– Poussez-vous vous-même la condescendance jusqu'à vouloir bien y songer après avoir passé toute la matinée à donner du grain à vos poules ? Quant à moi, je dois être l'humilité même après la lecture de Milton.

Sur ce petit échange d'acides aménités féminines, la belle-mère et la belle-fille se placèrent à l'écart devant une table. Arnold rejoignit son ami à l'autre bout de la bibliothèque.

Geoffrey était assis, les coudes appuyés sur le pupitre et ses poings fermés enfoncés dans ses joues. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front, et les fragments d'une lettre déchirée étaient épars autour de lui. Il laissa voir des symptômes de sensibilité nerveuse pour la première fois de sa vie. Il tressaillit lorsque Arnold lui adressa la parole.

– Qu'avez-vous, Geoffrey ?

– Une réponse à faire à une lettre, et je ne sais que dire.

– Une lettre à miss Sylvestre ? demanda Arnold en baissant la voix pour ne pas être entendu des deux dames, à l'autre extrémité de la salle.

– Non, répondit Geoffrey encore plus bas.

– Avez-vous entendu ce que Blanche a dit au sujet de miss Sylvestre ?

– J'en ai entendu quelques mots.

– Blanche a l'intention de m'envoyer à Craig Fernie demain si elle ne reçoit pas de nouvelles de miss Sylvestre aujourd'hui.

– Je n'ai pas entendu cela.

– Mais vous le savez maintenant ?

– Eh bien ?

– Eh bien ! il y a une limite aux services qu'un homme peut attendre de son meilleur ami. J'espère que vous ne me demanderez pas d'être, demain, le messager de Blanche. Je ne pourrais et je ne consentirais pas à retourner à l'auberge, dans l'état actuel des choses.

– Vous en avez assez, hein ?

– J'ai assez de tourmenter miss Sylvestre et plus qu'assez de tromper Blanche.

– Qu'entendez-vous par tourmenter miss Sylvestre ?

– Elle ne doit pas accepter aussi facilement que vous et moi, Geoffrey, la nécessité où elle s'est trouvée de me faire passer pour son mari aux yeux des gens de l'auberge.

Geoffrey prit d'un air distrait un couteau à papier, et la tête courbée sur la table, il se mit à couper le bout du papier buvard qu'il avait sous la main. Le front toujours baissé, il rompit brusquement le silence en murmurant :

– Dites-moi...

– Quoi ?

– Comment vous y êtes-vous pris pour la faire passer pour votre femme ?

– Je vous l'ai déjà dit, pendant le trajet de la station à ici.

– Je pensais à autre chose, redites-le-moi encore.

Arnold lui raconta de nouveau ce qui était arrivé à l'auberge. Geoffrey écoutait, sans faire une observation. Il posa le couteau en équilibre sur l'un de ses doigts, d'un air distrait. Il était étrangement indolent et étrangement silencieux.

– Tout cela est fait et fini, dit Arnold en le secouant par l'épaule. C'est à vous maintenant à me tirer de la position difficile dans laquelle je me suis placé vis-à-vis de Blanche. Il faut que tout soit arrangé avec miss Sylvestre aujourd'hui même.

– Les choses s'arrangeront.

– S'arrangeront ?... Qu'attendez-vous ?

– J'attends, pour faire ce que vous m'avez dit.

– Que vous ai-je dit ?

– Ne m'avez-vous pas dit de consulter sir Patrick avant de l'épouser ?

– Certainement !… je vous l'ai dit.

– Eh bien ! j'attends la chance d'un entretien avec sir Patrick.

– Et alors ?

– Et alors… (Il regarda Arnold pour la première fois.) Alors, dit-il, vous pourrez considérer l'affaire comme arrangée.

– Le mariage ?

Geoffrey ramena vivement ses yeux sur le buvard.

– Oui… le mariage.

Arnold lui tendit la main en signe d'approbation. Geoffrey eut l'air de ne pas le remarquer, ses yeux se portèrent vers la fenêtre.

– N'entendez-vous pas des voix au-dehors ? demanda-t-il.

– Je crois que nos amis sont dans le jardin. Peut-être sir Patrick est-il avec eux. Je vais voir.

Dès qu'il eut le dos tourné, Geoffrey saisit une feuille de papier à lettre.

– Avant que je l'oublie ! se dit-il à lui-même.

Puis il écrivit en haut de la page le mot « mémorandum » et ajouta ces lignes en dessous :

*Il l'a demandée à la porte comme sa femme. Il a dit pendant le dîner, devant la patronne de l'auberge et devant le garçon : « Je prends ces chambres pour ma femme. » Il lui a fait dire, à elle même, qu'il était son mari. Après cela, il a passé*

*toute la nuit à l'auberge. Comment les hommes de loi appellent-ils cela en Écosse ? Question : EST-CE UN MARIAGE ?*

Après avoir plié le papier, il hésita un moment.

– Non, pensa-t-il, je ne veux pas m'en rapporter à ce qu'a dit miss Lundie. Je ne puis avoir une certitude qu'après avoir consulté sir Patrick.

Il mit le papier dans sa poche et essuya l'abondante transpiration qui inondait son visage. Il était pâle, extraordinairement pâle quand Arnold revint.

– Il ne vous est rien arrivé de fâcheux, Geoffrey ? Vous êtes tout défait !

– C'est la chaleur. Où est sir Patrick ?

– Il faut prendre soin de vous.

Arnold montra par la fenêtre sir Patrick, qui traversait la pelouse en direction de la bibliothèque, des journaux à la main, et accompagné par les hôtes de Windygates. Sir Patrick souriait et ne disait rien. Les hôtes parlaient avec animation sur le diapason le plus haut.

Encore une collision entre l'ancienne école et la nouvelle.

Arnold appela l'attention de Geoffrey sur ce qui se passait là-bas.

– Comment allez-vous consulter sir Patrick avec tout ce monde autour de lui ?

– S'il le faut, dit Geoffrey, je le prendrai par la peau du cou et je le porterai plus loin.

Et il se leva en accentuant ces paroles d'un gros juron.

Sir Patrick entra dans la bibliothèque avec les hôtes à sa suite.

# 19

# ENCORE PLUS PRÈS

L'invasion de la bibliothèque par la société venant du jardin semblait avoir un double objet.

Sir Patrick entrait dans cette pièce pour remettre à leur place les journaux qu'il y avait pris.

Les hôtes, au nombre de cinq, l'avaient suivi pour faire un appel en corps à Geoffrey Delamayn.

Entre ces deux motifs si dissemblables en apparence, il y avait pourtant une relation, qui n'apparaissait pas à la surface.

De ces cinq hôtes, deux étaient des gentlemen d'âge moyen, appartenant à cette grande catégorie de la famille humaine à laquelle la main de la nature a donné une teinte neutre qui n'attire pas les regards. Ils avaient absorbé les idées de leur temps dans la mesure de leur capacité pour les contenir ; ils occupaient, dans la société, à peu près la place qu'occupe le chœur dans un opéra. Ils se faisaient l'écho des sentiments en vogue, et leurs répliques n'étaient jamais assez vives pour ne pas donner à l'orateur le temps de reprendre sa respiration.

Les trois autres étaient du beau côté de la trentaine. Tous trois versés dans les courses de chevaux, les exercices athlétiques, adonnés à la pipe, à la bière, au billard et aux paris. Tous trois profondément ignorants de toute autre chose quelconque sous le soleil. Tous trois gentlemen par leur naissance et tous trois marqués du sceau de l'éducation universitaire, ils étaient comme les reflets affaiblis de Geoffrey. Nous les distinguerons,

en l'absence de toute autre distinction, en leur donnant les numéros Un, Deux, Trois.

Sir Patrick déposa les journaux sur la table et s'établit dans un bon fauteuil. Il fut immédiatement attaqué, en sa qualité de chef de famille, par son inexorable belle-sœur. Lady Lundie lui dépêcha Blanche avec la liste des invités pour le dîner.

– Soumettez cela, ma chère, à l'approbation de votre oncle comme chef de la famille.

Tandis que sir Patrick jetait un coup d'œil sur la liste et qu'Arnold se frayait un chemin vers Blanche, derrière le fauteuil de son oncle, les numéros Un, Deux, Trois, et le Chœur à leur suite, descendirent en corps vers Geoffrey à l'autre bout de la pièce, et firent rapidement, l'un après l'autre, appel à son autorité supérieure, dans les termes suivants :

– Delamayn, nous avons besoin de vous. Voici sir Patrick qui nous met plus bas que terre. Il nous appelle des Bretons aborigènes. Il dit que nous n'avons pas d'instruction. Il doute que nous puissions lire, écrire, et calculer, s'il nous mettait à l'épreuve. Il jure qu'il est las de ces jeunes gens qui se montrent leurs bras et leurs jambes pour voir quel est le plus solide, quel est celui qui peut se vanter d'une triple ceinture de muscles autour de son appareil respiratoire, celui qui en est dépourvu, et autres plaisanteries de ce genre. Il dit des choses infernales du brave garçon qui aime la vie saine au grand air, qui s'exerce à ramer, à courir et à tout le reste, et qui ne veut pas se dessécher sur des livres. Il nous croit capables de tous les crimes connus, y compris l'assassinat. Il voit votre nom imprimé dans les journaux pour la course à pied, et il répond quand nous lui demandons s'il a fait des paris, qu'il tiendrait tous les enjeux contre vous dans une autre course, à l'Université… il veut parler de vos degrés. C'est dégoûtant, cette allusion aux degrés.

Telle était l'opinion du numéro Un.

– Il est de mauvais goût de la part de sir Patrick de mettre sur le tapis une chose que nous ne mentionnons jamais entre nous.

Telle était aussi l'opinion du numéro Deux.

– Il n'est pas digne d'un Anglais de se moquer ainsi d'une personne derrière son dos.

Telle était encore l'opinion du numéro Trois.

– Rappelez-le à l'ordre, Geoffrey.

– Votre nom est dans les journaux.

– Sir Patrick ne peut pas lutter contre vous.

Les deux autres gentlemen se joignirent, sur un ton moins haut, à l'opinion générale.

– La manière de voir de sir Patrick est certainement exagérée, Smith.

– Je pense, Jones, qu'il est désirable d'entendre ce que dira Mr Delamayn.

Geoffrey promenait son regard de l'un à l'autre de ses admirateurs avec une expression de physionomie tout à fait nouvelle pour eux et quelque chose d'insolite dans ses manières qui les plongeait tous dans l'étonnement.

– Vous ne pouvez donc vous-mêmes soutenir la discussion avec sir Patrick, dit-il, puisque vous désirez que je m'en charge.

Un, Deux, Trois et le Chœur répondirent :

– C'est votre affaire.

– Je ne le ferai pas.

Un, Deux, Trois, et le Chœur demandèrent :

– Pourquoi ?

– Parce que, répondit Geoffrey, vous avez tort et que sir Patrick a raison.

Ce ne fut pas seulement de la surprise, ce fut une véritable stupéfaction qui frappa de mutisme la députation du jardin.

Sans leur dire un mot de plus, Geoffrey marcha droit vers le fauteuil de sir Patrick et s'adressa personnellement à lui. Les satellites suivirent et écoutèrent, toujours plongés dans leur muet étonnement.

– Vous tiendriez, quelque enjeu que ce fût, contre moi si je voulais prendre mes degrés ? dit-il. Vous avez parfaitement raison ; je ne pourrais pas prendre mes degrés. Vous doutez qu'il y ait un de mes camarades qui puisse lire, écrire et calculer correctement si vous le mettiez à l'épreuve ? Vous avez encore raison. Vous dites que vous ne voyez pas pourquoi des hommes comme *moi* et comme eux ne commenceraient point par ramer, courir et se livrer à tous les exercices de ce genre et ne finiraient point par commettre tous les crimes connus, y compris l'assassinat. Et bien ! vous pouvez encore avoir raison. Qui sait ce qui peut leur arriver ? Qui sait par quoi ils peuvent finir ?

Puis, se retournant vers la députation, il ajouta :

– Si vous vouliez savoir ce que je pense, vous autres, je l'ai dit.

Il y avait, dans le cynisme de cette déclaration et dans l'espèce de farouche plaisir qu'il avait semblé y prendre quelque chose qui fit passer, dans le cercle de ceux qui l'écoutaient, sans en excepter sir Patrick lui-même, une sorte de frisson.

Au milieu du silence général, un sixième hôte apparut sur la pelouse et entra dans la bibliothèque. C'était un vieillard silencieux, résolu et sans prétentions, bien connu dans Londres et

hors de Londres comme le premier chirurgien consultant de son temps.

– Il y avait une discussion engagée ? demanda-t-il. Suis-je de trop ?

– Il n'y a pas de discussion, nous sommes tous d'accord, cria Geoffrey, répondant impudemment pour tous. C'est là ce qu'il y a de plus drôle, monsieur !

Après un coup d'œil jeté sur Geoffrey, le chirurgien s'arrêta tout à coup au moment où il allait avancer dans la salle, et resta debout près de la fenêtre.

– Je vous demande pardon, dit sir Patrick en s'adressant à Geoffrey, avec une dignité grave, qui était toute nouvelle pour Arnold et qu'il n'avait pas eu encore l'occasion d'observer chez lui. Nous ne sommes pas tous d'accord. Je ne puis vous permettre, Mr Delamayn, de me prêter une expression de sentiments à votre égard, semblables à ceux que vous venez d'exprimer. Le langage dont vous vous êtes servi ne me laisse pas d'autre possibilité que de rétablir ma véritable pensée. Ce n'est pas ma faute si la discussion du jardin s'est ravivée ici devant d'autres témoins... c'est la vôtre.

Il regardait en parlant d'un côté Arnold et Blanche, et de l'autre le chirurgien debout près de lui.

Le chirurgien s'était trouvé une occupation qui l'isolait complètement du reste de la compagnie. Tenant son visage dans l'ombre, il étudiait celui de Geoffrey, éclairé en pleine lumière, avec une attention qui aurait été généralement observée, si tous les yeux n'avaient pas été fixés sur sir Patrick.

Pendant que sir Patrick parlait, Geoffrey s'était assis, impassible devant le reproche dont il était l'objet. Si, dans son impatience de consulter la seule autorité compétente pour décider la question de la position d'Arnold vis-à-vis d'Anne, il s'était rangé du côté de sir Patrick, c'était comme moyen de se débar-

rasser de la présence importune de ses amis, et il avait manqué son but parce qu'il était incapable d'observer jamais une juste mesure.

Était-il maintenant découragé par le tour que prenaient les choses, ou simplement résigné à laisser passer le temps, à attendre l'occasion ? C'est ce qu'il était difficile de dire d'après les apparences extérieures.

On aurait pu remarquer une contraction imprimée au coin de sa bouche, ce qui n'effaçait pas la stupide indifférence de son regard ; il demeurait là comme un homme décidé à se retrancher dans une opiniâtre indolence, et il défiait toute tentation de se laisser engager de nouveau dans la discussion qui menaçait de continuer.

Sir Patrick reprit un des journaux qu'il avait apportés, et regarda si le chirurgien le suivait.

Non ! L'attention du chirurgien était plus que jamais absorbée dans l'étude de la physionomie de Geoffrey ; il se creusait l'esprit pour s'expliquer dans le jeune homme quelque chose qui l'intéressait et le surprenait tout à la fois.

« Cet homme, pensait-il, est arrivé ici ce matin, après avoir passé toute la nuit en chemin de fer. Une fatigue ordinaire peut-elle expliquer ce que je vois sur son visage ? non ! »

– Notre petite discussion dans le jardin, reprit sir Patrick en répondant au regard interrogateur de Blanche posé sur lui, a commencé, ma chère, à propos d'un paragraphe de ce journal, annonçant que Mr Delamayn doit prendre part à la course à pied qui aura lieu dans les environs de Londres. Je professe des opinions fort impopulaires à l'endroit des exploits athlétiques si fort de mode en Angleterre actuellement. Il se peut que j'aie exprimé ces opinions un peu trop énergiquement dans la chaleur de la discussion avec les gentlemen qui sont, très consciencieusement je n'en doute pas, d'une opinion contraire à la mienne.

Un second grognement de protestation des numéros Un, Deux, Trois, répondit au petit compliment que sir Patrick leur adressait.

– Comment ! Le canotage et les courses doivent finir à Old Bailey et par la potence ? Vous avez dit cela, monsieur, vous l'avez dit !

Les deux gentlemen du Chœur se rangèrent une fois de plus au sentiment général.

– Je crois que le sens des paroles de sir Patrick était cela, Smith ?

– Oui, Jones, certainement, je le pense.

Les deux seules personnes qui demeuraient encore indifférentes au débat étaient Geoffrey et le chirurgien. Le premier, toujours assis stupidement et aussi peu disposé à l'attaque qu'à la défense ; le second, debout, poursuivant son examen avec l'intérêt croissant d'un homme qui commence à y voir clair.

– Écoutez ma défense, messieurs, s'écria sir Patrick toujours avec la même courtoisie. Vous appartenez, rappelez-vous le bien, à une nation qui se targue surtout du respect pour les règles du franc jeu. Je dois prendre la liberté de vous rappeler ce que j'ai dit dans le jardin. J'ai commencé par une concession. J'ai admis, comme toute personne douée de la plus petite dose de bon sens doit l'admettre, qu'un homme, dans la grande majorité des cas, sera plus propre à l'exercice mental s'il le combine avec l'exercice physique. Toute la question entre les deux est une question de proportion et de degré, et mon reproche contre le temps présent est que le temps présent ne tient pas compte de cette proportion. L'opinion populaire en Angleterre tend de plus en plus à considérer la culture des muscles comme aussi importante que la culture de l'esprit, et va même plus loin, sinon en théorie, du moins dans la pratique ; elle va jusqu'à donner la première place à l'éducation corporelle. Prenons un exemple. Je

ne découvre dans la nation aucun enthousiasme aussi franc, aussi général que celui qu'excitent vos courses en canots de l'Université. De plus, je vois cette éducation athlétique qui est la vôtre faire l'objet d'une fête publique célébrée dans les écoles et les collèges, et je demande à tout témoin non prévenu de me dire ce qui occupe la plus grande place dans les feuilles publiques, de l'exhibition intérieure, le jour des prix, ou de l'exhibition extérieure, le jour des sports ? Vous savez parfaitement bien que les exploits corporels excitent les plus bruyantes acclamations, occupent le premier rang dans les journaux et, conséquence nécessaire, confèrent les plus grands honneurs sociaux aux héros de la journée.

Nouveau murmure de la part des numéros Un, Deux, Trois.

– Nous n'avons rien à dire à cela, monsieur. Jusqu'ici nous sommes d'accord avec vous.

Nouvelle ratification de l'opinion prédominante de la part de Smith et Jones.

– Très bien ! poursuivit sir Patrick, nous sommes tous d'un même avis quant au courant général du sentiment public. Si c'est un sentiment à respecter et à encourager, montrez-moi quel avantage national en est résulté. Où est l'influence de ces explosions d'enthousiasme sur les intérêts sérieux de la vie ? Et comment ont-elles amélioré le caractère du peuple ? Sommes-nous individuellement plus prêts à sacrifier nos petits intérêts privés au bien public ? Traitons-nous les questions sociales de notre temps d'une manière plus remarquable, plus résolue, plus équitable et plus ferme ? Sommes-nous devenus visiblement et incontestablement un peuple plus pur dans nos mœurs commerciales ? Y a-t-il quelque chose de plus sain et de plus élevé dans ces amusements que dans d'autres amusements qui, dans d'autres pays, retracent fidèlement un autre goût public ? Présentez-moi des réponses affirmatives à toutes ces questions, réponses fondées sur des preuves solides, et j'accepte la manie présente pour les exercices athlétiques, comme quelque chose

de mieux qu'une manifestation de notre présomption et de notre barbarie insulaires...

– À la question ! à la question ! crièrent les numéros Un Deux et Trois.

– À la question ! à la question ! répétèrent Smith et Jones, comme deux échos affaiblis.

– C'est la question, répondit sir Patrick. Je vous demande quel bien produit cette mode...

– Quel mal fait-elle ? répliquèrent Un, Deux et Trois.

– Écoutez !... écoutez !... firent Smith et Jones.

– C'est un beau défi, reprit sir Patrick. Je me sens obligé d'accepter la lutte sur ce nouveau terrain. Je n'alléguerai pas, comme réponse, la rudesse toujours croissante que je remarque dans nos manières nationales et la vulgarité qui m'apparaît de plus en plus sensible dans nos goûts nationaux. Vous pourriez me répondre, avec juste raison, que je suis trop vieux pour être bon juge de vos manières et de vos goûts, qui ne sont plus de mon âge. Je prétends seulement qu'un état de sentiment public qui place pratiquement l'éducation physique au-dessus de l'éducation morale et intellectuelle est un état positivement mauvais et dangereux en ce sens qu'il encourage la répugnance innée des hommes à se soumettre aux devoirs que leur imposent inévitablement la morale et la culture de l'esprit. Prenez les enfants. À quoi sont-ils plus enclins ? À essayer de voir à quelle hauteur ils pourront sauter, ou combien de pages ils pourront apprendre ? Quelle étude est la plus facile aux jeunes hommes, celle qui leur apprend à manier un aviron, ou celle qui leur apprend à rendre le bien pour le mal et à aimer son prochain comme soi-même ? De ces deux natures d'éducation, quelle est celle que l'Angleterre devrait encourager le plus chaleureusement ?... quelle est celle, en réalité, que l'Angleterre encourage pratiquement ?...

– Qu'avez-vous dit vous-même tout à l'heure ? demandèrent les numéros Un, Deux et Trois.

– Remarquablement répondu ! dirent Smith et Jones.

– J'ai dit, reprit sir Patrick, qu'il serait bon de combiner l'étude des livres avec un sain exercice physique. Je le dis encore, pourvu que cet exercice soit restreint dans de justes limites. Mais quand le sentiment public intervient dans la question et place positivement les exercices du corps au-dessus des livres, alors je répète que le sentiment public est on ne peut plus dangereux. Les exercices du corps, dans ce cas, prennent le premier rang dans les pensées du jeune homme ; ils absorbent son intérêt, ils dévorent tout son temps et finissent, sauf de rares exceptions, par faire de lui sûrement et lentement un homme inculte au point de vue moral et intellectuel, et peut-être un homme dangereux.

Un cri partit du camp de ses adversaires.

– Il y est venu à la fin !... Un homme qui mène la vie en plein air et qui emploie les forces que Dieu lui a données est un homme dangereux. A-t-on jamais entendu rien de pareil !...

Le cri d'indignation fut aussitôt répété avec une variante, par les deux échos humains.

– Non, personne n'a jamais rien entendu de semblable.

– Dépouillez vos esprits de ces habitudes de *cant*, messieurs, répondit sir Patrick. Le laboureur mène la vie en plein air, il emploie la force que Dieu lui a donnée. Le matelot de la marine marchande fait de même. Tous les deux appartiennent à une classe inculte, honteusement inculte, et voyez le résultat ! Consultez les statistiques du crime, et vous trouverez les plus hideux forfaits de la nomenclature commis, non dans les villes où l'homme, en moyenne, ne passe pas la vie en plein air, ne fait pas, généralement, usage de sa force, mais est, comparativement, cultivé. Vous trouverez, dis-je, les plus grands crimes

commis non dans les villes, mais dans les campagnes. Quant au matelot anglais, excepté quand la Marine royale s'en empare et l'instruit, demandez à Mr Brinkworth, le bel échantillon qu'il fournit des bienfaits de la vie en plein air et de l'exercice de la force.

– Dans neuf cas sur dix, dit Arnold, c'est le vaurien le plus paresseux et le plus vicieux qui soit sur la terre.

Autre cri dans le camp ennemi :

– Sommes-nous des laboureurs ?... Sommes-nous des matelots ?

Et toujours les échos humains :

– Smith, suis-je un laboureur ?

– Jones, suis-je un matelot ?

– Je vous en prie, ne mettons pas en jeu les personnalités, messieurs, dit sir Patrick. Je parle en général et je ne puis répondre à des objections exagérées qu'en poussant mes arguments à l'extrême. Le laboureur et le matelot servaient mon dessein. Si le laboureur et le matelot vous choquent, faisons-les disparaître de la scène. Je maintiens la position que j'ai prise. Un homme peut être bien né dans de bonnes conditions de fortune, bien vêtu, bien nourri, mais si c'est un homme sans culture, il est, en dépit de tous ces avantages, par ce fait même, un homme tout particulièrement capable de faire le mal. Ne vous méprenez pas sur mes paroles. Je suis loin de dire que l'engouement d'à présent pour les qualités exclusivement musculaires doive nous conduire inévitablement à la déportation. Heureusement pour la société, toute dépravation est, toujours plus ou moins, le résultat d'une tentation. La majorité d'entre nous, Dieu merci, traverse la vie sans être exposée à des tentations coupables. Des milliers de jeunes gens voués aux goûts favoris de ce temps n'y puiseront qu'une certaine rudesse de ton et de langage, et une lamentable incapacité de sentir ces in-

fluences plus hautes et plus nobles qui adoucissent et purifient l'esprit et l'humeur des gens cultivées. Cependant, examinez l'exception et le cas où une tentation extraordinaire et criminelle viendrait à éprouver un jeune homme de ce siècle, appartenant à votre classe et à la mienne. Et permettez-moi de prier Mr Delamayn de prêter attention à ce que je vais dire, parce que cela est tout à fait l'opinion que j'ai réellement exprimée, opinion bien différente de l'opinion sur laquelle il affecte d'être d'accord avec moi et que je n'ai jamais professée.

Aucun signe ne vint indiquer que Geoffrey fût disposé à se départir de sa torpeur. Il demeura sur sa chaise, regardant devant lui avec des yeux alourdis qui n'observaient rien et n'exprimaient rien.

– Prenons donc, poursuivit sir Patrick, l'exemple d'un jeune homme de notre temps, doué de tous les avantages dont la culture physique peut le gratifier. Que cet homme soit éprouvé par une tentation qui met en jeu les instincts d'égoïsme et de cruauté qui sont au fond de tous les crimes ; que cet homme soit placé, vis-à-vis d'autres personnes, innocentes de toute offense envers lui, dans une position qui demande ou de sacrifier cette personne, ou de sacrifier ses propres intérêts et ses propres désirs : le bonheur, la vie d'un être faible, il les immolera pour atteindre un but auquel cet être faible ferait obstacle. Qu'est-ce qui le retiendra, étant l'homme qu'il est, de marcher droit à un crime ? Est-ce son habileté à manier l'aviron, sa rapidité à la course, son admirable aptitude pour tous les autres exercices du corps ? Sont-ce ces talents physiques qui l'aideront à remporter une victoire purement morale sur son égoïsme et sa cruauté ? Ils ne lui serviront même pas à savoir ce que c'est que l'égoïsme et ce que c'est que la cruauté. Le principe essentiel du canotage et des courses, principe assez innocent si vous êtes sûr de ne l'appliquer qu'au canotage et aux courses, lui a appris à tirer avantage, contre un autre homme, de sa supériorité de force ou de ruse. Rien dans son éducation n'a adouci la dureté de son cœur ou dissipé les ténèbres de son esprit. La tentation trouve

cet homme sans défense quand elle se présente sur sa route. Il ne se soucie plus du rang que le hasard lui a assigné dans l'échelle sociale ; en ce qui concerne tous les sentiments moraux, c'est un animal et rien de plus. Si mon bonheur, à moi, est un obstacle sur son chemin, il foulera mon bonheur aux pieds. Si ma vie est le second obstacle qu'il rencontre et s'il peut le faire avec impunité, il m'ôtera la vie. Non pas, Mr Delamayn, comme une victime de l'irrésistible fatalité ou de l'aveugle hasard, mais comme un homme qui a confié sa semence à la terre et qui doit faire sa récolte. Voilà, monsieur, l'exemple que j'ai choisi, mais seulement comme un cas extrême, quand cette discussion a commencé. Comme un cas extrême seulement, entendez-vous bien, mais comme un cas possible, et je le soutiens.

Avant que les avocats de l'autre face de la question eussent pu ouvrir la bouche pour répondre, Geoffrey sortit tout à coup de son indifférence et se dressa sur ses pieds.

– Taisez-vous ! cria-t-il aux autres d'un ton menaçant.

Dans sa farouche impatience de répondre lui-même, il serrait les poings. Il se tourna vers sir Patrick, en le regardant comme si sir Patrick l'avait personnellement insulté.

– Quel est cet homme anonyme qui marche à son but sans pitié et que rien n'arrête ? demanda-t-il ; donnez-lui un nom !

– J'ai cité un exemple, dit sir Patrick, je n'ai attaqué aucun homme en particulier.

– Quel droit avez-vous, s'écria Geoffrey, oubliant entièrement, dans l'étrange exaspération qui s'était emparée de lui, l'intérêt qu'il avait à se contenir devant sir Patrick, quel droit avez-vous à prendre l'exemple d'un canotier qui serait un infernal coquin, quand il est tout à fait probable que les canotiers sont de bons garçons, oui, et de meilleurs garçons, puisque vous me forcez à vous le dire, qu'il n'y en a jamais eu dans vos souliers !

– Si l'une des deux hypothèses est aussi vraisemblable que l'autre, ce que je prétends, répondit sir Patrick avec calme, j'avais certainement le droit de choisir celle qui me plaisait à l'appui de mon argumentation. Attendez, Mr Delamayn, voici les derniers mots que j'ai à dire, et je tiens à les dire. J'ai pris comme exemple, non pas un homme spécialement dépravé, comme vous le supposez à tort, mais un homme dans les conditions ordinaires, avec sa part et portion de l'humaine nature non réformée, suivant les enseignements de votre religion. Vous pouvez le voir par vous-même, s'il vous plaît d'observer vos semblables sans éducation. Je suppose cet homme éprouvé par une tentation qui le pousse à une perversité subite, et je démontre, du mieux que je le puis, combien la négligence complète de toute culture morale et intellectuelle, négligence que le sentiment public encourage tacitement en Angleterre, le laisse à la merci des pires instincts de sa nature ; comment, à coup sûr, dans de telles conditions, il doit succomber, tout gentleman qu'il soit, ainsi que le plus abject vagabond des rues, à la tentation qui le pousse de l'ignorance au crime. Si vous me déniez le droit de prendre un tel exemple à l'appui des idées que je défends, vous devez nier aussi qu'une tentation criminelle puisse jamais assaillir un gentleman ; vous devez même aller jusqu'à prétendre que les gentlemen, qui sont naturellement au-dessus de toute tentation, sont les seuls gentlemen qui se vouent au culte des exercices athlétiques. Voici ma défense. En choisissant mon exemple, j'ai parlé sous l'influence du respect sincère que je professe pour la vertu et le savoir, et avec un sentiment de réelle admiration pour les jeunes gens parmi nous qui savent résister à la contagion de la barbarie autour d'eux. En ceux-ci sont l'avenir et l'espoir de l'Angleterre. J'ai terminé.

Dans sa colère, Geoffrey allait lancer une violente réplique, mais il se vit encore arrêté tout court par une autre personne qui avait quelque chose à dire avec la résolution bien prise de le dire à l'instant même.

# 20

# À TOUCHER DU DOIGT

Depuis un moment, le chirurgien avait interrompu sa sérieuse investigation du visage de Geoffrey et donné toute son attention à la dispute, de l'air d'un homme qui a terminé la tâche qu'il s'était imposée. Comme les derniers mots tombaient des lèvres de l'orateur, il s'interposa si vivement et si habilement entre Geoffrey et sir Patrick que Geoffrey en demeura muet de surprise.

– Il manque un argument pour rendre complète la démonstration de sir Patrick, dit-il ; je pense pouvoir y suppléer à l'aide de mon expérience professionnelle. Auparavant, Mr Delamayn voudra peut-être bien m'excuser si je lui donne le conseil de se maîtriser davantage.

– Allez-vous aussi me disséquer ? s'écria Geoffrey.

– Je vous conseille de rester maître de vous, rien de plus. Il y a un grand nombre d'hommes qui peuvent s'abandonner à la colère, sans qu'il en résulte aucun mal pour eux. Vous n'êtes pas de ce nombre.

– Que voulez-vous dire ?

– Je ne pense pas, Mr Delamayn, que l'état de votre santé soit aussi satisfaisant que vous êtes disposé à le croire vous-même.

Geoffrey se retourna du côté de ses admirateurs et de ses adhérents, en poussant un grand éclat de rire. Les admirateurs

et les adhérents lui firent naturellement écho. Arnold et Blanche échangèrent entre eux un sourire. Sir Patrick lui-même parut avoir de la peine à croire au témoignage de ses oreilles.

Ils croyaient tous voir l'Hercule moderne, qui justifiait ses qualités d'Hercule de toutes les façons herculéennes possibles, et un homme qu'il aurait tué d'un coup de poing venait lui dire sérieusement qu'il n'était pas en bonne santé !

– Vous êtes un singulier personnage ! dit Geoffrey, moitié en plaisantant, moitié en colère. Quelle est ma maladie ?

– Je me suis permis de vous donner un avis que je crois nécessaire, répondit le chirurgien. L'état de votre santé pourra être autre chose à examiner, dans quelque temps d'ici. En attendant, je serais bien aise de contrôler l'impression qui m'est restée sur vous. Consentiriez-vous à répondre à une question, sans importance particulière, qui ne concernerait que vous ?

– Posez d'abord la question.

– J'ai remarqué une étrangeté dans votre manière d'être pendant que sir Patrick parlait. Vous êtes aussi intéressé qu'aucun des gentlemen qui vous entourent à contester les opinions émises par le baronnet. Je ne comprends pas que vous soyez resté assis en silence, laissant aux autres le soin de soutenir la discussion… jusqu'au moment où sir Patrick a dit une chose qui a semblé vous irriter… N'aviez-vous dans l'esprit, jusqu'à ce moment, aucune réponse toute prête ?

– J'avais dans l'esprit d'aussi bonnes raisons que toutes celles qui ont été données contre moi.

– Et pourtant, vous ne les avez pas dites ?

– Non, je ne les ai pas dites.

– Peut-être sentiez-vous, quelque bonnes que fussent les objections que vous aviez à faire, qu'elles ne valaient pas la peine d'être traduites en langage courant ? En résumé, vous

avez laissé vos amis répondre pour vous, plutôt que de faire un effort pour répondre vous-même.

Geoffrey regarda son conseiller médical avec une soudaine curiosité et beaucoup de méfiance.

– Dites-moi, demanda-t-il, comment arrivez-vous à connaître ce qui se passe dans mon esprit, sans que j'aie parlé ?

– Ma profession m'oblige à découvrir ce qui se passe dans les corps et, pour y arriver, il est quelquefois nécessaire que je découvre ce qui se passe dans les esprits. Si j'ai bien interprété ce qui s'agitait dans le vôtre, je n'ai plus besoin d'insister. Vous m'avez déjà répondu.

Il se tourna du côté de sir Patrick.

– Je vois un côté du sujet, dit-il, que vous n'avez pas encore abordé. Il y a, contre la rage actuelle pour les exercices de toutes sortes, une objection physique tout aussi forte, dans son genre, que les objections morales. Vous avez fait voir les conséquences qu'elle peut avoir sur l'esprit. Je puis établir ses conséquences funestes sur le corps.

– D'après votre propre expérience ?

– D'après ma propre expérience, je puis vous dire comme médecin que beaucoup d'entre les jeunes gens qui se soumettent à de violents exercices athlétiques pour prouver leur force et leur résistance à la fatigue, courent un risque sérieux de ruiner leur santé. Le public qui suit les courses en canot, les courses à pied, ne voit que les résultats heureux de l'éducation musculaire. Les pères et les mères ne tardent pas à en voir les inconvénients chez eux. Bien des familles en Angleterre, sir Patrick, ont à maudire les exercices physiques, si populaires de nos jours, et leur doivent de jeunes hommes brisés et des invalides avant l'âge.

– Vous entendez cela ? dit sir Patrick à Geoffrey.

Celui-ci remua la tête d'un air insouciant ; son irritation avait eu le temps de passer, la stupide indifférence était de nouveau son maître. Il avait repris sa chaise et s'était assis les jambes allongées, considérant les rosaces du tapis.

« Qu'est-ce que cela me fait ? » se disait-il.

Et l'on voyait bien qu'en effet il ne s'en embarrassait guère. Le chirurgien continua :

– Je ne vois aucun remède à cet état de choses, dit-il, tant que le sentiment public restera le même. Un beau jeune homme, respirant la santé, pourvu d'un superbe développement musculaire, aspire, et c'est assez naturel, à se distinguer comme les autres. Les professeurs de gymnastique de son collège s'emparent de lui, c'est encore assez naturel. Ont-ils eu tort ou raison ? C'est ce qu'ils ne sauraient dire eux-mêmes, jusqu'à ce que l'épreuve ait été faite ; mais alors le mal parfois est irréparablement accompli. Combien en existe-t-il parmi eux, qui soient instruits de cette importante vérité physiologique, que la puissance musculaire d'un homme n'est pas une bonne garantie de sa puissance de vitalité ? Combien peu savent que nous avons, comme l'a dit un grand écrivain français, deux vies en nous : la vie à la surface, celle des muscles, et la vie intérieure, celle du cœur, des poumons et du cerveau ? Et même s'ils le savaient, s'ils étaient assistés d'un médecin, il est excessivement douteux, dans la plupart des cas, que d'une investigation préalable, il résulte une appréciation sûre de la puissance vitale dont un homme a besoin pour supporter de si rudes combats. Adressez-vous à n'importe lequel de mes confrères et il vous dira, d'après sa propre expérience, que je n'exagère en rien le mal sérieux, les déplorables et dangereux effets d'une si grande dépense de vigueur. J'ai un malade, en ce moment ; c'est un jeune homme de vingt ans et il possède un des plus beaux développements musculaires que j'aie vus de ma vie. Si ce jeune homme m'avait consulté avant de suivre l'exemple de ses amis, je ne puis dire honnêtement que j'aurais pu l'avertir. Après avoir pas-

sé par une période d'entraînements musculaires, après avoir accompli un certain nombre d'exploits de force, on l'a vu s'évanouir soudain, un jour, au grand étonnement de sa famille. Je fus appelé. J'ai observé ce cas étrange. Il vivra probablement, mais il ne recouvrera jamais la santé. Je suis obligé de prendre, avec ce jeune homme de vingt ans, les précautions qu'il me faudrait prendre avec un vieillard de quatre-vingts ans. Il est assez fort et assez musculeux pour poser, chez un peintre, comme modèle de Samson, et pas plus tard que la semaine dernière, je l'ai vu encore une fois défaillir comme une jeune fille, dans les bras de sa mère.

– Nommez-le ! s'écrièrent les admirateurs de Geoffrey, qui continuaient à tenir pour la cause adverse, en l'absence de tout encouragement de Geoffrey lui-même.

– Je n'ai pas l'habitude de nommer mes malades, répliqua le chirurgien. Mais si vous insistez pour que je vous produise un exemple d'un homme brisé par les exercices athlétiques, je puis le faire.

– Faites-le. Quel est-il ?

– Vous le connaissez tous parfaitement bien.

– Est-il entre les mains des docteurs ?

– Pas encore.

– Où est-il ?

– Ici.

Il se fit un silence, les respirations s'arrêtèrent et tous les yeux des personnes présentes étant fixés sur lui, le chirurgien leva la main et désigna Geoffrey Delamayn.

Mais après le premier moment de stupéfaction passé, l'incrédulité se manifesta comme de raison.

Le premier homme qui a dit : « Voir c'est croire » a mis le doigt, qu'il le sût ou non, sur l'une des folies fondamentales de l'humanité. De tous les témoignages, le plus facile à accepter est celui qui ne demande, pour être apprécié, d'autre jugement que celui des yeux. À ce compte, l'humanité ne fera jamais difficulté d'y croire, tant que le monde sera le monde.

Tous les yeux se dirigèrent donc sur Geoffrey, et tous décidèrent que le chirurgien devait avoir tort.

Lady Lundie elle-même quitta sa liste d'invitations à dîner.

– Mr Delamayn en mauvais état de santé ? s'écria-t-elle, invitant du regard l'éminent médecin, son hôte, à un retour sur ce qu'il avait dit. Véritablement, docteur, vous ne nous ferez point croire cela.

Poussé à bout, une seconde fois, par la surprenante assertion dont il était l'objet, Geoffrey se leva et regarda le chirurgien longuement et insolemment, bien en face.

– Pensez-vous ce que vous dites ? demanda-t-il.

– Oui.

– Et vous me désignez devant tout le monde...

– Un moment, Mr Delamayn. J'admets que je puis avoir eu tort d'appeler l'attention générale sur vous. Vous avez le droit de vous plaindre si j'ai répondu trop publiquement au défi public qui m'était porté par vos amis. Je vous en fais mes excuses. Mais je ne rétracte pas un seul mot de ce que j'ai dit à votre sujet.

– Vous persistez à soutenir que je suis un homme de santé ruinée ?

– J'y persiste.

– Je désirerais que vous eussiez vingt ans de moins, monsieur.

– Pourquoi ?

– Je vous prierais de descendre sur la pelouse, et je vous ferais voir si je suis, oui ou non, un homme de santé ruinée.

Lady Lundie regarda son beau-frère. Sir Patrick intervint à l'instant.

– Mr Delamayn, dit-il, vous avez été invité ici en votre qualité de gentleman. Vous êtes un hôte dans la demeure d'une dame.

– Non, non, dit le chirurgien avec bonne humeur, Mr Delamayn fait usage d'un argument un peu fort, sir Patrick, mais voilà tout. Si j'avais vingt ans de moins, continua-t-il en s'adressant à Geoffrey, et si je me rendais sur la pelouse avec vous, le résultat ne trancherait en rien la question posée entre nous. Je ne dis pas que les violents exercices du corps, dans lesquels vous vous êtes rendu célèbre, aient affecté votre puissance musculaire, je prétends qu'ils ont affecté votre puissance vitale. De quelle manière particulière l'ont-ils affectée, c'est ce que je ne me considère pas comme obligé de vous dire. Je vous donne simplement un conseil dicté par un sentiment d'humanité. Vous feriez bien de vous contenter des exploits que vous avez déjà accomplis sur les champs de bataille athlétiques et de changer votre manière de vivre pour l'avenir. Je vous renouvelle mes excuses pour avoir dit cela trop publiquement, au lieu de vous le dire en particulier, mais je vous engage à ne pas négliger mon conseil.

Il fit un pas pour se diriger vers une autre partie de la salle.

– Attendez un peu, dit Geoffrey. Vous avez parlé avec franchise. À mon tour. Je ne sais pas si bien manier la parole que vous ; mais je puis pourtant poser la question. Et, par Dieu ! je vous amènerai bien à me répondre. Dans dix ou quinze jours, je dois commencer mon entraînement pour la course de Fulham. Prétendez-vous que je ne pourrai pas le supporter ?

– Vous supporterez probablement la phase de votre entraînement.

– Pourrai-je accomplir la course ?

– Il est possible que vous le puissiez ; mais si vous le faites...

– Si je le fais ?

– Vous n'en courrez jamais d'autre.

– Et je ne manierai jamais l'aviron dans une autre lutte ?

– Jamais.

– J'ai été demandé pour ramer dans une course en canot, au printemps prochain. J'ai accepté. Dites-vous en propres termes que je ne serai plus bon à le faire ?

– Oui, je le dis, en propres termes.

– Positivement ?

– Positivement.

– Soutenez votre dire, alors ! s'écria Geoffrey en tirant brusquement son livre de paris de sa poche. Je vous parie cent livres contre cent livres que je serai en bonne condition pour prendre part aux courses en canot de l'Université, au printemps prochain.

– Je ne parie jamais, Mr Delamayn.

Sur cette réponse concluante, le chirurgien se dirigea vers l'autre bout de la bibliothèque. Lady Lundie, prenant Blanche sous sa garde, s'éloigna également pour retourner à la sempiternelle et sérieuse affaire des invitations à dîner. Geoffrey se tourna d'un air de défi, son livre de paris toujours à la main, vers les amis qui l'entouraient. Le sang britannique était excité parmi ces jeunes gens ; une proposition de parier, manie toute

britannique, qui brave avec succès toute décence et toute loi, d'un bout du pays à l'autre, n'est pas chose dont on puisse se jouer.

– Allons, s'écria Geoffrey, qui de vous soutient le docteur ?

Sir Patrick se leva avec un dégoût mal déguisé et s'en alla rejoindre le docteur. Un, Deux et Trois, secouèrent la tête d'un air assuré et répondirent tout d'une voix, par un seul mot plein d'éloquence :

– Plaisanterie !

– Que l'un de vous parie pour lui ! continua Geoffrey, excité comme par un accès de fièvre chaude, en s'adressant aux deux gentlemen du Chœur, au second plan.

Les deux gentlemen du Chœur se consultèrent selon leur habitude.

– Nous ne sommes pas nés d'hier, Smith.

– Non, pas que je sache, Jones.

– Smith !... dit Geoffrey avec une soudaine affectation de politesse d'un mauvais augure pour ce qui allait suivre.

– Plaît-il ? répondit Smith avec un sourire.

– Plaît-il ? répéta Jones.

– Vous êtes deux infernaux courtauds de boutique. Vous n'avez pas cent livres entre vous deux.

– Allons ! allons ! dit Arnold, intervenant pour la première fois ; c'est honteux !

– Pourquoi ces... ne cherchons pas à les qualifier... pourquoi ne tiennent-ils pas le pari ?

– Puisque vous êtes insensé, reprit Arnold, cédant à un léger mouvement d'impatience, et puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de vous faire tenir en repos, je prends le pari.

– Cent livres contre cent livres pour le docteur ! cria Geoffrey. C'est fait avec vous.

Ses plus hautes aspirations étaient satisfaites, son humeur s'adoucit aussitôt. Il inscrivit le pari sur son livre, et fit ses excuses à Smith et à Jones le plus cordialement du monde.

– Pas d'offense, mes vieux camarades, serrons-nous la main !

Smith et Jones se déclarèrent enchantés de lui.

– L'aristocratie anglaise. Eh ! Smith !

– Sang et race. Ah ! Jones.

À peine Arnold avait-il parlé que sa conscience lui reprocha, non pas d'avoir parié – qui donc aurait honte de cette forme de jeu en Angleterre ? – mais d'avoir soutenu le docteur.

Avec la meilleure intention du monde, il se trouvait spéculer sur la ruine de la santé de son ami.

Il assura Geoffrey que personne n'était plus intimement convaincu que lui-même que le chirurgien avait tort.

– Je ne reviens pas sur mon pari, dit-il ; mais, mon cher camarade, soyez bien persuadé que je ne l'ai accepté que pour vous faire plaisir.

– Niaiserie que tout cela ! répondit Geoffrey, toujours éveillé sur les affaires, ce qui était un des plus beaux côtés de sa nature. Un pari est un pari. Peste soit de vos questions de sentiment !

Il prit le bras d'Arnold qu'il tira à l'écart, hors de la portée de toutes les oreilles.

– Dites-moi, demanda-t-il avec inquiétude, croyez-vous que j'aie bien mal traité le vieux ?

– Voulez-vous parler de sir Patrick ?

Geoffrey fit de la tête un signe affirmatif et continua :

– Je ne lui ai pas encore posé cette petite question au sujet des mariages en Écosse, vous savez ! Supposez-vous qu'il me recevrait mal si je l'essayais à présent ?

Ses yeux, en posant cette question, se dirigeaient vers l'autre bout de la salle. Le docteur examinait un livre de gravures. Les dames étaient encore occupées de leurs lettres. Sir Patrick était seul, debout devant les rayons de la bibliothèque, plongé dans la lecture d'un volume qu'il venait de prendre.

– Faites vos excuses, dit Arnold. Sir Patrick peut être un peu irritable et quelque peu mordant, mais c'est un homme juste et bon. Dites-lui que vous n'avez eu aucune intention de lui manquer de respect. Cela suffira.

– Très bien !

Sir Patrick, absorbé dans une vieille édition du *Décaméron*, se vit tout à coup rappelé de l'Italie du Moyen Âge à la moderne Angleterre, par qui ?... par Mr Geoffrey Delamayn en personne.

– Que voulez-vous encore ? lui demanda-t-il froidement.

– Je veux vous faire mes excuses, dit Geoffrey. Que ce qui est passé soit fini. Je n'ai pas eu la moindre intention de vous manquer de respect. Oubli et pardon. Ce n'est pas une mauvaise devise, n'est-ce pas, monsieur ?

Ces excuses étaient grossièrement exprimées, mais encore étaient-ce des excuses. Geoffrey même ne pouvait faire un vain appel à la courtoisie et au savoir-vivre de sir Patrick.

– Pas un mot de plus, Mr Delamayn ! dit le vieillard. Acceptez, de votre côté, mes excuses pour ce que je peux vous avoir dit de trop vif, et que tout le reste soit oublié.

Après avoir répondu en ces termes aux avances qui lui étaient faites, il se tut, pensant bien que Geoffrey allait le laisser libre de retourner à son *Décaméron*. À son grand étonnement, le jeune homme se baissa tout à coup vers lui et murmura à son oreille :

– J'aurais un mot à vous dire en particulier.

Sir Patrick se recula brusquement, comme si Geoffrey avait voulu le mordre.

– Je vous demande pardon, Mr Delamayn ; que disiez-vous ?

– Pourriez-vous m'accorder un moment d'entretien particulier ?

Sir Patrick remit en place le volume du *Décaméron* et salua tout en gardant un silence glacial. Les confidences de l'Honorable Geoffrey Delamayn étaient les dernières auxquelles il désirait être mêlé.

– Voilà le secret de ses excuses ! pensa-t-il. Que peut-il me vouloir ?

– C'est au sujet d'un de mes amis... poursuivit Geoffrey, ouvrant le chemin vers une des portes-fenêtres. Mon ami est dans l'embarras, et je désirerais avoir votre avis. C'est tout à fait confidentiel ; vous comprenez.

Il s'arrêta tout court, cherchant à voir quelle impression il avait faite...

Mais sir Patrick ne dit pas un mot, ne fit pas un geste qui indiquât le moindre désir d'en entendre davantage.

– Voudriez-vous faire un tour de jardin avec moi ? demanda Geoffrey.

Sir Patrick montra son pied boiteux.

– J'ai déjà fait ce matin une longue promenade, dit-il. Que mon infirmité me serve d'excuse.

Geoffrey regarda tout autour de lui, en quête d'un endroit qui pût remplacer le jardin, et, revenant vers une des retraites pratiquées dans les saillies du mur de la bibliothèque :

– Nous serons là suffisamment en particulier, dit-il.

Sir Patrick fit un dernier effort pour échapper à l'entretien proposé, et cette fois sans chercher à le déguiser.

– Pardonnez-moi, je vous prie, Mr Delamayn. Êtes-vous sûr que vous vous adressez bien en vous adressant à *moi ?*

– N'êtes-vous pas un légiste écossais ?

– Certainement.

– Et vous connaissez la question des mariages écossais, n'est-ce pas ?

Les manières de Sir Patrick changèrent tout à coup.

– C'est là le sujet sur lequel vous désirez me consulter ?

– Ce n'est pas pour moi, c'est pour mon ami.

– Eh bien, votre ami ?

– Oui. Il est dans l'embarras à l'égard d'une femme. Ici, en Écosse. Mon ami donc ne sait pas s'il est marié ou non.

– Je suis à votre service, Mr Delamayn.

Au grand soulagement de Geoffrey, soulagement qui n'était pas sans mélange de surprise, sir Patrick, non seulement ne

montra plus de répugnance à être consulté, mais ouvrit lui-même la marche vers le lieu de retraite le plus proche.

L'actif cerveau du baronnet avait rapproché l'appel qui lui était fait par Geoffrey de celui qui lui avait été adressé par Blanche, et sur cette base il avait construit son roman.

« Dois-je voir un lien entre la position actuelle de l'institutrice de Blanche et la position actuelle de l'ami de Mr Delamayn ? se demandait-il. Des choses plus étranges se sont présentées dans le cours de ma carrière. »

Les deux interlocuteurs, si singulièrement assortis, s'assirent de chaque côté d'une petite table. Arnold et les autres hôtes étaient sortis, et on les voyait sur la pelouse. Le docteur était à ses gravures et les dames à leurs billets d'invitations.

Cette conférence si peu importante en apparence et si terrible dans les effets qu'elle devait avoir non seulement sur la destinée d'Anne, mais sur l'avenir d'Arnold et de Blanche, fut donc vraiment un entretien à huis clos.

# 21

# DEDANS

– Bon ! dit sir Patrick, quelle est la question ?

– La question, dit Geoffrey, est celle de savoir si mon ami est marié ou ne l'est point.

– A-t-il eu l'intention d'épouser ?

– Non.

– Il était garçon et elle était fille ?... Tous deux étaient en Écosse ?

– Oui.

– Très bien. Maintenant, faites-moi connaître les circonstances.

Geoffrey hésita. L'art d'exposer les circonstances implique un don rare qui ne s'acquiert que par la culture, celui d'ordonner ses idées.

Nul ne savait mieux cela que sir Patrick. Il embarrassait sciemment Geoffrey dès le point de départ, dans la ferme conviction où il était que son client avait quelque chose à lui cacher.

Le meilleur procédé pour lui arracher la vérité, dans ce cas, c'était l'interrogatoire. Mais si Geoffrey s'y était vu soumis dès le début, il aurait pu prendre l'alarme. Le but de sir Patrick était donc de l'amener à demander lui-même à être interrogé...

Geoffrey y fut amené incontinent ; dès qu'il essaya *d'exposer les circonstances,* il tomba dans l'inévitable confusion habituelle. Sir Patrick attendit qu'il eût complètement perdu le fil de son récit, puis il engagea le jeu, sûr désormais de le gagner.

– Vous serait-il plus facile de répondre à quelques questions ? demanda-t-il innocemment.

– Beaucoup plus facile.

– Je suis tout à votre service. Voulez-vous que nous commencions par reconnaître le terrain ? Avez-vous la liberté de mentionner les noms ?

– Non.

– Les lieux ?

– Non.

– Les dates ?

– Avez-vous besoin à ce sujet d'une réponse précise ?

– Soyez aussi précis que vous le pourrez.

– Vous suffira-t-il que je donne comme date la présente année ?

– Oui. Votre ami et cette dame, à une époque quelconque de cette année, ont-ils voyagé ensemble en Écosse ?

– Non.

– Vécu ensemble en Écosse ?

– Non.

– Qu'ont-ils fait ensemble en Écosse ?

– Eh bien, ils se sont rencontrés l'un et l'autre dans une auberge.

– Oh ! ils se sont rencontrés l'un et l'autre dans une auberge. Qui des deux est arrivé le premier au rendez-vous ?

– La femme est arrivée la première. Attendez un peu.

Il tira de sa poche le mémorandum des faits et gestes d'Arnold à Craig Fernie, écrit sous la dictée d'Arnold lui-même.

– J'ai ici une note, continua-t-il ; peut-être vous conviendra-t-il d'y jeter un coup d'œil.

Sir Patrick prit la note, la lut rapidement pour lui-même, puis il relut phrase par phrase à Geoffrey, s'en servant comme d'un texte pour d'autres questions.

– Il l'a demandée à la porte comme sa femme, lut sir Patrick, c'est-à-dire, je présume, à la porte de l'auberge ? La dame s'était-elle donnée antérieurement, comme une femme mariée, aux gens de l'auberge ?

– Oui.

– Combien de temps a-t-elle passé dans l'auberge avant que le gentleman vînt l'y rejoindre ?

– Seulement une heure environ.

– A-t-elle donné un nom ?

– Je n'en suis pas complètement sûr ; mais je pense que non.

– Le gentleman a-t-il donné un nom ?

– Oh ! je suis sûr qu'il ne s'est pas nommé.

Sir Patrick revint au mémorandum.

– Il a dit, pendant le dîner, devant la patronne de l'auberge et le garçon : « Je prends ces chambres pour ma femme. » Il lui a fait dire à elle-même qu'il était son mari. Mais c'était sur le ton de la plaisanterie, sans doute, Mr Delamayn ?

– Non, fort sérieusement.

– Vous voulez dire : de manière à paraître chose sérieuse, dans le but apparemment de tromper l'hôtesse et le garçon.

– Pour cela, oui.

Sir Patrick retourna au mémorandum.

– Après cela il a passé toute la nuit à l'auberge... Dans les chambres qu'il avait prises pour lui et pour sa femme ?

– Oui.

– Et le jour suivant ?

– Il s'en est allé. Attendez encore un instant. Il a donné pour excuse une affaire.

– C'est-à-dire qu'il a confirmé dans leur erreur les gens de l'auberge et qu'il a laissé là cette dame, sous le nom et avec le titre de sa femme.

– C'est cela même.

– Est-il revenu à l'auberge ?

– Non.

– Combien de temps la dame y a-t-elle séjourné après son départ ?

– Elle y a séjourné... Eh bien ! elle est restée quelques jours.

– Et votre ami ne l'a pas revue depuis ?

– Non.

– Votre ami et la dame sont-ils anglais ou écossais ?

– Tous deux anglais.

– Mais au moment où ils allaient se rencontrer à l'auberge, sont-ils l'un et l'autre partis d'un lieu de l'Écosse où ils avaient résidé antérieurement, pendant une période d'au moins vingt et un jours ?

Geoffrey hésita. Il était aisé de répondre pour Anne. Lady Lundie et sa maison habitaient Windygates depuis plus de trois semaines. Mais la question, en ce qui concernait Arnold, méritait plus de réflexion. Il rechercha dans sa mémoire des détails de conversations qui avaient eu lieu entre eux, quand il s'était rencontré avec Arnold à la fête de jour de Windygates, et il se rappela certaine allusion à une représentation au théâtre d'Édimbourg. Arnold avait été nécessairement retenu à Édimbourg, avant son arrivée à Windygates, par des formalités légales qui se rattachaient à son héritage.

Il avait donc certainement résidé en Écosse, avant sa rencontre avec Anne à Craig Fernie, pendant une période de temps plus longue que trois semaines.

En conséquence, Geoffrey informa sir Patrick que tous les deux, la dame et le gentleman, étaient en Écosse depuis plus de vingt et un jours ; puis il ajouta une question bien naturelle :

– Je n'aurais garde de vous presser, monsieur, dit-il, mais aurez-vous bientôt fini ?

– J'aurai fini, quand je vous aurai adressé deux autres questions encore, répondit sir Patrick. Dois-je comprendre que la dame entend se prévaloir des circonstances que vous m'avez fait connaître pour réclamer le titre d'épouse de votre ami ?

Geoffrey fit une réponse affirmative. Le moyen le plus prompt d'obtenir l'opinion de sir Patrick était, en ce cas, de répondre oui.

En d'autres termes, de représenter Anne sous la qualification de *la dame* réclamant le titre d'épouse d'Arnold, ce dernier sous la qualification de *son ami*.

Après avoir fait cette concession aux circonstances, il eut pourtant la finesse de comprendre qu'il était urgent pour le but qu'il visait secrètement de se borner à cette seule altération de la vérité. Il sentait bien qu'il ne pouvait s'en rapporter entièrement à l'opinion du légiste que si cette opinion était donnée sur l'exacte connaissance des faits, tels qu'ils s'étaient passés à l'auberge.

Jusque-là il s'était conformé à l'exactitude des faits ; il était déterminé à la respecter jusqu'au bout.

– Des lettres ont-elles été échangées entre la dame et le gentleman ? poursuivit sir Patrick.

– Aucune, à ma connaissance.

– J'ai fini, Mr Delamayn.

– Eh bien ! quel est votre sentiment ?

– Avant de vous donner mon sentiment, je suis obligé de le faire précéder d'une observation toute personnelle que vous ne devez pas prendre comme l'arrêt de la loi. Vous me demandez de décider... d'après les faits que vous avez portés à ma connaissance... si, selon la loi écossaise, votre ami est marié ou s'il ne l'est pas.

Geoffrey approuva d'un signe de tête.

– C'est encore bien cela, dit-il vivement.

– Mon expérience, Mr Delamayn, m'a appris qu'en Écosse tout homme libre des liens du mariage peut épouser toute femme, dans les mêmes conditions, en tout temps et sous l'empire de toutes circonstances. En somme, après trente années de pratique comme homme de loi, je ne sais pas ce qui n'est pas un mariage en Écosse.

– En bon Anglais, dit Geoffrey, vous voulez dire qu'elle est sa femme.

En dépit de sa grossière finesse et de son empire sur lui-même, ses yeux brillèrent quand il prononça ces mots. Le ton sur lequel il les dit, quoiqu'il se gardât bien de prendre aucun air de triomphe, était incontestablement, pour une oreille fine, l'indice d'un grand soulagement.

Sir Patrick ne perdit rien de tout cela.

Son premier soupçon au moment où il entamait la conférence avait été que, en parlant à son ami, Geoffrey parlait pour lui-même. Mais, comme tous les hommes de loi, il se défiait des premières impressions, sans en excepter les siennes propres.

Maintenant, il se sentait porté à croire que cet homme qui le consultait parlait réellement du cas d'une autre personne.

Secondement qu'il avait un intérêt, dont il était encore impossible de préciser la nature, à s'assurer que son ami, d'après la loi écossaise, était indiscutablement marié.

Ayant pénétré jusqu'à ce point le secret que Geoffrey lui cachait, le baronnet abandonna tout espoir d'aller plus avant dans la présente séance.

Il lui restait à éclaircir ce que pouvait être la dame anonyme, et si ce n'était point Anne Sylvestre.

– Ne vous empressez pas trop de courir à la conclusion, Mr Delamayn, dit-il. Je ne vous ai fait connaître jusqu'ici que le résultat de mon expérience personnelle en général. Je ne vous ai

pas encore donné mon opinion professionnelle sur le cas de votre ami.

Le visage de Geoffrey se rembrunit. Sir Patrick nota ce nouveau changement.

– La loi d'Écosse, continua-t-il, en ce qui concerne les mariages irréguliers, est un outrage à la décence et au sens commun. Si vous trouvez que je me sers de termes trop forts pour la qualifier, je puis m'en référer au langage d'une autorité judiciaire. Lord Deas a récemment formulé un jugement sur le mariage en Écosse, du haut de son siège, en ces termes : « Le consentement fait le mariage. Ni formalités ou cérémonies religieuses, ni avis préalable, ni publication subséquente, ni cohabitation, ni acte écrit, ni témoins même ne sont essentiels à la constitution de ce contrat, le plus important qui puisse intervenir entre deux chrétiens. » Cela est l'opinion d'un juge écossais sur la loi qu'il est chargé d'appliquer. Remarquez, en même temps, s'il vous plaît, que nous avons une abondance, en Écosse, de dispositions légales réglant les contrats de vente des maisons, des terres, des chevaux et des chiens. Le seul contrat que nous n'ayons entouré d'aucune précaution est celui qui unit un homme et une femme pour la vie. L'innocence même des enfants ne donne ouverture à aucun droit de réclamation, ni dans un cas ni dans l'autre. Une fille de douze ans et un garçon de quatorze n'ont qu'à franchir la frontière pour y être mariés, sans le moindre délai ou restriction quelconque, sans la plus légère tentative, de la part de la loi écossaise, pour informer les parents. Quant au mariage des hommes et des femmes, le simple échange de consentement les fait époux légitimes, et n'a pas même besoin d'être positivement prouvé, il peut l'être par induction. On peut être tenu pour marié en Écosse sans s'en douter ou à peu près. Et maintenant, avez-vous des idées assez confuses, Mr Delamayn, sur la loi des mariages en Écosse ? En ai-je dit suffisamment pour justifier le langage énergique dont je me suis servi en commençant à vous l'expliquer ?

– Quelle est la personne dont vous avez invoqué l'autorité tout à l'heure, demanda Geoffrey, ne pourrais-je la consulter ?

– Vous pourriez trouver son autorité fortement contredite, si vous vous adressiez à ce magistrat, par une autre autorité également savante et également éminente, répondit sir Patrick. Je ne plaisante pas, je ne fais qu'exprimer les faits. Avez-vous entendu parler de la Commission de la Reine ?

– Non.

– Eh bien, écoutez ceci : en mars 1865, la reine nomma une commission pour s'enquérir des lois du mariage dans le Royaume-Uni. Le rapport de cette commission a été publié à Londres, et toute personne disposée à payer deux ou trois shillings peut se le procurer. Un des résultats de l'enquête fut de faire voir que de hautes autorités ont été d'opinions entièrement contraires sur une des questions vitales de la loi du mariage en Écosse. Les commissaires, en dénonçant ce fait, ajoutent que la question est toujours controversée et n'a pas encore été tranchée par une décision légale. Le rapport constate que partout se manifeste cette contradiction d'opinions entre les autorités. Un nuage de doute et d'incertitude est suspendu, en Écosse, sur le contrat le plus important de la vie civilisée. S'il n'existait d'autres raisons pour réformer la loi du mariage écossais, celle-ci suffirait.

– Vous pouvez certainement me dire ce que vous pensez du cas de mon ami, n'est-ce pas ? dit opiniâtrement Geoffrey.

– Certainement. Maintenant, je vous ai dûment averti du danger de s'en rapporter à une opinion personnelle, je puis dès lors vous donner mon opinion en toute tranquillité de conscience. Je dis qu'il n'y a pas eu un mariage positif dans le cas dont vous parlez. Il y a des présomptions en faveur de la possibilité d'établir un mariage, rien de plus.

La distinction était trop délicate pour pouvoir être bien saisie par l'esprit si lent de Geoffrey. Il fit une grimace marquée de surprise et de désappointement.

– Pas mariés ! s'écria-t-il. Quand ils ont dit qu'ils étaient mari et femme devant témoins ?

– C'est la commune erreur populaire, reprit sir Patrick. Comme je vous l'ai déjà dit, les témoins ne sont pas nécessaires pour faire un mariage en Écosse. Ils n'ont de valeur dans la circonstance dont il s'agit que pour aider plus tard à prouver un mariage dont la validité serait discutée.

Geoffrey se rattacha avec empressement à ces derniers mots.

– L'hôtesse et le garçon pourraient alors établir qu'il y a mariage, dit-il.

– Oui, et souvenez-vous que s'il vous plaisait de vous adresser à un de mes anciens collègues, il pourrait vous dire qu'ils sont déjà mariés, et cela ne serait point décisif. Une loi du mariage, qui permet de prouver par déduction l'échange de consentement entre les parties, ouvre une large porte aux conjectures. Votre ami demande une certaine dame comme sa femme. La dame parle de lui en termes positifs, comme étant son mari. Dans les chambres qu'ils ont prises comme mari et femme, ils restent comme mari et femme jusqu'au lendemain matin. Votre ami s'en va, sans détromper personne. La dame reste à l'auberge, pendant quelques jours, toujours en qualité de sa femme. Toutes ces choses se passent en présence de témoins compétents. Logiquement, sinon légalement, il n'y a là, en apparence, aucune preuve positive de consentement matrimonial. Je reste donc dans mon opinion. Il y a là, dis-je, des éléments de preuves d'un mariage... rien de plus.

Tandis que sir Patrick parlait, Geoffrey avait délibéré en lui-même. Par un rude effort de réflexion, il avait enfin trouvé le

moyen d'arriver à une solution décisive de la question en ce qui le concernait.

– Écoutez ! dit-il en laissant tomber lourdement son poing sur la table. Supposons que mon ami ait une autre dame en vue ?

– Oui.

– Dans l'état actuel des choses, lui conseilleriez-vous de l'épouser ?

– Dans l'état actuel des choses, certainement non !

Geoffrey se leva brusquement et mit fin à l'entretien.

– Cela suffit, dit-il, pour lui... et pour moi.

Sur ces mots, il retourna sans cérémonie dans l'autre partie de la salle.

– Je ne sais pas qui est votre ami, pensa sir Patrick en le regardant s'éloigner, mais si votre intérêt dans la question est un intérêt honnête et sans mauvaise intention, je ne connais pas plus la nature humaine que l'enfant qui vient de naître.

Immédiatement après avoir quitté sir Patrick, Geoffrey rencontra un domestique qui était à sa recherche.

– Je vous demande pardon, monsieur, dit cet homme, le groom de l'Honorable Mr Delamayn...

– Oui... celui qui m'a apporté le billet de mon frère ce matin ?

– Monsieur, il craint de ne pouvoir demeurer ici plus longtemps...

– Venez, dit Geoffrey, je vais vous donner la réponse qu'il doit emporter.

Il se dirigea vers le bureau et consulta de nouveau la lettre de Julius. Il la parcourut rapidement des yeux jusqu'à ce qu'il fut arrivé à la dernière ligne :

*Venez demain, et aidez-nous à recevoir Mrs Glenarm.*

Il s'arrêta un instant les yeux fixés sur cette phrase.

Le bonheur de trois personnes : d'Anne qui l'avait aimé ; d'Arnold qui l'avait servi ; de Blanche, innocente de toute offense envers lui ; ce bonheur dépendait de la détermination qu'il allait prendre.

Après ce qui s'était passé le matin entre Arnold et Blanche, s'il restait chez lady Lundie, il n'avait plus qu'à accomplir la promesse qu'il avait faite à Anne ; s'il retournait chez son frère, il abandonnait miss Sylvestre, sous l'infâme prétexte qu'elle était la femme d'Arnold.

Il prit une feuille de papier à lettre.

– Va pour Mrs Glenarm ! se dit-il.

Et il écrivit à son frère une seule ligne :

*Cher Julius, attendez-moi demain. G. D.*

L'impassible domestique était resté debout près de lui, pendant qu'il écrivait, en admiration devant la magnifique largeur de sa poitrine, et pensant aux chances glorieuses que cette conformation offrait à Mr Delamayn pour le parcours du terrible dernier mile de la course annoncée.

– Vous êtes là ? dit Geoffrey.

Il tendit le billet au domestique.

– Tout va bien, Geoffrey ? demanda derrière lui une voix amicale.

Il se retourna et vit Arnold, impatient de savoir le résultat de la consultation avec sir Patrick.

– Oui, dit Geoffrey, tout va bien.

# 22

# ÉPOUVANTÉ

Arnold fut un peu surpris de la manière laconique avec laquelle Geoffrey lui répondait.

– Sir Patrick ne vous a rien dit de désagréable ? demanda-t-il.

– Sir Patrick n'a dit que ce que j'avais besoin de savoir.

– Pas de difficulté au sujet du mariage ?

– Aucune.

– Pas de crainte que Blanche...

– Elle ne vous demandera pas d'aller à Craig Fernie, je vous en réponds.

Il prononça ces mots en les accentuant fortement, prit la lettre de son frère sur la table, saisit son chapeau et s'éloigna.

Ses amis, qui flânaient sur la pelouse, l'appelèrent ; mais il passa rapidement au milieu d'eux, sans leur répondre, sans même les regarder par-dessus son épaule.

Arrivé au jardin des roses, il s'arrêta et prit sa pipe puis, changeant tout à coup d'idée, il revint par une autre allée. Il n'était pas bien sûr, à cette heure de la journée, d'être seul dans le jardin des roses.

Or, il avait un farouche et avide besoin de solitude. Il sentait qu'il aurait pu attenter à la vie de quiconque serait venu là parler en ce moment.

La tête baissée, les sourcils froncés, il suivit une allée qui aboutissait à une petite grille donnant accès dans un jardin potager. Là, il était à l'abri des importuns. Il n'y avait rien, dans le jardin potager, qui fût de nature à attirer les visiteurs.

Geoffrey se dirigea vers un noyer au milieu de l'enclos, près duquel était un banc de bois avec une large bande de gazon à l'entour. Après avoir regardé tout autour de lui, il s'assit et alluma sa pipe.

« Je voudrais que cela fût fait », se dit-il.

Il était assis les coudes sur ses genoux, fumant et pensant. Bientôt l'agitation qui s'était emparée de lui le força à se remettre sur pieds. Il se leva et tourna autour de la bande de gazon qui entourait le noyer, comme une bête féroce dans sa cage.

Pourquoi ce trouble intérieur, maintenant qu'il était résolu à trahir l'ami qui avait eu confiance en lui et qui l'avait servi avec dévouement ? Était-il donc tourmenté par le remords ?

Lecteur, il n'était pas plus obsédé par le remords que vous ne l'êtes vous-même en lisant ces lignes. Il avait tout simplement un accès de fièvre causé par l'impatience d'arriver au but...

Pourquoi eût-il senti le remords ? Le remords est le résultat, plus ou moins direct, de l'action de deux sentiments, qui ne sont ni l'un ni l'autre innés dans la nature de l'homme. Le premier est le fruit du respect que nous apprenons à éprouver pour nous-mêmes ; le second est le fruit du respect que nous apprenons à sentir pour les autres.

Dans leurs plus hautes manifestations, ces deux sentiments s'exaltent jusqu'à devenir : premièrement, l'amour de Dieu, et secondement, l'amour du prochain. Je vous ai fait tort et je m'en

repens quand le mal est fait. Pourquoi m'en repentir si j'y ai gagné quelque chose et si vous ne pouvez faire qu'il en résulte un mal pour moi-même ? Je m'en repens, parce qu'un sentiment a été mis en moi qui me dit que j'ai péché contre moi et péché contre vous. Un tel sentiment n'existe pas parmi les instincts de l'homme à l'état de nature ; un tel sentiment ne pouvait tourmenter Geoffrey Delamayn, car Geoffrey Delamayn était un homme à l'état de nature.

Quand son plan avait pris naissance dans son esprit, la nouveauté l'en avait étonné ; une si énorme audace l'avait effrayé lui-même. Les signes d'émotion qu'il avait laissé percer devant le bureau, dans la bibliothèque, étaient des signes de perturbation mentale, et rien de plus.

Cette première impression évanouie, il s'était familiarisé avec cette abominable idée. Il était redevenu assez calme pour bien voir les difficultés et les conséquences de cette infamie.

Ces difficultés et ces conséquences lui avaient causé un moment de trouble, car il les discernait clairement. Quant à la cruauté et à la perfidie de l'acte qu'il méditait, ces considérations étaient hors des limites de son horizon mental.

On peut dire que sa situation vis-à-vis de l'homme auquel il avait sauvé la vie était exactement celle d'un chien de Terre-Neuve. Le noble animal qui nous a sauvés, vous et moi, quand nous allions nous noyer, me sautera à la gorge ou vous étranglera, sous l'empire de certaines circonstances nouvelles, dix minutes après. Ajoutez à l'instinct du chien, lequel instinct n'est pas raisonné, les calculs rusés de l'homme.

Supposez que vous disiez d'une chose insignifiante : « C'est curieux ! À telle époque, il m'est arrivé de ramasser tel objet, et maintenant il se trouve que cet objet m'est utile ! » Et vous aurez une indication de l'état des sentiments de Geoffrey à l'égard de son ami, quand il se rappelait le passé et qu'il envisageait l'avenir.

Lorsque Arnold lui avait parlé tout à l'heure, à ce moment critique, Arnold l'avait violemment irrité, et voilà tout.

La même insensibilité, la même condition de l'être moral à l'état de nature l'empêchait d'être ému de la moindre pitié envers Anne.

« Elle n'est plus sur ma route ! » Ce fut sa première pensée. « Elle est pourvue sans aucun dommage pour moi. ». Telle fut la seconde.

Il n'était pas le moins du monde inquiet à son sujet. Pas le plus léger doute dans son esprit depuis qu'il était fixé sur sa propre situation. Il se disait qu'Anne, placée entre deux possibilités, celle de rester en face de son déshonneur ou de réclamer la main d'Arnold, réclamerait la main d'Arnold. Elle ferait cela, c'était certain, et il le croyait, par la raison qu'il l'aurait fait s'il eût été à sa place.

Mais il aurait bien voulu que tout cela fût chose accomplie. Tout en continuant sa marche fébrile autour du noyer, il se sentait fou d'impatience de pousser à la crise et d'en finir. Avoir la liberté de prendre une autre femme et de s'occuper de son entraînement pour la course, voilà tout ce qu'il voulait.

« Quant aux *victimes… !* Que Dieu les confonde tous les deux ! C'est moi qui suis leur victime, se disait-il. Est-ce qu'ils ne sont pas mes pires ennemis ? Ils sont un obstacle sur ma route !… »

Comment se débarrasser d'eux ? Telle était la difficulté. Il avait résolu d'en être débarrassé ce jour-là même. Par qui commencer ?

Chercher une querelle avec Arnold, commencer ainsi par lui ! Non, non ! cette manière de procéder, dans la position où était Arnold vis-à-vis de Blanche, provoquerait un scandale dès le début, un scandale qui lui créerait un obstacle pour faire une bonne impression sur Mrs Glenarm.

La *femme*, au contraire, était seule et sans famille ; elle aurait contre elle son sexe et sa fausse position, si elle s'avisait d'essayer d'un scandale.

C'était par la femme qu'il devait commencer. En finir à l'instant et pour toujours avec Anne et laisser Arnold apprendre cette machination effroyable, tôt ou tard, et se tirer de cette situation comme il le pourrait, voilà ce qu'il avait à faire. Mais comment rompre avec Anne, avant la fin de la journée ?

En allant à l'auberge, et en s'adressant à elle directement, comme à Mrs Brinkworth ?

– Non !

Il n'avait que trop appris à Windygates qu'il n'était point doux de se trouver avec elle face à face. Le moyen le plus facile était encore de lui écrire et de lui envoyer la lettre à l'auberge par le premier messager qu'il pourrait se procurer.

À la vérité, elle pourrait revenir à Windygates… le suivre chez son frère. Oh ! cela lui importait peu. Il était armé contre elle. « Vous êtes une femme mariée. » C'était une réponse assez forte.

Il combina donc les termes de la lettre qu'il devait lui écrire. « Quelque chose comme ceci fera l'affaire », pensait-il, toujours tournant autour du noyer :

*Vous pouvez être surprise de ne m'avoir point vu. Vous n'avez à vous en prendre qu'à vous-même. Je sais ce qui s'est passé entre vous et* lui *à l'auberge. J'ai pris l'avis d'un homme de loi. Vous êtes la femme d'Arnold Brinkworth. Je vous souhaite toutes les joies possibles et je vous dis adieu.*

Adresser ces lignes à Mrs Arnold Brinkworth, donner ses instructions au messager pour qu'il laissât la lettre, sans attendre de réponse, partir par le premier train du matin pour retourner chez son frère, et voilà la chose faite.

Mais à cela il y avait un obstacle, un obstacle qui l'exaspérait. Anne n'était connue à l'auberge sous aucun nom, si ce n'était celui de Mrs Sylvestre. Une lettre portant le nom de Mrs Arnold Brinkworth serait probablement refusée à la porte. Ou si elle était prise et qu'elle fût présentée à Anne, celle-ci pouvait ne point la recevoir, comme ne lui étant pas adressée.

Un homme ayant plus de ressources dans l'esprit aurait compris que le nom porté sur l'adresse signifiait peu de chose, du moment que son contenu était lu par la personne à laquelle la lettre était destinée. Mais Geoffrey était de ceux qui se troublent, parce qu'ils attachent de l'importance à des misères.

Et il attachait une absurde importance à la forme extérieure de sa lettre. S'il déclarait qu'Anne était la femme d'Arnold Brinkworth, ne devait-il pas adresser cette lettre à Mrs Brinkworth ? Autrement, il ne savait pas ce que pouvait dire la loi et dans quelle mauvaise passe pourrait l'engager cette erreur de sa plume !

Plus il y réfléchissait, plus il se sentait persuadé de l'habileté de son raisonnement et plus son irritation et sa colère grandissaient. En même temps, il se disait qu'il y a une issue à toute chose. Il y en avait certainement une à ce défilé. Restait à la trouver.

Il n'y put parvenir. Après avoir si bien triomphé de toutes les grandes difficultés, une petite le tenait en échec. Il lui vint à l'esprit qu'il y avait peut-être trop longtemps réfléchi et qu'en outre il avait la tête étourdie par le mouvement mécanique qu'il accomplissait en tournant autour de cet arbre.

Il s'éloigna donc brusquement du noyer et s'engagea dans une allée, bien résolu à penser à autre chose, puis à revenir à la difficulté et voir s'il pourrait l'envisager sous un nouveau point de vue avec plus de fruits.

Dès que ses pensées eurent retrouvé la liberté de se porter vers le sujet qui leur plaisait le mieux, elles se concentrèrent naturellement sur la course à pied. Dans une semaine tous les arrangements devaient être pris. Il fallait d'abord songer à l'entraînement.

Il décida d'employer cette fois deux entraîneurs, le premier pour l'exercer en Écosse et commencer avec lui chez son frère ; le second qu'il prendrait en main et avec lequel il s'entendrait à son retour à Londres.

Il repassa dans sa mémoire les exploits accomplis par le rival formidable contre lequel il avait à lutter. Cet homme était un merveilleux coureur. Les paris en faveur de Geoffrey étaient calculés sur la longueur de la course et la prodigieuse force de résistance qu'on lui connaissait.

Combien de temps devrait-il suivre cet homme ? Vers quel endroit devrait-il le rattraper ? À quelle distance du but était-il probable que son concurrent arriverait à l'épuisement ? Il faudrait alors donner le coup de jarret et le dépasser.

Tels étaient les points importants à décider. Un comité pédestre allait être formé pour lui donner des avis et lui enlever une part au moins de cette lourde responsabilité. Mais à quels hommes se fier ? Il pouvait se fier à A et à B. Tous deux étaient des autorités et des hommes loyaux. Fallait-il s'adresser à C ? Comme autorité, il n'y avait rien à dire ; comme homme, il était douteux.

Le problème, relativement à C, arrêta Geoffrey, et il ajourna d'en chercher la solution.

« Ne songeons pas à cela, dit-il. À qui et à quoi songer, alors ? À Mrs Glenarm ? La peste soit des femmes ! Elles sont toutes les mêmes. Elles se dandinent toutes quand elles marchent, et toutes se remplissent l'estomac de thé avant le dîner. Pour le reste, elles ne sont qu'une faible imitation de l'homme. »

Il voua les femmes aux dieux infernaux, voulut n'y plus penser et songer à autre chose. À quoi donc ? À quelque chose, cette fois, qui le méritât : à bourrer une autre pipe.

Il tira sa blague à tabac et suspendit tout à coup l'opération, au moment où il allait l'ouvrir.

Quel était l'objet qu'il voyait de l'autre côté d'une rangée de poiriers nains, plus sur la droite ? Une femme ?

Une servante, évidemment, d'après son costume. Elle était accroupie, lui tournant le dos, cueillant des herbes, autant qu'il en pouvait juger à cette distance.

Et qu'est-ce qui pendait à un cordon au côté de cette femme ? Une ardoise ? Oui. Quel diable de besoin pouvait-elle avoir d'une ardoise à son côté ? Geoffrey était en quête de quelque chose qui pût occuper son esprit. Eh bien ! cette chose était trouvée.

« Tout fait mon affaire, pensa-t-il, si je la *blaguais* un peu au sujet de son ardoise. »

Il appela la femme à travers la rangée de poiriers :

– Holà !

La femme se leva, et il vit s'avancer vers lui, lentement, le regardant de ses yeux creux, avec son visage triste et son impassibilité de statue, Hester Dethridge.

Geoffrey hésita. Il n'avait pas compté se livrer à un échange de ces sottes vulgarités qu'on appelle la *blague* dans la langue de l'argot, avec une femme comme celle-là.

– À quoi vous sert cette ardoise ? demanda-t-il, ne sachant par où commencer.

La femme porta la main à ses lèvres, les toucha et secoua la tête.

– Muette ?

La femme inclina la tête.

– Qui êtes-vous ?

La femme écrivit sur son ardoise et la tendit à Geoffrey par-dessus les poiriers. Il lut :

*« Je suis cuisinière. »*

– Qu'est-ce qui vous a rendue muette ?

La femme écrivit :

*« Un mauvais coup. »*

– Qui vous a donné ce coup ?

Elle secoua la tête.

– Ne voulez-vous pas me dire qui ?

Elle secoua de nouveau la tête.

Ses regards étaient restés fixés sur le visage du jeune homme pendant qu'il la questionnait. Elle le considérait de ses yeux froids et mornes, immobiles comme ceux d'un cadavre. Si fermes que fussent les nerfs de Geoffrey, tout inaccessible qu'il fût, dans les occasions ordinaires, à tout ce qui frappe l'imagination, les yeux de la cuisinière muette le glaçaient lentement.

Un frisson courut dans la moelle de ses os et le parcourut jusqu'à la racine des cheveux. Il eût voulu la voir s'éloigner de lui ; et il n'avait sans doute qu'à lui dire adieu et à la congédier. Mais il ne bougea pas.

Seulement il mit la main à sa poche et lui offrit quelques pièces de monnaie. Elle étendit la main au-dessus des poiriers pour les recevoir et s'arrêta tout à coup le bras en l'air. Un

étrange changement s’opéra sur son visage blême. Ses lèvres se serrèrent, ses yeux mornes se dilatèrent tout à coup et se prirent à regarder, rigides et brillants, par-dessus l’épaule du jeune homme, comme s’ils voyaient quelque chose derrière lui.

– Que diable regardez-vous ? demanda-t-il en se détournant brusquement.

Il ne vit rien. Il se retourna du côté de la femme. Elle l’avait laissé seul. Elle s’éloignait en courant, toute vieille qu’elle était, visiblement elle le fuyait !...

« Elle est folle ! » pensa-t-il.

Il s’éloigna dans la direction opposée et il se trouva de nouveau sous le noyer, à peine savait-il lui-même comment il y était venu. Cependant, ses nerfs s’étaient raffermis, il se mit à rire en songeant à l’étrange impression que cette femme avait produite sur lui.

« J’ai été effrayé pour la première fois de ma vie, pensa-t-il, et cela par une vieille femme. Il est temps d’en revenir à l’entraînement, et de ne plus songer à autre chose. »

Il consulta sa montre, l’heure du lunch approchait et il n’avait pas encore décidé ce qu’il devait écrire à Anne. Il résolut de prendre enfin une décision, en cet endroit-là et sur l’heure.

La femme... la femme muette... avec sa face immobile et ses horribles yeux, revint occuper sa pensée. Bast ! Ce fantôme, après tout, n’était que quelque servante devenue idiote, qui peut avoir été autrefois cuisinière et qu’on a gardée par charité. Rien de plus que cela. Ne pensons plus à elle.

Il s’étendit sur le gazon et appliqua de nouveau son esprit à cette grave question. Comment adresser une lettre à Anne, sous le nom de Mrs Arnold Brinkworth, et être sûr que cette lettre lui parviendrait.

La vieille femme muette vint encore traverser sa méditation. Il ferma les yeux avec impatience, comme pour la faire disparaître dans les ténèbres dont il s'enveloppait.

Mais la femme muette surgit encore de ces ténèbres. Il la vit écrivant sur son ardoise. Ce qu'elle écrivait… Mais qu'écrivait-elle donc ?… La vision disparut.

Geoffrey se dressa sur son séant, étonné de ce qu'il sentait en lui.

Une lueur soudaine éclaira son cerveau. Il entrevit sa route à travers les difficultés qui l'avaient arrêté jusqu'alors, et sans qu'il fît pour cela aucun effort.

Deux enveloppes, une intérieure non cachetée et adressée à Mrs Arnold Brinkworth, une extérieure cachetée et adressée à Mrs Sylvestre, et voilà le problème résolu.

N'était-ce pas le problème le plus simple à résoudre qui eût jamais embarrassé une tête humaine ?

Comment n'avait-il pas trouvé cette solution plus tôt ?

Comment l'idée lui en venait-elle à présent ?

La femme muette réapparut dans sa pensée.

Elle revenait là comme pour répondre à cette question qu'il se posait. Elle avait l'air de lui dire : c'est moi qui vous inspire ; mais prenez garde à vous, prenez garde à vous !

Pour la première fois de sa vie, il se sentit alarmé sur lui-même. Cette impression si tenace produite sur tous ses sens par une vieille femme idiote avait-elle donc quelque lien avec le dérangement de sa santé dont le chirurgien venait de lui parler ? La tête lui tournait-elle ou bien avait-il trop fumé pour un homme qui avait l'estomac vide, et qui, après avoir voyagé toute la nuit, n'avait pas bu sa ration d'ale accoutumée ?

Il quitta le jardin pour faire à l'instant l'épreuve de cette dernière supposition. Les paris en sa faveur auraient été anéantis du coup, si on l'avait vu en ce moment. Il avait l'air hagard et anxieux. L'existence de son système nerveux lui avait été soudainement révélée. Ses nerfs lui avaient dit, dans une langue inconnue : nous sommes là !

Revenu dans la partie élégante des jardins, Geoffrey rencontra un valet de pied qui s'acquittait d'une commission auprès d'un des jardiniers. Il lui demanda à l'instant le sommelier, comme celui qui devait lui porter secours.

Conduit à l'office du sommelier, Geoffrey lui réclama un pot de l'ale la plus vieille avec une nourriture solide, sous la forme d'un morceau de pain et de fromage.

Le sommelier le regarda. Cette envie de fromage chez un homme des plus hautes classes était nouvelle pour lui.

– Le lunch va être prêt à l'instant, monsieur.

– Qu'y a-t-il pour le lunch ?

Le sommelier énuméra plusieurs bons mets et autant de vins rares.

– Que le diable emporte vos ragoûts ! dit Geoffrey. Donnez-moi ma vieille ale, mon croûton de pain et mon fromage.

– Où mangerez-vous cela, monsieur ?

– Ici, par Dieu ! et le plus tôt possible.

Le sommelier donna les ordres nécessaires, avec toute la promptitude dont il était capable. Il plaça cette modeste collation devant son hôte de qualité ; mais il était toujours plongé dans un grand étonnement.

Quoi ! le fils d'un noble personnage, une célébrité lui-même, par-dessus, se bourrer de pain, de fromage et d'ale à la table d'office et de l'air le plus vorace !...

Il crut pouvoir risquer un petit compliment avec une légère nuance de familiarité et sourit.

– J'ai mis 6 livres sur vous, monsieur, pour la course.

– Très bien ! mon brave ; vous gagnerez votre argent.

Sur ces mots, l'honorable gentleman se renversa sur le dossier de son siège et tendit son verre pour avoir de l'ale. Le sommelier se sentit triplement anglais en versant la boisson écumeuse.

Ah ! les nations étrangères peuvent avoir leurs révolutions ! Les aristocraties étrangères peuvent périr ; l'aristocratie anglaise vit dans le cœur du peuple et y vivra toujours !

– Encore ! dit Geoffrey en présentant son verre vide, c'est parfait !

Et il but son ale d'un seul trait, salua le sommelier d'un signe de tête et sortit.

L'expérience avait-elle réussi ? Avait-il acquis la preuve que la dernière supposition qu'il avait faite sur lui-même était la bonne ?

Pas un doute à avoir là-dessus. Un estomac vide et des vapeurs de tabac montant à la tête, telles avaient été les vraies causes de l'étrange état d'esprit dans lequel il était dans le potager.

La vieille femme muette avec la face impassible s'était évanouie désormais comme un brouillard.

Geoffrey ne sentait plus rien qu'un peu de bourdonnement à la tête, une bonne chaleur par tout le corps. Il était redevenu lui-même.

Il retourna à la bibliothèque pour écrire sa lettre à Anne et, cela fait, commencer la lutte. La société était encore réunie dans la bibliothèque en attendant que la cloche annonçât le lunch. Il pensa que, s'il se montrait, quelqu'un l'aborderait et le gênerait certainement. Il revint donc sur ses pas.

Le seul moyen d'écrire en paix était d'attendre que tout le monde fût au lunch, et alors de revenir à la bibliothèque. La même circonstance lui fournirait l'occasion de trouver un messager pour sa lettre, sans éveiller l'attention et, après cela, de partir sans être vu, pour faire une longue promenade solitaire.

Une absence de deux heures serait suffisante pour jeter de la poussière dans les yeux d'Arnold, car elle serait sûrement interprétée par celui-ci comme ayant été consacrée à une entrevue avec Anne.

Geoffrey se promena sans but dans le jardin, en s'éloignant de plus en plus de la maison.

# 23

# C'EST FAIT

La conversation dans la bibliothèque, en général, sans but et assez vide, avait pourtant un objet sérieux dans un des coins de la pièce. Là se tenaient sir Patrick et Blanche.

– Mon oncle ! Je vous ai observé depuis une minute ou deux...

– À mon âge, Blanche, c'est me faire un très joli compliment.

– Savez-vous ce que j'ai vu ?

– Vous avez vu un vieux gentleman qui a besoin de son lunch.

– J'ai vu un vieux gentleman qui a quelque chose dans l'esprit qui le préoccupe. Qu'est-ce que c'est ?

– Une lutte avec la goutte, ma chère.

– Cette réponse ne me suffit pas. Vous ne vous débarrasserez pas de moi de cette façon. Mon oncle, je veux savoir...

– Arrêtez, Blanche ! Une jeune fille qui dit qu'elle veut savoir exprime un bien dangereux sentiment. Ève voulait savoir, et voyez où cela l'a conduite. Faust voulait savoir, et il a gagné, comme conséquence nécessaire, de tomber en mauvaise compagnie.

– Vous vous sentiez inquiet de quelque chose, reprit Blanche. Il y a plus, vous vous êtes conduit d'une façon on ne peut plus inexplicable, il y a quelques instants.

– Quand cela ?

– Quand vous êtes allé vous cacher avec Mr Delamayn, dans ce petit coin là-bas. Je vous ai vu lui montrer le chemin, pendant que je travaillais aux odieuses invitations à dîner de lady Lundie.

– Oh ! vous appelez cela travailler ? Je me demande s'il a jamais existé une femme qui ait pu appliquer tout son esprit à ce qu'elle avait à faire.

– Laissons les femmes de côté. Quel sujet de conversation peut-il y avoir entre vous et Mr Delamayn ? Et pourquoi ce pli creusé entre vos sourcils, maintenant que vous en avez fini avec ce bel animal ? Certainement, ce pli n'était pas là avant votre entretien particulier avec lui.

Sir Patrick hésitait. Devait-il, pouvait-il mettre Blanche dans sa confidence ? La tentative qu'il était déterminé à faire pour s'assurer de l'identité de la dame à laquelle Geoffrey avait fait allusion, sans la nommer, le conduirait à Craig Fernie, et l'obligerait sans doute à s'adresser directement à Anne. La connaissance intime qu'avait Blanche du caractère de miss Sylvestre pourrait indubitablement lui être utile dans ces circonstances.

Mais pouvait-il se fier à la discrétion de Blanche dans une affaire où les intérêts de miss Sylvestre étaient en jeu ? D'un autre côté, la prudence était impérieusement nécessaire dans l'insuffisance de renseignements où il était encore. C'est à la prudence que resta la victoire dans l'esprit de sir Patrick.

Il se décida à attendre, et à voir d'abord ce qui résulterait de ses informations à l'auberge.

– Mr Delamayn me consultait sur un point de droit intéressant l'un de ses amis, dit sir Patrick. Vous dépensez votre curiosité, ma chère, sur un sujet totalement indigne de l'attention d'une dame.

Mais la pénétration de Blanche ne se laissait pas tromper si facilement.

– Pourquoi ne pas me répondre tout de suite que vous ne voulez pas me le dire ? reprit-elle ; vous vous enfermez avec Mr Delamayn pour traiter une question de droit ! vous paraissez préoccupé et anxieux après cet entretien !... Je suis une bien malheureuse fille, ajouta Blanche, en poussant un petit soupir ; il y a en moi quelque chose qui semble repousser les gens que j'aime ; je ne puis obtenir la confiance d'Anne, et je ne réussis pas mieux à vous arracher la vôtre. Moi qui éprouve un si grand besoin de sympathie ! C'est dur ! Je pense que je ferai bien d'aller près d'Arnold.

Sir Patrick prit la main de sa nièce.

– Attendez une minute, Blanche. Vous me parlez de miss Sylvestre ?... Avez-vous eu de ses nouvelles aujourd'hui ?

– Aucune. Je suis plus malheureuse à son sujet qu'on ne peut l'expliquer.

– Supposons que quelqu'un se rende à Craig Fernie et essaie de découvrir la cause du silence de miss Sylvestre ? Croirez-vous alors que ce quelqu'un sympathise avec vous ?

Le visage de Blanche brilla de plaisir et de surprise ; elle porta, avec reconnaissance, la main de sir Patrick à ses lèvres.

– Oh !... s'écria-t-elle, vous ne voulez pas dire que vous êtes dans l'intention de faire cela !

– Je suis certainement la dernière personne qui devrait le faire, d'abord parce que vous êtes allée à l'auberge, en révolte ouverte contre mes ordres, et que je ne vous ai pardonnée,

l'autre jour, que sur votre promesse formelle de ne plus retomber dans la même faute. C'est une inexcusable faiblesse de la part d'un chef de famille que de donner un démenti à ses principes, seulement parce que sa nièce est en souci... Cependant, si vous pouvez me prêter une petite voiture, j'irai certainement moi-même jusqu'à Craig Fernie surprendre miss Sylvestre... dans le cas où vous auriez quelque chose à lui dire !...

– Quelque chose à lui dire ? répéta Blanche.

Elle passa son bras autour du cou de son oncle et lui murmura dans l'oreille le plus interminable message qu'aucun être humain eût jamais confié à son semblable. Sir Patrick écoutait avec un intérêt croissant pour l'enquête qu'il poursuivait secrètement.

« La femme qui inspire un dévouement pareil doit avoir de nobles qualités », pensait-il.

Pendant que Blanche parlait à l'oreille de son oncle, une autre conférence privée, d'un genre purement domestique, avait lieu entre lady Lundie et le sommelier, dans l'antichambre de la bibliothèque.

– J'ai le regret de vous apprendre, Milady, qu'Hester Dethridge a encore un de ses accès.

– Que voulez-vous dire ?

– Elle était tout à fait bien, Milady, quand elle est allée au potager il y a fort peu de temps. Ses étrangetés l'ont reprise depuis qu'elle en est revenue. Elle a besoin d'un jour de repos, Votre Seigneurie. Elle dit qu'elle est accablée d'ouvrage avec la nombreuse compagnie qui se trouve au château, et je dois dire qu'elle a l'air d'une personne épuisée d'esprit et de corps.

– Ne dites pas d'absurdités, Roberts. Cette femme est entêtée, paresseuse et insolente. Elle est maintenant prévenue qu'elle doit quitter la maison dans un mois. S'il ne lui convient

pas de faire son devoir pendant ce mois-là, je lui refuserai un certificat. Qui fera le dîner aujourd'hui si je lui permets de sortir ?

– De toute façon, Milady, je crains bien que la fille de cuisine ne soit obligée de faire de son mieux pour aujourd'hui. Hester est très entêtée, comme le disait Votre Seigneurie, quand ses accès la prennent.

– Si Hester Dethridge laisse la fille de cuisine faire le dîner, Roberts, Hester Dethridge quittera mon service aujourd'hui même. Pas un mot de plus à ce sujet. Si elle persiste à braver mes ordres, qu'elle apporte son livre de comptes dans la bibliothèque, pendant que nous déjeunerons, et qu'elle le dépose sur mon pupitre. Je reviendrai ici après le lunch, et si je vois le livre de comptes, je saurai ce que cela veut dire. Dans ce cas, vous recevrez mes instructions pour la régler et la renvoyer. Sonnez la cloche pour le repas.

La cloche sonna. Les hôtes prirent la direction de la salle à manger. Sir Patrick tenait le bras de Blanche passé sous le sien. Arrivée à la porte de la salle à manger, la jeune fille s'arrêta et pria son oncle de l'excuser si elle le laissait entrer seul.

– Je reviens à l'instant, dit-elle, j'ai oublié quelque chose en haut.

Sir Patrick entra. La porte de la salle à manger se ferma, et Blanche retourna seule à la bibliothèque. Tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, depuis trois jours, elle avait fidèlement rempli l'engagement, pris par elle à Craig Fernie, d'attendre là dix minutes après l'heure du lunch, la chance d'y voir arriver Anne.

Pour la quatrième fois, la jeune fille était assise seule dans cette grande pièce, les yeux fixés sur la pelouse.

Cinq minutes se passèrent, aucun être vivant n'apparut, si ce n'est les oiseaux qui sautillaient sur le gazon.

Une minute de plus ne s'était pas écoulée que l'oreille de Blanche perçut le bruit d'une robe de femme frôlant le gazon. Elle se précipita vers la fenêtre la plus proche, regarda, et frappa des mains en étouffant un cri de joie.

Une personne bien connue approchait rapidement. Anne était fidèle à l'amitié, Anne tenait sa promesse !

Enfin !

Blanche se précipita au-devant d'elle et l'attira dans la bibliothèque d'un air triomphant.

– Ceci excuse tout le mal que vous m'avez fait, chère bien-aimée. Vous répondez à ma lettre de la meilleure façon. Vous m'apportez votre chère présence.

Elle plaça Anne dans un fauteuil, et levant le voile de son amie, elle contempla son visage en pleine lumière.

Le changement qui s'était opéré dans toute la personne de miss Sylvestre était effrayant pour des yeux aimants et attentifs. On lisait une morne tranquillité sur son visage, une sorte de soumission passive à la destinée, qui éveillait la compassion.

Trois jours et trois nuits de solitude et de douleur, trois jours et trois nuits sans repos, dans l'incertitude amère, avaient brisé cette nature impressionnable et glacée, ce cœur ardent. L'esprit qui l'animait s'était envolé, il ne restait plus que l'enveloppe de la femme qui vivait et se mouvait comme l'ombre d'elle-même.

– Anne ! Anne ! que peut-il vous être arrivé ! Avez-vous peur ? Il n'y a pas la moindre crainte à avoir que personne ne vienne nous déranger. Ils sont tous au lunch ; les domestiques s'occupent du dîner. Nous sommes seules ici. Ma chère, vous avez l'air si faible et si étrange… Voulez-vous que je vous aille chercher quelque chose ?

Anne baissa la tête et l'embrassa : ce fut une caresse triste et lente, sans un mot, sans une larme, sans un soupir.

– Vous êtes fatiguée, c'est certain. Êtes-vous venue à pied ici ? Vous ne repartirez pas de même, je veillerai à cela !

À ces mots, Anne se réveilla. Elle parla pour la première fois. Sa voix était plus grave que d'habitude, mais le charme, la distinction, et la beauté de sa voix avaient survécu au naufrage de tout le reste.

– Je ne retournerai pas à l'endroit d'où je viens, Blanche. J'ai quitté l'auberge.

– Quitté l'auberge ?... Avec votre mari ?...

Elle répondit à la première question, pas à la seconde.

– Je ne puis y retourner, dit-elle, l'auberge n'est pas un lieu qui me convienne. Une malédiction semble me poursuivre partout où je vais, Blanche. Je suis une cause de querelles et de malheurs, sans intention, Dieu le sait ! Le vieillard, qui est premier garçon à l'auberge, a été bon pour moi, à sa manière. Lui et sa patronne ont eu une dispute à ce sujet, une choquante et violente dispute. Le bonhomme a perdu sa place. La maîtresse de la maison en fait retomber toute la faute sur moi. C'est une femme bien dure, et elle a été plus dure que jamais depuis que Bishopriggs est parti. J'ai perdu une lettre à l'auberge. Je dois l'avoir jetée de côté, je suppose, et l'avoir oubliée. Je ne me la suis rappelée qu'hier soir. Je l'ai dit à l'hôtesse et elle m'a cherché querelle avant même que les paroles ne me fussent sorties de la bouche. Elle m'a demandé si je l'accusais de me voler mes lettres. Puis elle m'a dit des choses... des choses que je ne puis répéter. Je ne suis pas bien et je me sens incapable de vivre avec de pareilles gens. J'ai préféré quitter l'auberge ce matin. J'espère et je prie Dieu de ne jamais revoir Craig Fernie.

Elle débita sa petite histoire avec une absence complète d'émotion apparente et appuya sa tête sur le dossier de la chaise quand elle eut fini.

Les yeux de Blanche se remplirent de larmes en la regardant.

– Je ne veux pas vous fatiguer de questions, Anne, dit-elle. Montez à ma chambre et reposez-vous ; vous n'êtes pas en état de voyager, chère bien-aimée, je veillerai à ce que personne ne vienne vous déranger.

L'horloge de Windygates sonna le quart de 2 heures. Anne se leva de son siège en tressaillant.

– Quelle est l'heure qui sonne ? demanda-t-elle. Blanche le lui dit.

– Je ne puis rester ici longtemps, reprit Anne. Je suis venue pour découvrir quelque chose, si je puis. Vous ne me poserez pas de questions, Blanche ! Je vous en prie, en mémoire des anciens temps.

Blanche se retourna le cœur défaillant.

– Je ne veux pas vous faire de la peine, chère, dit-elle en prenant la main d'Anne et cachant les larmes qui commençaient à ruisseler sur ses joues.

– J'ai besoin de savoir quelque chose, Blanche. Voulez-vous me le dire ?

– Oui ?... qu'est-ce ?

– Quels sont les gentlemen résidant actuellement dans la maison ?

Blanche regarda autour d'elle avec un nouveau mouvement de surprise et d'alarme. Une vague crainte s'était emparée de son esprit.

Anne persista à obtenir une réponse à son étrange demande.

– Dites-moi leurs noms, Blanche. J'ai une raison pour désirer les connaître.

Blanche énuméra les noms des hôtes de lady Lundie.

– Deux autres sont revenus ce matin, continua-t-elle, Arnold Brinkworth et son odieux ami, Mr Delamayn.

La tête d'Anne se renversa de nouveau sur le dossier de son siège. Elle avait trouvé le moyen, sans exciter les soupçons de sa jeune amie, de découvrir ce qu'elle voulait apprendre en venant à Windygates. Il était de retour en Écosse, il n'était arrivé de Londres que ce matin. Il avait eu à peine le temps de communiquer avec Craig Fernie, lui surtout qui haïssait tant écrire des lettres. Toutes les circonstances étaient en sa faveur. Il n'y avait pas de raison, il n'y avait véritablement aucune raison de croire qu'il l'avait abandonnée.

Le cœur de la malheureuse femme bondit dans sa poitrine sous le premier rayon d'espoir qui fût venu le réchauffer depuis quatre jours. Son corps affaibli tressaillit de la tête aux pieds. Son pâle visage se colora un moment, puis redevint d'une pâleur mortelle.

Blanche l'observait avec anxiété.

– Je vais vous aller chercher du vin, dit-elle ; vous perdrez connaissance si vous ne prenez pas quelque chose. Je serai de retour dans un moment et je puis arranger les choses de manière à ce que personne ne sache rien.

Elle poussa le fauteuil d'Anne vers la fenêtre la plus proche, une fenêtre située près de l'entrée de la bibliothèque, et s'éloigna en courant.

À peine Blanche avait-elle quitté la salle, par la porte conduisant dans l'antichambre, que Geoffrey entra par la dernière porte ouvrant sur la pelouse.

L'esprit occupé par la lettre qu'il allait écrire, il s'avança lentement vers une table.

Anne, entendant un bruit de pas, tressaillit encore et regarda autour d'elle.

Ses forces, défaillantes, lui revinrent à l'instant sous l'impression du soulagement qu'elle éprouva à la vue de Geoffrey. Elle se leva et s'avança vivement, les joues colorées d'une faible rougeur.

Geoffrey releva la tête.

Ils étaient tous les deux face à face et seuls.

– Geoffrey !

Il la regarda sans répondre, sans faire un pas de son côté.

Une lueur atroce brillait dans ses yeux, son silence était celui de la brute qui menace sourdement.

Il avait résolu de ne la revoir jamais, il avait résolu de lui écrire, et elle était là devant lui, le forçant à parler. Il ajouta mentalement ce désagrément à tous ceux qu'elle lui avait fait éprouver.

S'il y avait jamais eu le plus faible espoir pour elle d'éveiller dans son cœur un sentiment, passager même, de pitié, cet espoir aurait été anéanti à l'instant.

Elle se méprit sur son silence. Elle fit ses excuses, la pauvre créature, pour être revenue à Windygates, ses excuses à l'homme qui, en ce moment même, allait la délaisser sans appui en ce monde.

– Je vous en prie, pardonnez-moi d'être venue ici, dit-elle. Je n'ai rien fait pour vous compromettre, Geoffrey, personne d'autre que Blanche ne sait que je suis à Windygates. Et je suis parvenue à m'informer de vous, sans qu'elle pût deviner notre secret.

Elle s'arrêta, car elle commençait à trembler. Elle voyait quelque chose de plus sur son visage que ce qu'elle y avait lu tout d'abord.

– J'ai reçu votre lettre, continua-t-elle, en appelant tout son courage prêt à l'abandonner. Je ne me plains pas de ce qu'elle soit si courte. Vous n'aimez pas écrire, je le sais, mais vous me promettiez de vos nouvelles et je ne recevais rien... Et puis, Geoffrey, j'étais seule à l'auberge.

Elle s'arrêta encore et se soutint en appuyant sa main sur la table... puis elle essaya de continuer, effort inutile. Elle ne pouvait plus que le regarder.

– Que voulez-vous ? demanda-t-il du ton d'un homme adressant une question sans importance à une personne qui lui est totalement étrangère.

Une dernière lueur de son ancienne énergie se montra sur le visage d'Anne comme une flamme mourante.

– Je suis déjà brisée par tant d'épreuves, dit-elle. Ne m'insultez pas en me forçant à vous rappeler votre promesse.

– Quelle promesse ?

– C'est une honte, Geoffrey, c'est une honte !... Votre promesse de m'épouser.

– Vous réclamez l'exécution de ma promesse après ce que vous avez fait à l'auberge ?

Elle s’appuya encore d’une main sur la table et porta l’autre à son front. Penser eût été un trop grand effort pour elle. Elle se dit, comme se parlant à elle-même avec égarement :

– L’auberge ?... qu’ai-je fait à l’auberge ?

– J’ai pris l’avis d’un homme de loi, sachez-le ! Je sais ce que je dis.

Elle parut ne pas l’avoir entendu et répéta ses dernières paroles :

– Qu’ai-je fait à l’auberge ?

Puis elle retrouva le courage du désespoir, et s’aidant de la table, elle put s’approcher de lui et posa la main sur son bras.

– Refusez-vous de m’épouser ? demanda-t-elle.

Il ne vit qu’une infâme opportunité et répondit ces infâmes paroles :

– Vous êtes déjà mariée à Arnold Brinkworth.

Sans un effort pour fuir, elle tomba privée de sentiment aux pieds de Geoffrey, comme au temps passé sa mère était tombée aux pieds du père de Geoffrey.

Il se dégagea des plis de la robe de la jeune femme.

– C’est fait ! dit-il en regardant la forme inanimée qui gisait sur le parquet.

Comme ces mots tombaient de ses lèvres, il tressaillit à un bruit venant de l’intérieur de la maison, une des portes de la bibliothèque n’avait pas été complètement fermée ; des pas légers se faisaient entendre, s’avançant rapidement dans l’antichambre.

Il tourna le dos et s’enfuit de la bibliothèque par la porte ouverte au bout de la salle, par laquelle il était entré.

# 24

# PARTIE

Blanche entra portant un verre de vin et vit Anne évanouie sur le parquet.

Elle en fut alarmée, mais non surprise ; elle s'agenouilla auprès d'Anne et lui souleva la tête. Ses observations antérieures sur son amie ne lui expliquaient que trop bien cet évanouissement. Le temps qu'elle avait mis à chercher le vin était, pour elle, la seule cause de la défaillance de la pauvre Anne.

Si elle avait été moins prompte à remonter de l'effet à la cause, elle serait allée à la fenêtre pour voir s'il n'était rien survenu au-dehors qui eût pu effrayer Anne. Elle aurait pu voir Geoffrey avant qu'il eût tourné le coin de la maison ; et cette découverte, faite par elle, aurait pu changer le cours des événements, non seulement de sa vie, mais de la vie de deux autres personnes. C'est ainsi que nous faisons nous-mêmes notre destinée en aveugles.

C'est ainsi que nous laissons notre petite part de bonheur à la merci capricieuse du hasard.

Mais, toujours dupes d'une heureuse illusion, nous croyons être le produit le plus raffiné du grand plan de création, et nous doutons que d'autres planètes soient habitées, parce qu'elles ne sont pas entourées d'une atmosphère respirable pour *nous !* Car rien n'est fait que pour nous !

Après avoir essayé des remèdes à sa portée, hélas ! sans aucun succès, Blanche prit peur. Anne n'était-elle point morte, là, entre ses bras ?

Elle était sur le point d'appeler du secours, quelles que pussent être les conséquences de la découverte qui allait en résulter, quand la porte de l'antichambre s'ouvrit, et qu'Hester Dethridge parut.

La cuisinière avait accepté la condition imposée par sa maîtresse, si elle persistait à réclamer la liberté d'employer à son gré le reste de la journée. Conformément au désir exprimé par lady Lundie, elle affirmait sa résolution de faire à sa volonté, en déposant son livre de comptes sur le pupitre de la bibliothèque. Lorsque cela fut fait, elle répondit aux instances de Blanche qui l'appelait à son secours.

Lentement et d'un pas ferme, Hester Dethridge s'approcha. Blanche, agenouillée, tenait la tête d'Anne sur sa poitrine. Hester les regarda toutes deux, sans qu'aucun signe d'émotion se montrât sur son sévère et impassible visage.

– Ne voyez-vous pas ce qui est arrivé ? cria Blanche. Êtes-vous vivante ou morte ? Oh ! Hester, je ne puis la faire revenir. Regardez-la... regardez-la !...

Hester Dethridge regarda miss Sylvestre et secoua la tête ; puis elle réfléchit un moment et écrivit sur son ardoise, qu'elle tendit à Blanche par-dessus le corps de la pauvre Anne :

*« Qui a fait cela ? »*

– Stupide créature ! dit Blanche, personne n'a fait cela.

Les yeux d'Hester Dethridge se fixèrent plus attentivement sur le visage pâle et défait qui reposait sur la poitrine de Blanche. Son esprit se reporta en arrière sur sa misérable expérience de sa vie de femme mariée. Elle se remit à écrire sur son ardoise et montra de nouveau à Blanche ce qu'elle avait écrit.

*« Elle en est venue là par la faute d'un homme. Laissez faire, et Dieu la rappellera à lui. »*

– Affreuse et insensible créature ! Comment osez-vous écrire une chose aussi abominable ?

Cependant, malgré cette explosion bien naturelle d'indignation, Blanche ayant de nouveau regardé Anne, et de plus en plus effrayée par la persistance de cet évanouissement si semblable à la mort, fit un nouvel appel à l'étrange femme.

– Hester, pour l'amour du ciel, aidez-moi.

La cuisinière laissa retomber son ardoise à son côté et inclina la tête en signe d'obéissance. Elle invita Blanche à dégrafer la robe d'Anne et, mettant un genou à terre, elle prit à son tour la tête de la jeune femme sur ses genoux.

Dès l'instant où Hester Dethridge la toucha, Anne donna signe de vie.

Un léger frisson parcourut tout son corps, ses paupières tremblèrent, s'entrouvrirent, et se refermèrent de nouveau. Un léger soupir s'exhala de ses lèvres.

Hester la replaça entre les bras de Blanche, réfléchit un moment, se remit à écrire sur son ardoise et fit voir encore ce qu'elle avait écrit.

*« Elle a frissonné quand je l'ai touchée. Cela signifie que j'ai marché sur sa tombe. »*

Blanche détourna ses yeux de l'ardoise et de la cuisinière avec horreur.

– Vous m'épouvantez, dit-elle, vous l'épouvanterez elle-même si elle vous voit. Je n'ai pas l'intention de vous offenser. Mais laissez-nous, je vous en prie, laissez-nous.

Hester Dethridge accepta son renvoi, comme elle acceptait toutes choses. Elle inclina la tête, pour marquer qu'elle avait compris, regarda une dernière fois Anne, fit un raide salut à sa jeune maîtresse et sortit.

Une heure après, le sommelier l'avait payée et elle avait quitté la maison.

Blanche respira plus librement quand elle se trouva seule.

Elle pouvait être toute à la joie de voir Anne revenir à la vie.

– Pouvez-vous m'entendre, ma chérie ? murmura-t-elle. Puis-je vous laisser seule pour un moment ?

Les yeux d'Anne se rouvrirent lentement, et elle regarda autour d'elle avec cet effroi de la vie qui saisit toujours ceux que le mal avait foudroyés pour un moment, et qui reviennent au sentiment de leur douleur. Ils maudissent la pitié qui les a réveillés dans les bras de la mort.

Blanche appuya la tête d'Anne contre la chaise la plus proche et courut à la table où elle avait placé le vin en entrant.

Après avoir avalé une gorgée de ce vin, Anne éprouva les effets du stimulant. Blanche insista pour qu'elle vidât le verre et s'abstint de lui faire aucune question, jusqu'à ce qu'elle fût complètement revenue à elle sous l'influence du vin.

– Vous avez excédé vos forces ce matin, dit-elle aussitôt qu'elle jugea pouvoir parler sans danger. Personne ne vous a vue, ma chérie. Rien n'est arrivé. Vous sentez-vous tout à fait revenue à vous ?

Anne fit un effort pour se lever et quitter la bibliothèque. Mais Blanche la replaça sur un fauteuil et continua :

– Il n'y a nulle nécessité de bouger. Nous avons encore un quart d'heure à nous. J'ai quelque chose à vous dire, Anne, une petite proposition à vous faire. Voulez-vous m'écouter ?

Anne prit la main de Blanche et la pressa sur ses lèvres avec reconnaissance. Elle ne fit pas d'autre réponse. Blanche poursuivit :

– Je ne vous interrogerai plus, ma chérie, je n'essaierai pas de vous retenir ici contre votre volonté. Je ne vous rappellerai même pas ma lettre d'hier. Mais je ne puis vous laisser partir sans avoir l'esprit en repos à votre sujet. Vous soulagerez mon anxiété si vous voulez faire une chose, une chose facile, par amour pour moi.

– Qu'est-ce, Blanche ?

Elle fit cette réponse d'un ton vague, comme si sa pensée était loin de ce qu'elle disait. Blanche était trop avide d'arriver à son but pour remarquer l'air égaré d'Anne et la façon toute mécanique dont elle avait parlé.

– Je désirerais vous voir consulter mon oncle, reprit Blanche. Sir Patrick s'intéresse à vous ; sir Patrick me proposait, aujourd'hui même, d'aller vous voir à l'auberge. C'est le plus sage, le meilleur, et le plus aimable vieillard qui soit au monde, et vous pouvez vous fier à lui, comme vous ne pouvez vous fier à aucun autre. Voulez-vous mettre sir Patrick dans votre confidence, et vous laisser guider par ses avis ?

L'esprit toujours perdu dans une rêverie déchirante, Anne regardait vers la pelouse et ne répondait pas.

– Allons, dit Blanche, un mot... est-ce trop demander ?... Est-ce oui ou non ?

Toujours regardant vers la pelouse, toujours pensant à autre chose, Anne céda et dit :

– Oui.

Blanche en fut ravie.

« Comme j'ai bien conduit la négociation, pensa-t-elle. C'est ce que mon oncle entend, quand il parle d'établir solidement son terrain. »

– Voilà le plus sage « oui », ma chère, que vous ayez dit de votre vie. Attendez ici, je vais au lunch, sans cela on pourrait envoyer savoir ce que je suis devenue. Sir Patrick m'a gardé une place auprès de lui. Je pourrai lui dire ce que je souhaite, et il le fera. Oh ! l'heureuse chose que d'avoir affaire à un homme habile ! Sir Patrick s'arrangera pour quitter la table avant tout le monde sans exciter les soupçons. Rendez-vous immédiatement avec lui à la serre. Nous y avons passé toute la matinée, personne n'y reviendra maintenant. Je vous suivrai aussitôt que j'aurai donné satisfaction à lady Lundie en mangeant quelque chose. Personne ne sera dans le secret que nous trois. Dans cinq minutes, au plus, vous pouvez attendre sir Patrick. Laissez-moi partir ! Nous n'avons pas un moment à perdre !

Anne la retint.

– Qu'y a-t-il ? demanda Blanche.

– Tout va-t-il bien avec Arnold, Blanche ?

– Arnold est plus charmant que jamais, ma chérie.

– Le jour de votre mariage est-il fixé ?

– Oh ! il y a des siècles d'ici là. Le jour ne sera pas fixé avant notre retour à Londres et la fin de l'automne. Laissez-moi partir, Anne.

– Embrassez-moi, Blanche.

Blanche l'embrassa et essaya de dégager sa main. Anne s'accrochait à elle comme une personne qui se noie et comme si sa vie dépendait de cette étreinte.

– Blanche, m'aimerez-vous toujours comme vous m'aimez à présent ?

– Comment pouvez-vous me le demander ?

– J'ai dit *oui* tout à l'heure ; dites *oui* à votre tour.

Blanche fit ce qu'elle demandait. Les yeux d'Anne se fixèrent sur le visage de sa jeune amie avec un long regard de compassion ; puis tout à coup Anne laissa retomber la main qu'elle tenait.

Blanche s'enfuit, plus agitée, plus inquiète qu'elle n'eût voulu se l'avouer à elle-même. Jamais elle n'avait senti aussi vivement l'urgente nécessité d'en appeler aux conseils de sir Patrick.

Les hôtes étaient encore tranquillement à table, quand Blanche entra dans la salle à manger.

Lady Lundie exprima naturellement sa surprise, sur un ton convenablement gradué de reproche, du manque d'exactitude de sa belle-fille. Blanche lui présenta ses excuses avec la plus exemplaire humilité.

Elle se glissa sur sa chaise, à côté de son oncle, et prit la première chose qui lui fut offerte : Sir Patrick regardait sa nièce ; il se trouvait en face d'un modèle de jeune Anglaise. Il se demanda intérieurement ce que cela voulait dire.

La conversation, interrompue un moment (elle roulait sur des sujets de politique et de sport, et quand le besoin de clamer se faisait sentir, on mettait sur le tapis le sport et la politique), fut reprise à l'instant. Grâce au bruit de la discussion, et tout en recevant les attentions du vieux gentleman, Blanche put trouver le moment de lui murmurer à l'oreille :

– Restez calme, mon oncle ! Anne est dans la bibliothèque.

En ce moment, Mr Smith lui offrait du jambon, qu'elle refusa gracieusement.

– Je vous en prie, continua-t-elle, je vous en prie, rendez-vous auprès de cette pauvre Anne ; elle désire vous voir, elle est dans un effroyable embarras.

Le galant Mr Jones lui présenta la tarte aux fruits et à la crème, qu'elle accepta en le remerciant.

– Conduisez-la à la serre, continua-t-elle. Je vous suivrai quand j'en trouverai l'occasion. Faites cela à l'instant, mon oncle, si vous m'aimez, ou vous arriverez trop tard.

Avant que sir Patrick eût pu murmurer un mot de réponse, lady Lundie, découpant un gâteau, chef-d'œuvre du génie écossais, proclama qu'il avait été fait par elle-même et, en conséquence, en offrit une tranche à sir Patrick. La tranche, en l'ouvrant, donna passage à une éruption de prunes et de sucreries enveloppées de beurre fondu.

Sir Patrick avait soixante-dix ans ; il est donc inutile d'ajouter qu'il refusa poliment de commettre sans raison un attentat pareil contre son estomac.

– Quoi ! mon gâteau ! insista lady Lundie, en élevant l'horrible composition au bout de sa fourchette. N'aura-t-il pas le pouvoir de vous tenter ?

Sir Patrick vit une occasion de s'esquiver, sous le couvert d'un compliment à sa belle-sœur ; il fit appel à son plus courtois sourire, et posant la main sur son cœur :

– L'homme est sujet à faillir, dit-il, quand il est soumis à une tentation irrésistible. Si c'est un mortel sage, que doit-il faire ?

– Il doit manger un peu de mon gâteau, dit la prosaïque lady Lundie.

– Non, fit sir Patrick, avec un regard d'indicible dévouement envers sa belle-sœur. Il doit fuir la tentation, chère dame, et c'est ce que je fais.

Il salua et s'échappa de la salle à manger.

Lady Lundie baissa les yeux avec une expression de vertueuse indulgence pour l'humaine faiblesse et partagea modestement le compliment de sir Patrick entre elle et son gâteau.

Sachant fort bien que son départ serait promptement suivi par la sortie de table des dames, sir Patrick gagna la bibliothèque aussi vite que son pied boiteux le lui permettait. Maintenant qu'il était seul, ses manières trahissaient l'inquiétude, et son visage était grave.

Il entra dans la salle.

Aucun signe visible de la présence d'Anne… la bibliothèque était solitaire.

– Partie ! s'écria sir Patrick. Cela n'annonce rien de bon.

Après un moment de réflexion, il revint dans l'antichambre pour prendre son chapeau. Il se pouvait qu'elle eût craint d'être découverte, si elle restait dans la bibliothèque et qu'elle se fût rendue seule à la serre.

Si elle ne se trouvait pas dans la serre, la tranquillité d'esprit de Blanche, et l'éclaircissement des soupçons de sir Patrick dépendaient de la découverte du nouveau lieu où miss Sylvestre serait allée chercher un refuge. Dans ce cas, le temps était précieux, et il fallait savoir le mettre à profit.

Après être arrivé rapidement à ces conclusions, sir Patrick tira la sonnette de l'antichambre communiquant avec l'office et fit appeler son valet de chambre, homme d'une discrétion et d'une fidélité à toute épreuve, et presque aussi âgé que son maître.

– Prenez votre chapeau, Duncan, dit-il, quand le valet de chambre parut, et sortez avec moi.

# 25

# SUIVIE

Maître et serviteur partirent en silence à travers les jardins. Arrivés en vue de la serre, sir Patrick ordonna à Duncan de l'attendre et entra seul.

Il n'était pas besoin de la précaution qu'il avait prise. La serre était aussi solitaire que la bibliothèque. Il revint sur le seuil et regarda dehors autour de lui. Pas une créature humaine dans les jardins. Sir Patrick appela son domestique.

– Retournez aux écuries, Duncan, dit-il, et dites que miss Lundie m'a prêté son poney-chaise pour aujourd'hui. Faites atteler à l'instant et attendez dans la cour de l'écurie. Je désire attirer l'attention le moins possible. Vous viendrez avec moi. Munissez-vous d'un indicateur des chemins de fer. Avez-vous de l'argent ?

– Oui, sir Patrick.

– Vous est-il arrivé de voir l'institutrice miss Sylvestre, quand vous êtes venu ici pour la fête de jour ?

– Je l'ai vue, sir Patrick !

– La reconnaîtriez-vous ?

– Je lui ai trouvé un air fort distingué, sir Patrick. Je la reconnaîtrais certainement.

– Avez-vous sujet de penser qu'elle vous ait remarqué ?

– Elle ne m'a pas même regardé, sir Patrick.

– Très bien ! mettez de quoi changer de linge dans votre sac de voyage, Duncan, j'aurai peut-être besoin de vous pour un petit voyage en chemin de fer. Attendez-moi dans la cour de l'écurie. Il s'agit d'une affaire qui repose entièrement sur ma discrétion et sur la vôtre.

– Merci, sir Patrick.

Après avoir ainsi répondu au compliment que sir Patrick venait de lui faire, Duncan se dirigea gravement vers les écuries, et son maître rentra dans la serre pour y attendre l'arrivée de Blanche.

Sir Patrick donna des signes d'impatience pendant la durée de cette attente. Plusieurs fois il eut recours à la tabatière enchâssée dans la pomme de sa canne. Il sortait de la serre pour regarder au dehors ; il y rentrait…

La disparition d'Anne lui créait un sérieux obstacle sur le chemin de plus amples découvertes, et c'était du temps perdu pour vaincre cet obstacle que celui qu'il passait à attendre Blanche.

Enfin, elle apparut sur les marches de la serre, toute essoufflée par la course qu'elle avait faite pour arriver aussi vite que ses petits pieds pouvaient l'y porter, au lieu du rendez-vous.

Sir Patrick s'avança vers elle, voulant lui épargner le choc d'une cruelle surprise.

– Blanche, dit-il, préparez-vous, ma chère, à un grand désappointement. Je suis seul.

– Voulez-vous dire que vous l'avez laissée partir ?

– Ma pauvre enfant ! je ne l'ai pas vue du tout.

Blanche le repoussa et se mit à courir dans la serre. Sir Patrick la suivit. Elle revint sur ses pas, le désespoir peint sur le visage.

– Oh ! mon oncle, moi qui éprouve une si grande pitié pour elle, elle n'a guère pitié de moi !

Sir Patrick ouvrit ses bras à sa nièce et caressa de la main la jeune et jolie tête qui s'appuyait sur son épaule.

– Ne la jugez pas sévèrement, ma chère, vous ne savez pas quelle sérieuse nécessité elle peut invoquer pour excuse. Il est clair qu'elle ne saurait se confier à personne et que si elle a consenti à me consulter, c'était pour vous décider à vous éloigner et pour vous épargner la douleur d'une séparation. Remettez-vous, Blanche. Je ne désespère pas de découvrir où elle est allée, si vous voulez m'aider.

Blanche releva la tête et sécha bravement ses larmes.

– Mon père n'était pas meilleur pour moi que vous ne l'êtes, fit-elle. Mon oncle, dites-moi seulement ce que je puis faire.

– J'ai besoin de savoir exactement ce qui s'est passé dans la bibliothèque, dit sir Patrick. N'oubliez rien, ma chère enfant, quelque insignifiant que puisse vous paraître un détail. Les détails insignifiants en apparence ont de l'importance pour nous, les minutes aussi sont précieuses.

Blanche suivit ses instructions à la lettre ; son oncle l'écoutait avec la plus profonde attention. Quand elle eut achevé son récit, sir Patrick proposa de quitter la serre.

– J'ai fait atteler votre petite voiture, dit-il, et je puis vous dire ce que je me propose de faire sur le chemin d'ici aux écuries.

– Laissez-moi vous accompagner, mon oncle !

– Pardonnez-moi, ma chère, de ne pas accéder à cette demande. Les soupçons de votre belle-mère sont facilement excités... et il vaut mieux que vous ne soyez pas vue avec moi, si mes investigations me conduisent à Craig Fernie. Je vous promets, si vous restez ici, de vous dire tout, quand je serai de retour. Joignez-vous à la société, dans tous les projets qui pourront être faits pour l'après-midi, vous empêcherez ainsi que mon absence fasse l'objet d'autre chose que d'une simple remarque en passant. Faites ce que je vous demande. Bien ! vous êtes une bonne fille ! Maintenant, écoutez ce que je vous propose de tenter pour cette pauvre femme, et comment votre petite histoire m'a été utile.

Il s'arrêta pour réfléchir, se demandant s'il devait commencer par faire part à Blanche de sa consultation avec Geoffrey... Une fois encore, il décida cette question négativement.

« Mieux vaut attendre pour la mettre dans la confidence que j'aie accompli ce voyage d'informations », pensait-il.

– Ce que vous m'avez dit, Blanche, se résume dans mon esprit en deux choses : ce qui s'est passé dans la bibliothèque sous vos yeux, et ce que miss Sylvestre vous a dit sur ce qui était arrivé à l'auberge. Quant à l'événement survenu dans la bibliothèque même, il est trop tard pour rechercher si l'évanouissement était causé, comme vous le dites, par un simple épuisement, ou si c'est le résultat de quelque chose de nouveau qui se serait passé pendant votre courte absence.

– Que pourrait-il s'être passé pendant mon absence ?

– Je n'en sais pas plus que vous là-dessus, ma chère ; c'est simplement une conjecture, et comme telle, j'en prends note. Pour arriver à ce qui nous concerne pratiquement, si miss Sylvestre est dans un état de santé aussi débile, il est impossible qu'elle soit arrivée sans secours à une grande distance de Windygates. Elle peut avoir cherché un refuge dans une des chaumières du voisinage. On doit l'avoir vue passer ; elle a pu ren-

contrer la voiture de quelque fermier se rendant à la station et demander au conducteur de lui donner une place dans cette voiture ; elle peut encore avoir marché aussi loin que ses forces le lui ont permis et s'être arrêtée pour se reposer dans quelque endroit abrité sur le chemin.

– J'irai aux informations dans toutes les chaumières aussitôt que vous serez parti.

– Très bien ! Elle est femme et, on peut le dire, elle n'est rien moins que forte. Elle ne peut avoir quitté ce voisinage qu'en louant une voiture ou en voyageant par le chemin de fer. Je me propose d'aller d'abord à la station. Au train dont vos poneys dévorent l'espace, il y a des chances, malgré le temps perdu, que j'arrive aussi tôt qu'elle, en supposant qu'elle ait l'intention de partir par un des premiers trains montant ou descendant.

– Il y a un train dans une demi-heure, mon oncle... Elle n'arrivera jamais à temps pour celui-là.

– Elle est peut-être moins épuisée que vous ne le pensez ; elle peut faire un effort, ou bien elle peut n'être pas seule. Comment pouvez-vous savoir si quelqu'un ne l'attendait pas sur la route, son mari, s'il existe ?... Je présume qu'elle est maintenant en route pour la station, et il faut que j'y arrive...

– Et que vous l'arrêtiez, si vous la trouvez là ?

– Ce que je ferai, Blanche, doit être laissé à ma discrétion. Si je la trouve, je ferai pour le mieux. Si je ne la trouve pas, je laisserai Duncan, que j'emmène avec moi, attendre les trains qui doivent passer d'ici au dernier train du soir. Il connaît de vue miss Sylvestre... et il est sûr qu'elle ne l'a jamais remarqué. Si elle va au sud ou au nord, à une heure ou à une autre, Duncan a l'ordre de la suivre n'importe où elle ira.

– Comme vous avez été habile de penser à ce Duncan.

– Pas le moins du monde, ma chère. Duncan est mon factotum, et le parti que je prends serait venu à l'esprit de n'importe qui. Arrivons au point le plus difficile. Supposons qu'elle loue une voiture ?

– Il n'y a pas d'autre endroit où l'on puisse s'en procurer qu'à la station.

– Il y a des fermiers aux alentours, et les fermiers ont des charrettes légères et des carrioles. Il est on ne peut plus probable qu'ils consentent à les mettre à sa disposition. Mais les femmes surmontent des difficultés qui arrêtent les hommes. Et c'est une femme habile... une femme qui, vous pouvez en être sûre, a l'idée arrêtée de vous dissimuler ses traces. Ah ! si nous avions quelqu'un à qui nous puissions nous fier pour surveiller l'embranchement des deux routes qui conduisent à la station !... Il faut, moi, que je parte dans la direction opposée.

– Arnold peut le faire.

Sir Patrick parut un peu indécis.

– Arnold est un excellent garçon, dit-il, mais peut-on se fier à sa discrétion ?

– Il est, après vous, la personne la plus discrète que je connaisse et, il y a plus, c'est que je lui ai dit toute l'histoire d'Anne, excepté ce qui est arrivé aujourd'hui. Je crois bien que cela, je le lui dirai encore quand je serai seule et malheureuse, après que vous serez parti. Il y a dans Arnold quelque chose, je ne sais ce que c'est, qui me redonne du courage. D'ailleurs, pensez-vous qu'il trahirait un secret que je lui aurais confié ? Vous ne savez pas combien il m'est dévoué ?

– Ma chère Blanche, je ne suis pas l'objet de son adoration, comme vous. Vous avez seule de l'autorité sur ce point. Je me rends. Ayons recours à Arnold. Recommandez-lui d'être très attentif, qu'il se porte en personne à l'endroit où les routes se rencontrent. Nous n'avons plus maintenant qu'un endroit où nous

puissions espérer trouver sa trace. Je me charge de faire les investigations nécessaires à l'auberge de Craig Fernie.

– L'auberge de Craig Fernie, mon oncle ! Vous avez donc oublié ce que je vous ai dit ?

– Attendez un peu, ma chère. Miss Sylvestre a personnellement quitté l'auberge, je vous l'accorde. Mais si malheureusement nous ne réussissons pas à la retrouver par d'autres moyens, elle peut avoir laissé à Craig Fernie une trace qui nous guidera. Cette trace, il nous faut la trouver à l'instant, en cas d'accident... Vous ne paraissez pas bien me suivre ? Allez ! je franchirai l'espace avec toute la rapidité dont vos poneys sont capables. J'arrive à la seconde des deux choses que votre histoire présente à mon esprit. Qu'est-ce que miss Sylvestre vous a dit de ce qui lui était arrivé à l'auberge ?

– Elle y a perdu une lettre.

– C'est bien cela. Elle a perdu une lettre à l'auberge... Premier événement. Bishopriggs, le garçon, s'est querellé avec Mrs Inchbare et a perdu sa place... Second événement. D'abord, quant à la lettre, est-elle réellement perdue ou a-t-elle été volée ? Dans l'un et l'autre cas, si nous pouvons mettre la main sur ce document, nous avons au moins la chance qu'il nous aide à découvrir quelque chose. Et puis, quant à Bishopriggs...

– Vous n'allez pas, bien sûr, me parler du garçon ?

– Si fait. Bishopriggs possède deux mérites importants. Bishopriggs est un anneau dans la chaîne de mes arguments et c'est un de mes vieux amis.

– Un de vos amis !

– Nous vivons dans un temps où un artisan, en parlant d'un autre artisan, dit : « Ce gentleman ». Je marche avec mon siècle, et en parlant de mon clerc, je dis : « Mon ami ». Il y a quelques années, Bishopriggs était employé comme clerc dans

mon étude. C'est l'un des plus intelligents et des plus dénués de scrupules parmi les vieux vagabonds de l'Écosse. Parfaitement honnête pour tout ce qui concerne les livres, shillings et deniers, parfaitement sans principes quand il vise un but d'intérêt et qu'il ne s'agit que d'un abus de confiance hors de l'atteinte de la loi. J'ai fait deux désagréables découvertes quand je l'avais à mon service ; il était arrivé à se procurer un duplicata de mon cachet, et j'ai les plus forts motifs pour le soupçonner de s'être emparé de quelques papiers appartenant à deux de mes clients. Jusqu'à présent, il n'avait rien fait de plus mal ; et je n'avais pas assez de temps à perdre pour diriger une action contre lui. Je l'ai seulement renvoyé comme un homme auquel on ne pouvait pas se fier et qui était suspect de trop s'attacher aux lettres et aux papiers qui passent par ses mains.

– Je comprends, mon oncle, je comprends !

– C'est assez clair, n'est-ce pas. Si la lettre de miss Sylvestre est sans importance, elle peut n'être qu'égarée et se retrouver. Si elle contient quelque chose qui puisse faire espérer un avantage éloigné à la personne en la possession de qui elle se trouve, alors, pour me servir de l'exécrable jargon du jour : *Je tiens ce qu'on voudra,* Blanche, que c'est Bishopriggs qui a la lettre.

– Mais il a quitté l'auberge... Comme c'est malheureux !

– Malheureux, parce que cela cause un retard, rien de plus. Ou je me trompe fort, ou Bishopriggs reviendra à l'auberge. Le vieux drôle, on ne peut pas le nier, est un personnage des plus amusants. Il a laissé un grand vide quand il a quitté mon étude. Les vieux habitués de Craig Fernie, spécialement les Anglais, en perdant Bishopriggs, vous pouvez en être certaine, perdent une des attractions de l'auberge. Mrs Inchbare n'est pas femme à mettre sa dignité au-dessus de son intérêt. Elle et Bishopriggs feront la paix ensemble, tôt ou tard, et tout sera oublié. Quand je lui aurai posé quelques questions, qui peuvent amener d'importants résultats, je laisserai une lettre pour Bishopriggs entre les mains de Mrs Inchbare. Ma lettre lui dira que je veux

lui parler et lui fera connaître l'adresse où il pourra m'écrire. J'aurai de ses nouvelles, Blanche, et si la lettre est en sa possession, j'aurai cette lettre.

– N'aura-t-il pas peur, s'il l'a volée, de vous avouer qu'il la possède ?

– Très bien trouvé, Blanche. Il pourrait hésiter avec un autre. Mais moi, je sais comment le prendre et je connais le moyen de le faire parler... C'est assez nous occuper de lui pour le moment. Il y a un autre point difficile qui concerne miss Sylvestre. Je puis avoir à la décrire. Comment était-elle habillée quand elle vint ici ? Rappelez-vous que je suis un homme, et si l'habillement d'une Anglaise peut être décrit intelligemment par une Anglaise, dites-moi, en bon anglais, quel vêtement elle portait.

– Elle portait un chapeau de paille orné de fleurs des champs et un voile blanc. Les fleurs des champs étaient sur le côté, mon oncle, ce qui est moins commun que de les placer par-devant. Elle avait un châle gris clair, et un piqué...

– Là, voilà que vous vous lancez dans vos termes français ! Pas un mot de plus ! Un chapeau de paille avec un voile blanc et des fleurs des champs sur le côté du chapeau... et puis un châle gris clair. C'est tout ce qui peut entrer dans la tête d'un homme, et cela suffira. J'ai mes instructions et j'ai gagné un temps précieux. Jusqu'ici tout va bien. Nous voici à la fin de notre conférence, et voilà la grille de la cour des écuries. Vous savez ce que vous avez à faire pendant mon absence ?

– Je dois envoyer Arnold au point de rencontre des deux routes, et j'ai à me conduire, si je le puis, comme s'il n'était rien arrivé.

– Chère enfant, encore bien répondu ! Vous avez ce que j'appelle un esprit qui saisit bien. Inappréciable faculté ! Vous êtes appelée à prendre le gouvernement domestique. Arnold ne

sera pas autre chose qu'un mari constitutionnel. Ces maris-là sont les seuls qui soient complètement heureux. Vous saurez tout, ma chère enfant, quand je serai de retour. Ah ! voici Duncan. Vous avez votre sac de voyage, Duncan ? Bien ! Et L'*Indicateur des chemins de fer ?* Très bien ! Vous prendrez les rênes, je ne conduirai pas. J'ai besoin de réfléchir. Conduire est incompatible avec l'exercice des facultés intellectuelles. Un homme met son esprit dans son cheval et descend au niveau de cet animal utile ; c'est une condition nécessaire pour arriver à destination sans verser. Adieu, Blanche ! À la station, Duncan, à la station.

# 26

# PERDUE

La voiture franchit la grille. Les chiens aboyèrent avec fureur. Sir Patrick regarda autour de lui et fit un adieu de la main au moment de passer le tournant de la route. Blanche était seule dans la cour.

Elle resta là un moment, caressant distraitement les chiens. Ils avaient un droit tout particulier à sa sympathie. Eux aussi trouvaient évidemment très dur de rester à la maison.

Au bout d'un instant, Blanche se réveilla.

Sir Patrick lui avait laissé la responsabilité de faire surveiller le point de croisement des deux routes. Il lui restait cela à faire pour compléter les arrangements qui devaient faire retrouver la trace d'Anne. Blanche quitta la cour pour s'occuper de tout cela.

Sur son chemin, pour revenir à la maison, elle rencontra Arnold, dépêché à sa recherche par lady Lundie.

L'emploi de l'après-midi avait été arrêté en l'absence de Blanche. Quelque démon avait soufflé à l'esprit de lady Lundie l'idée de cultiver le goût des antiquités féodales, et elle avait insisté pour faire partager ce goût à ses hôtes.

Elle avait donc proposé une excursion au vieux château d'un haut baron situé dans les montagnes, fort loin, heureusement pour le secret des desseins de sir Patrick, des montagnes de Craig Fernie.

Quelques-uns des hôtes devaient aller à cheval, et d'autres accompagner leur hôtesse en voiture découverte. En regardant de droite et de gauche pour recueillir des prosélytes, lady Lundie avait nécessairement remarqué la disparition de certains membres de son cercle.

Mr Delamayn s'était évanoui sans que personne sût où il était passé.

Sir Patrick et Blanche avaient suivi son exemple.

Lady Lundie, à ce propos, fit observer avec une certaine aigreur que si l'on se mettait sur le pied de se traiter les uns les autres avec aussi peu de cérémonie, Windygates se trouverait bientôt changé en un pénitencier, soumis au régime du silence, le mieux approprié aux goûts de ceux qui l'habitaient.

Dans ces circonstances, Arnold fut d'avis que Blanche devait aller le plus tôt possible présenter ses excuses au quartier général et accepter la place que sa belle-mère lui destinait dans la voiture.

– Nous sommes lancés dans les antiquités féodales, et il faut nous entraider de notre mieux. Si vous consentez à prendre place dans la voiture, j'y monterai aussi.

Blanche secoua la tête.

– Il y a de sérieuses raisons pour moi de garder les apparences, dit-elle. Je prendrai place dans la voiture ; mais quant à vous, c'est autre chose.

Arnold parut naturellement un peu surpris et sollicita la faveur d'une explication.

Blanche prit son bras et se serra contre lui. Maintenant qu'Anne était perdue pour elle, Arnold lui devenait plus cher que jamais.

Elle était positivement affamée en ce moment de l'entendre exprimer son adoration pour elle, quoi qu'elle fût déjà bien fixée sur ce point délicat.

Il était si agréable, après le lui avoir entendu dire plus de cinq cents fois, de le lui faire répéter encore.

– En supposant que je n'eusse pas d'explications à vous donner, dit-elle, ne consentiriez-vous pas à ne pas nous suivre, rien que pour me plaire ?

– Je suis prêt à tout pour vous plaire !

– M'aimez-vous réellement autant que vous le dites ?

Ils étaient encore dans la cour des écuries et n'avaient pour témoins que les chiens toujours hurlants. Arnold répondit sans parler, ce qui est le langage le plus en faveur après tout, entre les hommes et les femmes, dans toute l'étendue du monde.

– Je manque à mon devoir, dit Blanche, d'un ton repentant. Mais, Arnold, je suis si tourmentée, si malheureuse ! Et ce m'est une si grande consolation de savoir que vous aussi, vous ne m'abandonnez pas.

Après cette préface, elle lui dit ce qui lui était arrivé dans la bibliothèque.

Blanche se faisait une juste idée de la bonne volonté de son ami à sympathiser avec elle ; son espérance fut dépassée par l'effet que son récit produisait sur Arnold.

Il n'était pas seulement surpris et affligé pour elle. Son visage montrait clairement qu'il partageait réellement sa peine.

Jamais il ne s'était élevé aussi haut dans l'opinion de Blanche qu'en ce moment.

– Que faut-il faire ? demanda-t-il. Comment sir Patrick se propose-t-il de retrouver miss Sylvestre ?

Blanche répéta les instructions de sir Patrick relativement au croisement des deux routes et insista comme lui sur la nécessité de poursuivre cette investigation dans le plus grand secret.

Arnold, soulagé de la crainte d'être envoyé à Craig Fernie, se chargea de faire ce qu'on lui demandait et promit de garder le secret vis-à-vis de tout le monde.

Ils revinrent à la maison et reçurent un accueil glacial de lady Lundie. Sa Seigneurie répéta, au profit de Blanche, son observation sur Windygates changé en pénitencier. Elle reçut la requête d'Arnold pour être dispensé d'aller visiter le vieux château dans des termes tout juste polis.

– Comment donc, mais allez faire votre promenade. Vous rencontrerez peut-être votre ami Mr Delamayn, qui paraît avoir une si grande passion pour la marche, qu'il n'a même pas pu attendre que le lunch fût terminé. Quant à sir Patrick, oh ! sir Patrick, il a emprunté le poney-chaise et il est parti pour une excursion solitaire. Dieu m'est témoin que je n'avais pas l'intention de l'offenser quand je lui ai offert une tranche de mon pauvre gâteau. Je ne veux offenser personne. Disposez de votre après-midi, Blanche, sans la moindre considération pour moi. Personne ne semble disposé à visiter les ruines, les restes les plus intéressants des temps féodaux qui soient dans le comté de Perth. C'est sans importance, Mr Brinkworth. Oh ! mon Dieu, c'est sans importance. Je ne puis forcer mes hôtes à éprouver quelque curiosité pour les antiquités de l'Écosse. Non, non ma chère Blanche, ce ne sera pas la première ni la dernière fois, que je serai allée me promener seule. « Mon esprit est pour moi un royaume », comme dit un poète.

C'est ainsi que lady Lundie affirma son importance méconnue et revendiqua ses droits au respect universel, jusqu'au moment où le médecin, son hôte, lui vint en aide et lissa les plumes hérissées de la fière hôtesse.

Le chirurgien, qui intérieurement détestait les ruines, déclara qu'il voulait aller les visiter. Blanche demanda à être de la partie...

Smith et Jones, profondément intéressés par les antiquités féodales, déclarèrent qu'ils monteraient plutôt derrière la voiture que de manquer un régal si inespéré. Un, Deux et Trois s'offrirent pour monter à cheval et servir d'escorte.

Le fameux sourire de lady Lundie, garanti comme pouvant demeurer des heures entières sur son visage sans la plus légère altération, apparut de nouveau.

Elle donna ses ordres avec la plus charmante amabilité.

– Nous prendrons le *Guide du voyageur en Écosse*, dit Sa Seigneurie, attentive à ces mesquines économies qu'on ne rencontre que chez les personnes très riches, de cette façon nous épargnerons un shilling à donner à l'homme qui montre les ruines.

Sur ce, elle monta à son appartement pour apporter de légères modifications à sa toilette et vit dans la glace, devant elle, une femme parfaitement vertueuse, parfaitement attrayante, en tous points accomplie, coiffée d'un chapeau nouvellement arrivé de France.

Sur un signe de Blanche, Arnold s'éclipsa pour gagner son poste d'observation et surveiller, au croisement des routes, celle qui conduisait à la station du chemin de fer.

Un large espace couvert de bruyères s'étendait sur un des côtés de la route, et le mur de pierre et la porte d'une ferme de l'autre. Arnold s'étendit sur la bruyère, alluma un cigare et chercha à s'expliquer le mystère de l'apparition d'Anne à Windygates et de sa fuite si brusque. Il avait interprété l'absence de son ami exactement comme celui-ci l'avait prévu. La seule idée qui pouvait lui venir, c'est que Geoffrey était parti pour un rendez-vous secret donné par Anne.

L'apparition de miss Sylvestre à Windygates, seule, et son désir ardent de connaître les noms des hôtes de la maison semblait, dans ces circonstances, de nature à lui faire croire que par un hasard malheureux ils s'étaient croisés sans se voir sur la route.

Mais quelle pouvait être la cause de cette nouvelle fuite ? Connaissait-elle un autre lieu où elle pouvait rencontrer Geoffrey ? Était-elle retournée à l'auberge, ou avait-elle agi sous l'influence d'un soudain accès de désespoir ?

Telles étaient les questions qu'il était naturellement impossible à Arnold de résoudre. Il n'avait pas autre chose à faire qu'à attendre l'occasion d'apprendre à Geoffrey lui-même ce qui était arrivé.

Au bout d'une demi-heure, Arnold entendit, pour la première fois, le bruit d'une voiture quelconque qui approchait, et ce bruit attira son attention. Il se leva vivement et aperçut le poney-chaise sur la route qui venait de la station.

Cette fois, sir Patrick conduisait ; Duncan n'était plus avec lui. En apercevant Arnold, le baronnet arrêta la voiture.

– Bien ! bien ! dit le vieux gentleman, vous avez été mis au courant de tout, je le vois ! Vous comprenez que ceci est un secret pour tout le monde jusqu'à nouvel ordre. Très bien ! Est-il arrivé quelque chose depuis que vous êtes ici ?

– Rien ! Avez-vous fait quelque découverte, sir Patrick ?

– Aucune, je suis arrivé à la station avant le passage du train. Nulle trace de miss Sylvestre. J'ai laissé Duncan en faction avec l'ordre de ne pas bouger jusqu'après le passage du dernier train du soir.

– Je ne pense pas qu'elle paraisse à la station, dit Arnold. Je suppose qu'elle est retournée à Craig Fernie.

– C’est tout à fait possible. Je suis maintenant en route pour me rendre à Craig Fernie et m’informer d’elle. Je ne sais combien de temps cela me retiendra ni où cela pourra me conduire. Si vous voyez Blanche avant moi, dites-lui que j’ai donné mes instructions au chef de la station pour qu’il me fasse savoir si miss Sylvestre prend le chemin de fer, pour quel endroit elle aura pris sa place. Grâce à cet arrangement, nous n’aurons pas à attendre que Duncan nous envoie un télégramme nous annonçant qu’il l’a vue arriver à sa destination. Vous savez ce que vous avez à faire ici.

– Blanche m’a tout expliqué.

– Ne bougez pas de votre poste et faites bon usage de vos yeux. Vous devez en avoir pris l’habitude, quand vous étiez en mer. Il n’est pas bien pénible de passer quelques heures dans cette délicieuse atmosphère d’été. Je vois que vous avez contracté la vilaine habitude moderne de fumer. Ce sera sans doute une occupation suffisante pour vous distraire. Surveillez les routes, et si miss Sylvestre passe devant vous, n’essayez pas de l’arrêter, vous ne le pourriez pas. Parlez-lui, en toute innocence d’esprit, pour avoir le temps de remarquer le visage de l’homme qui la conduit et de lire le nom, s’il y en a un, sur la voiture. Faites cela, et vous en aurez fait assez !... Pouah ! comme ce cigare empoisonne l’air ! Quel estomac vous aurez quand vous serez arrivé à mon âge !

– Je n’aurai pas à me plaindre, sir Patrick, si je puis, comme vous, prendre ma part d’un bon dîner.

– Cela me rappelle une chose ! J’ai rencontré une personne de connaissance à la station. Hester Dethridge a quitté sa place et est partie par le train de Londres. Nous pourrons être nourris à Windygates, mais c’en est fait, nous ne dînerons plus. Il y a eu, cette fois, querelle décisive entre la maîtresse et la cuisinière. J’ai donné mon adresse à Londres à Hester, et je lui ai dit de me prévenir avant de se décider pour une autre place. Une femme qui ne parle pas et qui fait bien la cuisine !... C’est l’absolue per-

fection. Un tel trésor ne sortira pas de la famille. Avez-vous remarqué la sauce à la Béchamel, au lunch ? Pouah !... Un jeune homme qui fume des cigares ne doit pas savoir discerner une sauce à la Béchamel d'avec du beurre frais. Adieu !... adieu !...

Il secoua les rênes et partit pour Craig Fernie. À considérer les années, les deux poneys n'avaient pas vingt ans et leur conducteur en avait soixante-dix. À considérer la vivacité de la cervelle, les trois êtres les plus jeunes de l'Écosse se trouvaient réunis, les uns traînant l'autre.

Une heure s'écoula lentement, et rien d'intéressant ne passa devant Arnold, à l'embranchement des routes : quelques rares piétons, une lourde charrette et une carriole conduite par une vieille femme.

Il se leva une seconde fois de son lit de fougère, fatigué de son inaction, et résolut de se promener de long en large, sans perdre de vue son poste d'observation. Au second tour, quand son visage se trouvait tourné du côté du vaste terrain sur lequel croissait la fougère, il remarqua un autre voyageur à pied.

Un homme, selon toute apparence, et à une distance fort éloignée.

Quel était cet homme ?

Il fit quelques pas en avant, l'étranger avançait de son côté, si rapidement qu'en un instant Arnold put parfaitement distinguer que c'était un homme. Quelques minutes de plus, et Arnold crut le reconnaître, quelques secondes encore et il en fut tout à fait sûr.

Il n'y avait pas à se méprendre sur la vigueur et la grâce de ce voyageur, et sur la vitesse avec laquelle il franchissait l'espace.

C'était le héros de la course annoncée. C'était Geoffrey revenant à Windygates. Arnold se précipita au-devant de lui,

Geoffrey s'arrêta, s'appuyant sur sa canne et laissa approcher son ami.

– Avez-vous su ce qui est arrivé à la maison ? demanda Arnold.

Il retint instinctivement la seconde question qu'il se disposait à lui poser. Il y avait sur la physionomie de Geoffrey une expression de défi qu'Arnold ne parvenait pas à s'expliquer.

Geoffrey avait bien l'air d'un homme disposé à attendre de pied ferme tout ce qui pouvait arriver et à contredire quiconque lui adresserait la parole.

– Quelque chose vous a contrarié ? dit Arnold.

– Qu'est-il survenu à la maison ? répliqua Geoffrey à haute voix et sur le ton le plus dur.

– Miss Sylvestre est venue.

– Qui l'a vue ?

– Personne d'autre que Blanche.

– Eh bien ?

– Eh bien ! elle était affreusement faible et malade... si malade qu'elle s'est évanouie dans la bibliothèque, la pauvre créature ! Blanche l'a fait revenir.

– Et puis après ?

– Nous étions tous au lunch. Blanche a quitté la bibliothèque pour dire un mot en particulier à son oncle. Quand elle est revenue, miss Sylvestre était partie. On ne sait ce qu'elle est devenue.

– Cela a fait un esclandre dans la maison ?

– Personne dans la maison ne sait ce qui s'est passé, vous dis-je, excepté Blanche…

– Et vous… Combien d'autres encore ?

– Sir Patrick.

– Personne d'autre ?

Arnold se rappela sa promesse de garder le secret sur les recherches convenues. Les manières de Geoffrey le rendirent, sans qu'il en eût conscience, plus disposé à le comprendre dans l'exclusion générale.

– Personne d'autre, répondit-il.

Geoffrey enfonça profondément le bout de sa canne dans la terre molle et sablonneuse. Il considéra cette canne, puis la tira de terre, et regarda fixement Arnold :

– Au revoir ! dit-il.

Et il reprit sa course solitaire.

Arnold le suivit et l'arrêta. Pendant un moment les deux hommes se regardèrent sans dire un mot ni l'un ni l'autre. Arnold pourtant parla le premier.

– Vous n'êtes pas dans votre état ordinaire, Geoffrey. Qu'est-ce qui vous a mis ainsi hors de vous ? Vous et miss Sylvestre, vous êtes-vous croisés ? N'avez-vous pu vous rencontrer ?

Geoffrey garda le silence.

– Avez-vous vu miss Sylvestre depuis qu'elle a quitté Windygates ?

Pas de réponse.

– Savez-vous où est miss Sylvestre à présent ?

Toujours pas de réponse : toujours le même mutisme et le même air insolent et provocateur. Le visage d'Arnold s'assombrit.

– Pourquoi ne me répondez-vous pas ? demanda-t-il.

– Parce que j'ai assez de tout cela.

– Assez de quoi ?

– Assez d'être ennuyé au sujet de miss Sylvestre. Miss Sylvestre est mon affaire et non la vôtre.

– Doucement, Geoffrey ! N'oubliez pas que j'ai été mêlé à cette affaire, et sans le chercher.

– Il n'y a pas à craindre que je l'oublie ; vous me le jetez au nez assez souvent.

– Je vous le jette au nez ?

– Oui. Suis-je condamné à entendre toujours parler de la dernière obligation que je vous ai ? Le diable emporte l'obligation ! Je suis fatigué qu'on me la reproche.

Il y avait chez Arnold une fière énergie qui se montrait rarement à la surface, grâce à sa simplicité et à sa bonne humeur ordinaire, mais qui, une fois éveillée, ne se calmait pas aisément.

– Quand vous serez dans votre bon sens, dit-il, je me rappellerai les anciens temps et je recevrai vos excuses. Jusqu'à ce que vous soyez revenu à la raison, continuez seul votre chemin : je n'ai rien de plus à vous dire.

Geoffrey serra les dents et avança d'un pas. Les yeux d'Arnold rencontrèrent les siens, et son regard ferme et résolu annonçait que, quoique le plus faible des deux, il accepterait la querelle si Geoffrey osait la pousser plus avant.

La seule vertu humaine que Geoffrey respectât et comprît, c'était le courage. Et il avait là devant lui l'indéniable courage d'un homme.

Cet être endurci fut touché au seul endroit qu'il eût de sensible. Il se retourna et reprit sa route en silence.

Laissé à lui-même, Arnold laissa tomber sa tête sur sa poitrine. L'ami qui lui avait sauvé la vie, le seul ami qu'il possédait, l'ami qui s'associait aux heureux souvenirs des anciens jours, l'avait grossièrement insulté, et l'avait quitté d'un air délibéré sans la plus légère expression de regret.

La nature d'Arnold, affectueuse, simple, loyale, fidèle, était blessée au vif. Geoffrey, qui s'éloignait rapidement, disparut bientôt à sa vue.

Arnold porta la main à ses yeux, avec un sentiment de honte enfantine, pour cacher des larmes qui honoraient, après tout, l'homme qui les versait.

Il luttait encore contre l'émotion qui l'avait vaincu, quand une nouveauté survint à l'endroit où les routes se croisaient.

Les quatre routes se dirigeaient à peu près vers les quatre points cardinaux. Arnold était maintenant sur celle de l'est, car il s'était avancé dans cette direction pour aller au-devant de Geoffrey, à 200 ou 300 pas du mur de clôture de la ferme où il avait établi son poste d'observation.

La route de l'ouest, tournant derrière la ferme, conduisait à la ville où se trouvait le marché le plus proche. La route du sud était celle qui menait à la station, la route du nord ramenait à Windygates.

Geoffrey n'était encore guère qu'à 500 pas du tournant de la route qu'il devait prendre pour revenir à Windygates. Les larmes obscurcissaient encore les yeux d'Arnold. La porte de la ferme s'ouvrit.

Une petite voiture à quatre roues sortit, conduite par un homme, une femme assise près de lui.

La femme, c'était Anne Sylvestre, et l'homme, le fermier.

Au lieu de prendre la route conduisant à la station, la voiture prit celle qui tournait autour de la ferme. Dans cette direction, les personnes qui étaient dans la voiture tournaient nécessairement le dos à Geoffrey. Celui-ci regarda de loin la petite voiture et puis tourna par la route du nord pour regagner Windygates.

Arnold avait repris assez de calme pour bien observer ce qui allait se passer ; mais il ne pouvait voir cette carriole, que lui cachait le mur de la ferme. Fidèle à son engagement, il retourna à son poste, devant le mur de clôture de la ferme. La voiture n'était plus qu'un point noir à l'horizon ; une minute après, ce point noir était hors de vue.

Ainsi, pour se servir de l'expression de sir Patrick, la femme avait surmonté des difficultés qui auraient arrêté un homme.

Ainsi, dans sa douloureuse position, Anne Sylvestre avait gagné la sympathie du fermier, qui lui avait donné place auprès de lui dans la voiture qui le conduisait au marché de la ville voisine.

Ainsi, elle avait échappé, d'un cheveu, au triple risque qu'elle courait d'être rencontrée par Geoffrey revenant à Windygates, par Arnold à son poste et par le serviteur qui attendait son arrivée à la station.

# 27

# UNE TRACE

L'après-midi se passa. Les domestiques de Windygates, qui prenaient l'air dans les jardins en l'absence de leur maîtresse et des hôtes, se virent dérangés un moment par l'arrivée inattendue d'un de ces derniers.

Mr Geoffrey Delamayn reparut seul à la maison : il se rendit en droite ligne au fumoir, appela pour se faire apporter de la vieille ale, s'étendit dans un fauteuil, un journal à la main, et se mit à fumer.

Il fut bientôt fatigué de lire et se mit à penser à ce qui lui était arrivé dans la dernière partie de sa promenade.

La perspective qui s'ouvrait devant lui avait réalisé et au-delà ses ardents désirs. Il s'était préparé, après ce qui s'était passé dans la bibliothèque, à trouver une sérieuse explosion de scandale, à son retour à la maison.

Et voilà qu'en y rentrant il trouvait tout en ordre et en paix !

Trois personnes au moins savaient qu'Anne était dans le plus sérieux embarras, et elles gardaient le secret comme s'il y allait de leurs intérêts les plus chers.

Et ce qu'il y avait de plus étonnant encore, c'est qu'Anne elle-même, bien loin d'élever la voix et de crier haro contre lui, prenait les faits sans dire un mot !...

Qu'est-ce que tout cela signifiait ? Il fit de grands efforts pour arriver à une explication quelconque ; et il réussit à se rendre compte du silence de Blanche, de son oncle et d'Arnold.

Il était clair qu'ils s'étaient entendus pour laisser lady Lundie dans l'ignorance du retour de l'institutrice dans la maison.

Mais le secret du silence d'Anne lui échappait complètement.

Il était absolument incapable de concevoir que l'horreur de se voir un obstacle au mariage de Blanche avait été assez vive pour lui faite oublier ses propres griefs et la pousser à s'enfuir, bien résolue à ne jamais revenir et à ce que jamais une âme ne pût voir en elle la femme d'Arnold.

Le sacrifice était au-dessus de la compréhension de Geoffrey.

– S'il est de son intérêt de retenir sa langue, il est de mon intérêt de retenir la mienne, se dit-il ; cela met fin à tout pour le moment présent.

Il appuya ses pieds sur une chaise, afin de reposer ses muscles magnifiques, après sa promenade, et bourra une seconde pipe, avec un parfait contentement de soi.

Pas d'intervention à craindre de la part d'Anne, plus d'importunes questions, dans l'état actuel des choses, à attendre d'Arnold. Il se rappelait cette querelle sur le champ de fougère, avec une certaine complaisance… Il rendait, malgré lui, justice à son ami.

– Qui aurait pensé qu'il y eût tant de courage chez ce garçon ! se dit-il, en allumant cette seconde pipe.

Une heure se passa ainsi et la première personne qui revint à Windygates fut sir Patrick.

Il était pensif, mais nullement découragé. À en juger par les apparences, son excursion à Craig Fernie n'avait pas eu pour résultat final un complet désappointement.

Le vieux gentleman fredonnait son vieil air écossais de prédilection, distraitement peut-être, et il avait recours plus souvent que d'habitude à la tabatière de la pomme de sa canne.

Il se rendit à la bibliothèque et sonna un domestique.

– Il n'est venu personne pour moi ?

– Non, sir Patrick.

– Pas de lettres ?

– Non, sir Patrick.

– Très bien… Montons à mon appartement et apportez-moi ma robe de chambre.

Le domestique lui apporta sa robe de chambre et ses pantoufles.

– Miss Lundie est-elle à la maison ?

– Non, sir Patrick, elle est partie avec Milady pour une excursion.

– Très bien. Donnez-moi une tasse de café et éveillez-moi une demi-heure avant le dîner dans le cas où je ferais un somme.

Le domestique sortit, et sir Patrick s'étendit sur un canapé.

– Aïe !… aïe !… une petite douleur dans le dos et de la raideur dans les jambes. Les effets de l'âge. Bon !… bon !… bon !… Résignons-nous et soyons jeune de cœur ; le reste n'est rien, comme dit Pope.

Il reprit philosophiquement son petit air écossais. Le domestique revint avec le café. Puis la tranquillité s'établit dans la chambre et ne fut plus troublée que par le sourd bourdonnement de quelques insectes et le doux bruissement des lierres qui entouraient les croisées.

Pendant cinq minutes à peu près, sir Patrick savoura son café en méditant, mais point du tout comme un homme accablé par un récent désappointement. Cinq minutes encore et il s'endormit.

Fort peu de temps après, la compagnie revint de son excursion.

À l'exception de la dame qui l'avait dirigée, tous ceux qui avaient pris part à l'expédition paraissaient accablés ; Smith et Jones étaient muets. Lady Lundie seule parlait encore avec enthousiasme des antiquités féodales.

Elle avait fait tort de son shilling à l'homme qui montrait les ruines, et elle était parfaitement satisfaite d'elle-même. Sa voix était mélodieuse comme une flûte, et jamais son célèbre sourire n'avait été mieux en harmonie.

– Profondément intéressant !... dit Sa Seigneurie en descendant de voiture, avec une grâce un peu pesante et en s'adressant à Geoffrey, qui se promenait sous le portique de la maison. Vous avez beaucoup perdu, Mr Delamayn. La première fois que vous irez en promenade, avertissez-en par un mot votre hôtesse, et vous n'aurez pas sujet de vous en repentir.

Blanche, on ne peut plus fatiguée et inquiète, questionna dès son arrivée le domestique au sujet d'Arnold et de son oncle.

Sir Patrick s'était retiré dans son appartement, et Arnold n'était pas rentré.

Il s'en fallait de dix minutes que l'heure du dîner sonnât et il était de rigueur, à Windygates, de se mettre en grande toilette.

Blanche cependant demeura encore quelques instants dans le vestibule, retenue par l'espoir de voir Arnold avant de monter chez elle : cet espoir se réalisa.

Au moment où la pendule sonnait le quart, Arnold entra. Lui aussi était accablé.

– L'avez-vous vue ? demanda Blanche.

– Non ! cria Arnold avec la plus entière bonne foi. Le chemin qu'elle a pris dans sa fuite ne passe pas à l'embranchement des routes, j'en réponds.

Ils se séparèrent pour aller s'occuper de leur toilette. Quand la compagnie se réunit encore dans la bibliothèque, avant le dîner, Blanche s'était arrangée pour se trouver à côté de sir Patrick quand il entrerait.

– Des nouvelles, mon oncle !... Je meurs d'impatience d'avoir des nouvelles !

– Bonnes nouvelles, ma chère, jusqu'ici.

– Vous avez trouvé Anne ?

– Ce n'est pas exactement cela. J'ai fait quelques découvertes à Craig Fernie, ma chère Blanche. Chut ! Voici votre belle-mère ! Attendez jusqu'après le dîner, et vous apprendrez ce qui me reste à vous dire. D'ici là, il nous arrivera peut-être quelque avis de la station.

Le dîner fut une fatigante épreuve pour deux au moins des personnes présentes, outre Blanche.

Arnold, assis en face de Geoffrey, sans échanger un mot avec lui, éprouvait une peine sensible du changement survenu dans leurs relations. Sir Patrick regrettait l'absence d'Hester Dethridge à chaque plat qui lui était offert ; il plaçait le dîner parmi les occasions perdues dans la vie et s'irritait de l'exubérance de

gaieté de sa belle-sœur, comme de quelque chose d'inhumain, dans les circonstances présentes.

Blanche suivit lady Lundie au salon, brûlant d'impatience de voir les hommes se lever de table à leur tour ; sa belle-mère, arrangeant dans sa tête quelque nouvelle excursion archéologique pour le lendemain et trouvant les oreilles de Blanche fermées aux observations qu'elle lançait de temps en temps sur les baronnies écossaises d'il y a cinq cents ans, se lamenta, avec une emphase satirique, de n'avoir pas une compagnie intelligente de son sexe, et s'étendit majestueusement sur le sofa, en attendant l'arrivée d'un auditoire digne d'elle.

Mais bientôt, tant est grande l'influence calmante d'un après-dîner à la suite d'une visite aux antiquités féodales, les yeux de lady Lundie se fermèrent, et de son noble nez sortit, par moment, un bruit profond comme le savoir de Sa Seigneurie, régulier comme les habitudes de Sa Seigneurie, un bruit qui rappelle les bonnets de nuit et les chambres à coucher.

Oh ! vraiment ! quelle énormité !... le bruit d'un ronflement !

Libre de ses actions, Blanche laissa les échos du salon jouir sans trouble du repos bruyant de lady Lundie.

Elle se rendit à la bibliothèque et jeta un coup d'œil sur les romans. Elle ressortit et regarda la porte de la salle à manger, de l'autre côté de l'antichambre.

Les hommes n'en ont-ils donc jamais fini avec leur politique et leur vin ?

Elle monta à sa chambre, changea de boucles d'oreilles et gronda sa femme de chambre. Descendue de nouveau, elle fit une alarmante découverte dans un des coins obscurs de l'antichambre.

Deux hommes étaient là debout, le chapeau à la main, et parlaient bas au sommelier. Celui-ci, les quittant, entra dans la salle à manger, ressortit avec sir Patrick et dit aux deux hommes :

– Veuillez avancer, s'il vous plaît.

Les deux hommes passèrent dans la partie éclairée. C'était Murdoch, le chef de la station, et Duncan, le valet de chambre de sir Patrick ! Des nouvelles d'Anne !

– Oh ! mon oncle, permettez-moi de rester, dit Blanche. Sir Patrick hésita. Il était impossible de prévoir, dans l'état des choses, quelles nouvelles alarmantes ces deux hommes pouvaient avoir à donner de la pauvre femme en fuite. Le retour de Duncan, accompagné par le chef de station, annonçait quelque chose de sérieux...

Blanche pénétra instantanément la cause de l'hésitation de son oncle. Elle devint pâle et lui saisit le bras.

– Ne me renvoyez pas, murmura-t-elle, je puis tout supporter, hormis l'incertitude.

– Sortons ! dit sir Patrick. Est-elle retrouvée oui ou non ?

– Elle est partie par le train montant, dit le chef de la station, et nous savons où elle va.

Sir Patrick respira plus librement, les couleurs reparurent sur le visage de Blanche. Tous deux se sentaient également soulagés.

– Vous aviez mes ordres pour la suivre, Duncan, pourquoi êtes-vous revenu ? dit sir Patrick.

– Votre serviteur ne mérite aucun blâme, fit observer le chef de la station. La dame a pris le train à Kirkandrew.

Sir Patrick tressaillit et regarda le chef de station.

– Aïe !… aie !… la plus proche station, celle de la ville où se tient le marché. C'est une stupidité inexcusable de ma part. Je n'y ai pas pensé un seul instant.

– J'avais pris la liberté de télégraphier le signalement de la dame à Kirkandrew, sir Patrick, en cas d'accident.

– Ma faute est réparée, Mr Murdoch. De nous deux, c'est vous qui avez eu la meilleure tête. Bien !

– Voici la réponse, monsieur.

Sir Patrick et Blanche lurent ensemble le télégramme :

*KIRKANDREW – Train montant, 7 h 40 après-midi. Dame décrite, pas de bagages, un sac de voyage à la main, voyageant seule. Billet seconde classe, destination Édimbourg.*

– Édimbourg ! répéta Blanche. Ô ! mon oncle ! nous perdrons sa trace dans une grande ville comme celle-là !

– Nous la retrouverons, ma chère enfant. Et vous allez voir comment. Duncan, donnez-moi une plume, de l'encre et du papier. Mr Murdoch, vous retournez à la station, je suppose ?

– Oui, sir Patrick.

– Je vous remettrai un télégramme à expédier immédiatement à Édimbourg.

Il rédigea avec soin son message télégraphique et l'adressa au shériff de Mid Lothian.

– Le shériff est un de mes vieux amis, dit-il à sa nièce, et il est en ce moment même à Édimbourg. Bien avant que le train n'arrive au débarcadère, il recevra le signalement de miss Sylvestre, avec la prière de faire surveiller tous ses mouvements, jusqu'à nouvel avis. La police est entièrement à sa disposition, et nous ne pouvions choisir un homme meilleur et plus apte à atteindre le but que nous nous proposons. J'ai demandé une ré-

ponse par télégraphe. Tenez un message tout prêt à la station, Mr Murdoch. Merci et bonsoir. Allez souper, Duncan, et reposez-vous. Blanche, ma chère, retournez au salon, nous allons prendre le thé. Vous saurez où est votre amie, ce soir, avant de vous mettre au lit.

Sur ces paroles consolantes, il alla rejoindre les hôtes.

Dix minutes après, ils faisaient leur entrée au salon, et lady Lundie, fermement persuadée de n'avoir pas un instant fermé les yeux, revint aux antiquités écossaises.

Blanche, guettant l'occasion, saisit le moment où son oncle était seul.

– Maintenant, tenez votre promesse, dit-elle. Vous avez fait quelques importantes découvertes à Craig Fernie ; quelles sont-elles ?

Le regard de sir Patrick se tourna vers Geoffrey, qui sommeillait au fond d'un large fauteuil dans un coin du salon.

Le baronnet montrait encore quelque propension à éluder la curiosité de sa nièce.

– Après la découverte que nous avons déjà faite, dit-il, ne pouvez-vous attendre, ma chère, jusqu'à l'arrivée du télégramme ?

– C'est justement ce qui m'est impossible. Le télégramme n'arrivera pas avant des heures. J'ai besoin de quelque chose qui m'occupe en attendant.

Elle s'assit sur un sofa, dans le coin opposé à celui occupé par Geoffrey et montra une place libre auprès d'elle.

Sir Patrick avait promis. Il n'avait pas d'autre possibilité que de tenir sa parole. Après un nouveau regard jeté sur Geoffrey, il prit la place vacante à côté de sa nièce.

## 28

## RETOUR EN ARRIÈRE

– Eh bien, fit Blanche en prenant confidentiellement son oncle par le bras.

– Eh bien ? dit sir Patrick, et une étincelle de son humeur satirique brilla dans le regard qu'il arrêta sur sa nièce, je suis au moment de faire une chose imprudente. Je vais faire une confidence sérieuse à une jeune fille de dix-huit ans.

– La jeune fille saura garder un secret, mon oncle, bien qu'elle n'ait que dix-huit ans.

– Je dois en courir le risque ; l'intime connaissance que vous avez de miss Sylvestre peut être d'un grand secours pour moi et déterminer le parti que j'aurai à prendre. Vous saurez tout ce que je puis vous dire ; mais d'abord je dois vous prévenir d'une chose : je ne puis vous mettre dans ma confidence qu'en vous causant une grande surprise. Y êtes-vous préparée ?

– Oui !… oui !

– Si vous ne savez pas vous maîtriser, vous créez un obstacle à ce que je puisse être, par la suite, de quelque utilité à miss Sylvestre. Rappelez-vous cela, et préparez-vous à une grande surprise. Que vous ai-je dit avant dîner ?

– Vous m'avez dit avoir fait des découvertes à Craig Fernie. Qu'avez-vous découvert ?

– J’ai découvert qu’il existe une certaine personne qui a une entière connaissance des informations que miss Sylvestre vous a cachées à vous et à moi. Cette personne est près de nous. Cette personne est dans le voisinage... Cette personne est dans ce salon.

Il prit la main de Blanche reposant sur son bras et la pressa d’une façon significative. Elle le regarda et retint un cri de surprise sur ses lèvres, attendit un moment, les yeux fixés sur le visage de sir Patrick, et parvenue à se rendre maîtresse d’elle-même :

– Montrez cette personne, dit-elle avec un calme qui obtint l’approbation cordiale de sir Patrick.

Blanche avait fait des merveilles pour une fille de son âge.

– Regardez ! dit sir Patrick, et dites-moi ce que vous voyez.

– Je vois lady Lundie à l’autre bout du salon, devant la carte du comté de Perth et le livre des antiquités féodales de l’Écosse ouvert sur la table. Excepté vous et moi, tout le monde est obligé de l’écouter.

– Tout le monde ?

Blanche regarda avec soin tout autour de la chambre et aperçut enfin Geoffrey dans le coin opposé et profondément endormi dans son fauteuil.

– Mon oncle... Voulez-vous dire ?...

– C’est l’homme en question.

– Mr Delamayn !...

– Mr Delamayn sait tout.

Blanche s’appuya machinalement sur le bras de son oncle et regarda l’homme endormi, comme si ses yeux ne pouvaient se lasser de le voir.

– Vous m'avez vu dans la bibliothèque en conférence particulière avec Mr Delamayn, reprit sir Patrick. Je suis obligé de reconnaître que vous aviez raison quand vous considériez cela comme une circonstance suspecte, et je dois me justifier d'avoir gardé le silence vis-à-vis de vous jusqu'à ce moment.

Sur ces mots d'introduction, il revint brièvement sur les événements de la première partie de la journée, puis il ajouta, en forme de commentaire, les conclusions que ces événements avaient suggérées à son esprit.

Il n'avait pas voulu inquiéter sa nièce à ce sujet, jusqu'à ce qu'il eût acquis la certitude que ses suppositions étaient fondées. La preuve étant obtenue, il pouvait s'ouvrir à Blanche sans réserve.

– Vous en savez maintenant, ma chère, continua sir Patrick, après les explications nécessaires, vous en savez maintenant autant que j'en savais moi-même quand je suis arrivé à Craig Fernie. Vous êtes par conséquent en situation d'apprécier la valeur des découvertes que j'ai faites à l'auberge. Avez-vous bien compris jusqu'à présent ?

– Parfaitement !

– Très bien. J'arrive à l'auberge et me voilà enfermé tête à tête avec Mrs Inchbare, dans son parloir. Ma réputation peut en souffrir ou non, mais les os de Mrs Inchbare éloignent tout soupçon. C'était une longue affaire, Blanche. Jamais je n'ai eu à interroger un témoin plus maître de lui, plus fin et plus méfiant, dans toute ma carrière au barreau. Elle aurait fait sortir de ses gonds tout autre qu'un homme de loi. Mais nous avons un sang-froid si merveilleux dans notre profession et nous sommes si assommants quand cela nous convient ! En résumé, ma chère, Mrs Inchbare était une chatte et moi un chat. C'est le chat qui, en enfin de compte, a arraché la vérité à la chatte. Le résultat valait la peine que je m'étais donnée pour l'obtenir, ainsi que vous allez le voir. Mr Delamayn m'avait raconté certaines cir-

constances remarquables, comme ayant eu lieu entre un gentleman et une dame, dans une auberge ; le but de ces deux personnes étant de se faire passer pour mari et femme. Chacune de ces circonstances, Blanche, a eu lieu entre un gentleman et une dame à Craig Fernie, le jour même où miss Sylvestre a disparu de cette maison ; et, attendez, pressée de faire connaître son nom, après le départ du gentleman qui l'avait laissée à l'auberge, le nom que cette dame a donné est celui de Mrs Sylvestre. Que pensez-vous de cela ?

– Ce que je pense !... Je suis confondue... je ne puis rien m'expliquer.

– C'est une étonnante découverte, ma chère enfant, il n'y a pas à le nier. Faut-il attendre un peu et vous laisser vous remettre ?

– Non !... non !... continuez. Le gentleman, mon oncle, le gentleman qui était avec Anne... qui est-il ? Ce n'est pas Mr Delamayn ?

– Ce n'était pas Mr Delamayn, dit sir Patrick. Si je n'ai pas obtenu d'autres preuves, j'ai la preuve de ce fait.

– Qu'aviez-vous besoin d'en chercher la preuve ? Mr Delamayn est parti pour Londres le jour de la fête, et Arnold...

– Arnold est parti avec lui et a fait le voyage avec lui jusqu'à la seconde station. C'est parfaitement exact. Mais pouvais-je savoir ce que Mr Delamayn avait fait après qu'Arnold l'eut quitté ? Je ne pouvais acquérir la certitude qu'il n'était pas revenu secrètement à l'auberge qu'en en tirant la preuve de Mrs Inchbare.

– Comment y êtes-vous parvenu ?

– Je lui ai demandé de me décrire le gentleman qui était demeuré près de miss Sylvestre. La description de Mrs Inchbare, quelque vague que vous puissiez la supposer, dis-

culpe entièrement cet homme, ajouta sir Patrick, en désignant du doigt Geoffrey, toujours endormi dans son fauteuil. Ce n'est pas celui-ci qui s'est fait passer pour le mari de miss Sylvestre, à l'auberge de Craig Fernie. Il m'avait bien dit la vérité en me posant la question comme intéressant un ami.

– Mais quel est donc cet ami ? Voilà ce que j'ai besoin de savoir.

– Et moi aussi.

– Mon oncle, répétez-moi exactement ce que vous a dit Mrs Inchbare. J'ai passé toute ma vie avec Anne. Je dois avoir vu cet homme quelque part.

– Si vous pouvez le reconnaître sur la description que m'en a faite Mrs Inchbare, reprit sir Patrick, vous serez grandement plus habile que moi. Voici le portrait tel qu'il m'a été dépeint par l'hôtesse : jeune, de taille moyenne, yeux et cheveux noirs, teint brun, aimable caractère, manière plaisante de parler. Sauf la jeunesse, tout le reste est précisément le contraire de Mr Delamayn. Jusque-là, Mrs Inchbare nous apprend quelque chose. Mais comment appliquer cette description à une autre personne ? Il y a, en calculant au plus bas, cinq cent mille hommes en Angleterre qui sont jeunes, de taille moyenne, avec les yeux et les cheveux noirs, un teint brun, un aimable caractère et une manière plaisante de parler. Un des valets de chambre de la maison répond en tous points à ce signalement.

– Et Arnold y répond aussi, dit Blanche, comme pour donner une preuve de plus du vague de la description.

– Arnold aussi, répéta sir Patrick, complètement d'accord avec elle.

En ce moment où tous deux avaient deviné la vérité, sans qu'elle eût éveillé le plus léger soupçon dans leurs esprits, la vraie découverte à faire se présentait à leur yeux inconsciemment, sans qu'ils songeassent à voir dans Arnold l'homme qui

avait fait passer Anne pour sa femme à l'auberge de Craig Fernie.

Le terrible caprice du hasard, l'impitoyable ironie des circonstances ne pouvait aller plus loin ! Trois personnes avaient en ce moment le pied sur le bord du précipice. Deux d'entre elles souriaient à une étrange coïncidence, la troisième battait un jeu de cartes !

– Nous voilà enfin délivrés des antiquités, dit Arnold, et nous allons jouer au whist. Sir Patrick, voulez-vous prendre une carte ?

– Trop tôt pour moi, après dîner, mon cher ami, jouez le premier robre et nous verrons après. À propos, ajouta-t-il, miss Sylvestre a été vue à Kirkandrew. Comment se fait-il que vous ne l'ayez pas vue sur la route ?

– Il faut qu'elle ne soit pas passée par l'endroit où j'étais posté, dit Arnold, sans cela je l'aurais vue.

Après s'être ainsi justifié, il fut rappelé à l'autre bout du salon par les joueurs de whist impatients de se voir présenter les cartes qu'il tenait à la main.

– De quoi parlions-nous quand il nous a interrompus ? demanda sir Patrick à Blanche.

– De l'homme qui était avec miss Sylvestre à l'auberge, cher oncle.

– Il est inutile de pousser cette enquête plus loin, ma chère, en l'absence d'une description plus sûre que celle de Mrs Inchbare pour nous aider.

Blanche tourna la tête du côté de Geoffrey endormi.

– Et il sait tout ! dit-elle. C'est à rendre fou que de regarder cette brute ronflant dans son fauteuil.

Sir Patrick l'avertit de la main. Avant qu'un mot de plus eût été échangé entre eux, une nouvelle interruption les avertit de garder le silence.

La partie de whist avait été organisée entre lady Lundie et le chirurgien, jouant comme partenaires contre Jones et Smith. Arnold, assis derrière le chirurgien, prenait une leçon. Un, Deux, Trois, libres de choisir une occupation, pensèrent naturellement au billard, et apercevant Geoffrey endormi dans son coin, s'avancèrent pour troubler son sommeil, considérant comme excuse suffisante la proposition d'une poule.

Geoffrey se réveilla, se frotta les yeux et dit, encore tout engourdi :

– Parfait.

Comme il se levait, il regarda vers le coin où sir Patrick et sa nièce étaient assis.

L'empire de Blanche sur elle-même, quelques efforts qu'elle fît pour le conserver, ne fut pas assez puissant pour l'empêcher de tourner ses regards vers Geoffrey, avec une expression qui trahissait l'intérêt combattu qu'elle éprouvait maintenant pour lui.

Il s'arrêta court, remarquant quelque chose de tout nouveau dans l'air qu'avait la jeune fille en le regardant.

– Je vous demande pardon, dit Geoffrey, désirez-vous me parler ?

Blanche rougit. Son oncle lui vint en aide.

– Miss Lundie et moi, nous espérons que vous avez bien dormi, dit-il sur le ton de la plaisanterie. Voilà tout.

– Oh ! c'est tout ? dit Geoffrey en continuant à regarder Blanche. Je vous demande pardon de nouveau. Maudits soient

les longues courses et les lourds dîners. Conséquence naturelle... un somme.

Sir Patrick l'observa attentivement. Il était évident qu'il avait été surpris de se voir l'objet d'une attention toute particulière de la part de Blanche.

– Venez-vous au billard ? dit-il d'un air indifférent.

Et il suivit ses amis, qui quittaient le salon, selon son habitude, sans attendre une réponse.

– Observez-vous, dit sir Patrick à sa nièce, que cet homme est plus fin qu'il n'en a l'air, nous commettrions une faute sérieuse, si nous le mettions sur ses gardes.

– Cela ne m'arrivera plus, mon oncle dit Blanche, mais quand je pense qu'un tel homme est dans la confidence d'Anne, et que cette confidence m'est refusée !

– Dans la confidence de son ami, voulez-vous dire, ma chère et, si nous n'éveillons pas ses soupçons, il pourra peut-être dire ou faire quelque chose qui nous révélera le nom de cet ami...

– Mais il retourne demain chez son frère ; il l'a annoncé au dîner.

– Tant mieux ! Il ne se trouvera plus là pour voir d'étranges choses se passer sur le visage de certaine jeune personne ! La demeure de son frère n'est pas éloignée d'ici, et je suis son conseiller légal. Mon expérience me dit que Geoffrey Delamayn aura encore à me consulter et que j'en tirerai quelque chose de plus que la première fois. C'est déjà beaucoup que d'avoir la chance de le percer à jour, si nous n'avons pas d'autre moyen d'arriver à nous éclairer. Et nous n'avons pas que celui-là. Rappelez-vous-le. J'ai quelque chose à vous dire au sujet de Bishopriggs et de la lettre perdue.

– Est-elle retrouvée ?

– Non. Je m'en suis assuré. Je l'ai fait chercher sous mes yeux. La lettre a été volée, Blanche, et c'est Bishopriggs qui l'a. J'ai laissé un mot pour lui à Mrs Inchbare. Le vieux drôle manque déjà aux habitués de l'auberge ; je vous avais bien dit que cela arriverait. Sa maîtresse commence à porter la peine de s'être laissée aller à son mauvais caractère vis-à-vis de son premier garçon. Elle rejette tout le blâme de la querelle sur miss Sylvestre, comme de raison. Bishopriggs négligeait tout le monde à l'auberge, pour ne s'occuper que de miss Sylvestre. Bishopriggs était insolent quand on lui faisait des remontrances à ce sujet, et miss Sylvestre le soutenait, et ainsi de suite. Le résultat sera, maintenant que miss Sylvestre est partie, que Bishopriggs rentrera à Craig Fernie avant la fin de l'automne. Nous voguons avec le vent et la marée, ma chère. Allons apprendre à jouer au whist.

Il se leva pour rejoindre les joueurs. Blanche le retint.

– Il y a une chose que vous ne m'avez pas dite encore, dit-elle. C'est, quel que soit l'homme, si Anne est mariée avec lui...

– Quel que soit l'homme, répliqua sir Patrick, ce qu'il a de mieux à faire, c'est de ne pas tenter d'épouser une autre femme.

C'est ainsi que, sans en avoir conscience ni l'un ni l'autre, la nièce faisait une question et l'oncle une réponse d'où dépendait le bonheur de la vie de Blanche.

L'homme ! avec quelle légèreté il parlait de cet homme !

Rien n'allait-il éveiller le moindre soupçon dans leurs esprits, ou dans celui d'Arnold même, qu'Arnold était cet homme ?

– Vous voulez dire qu'il est marié ? dit Blanche.

– Je ne vais pas si loin...

– Voulez-vous dire qu'il n'est pas marié ?

– Je ne vais pas si loin...

– Oh ! la loi !

– C'est irritant, n'est-ce pas, ma chère ? Je puis vous dire, comme légiste, que, dans mon opinion, il y a matière à poursuite si elle veut réclamer le titre d'épouse de cet homme. Voilà ce que je voulais dire et, jusqu'à ce que nous en sachions davantage, c'est tout ce que je puis dire.

– Quand en saurons-nous davantage ?... Quand aurons-nous le télégramme ?...

– Dans quelques heures. Allons apprendre à jouer au whist.

– Je préférerais parler à Arnold, si vous ne vous y opposez pas.

– En aucune façon. Mais ne lui parlez pas de ce que je vous ai dit ce soir. Lui et Mr Delamayn sont de vieux camarades, et Arnold peut faire quelque maladresse en parlant à son ami de ce qu'il vaut mieux que son ami ignore. C'est triste pour moi, n'est-ce pas, d'infiltrer de telles leçons de duplicité dans un jeune esprit ? Un sage a dit autrefois : « Plus l'homme vieillit, pire il devient. » Ce sage, ma chère enfant, m'avait en vue, et il avait parfaitement raison.

Il adoucit la douleur de cette confession avec une prise de tabac et vint à la table de whist attendre que la fin du robre lui donnât une place au jeu.

# 29

# EN AVANT !

Blanche trouva son fiancé aussi attentif que de coutume à ses moindres désirs, mais il avait bien perdu de son entrain accoutumé.

Il invoqua la fatigue de la longue attente à l'embranchement des routes, comme excuse de son accablement. Tant qu'il restait quelque espoir d'une réconciliation avec Geoffrey, il ne voulait pas dire à Blanche ce qui était arrivé entre eux dans l'après-midi.

Mais l'espoir en devenait de plus en plus faible à mesure que la soirée avançait.

Arnold proposa pourtant une visite à la salle de billard et prit part au jeu avec Blanche, afin de donner l'occasion à Geoffrey de glisser quelques propos gracieux qui les auraient remis dans les mêmes termes d'amitié.

Geoffrey ne souffla mot ; il parut même ignorer la présence d'Arnold.

À la table de jeu, le whist était interminable, lady Lundie, sir Patrick et le chirurgien étant des joueurs invétérés et d'égale force. Smith et Jones, alternativement, se mêlèrent à la partie, de la même façon qu'ils se mêlaient à la conversation. La même honnête et modeste médiocrité les distinguait dans toutes les affaires de la vie.

On usa le temps jusqu'à minuit. On se couchait et on se levait tard à Windygates. Sous ce toit hospitalier, point de ces avertissements indirects sous forme de bougeoirs disposés sur une console, afin de presser les hôtes de monter à leurs chambres. Pas de cloche vous invitant impitoyablement à sortir du lit et insistant pour que vous vous rendiez au déjeuner.

Hélas ! la vie est pourtant rendue assez dure, sans qu'on y ajoute, sans nécessité, le despotisme d'une cloche.

Il était minuit un quart lorsque lady Lundie se leva de la table de whist en disant d'un air aimable qu'il fallait bien donner l'exemple de gagner les lits. Cependant, sir Patrick, le chirurgien, Jones et Smith tombèrent d'accord pour faire un dernier robre. Blanche disparut parce que sa belle-mère avait les yeux sur elle.

Mais elle revint au salon quand lady Lundie fut entre les mains de ses femmes de chambre, et personne ne suivit l'exemple de la maîtresse de la maison, si ce n'est Arnold.

Le jeune homme quitta la salle de billard, avec la certitude que tout était fini entre lui et Geoffrey. L'attrait même de revoir Blanche n'était plus assez fort pour le retenir ce soir-là.

Il était alors une heure passée. Le dernier robre était bien fini, les comptes avaient été réglés à la table de jeu, le chirurgien était passé dans la salle de billard, et Smith et Jones l'avaient suivi, quand Duncan entra enfin, un télégramme à la main.

Blanche quitta la fenêtre où elle contemplait la calme beauté d'une nuit d'automne éclairée par la lune, et regarda par-dessus l'épaule de son oncle, qui ouvrait le pli.

Elle lut la première ligne, et ce fut assez.

Tout l'échafaudage d'espérances qu'elle avait bâti sur ce morceau de papier s'écroula.

Le train d'Édimbourg était arrivé à l'heure réglementaire. Chaque voyageur était passé sous les yeux de la police, on n'avait vu personne répondant au signalement d'Anne Sylvestre.

Sir Patrick désigna du doigt la seconde phrase du télégramme :

*Demande de renseignements télégraphiée à Falkirk. S'il y a résultat, vous le saurez.*

– Espérons encore, ma chère Blanche. On la soupçonne évidemment d'être descendue à la jonction des deux chemins de fer, dans le but de dépister le télégraphe. Nous n'y pouvons rien. Allez vous mettre au lit, mon enfant, allez vous mettre au lit.

Blanche embrassa son oncle en silence et s'éloigna. Il y avait sur ce jeune et beau visage une cruelle expression de tristesse. C'était là son premier chagrin. Le vieillard n'avait jamais vu sa nièce affligée. Le dernier regard qu'elle lui avait lancé en sortant troublait douloureusement son esprit.

Il gagna sa chambre avec son fidèle Duncan, qui prépara tout pour sa toilette de nuit.

– C'est une méchante affaire, Duncan. Je n'aime pas voir miss Lundie si triste. Mais je crains bien que l'institutrice ne nous ait mis en défaut.

– Cela me paraît assez probable, sir Patrick ; la pauvre jeune demoiselle est tout à fait désespérée.

– Vous avez aussi remarqué cela, n'est-ce pas ? Elle a passé toute sa vie avec miss Sylvestre, et c'est un attachement profond qui existe entre elles. Je suis inquiet de ma nièce, Duncan. Je crains que ce mécompte n'ait de sérieux effets sur son esprit et sur sa santé.

– Elle est jeune, sir Patrick.

– Oui, mon ami, elle est jeune... Mais les jeunes, quand ils sont bons à quelque chose, ont le cœur chaud. L'hiver ne l'a pas glacé, et ils sont très sensibles.

– Bon ! monsieur, il y a raison d'espérer que miss Lundie prendra le dessus, plus aisément que vous ne le supposez.

– Quelles raisons, je vous prie ?

– Une personne dans ma position peut à peine se permettre de parler franchement sur un sujet aussi délicat.

Tout le caractère de sir Patrick se montra dans la façon demi-sérieuse et demi-plaisante qui lui était habituelle.

– Est-ce un coup de patte à mon adresse, vieux renard ? Si je ne suis pas votre ami tout autant que votre maître, que suis-je ? Ai-je l'habitude de tenir mon prochain à distance quand il n'y donne pas sujet ? Je méprise le *cant* du libéralisme moderne. Mais il n'en est pas moins vrai que j'ai protesté toute ma vie contre l'inhumaine distinction des classes en Angleterre. Nous avons beau être vains de nos vertus nationales, nous n'en sommes pas moins, sous ce rapport, le peuple le plus antichrétien du monde civilisé.

– Je vous demande pardon, sir Patrick...

– Miséricorde ! voilà que je parle politique à cette heure de la nuit... C'est votre faute, Duncan. Quelle idée avez-vous de me jeter au nez ma position sociale, parce que je ne peux pas bien mettre mon bonnet de nuit quand vous ne m'avez pas brossé les cheveux ! J'ai bonne envie de mettre mon bonnet moi-même et de vous brosser autre chose que les cheveux... Bah ! je suis inquiet au sujet de ma nièce ; c'est ce qui rend mes nerfs irritables. Mon brave garçon, voyons ce que vous aviez à me dire au sujet de miss Lundie, mais finissez-en avec mes cheveux, et plus de sornettes.

– Je voulais vous rappeler, sir Patrick, que miss Lundie a un autre intérêt dans la vie que celui qui l'occupe à cette heure. Si cette affaire de miss Sylvestre finit mal, et j'avoue qu'elle paraît en prendre le chemin, je presserais le mariage à votre place, monsieur… pour voir si cela ne la consolerait pas.

Sir Patrick tressaillit sous la douce discipline à laquelle le soumettait la brosse entre les mains de Duncan.

– C'est très raisonnablement pensé, dit le vieux gentleman ; Duncan, vous êtes ce que j'appelle un homme d'un esprit clair. Oui, cela vaut la peine d'y penser, mon fidèle ami… si les choses tournent mal.

Ce n'était pas la première fois que le solide bon sens de Duncan avait fait jaillir la lumière, sous forme d'une pensée nouvelle, dans l'esprit de son maître.

Il ne se doutait guère du mal qu'il venait de faire bien innocemment. Il avait mis sir Patrick au lit avec la fatale idée de presser le mariage de Blanche.

Sir Patrick résolut, si rien ne survenait dans la semaine qui pût calmer l'anxiété de Blanche, d'avancer la célébration du mariage, et au lieu de la fin de l'automne, comme cela avait été originairement convenu, de la fixer à la première quinzaine du mois suivant.

C'était réduire un laps de trois mois en un intervalle de trois semaines.

Le lendemain matin arriva. Blanche fit dans cette matinée une étourderie mémorable, propre à détruire encore une fois toutes les chances de découverte qui existaient la veille, avant l'arrivée du télégramme d'Édimbourg.

Elle avait passé une nuit sans sommeil, son corps et son esprit avaient la fièvre à force de ne penser à rien qu'à Anne depuis ces longues heures.

Quand le jour parut, elle ne se sentit plus la force d'endurer un tel supplice. Son pouvoir sur elle-même était épuisé ; elle ne consulta plus que son cœur et que ses nerfs, et se leva, résolue à ne pas laisser Geoffrey partir de la maison sans tenter un effort pour lui arracher ce qu'il savait au sujet d'Anne.

Ce n'était rien de moins qu'un acte de haute trahison envers sir Patrick ; elle allait agir sous sa seule responsabilité, au mépris des défenses du vieillard.

Elle savait qu'elle agissait mal, elle en avait honte elle-même. Mais le démon qui possède la femme et dont l'activité est infatigable s'était emparé d'elle et la fit agir.

Geoffrey s'était promis pendant la nuit de déjeuner de bonne heure, tout seul, de faire à pied les dix miles qui le séparaient de la maison de son frère et d'envoyer, le jour même, un domestique chercher ses bagages.

Il avait mis son chapeau, il était debout dans l'antichambre, cherchant dans sa poche son inséparable pipe, quand Blanche parut soudain sortant du petit salon et se plaça entre lui et la porte.

– Je suis levé de bonne heure, hein ? dit Geoffrey, je me rends à la demeure de mon frère.

Elle ne répondit pas. Il la regarda plus attentivement. Les yeux de la jeune fille essayaient de lire sur son visage, avec une si complète absence de dissimulation qu'il n'était pas possible, même pour un esprit obtus, de se méprendre sur ce qu'ils demandaient.

– Rien à m'ordonner ? fit-il.

Cette fois elle répondit :

– J'ai quelque chose à vous dire.

Il sourit gracieusement et ouvrit sa blague à tabac. Il se sentait rafraîchi par cette nuit de bon sommeil ; il était en santé, en beauté et de bonne humeur.

Les femmes de chambre l'avaient lorgné ce matin et elles avaient exprimé le désir tout haut, comme Desdémone, avec des expressions différentes, que le ciel eût fait pour chacune d'elles trois un pareil homme à l'office.

– Eh bien ! dit Geoffrey, de quoi s'agit-il ?

Elle lui posa sa question, sans un mot de préface, et ce ne fut pas sans dessein. Elle voulait le surprendre.

– Mr Delamayn, dit-elle, savez-vous où est Anne Sylvestre ?

Il bourrait sa pipe ; il laissa tomber un peu de tabac sur le plancher avant de répondre ; il se baissa pour ramasser ce tabac perdu ; puis il répondit, en pleine possession de lui-même et d'un seul mot :

– Non.

– Vous ne savez rien à son sujet ?

– Rien.

– Sur votre parole d'honneur de gentleman ?

Il remit sa blague dans sa poche ; son beau visage était rigide comme la pierre ; ses yeux bleus semblaient défier toutes les jeunes filles de l'Angleterre de rien voir dans son esprit.

– Avez-vous bientôt fini, miss Lundie ? demanda-t-il, passant tout à coup au ton d'une politesse railleuse.

Blanche vit qu'il n'y avait pas d'espoir et qu'elle avait compromis ses intérêts par un coup de tête. Les paroles

d'avertissement de sir Patrick lui revinrent à l'esprit comme un reproche, maintenant qu'il était trop tard.

« Nous commettrions une faute sérieuse si nous le mettions sur ses gardes. »

Il n'y avait plus qu'un parti à prendre.

– Oui, dit-elle, j'ai fini.

– À mon tour, maintenant, répliqua Geoffrey... Vous désirez savoir où est miss Sylvestre ; pourquoi le demandez-vous à moi ?

Blanche fit tout ce qu'elle put pour réparer la faute qu'elle avait commise. À l'exemple de Geoffrey, elle s'efforça de le tenir bien loin de la vérité.

– J'ai appris, dit-elle, que miss Sylvestre avait quitté le lieu où elle résidait vers le temps où vous avez fait votre promenade hier ; et je pensais que vous pouviez l'avoir vue.

– Oh ! c'est votre seule raison, n'est-ce pas ? dit Geoffrey avec un sourire.

Ce sourire blessa au vif l'impressionnable Blanche ; elle fit un nouvel et suprême effort pour contenir son indignation.

– Je n'ai plus rien à vous dire, Mr Delamayn.

Sur cette réponse, elle lui tourna le dos et referma derrière elle la porte du salon.

Geoffrey descendit les marches du perron et alluma sa pipe. Il n'était, cette fois, nullement embarrassé pour s'expliquer ce qui était arrivé. Il ne doutait point qu'Arnold n'eût tiré de lui une indigne vengeance de sa conduite de la veille et qu'il n'eût dit à Blanche tout le secret de sa mission à Craig Fernie.

La chose n'avait pas manqué d'arriver bientôt aux oreilles de sir Patrick, et c'était probablement la première personne qui avait révélé à Arnold la position dans laquelle il s'était placé vis-à-vis d'Anne.

Très bien !

Sir Patrick serait un excellent témoin à appeler quand le scandale éclaterait et quand le temps viendrait de repousser la réclamation d'Anne comme l'imposture éhontée d'une femme déjà mariée à un autre homme. Geoffrey tira avec indifférence quelques bouffées de sa pipe et partit de son pas ferme et léger pour la maison de son frère.

Blanche demeura seule dans le salon du matin. L'espoir de tirer la vérité de Geoffrey, la première fois qu'il viendrait consulter sir Patrick, était désormais perdu. Elle s'assit, désespérée, près d'une fenêtre qui ouvrait sur une petite terrasse à gauche de la maison. Là était naguère sa promenade favorite avec Anne à Windygates.

Les yeux brûlants et la douleur dans l'âme, la pauvre enfant regardait cet endroit familier et se demandait avec un amer repentir, trop tardif, malheureusement trop tardif, si elle n'avait pas détruit à plaisir la dernière chance de retrouver jamais son amie !

Elle resta devant cette fenêtre, usant les heures de la matinée, jusqu'à l'arrivée du facteur. Avant que le domestique eût eu le temps de prendre le paquet de lettres, elle était dans l'antichambre pour le recevoir.

N'était-il pas possible que le courrier apportât lui-même des nouvelles d'Anne ?

Elle examina les lettres et son visage s'éclaircit à la vue d'une lettre à son nom. Cette lettre portait le timbre de la poste de Kirkandrew.

L'adresse était bien de la main d'Anne.

Elle ouvrit vivement le pli et lut ces lignes :

*Je vous ai quittée pour toujours, Blanche. Que Dieu vous récompense ! Que Dieu fasse de vous une femme heureuse pendant toute votre vie ! Quelque cruelle que je vous paraisse, mon amour, jamais je n'ai été aussi vraiment votre sœur qu'en ce moment. Je ne puis vous dire que cela, je ne pourrai jamais vous en dire davantage. Pardonnez-moi et oubliez-moi. Nos existences sont à jamais séparées à dater de ce jour.*

En se rendant à déjeuner, à son heure habituelle, Sir Patrick chercha Blanche, qu'il était accoutumé à trouver à table et l'attendant. La salle à manger était déserte, tous les autres membres de la famille ayant fini leur repas du matin.

Sir Patrick n'aimait pas déjeuner seul. Il dépêcha Duncan avec un message qu'il devait remettre à la femme de chambre de Blanche.

La femme de chambre parut bientôt, miss Lundie était hors d'état de quitter la chambre. Elle envoyait une lettre à son oncle, avec ses respects affectueux.

Sir Patrick ouvrit le pli à son tour et y trouva la lettre qu'Anne avait écrite à sa jeune amie.

Il se renversa sur sa chaise pour réfléchir, avec une anxiété douloureuse, à ce qu'il avait lu, puis il ouvrit les lettres qui lui étaient personnellement adressées et se hâta de regarder les signatures.

Il n'y avait rien de son ami le shériff d'Édimbourg, aucune communication du chemin de fer, sous forme de télégramme.

Il avait résolu, pendant la nuit, d'attendre jusqu'à la fin de la semaine avant d'intervenir au sujet du mariage de Blanche. Les événements de la matinée le décidèrent à ne pas attendre un jour de plus.

Duncan étant revenu à la salle à manger pour verser le café à son maître, sir Patrick le renvoya porteur d'un second message.

– Savez-vous où est lady Lundie, Duncan ?

– Oui, sir Patrick.

– Portez-lui mes compliments et dites-lui que si rien ne la retient je serais heureux de l'entretenir en particulier, dans une heure.

# 30

# DIT

Sir Patrick fit un mauvais déjeuner. L'absence de Blanche l'inquiétait, la lettre d'Anne le confondait.

Il la relut, toute courte qu'elle était, une deuxième, une troisième fois. Le sens de ces quelques lignes, si elles en avaient un, c'était qu'Anne, par sa fuite, se sacrifiait au bonheur de Blanche. Elle se séparait à jamais de sa jeune amie par amour de celle-ci ! Qu'est-ce que cela voulait dire ?...

Et comment concilier cette étrange démarche avec la position d'Anne, telle qu'elle lui avait été décrite par Mrs Inchbare, durant sa visite à Craig Fernie ?

Toute la perspicacité, toute l'expérience de sir Patrick ne purent lui faire trouver l'ombre d'une réponse à ces questions.

Pendant qu'il réfléchissait encore sur la lettre d'Anne, Arnold et le chirurgien entrèrent ensemble dans la salle à manger.

– Avez-vous eu des nouvelles de Blanche ? demanda Arnold avec animation. Elle n'est pas en danger, sir Patrick ; le plus fort de la crise est passé maintenant.

Le chirurgien intervint avant que sir Patrick se fût adressé à lui.

– L'intérêt que Mr Brinkworth porte à la jeune personne lui fait un peu exagérer l'état des choses, dit-il. Je l'ai vue sur la demande de lady Lundie, et je puis vous assurer qu'il n'y a, pour

le moment, aucun sujet d'alarme. Miss Lundie a éprouvé une crise nerveuse qui a cédé aux plus simples moyens ordinaires. La seule inquiétude que vous deviez conserver, c'est de l'y voir retomber à l'avenir. Elle souffre d'une douleur morale, et ce n'est pas à moi, mais à ses amis et à ses parents, qu'il appartient de la consoler. Si vous pouvez détourner ses pensées du sujet pénible, quel qu'il soit, qui l'agite, vous aurez fait tout ce qui est à faire.

Il prit un journal et alla le lire, en se promenant dans le jardin, laissant sir Patrick et Arnold ensemble.

– Vous avez entendu ? dit sir Patrick.

– Est-il dans le vrai ? demanda Arnold.

– Dans le vrai ? Supposez-vous qu'un homme mérite sa réputation en commettant des erreurs ? Vous appartenez à la nouvelle génération, maître Arnold. Vous pouvez tous regarder avec étonnement un homme célèbre, mais vous n'avez pas un atome de respect pour sa renommée. Si Shakespeare revenait à la vie et parlait de pièces de théâtre, le premier venu, assis à table en face de lui, le contredirait avec aussi peu de cérémonie que s'il s'agissait d'entamer une discussion avec vous ou avec moi. La vénération est morte parmi nous ; le siècle présent l'a enterrée, sans une pierre pour marquer sa tombe. Assez sur ce sujet. Revenons à Blanche. Vous devinez aisément, je le suppose, quel sujet pénible tourmente son esprit ? Miss Sylvestre a dépisté et nous et la police d'Édimbourg. Blanche a appris que nous avions échoué, hier soir, et ce matin elle a reçu cette lettre.

Il passa la lettre à Arnold à travers la table.

Arnold la lut et la lui rendit sans dire un mot.

Elle ne l'étonnait point. Tel qu'il avait vu Geoffrey, après sa querelle avec lui sur la fougère, comment eût-il été surpris que le bel athlète eût abandonné Anne lâchement ?

– Eh bien ! dit sir Patrick, comprenez-vous ?

– Je comprends le désespoir de Blanche.

Il n'en dit pas davantage.

Aucun des renseignements qu'il pouvait fournir, se fût-il même considéré comme libre de le donner, ne devait être de la plus légère utilité pour aider sir Patrick à découvrir la trace de miss Sylvestre ; dans ces circonstances nouvelles, il n'éprouvait, malheureusement, aucune tentation de rompre le silence honorable qu'il avait gardé jusque-là. Et, plus malheureusement encore, en eût-il éprouvé la tentation, il se sentait plus fort que jamais pour y résister.

Aux deux puissants motifs qui jusque-là avaient enchaîné sa langue – son respect pour la réputation d'Anne, et sa répugnance à révéler à Blanche la conduite qu'il avait été forcé de tenir vis-à-vis d'elle à l'auberge –, à ces deux motifs venait s'en ajouter maintenant un troisième.

La bassesse qu'il y aurait à trahir la confiance que Geoffrey avait placée en lui ne serait-elle point double s'il trahissait cette confiance, après que Geoffrey l'avait insulté ?

La lâche revanche que son faux ami l'avait sans hésitation soupçonné de vouloir prendre n'entrait pas même dans sa pensée.

Jamais ses lèvres n'avaient été plus étroitement closes qu'en ce moment où tout son avenir dépendait de la découverte par sir Patrick du rôle qu'il avait joué dans les événements survenus à Craig Fernie.

– Oui !... oui !... répondit sir Patrick. La douleur de Blanche est suffisamment intelligible, mais en quoi ma nièce peut-elle être responsable de la disparition de cette malheureuse femme ? Expliquez-moi ce que Blanche a pu faire pour cela.

– Si Blanche ne peut absolument rien y comprendre, que voulez-vous que j'y comprenne, moi !

Il parlait avec une parfaite sincérité. La vague méfiance qu'Anne avait conçue sur les suites de la position où ils s'étaient innocemment trouvés à l'auberge, Arnold ne l'avait point partagée.

Il n'y avait pas même songé ; il ne l'avait, en effet, pas comprise. Et maintenant encore, le plus léger soupçon du motif qui avait fait agir Anne, dans sa fuite, n'existait pas dans son esprit.

Sir Patrick mit la lettre dans son portefeuille et renonça à toute nouvelle tentative pour en découvrir le sens, car il désespérait d'y parvenir.

– C'est assez, plus qu'assez s'agiter dans les ténèbres. Il y a un point très clair pour moi après ce qui s'est passé ce matin, là haut. Nous devons accepter la situation dans laquelle miss Sylvestre nous a placés. Je renonce à toute recherche ultérieure pour retrouver sa trace, à partir de ce moment.

– Ce sera certainement un bien grand désappointement pour Blanche, sir Patrick.

– Je ne le nie pas. Nous devons envisager le résultat.

– Si vous êtes sûr qu'il n'y ait pas autre chose à faire... je pense que nous devons prendre ce parti.

– Je ne suis sûr de rien de semblable, maître Arnold ! Des chances nous restent pour faire la lumière, toutes deux sont indépendantes de ce que pourra tenter miss Sylvestre pour nous retenir dans les ténèbres.

– Pourquoi ne pas essayer, monsieur ? Il me semble dur d'abandonner miss Sylvestre, alors qu'elle est dans une aussi affreuse peine.

– C'est dur, en effet ; mais nous ne pouvons pourtant lui venir en aide contre sa volonté ni courir le risque, après cette crise nerveuse de ce matin, de soumettre encore Blanche au tourment de l'incertitude. J'ai pensé aux intérêts de ma nièce dans toute cette affaire ; et si maintenant je change d'avis, si je me refuse à l'agiter encore par de nouvelles tentatives, qui finiraient, c'est plus que probable, par de nouveaux échecs, c'est parce que je pense encore à l'intérêt de ma nièce. Je n'ai pas d'autre mobile. Quelles que soient mes faiblesses, je n'ai pas celle de me laisser guider par l'ambition de me distinguer comme un habile agent de police... Il est certain que si l'on employait des moyens de police, ce cas ne serait nullement désespéré. Je l'abandonne toutefois par intérêt pour Blanche. Au lieu d'encourager ses pensées à se concentrer sur cette triste affaire, nous devons employer le remède indiqué par notre ami le docteur...

– Quel remède ? demanda Arnold.

Une expression de finesse malicieuse reparut sur le visage de sir Patrick.

– N'a-t-elle rien à penser dans l'avenir qui ne lui soit un plus agréable sujet de réflexion que la perte de son amie ? demanda-t-il. Vous êtes bien un peu intéressé dans le traitement qui doit guérir Blanche, mon jeune ami. Vous êtes une des drogues de ce traitement moral. Devinez-vous ce que je veux dire ?

Arnold bondit sur sa chaise, son visage s'éclaira. Il était transfiguré.

– Peut-être verrez-vous quelques objections à faire les choses trop vite ? dit sir Patrick.

– Une objection !... Si Blanche y voulait consentir, je la conduirais à l'église dès qu'elle descendra de sa chambre.

– Merci, dit sir Patrick sèchement. Puissiez-vous, Brinkworth, être toujours aussi prompt à saisir la fortune aux cheveux ! Asseyez-vous, s'il vous plaît, et ne dites pas d'absurdités. Il est tout juste possible, si Blanche consent, comme vous dites, et si nous pouvons pousser les hommes de loi, que vous soyez mariés dans trois semaines ou un mois.

– Qu'est-ce que les hommes d'affaires ont à voir là dedans ?

– Mon cher ami, il ne s'agit pas d'un mariage comme dans les romans. C'est l'affaire la moins romanesque qui soit. Voici un jeune homme et une jeune fille, tous deux riches, bien assortis comme naissance et comme caractère ; l'un majeur et l'autre se mariant avec le plein consentement et l'approbation de son tuteur. Quelle est la conséquence de cet état prosaïque des choses ? Tout naturellement, l'intervention des hommes de loi faiseurs de contrats...

– Venez dans la bibliothèque, sir Patrick, et j'aurai bientôt réglé les contrats ! Un morceau de papier, de l'encre et une plume : « Je, soussigné, donne tout ce qui m'appartient, jusqu'au dernier sou, à ma chère Blanche. » Je signe. Vous apposez votre sceau à côté de ma signature. Je vous délivre cet acte, expression de ma libre volonté... et voilà qui est fait.

– Voilà qui est fait ! Vous étiez né législateur. Vous créez et vous codifiez votre système tout d'une haleine. Moïse... Justinien... Mahomet... Donnez-moi le bras ! Il y a pourtant un atome de raison dans ce que vous venez de dire. Allons dans la bibliothèque. C'est une idée qui mérite d'être prise en considération. Parmi tant d'autres superfluités, n'auriez-vous pas par hasard un homme de loi sous la main ?

– J'en ai deux : un à Londres et l'autre à Édimbourg.

– Nous prendrons le plus voisin des deux, attendu que nous sommes pressés. Quel est votre homme de loi à Édimbourg ?

– Pringle, de Pitt Street.

– Vous ne pouviez mieux choisir. Venez lui écrire. Vous avez donné la substance d'un contrat de mariage avec la concision d'un ancien Romain. Je suis honteux d'être battu par un apprenti légiste. Voici le résumé du contrat, vous êtes juste et généreux envers Blanche ; Blanche est juste et généreuse envers vous, et vous vous entendez tous deux pour être justes et généreux envers vos enfants. Voilà un modèle de contrat ! et telles doivent être vos instructions pour Pringle, de Pitt Street ! Pouvez-vous le rédiger vous-même ? Non, comme de raison vous ne le pouvez pas. Maintenant, ouvrez bien votre esprit et voyez les divers points dans l'ordre où ils viennent. Vous êtes sur le point de vous marier, vous dites avec qui, vous ajoutez que je suis le tuteur de la future, vous donnez le nom et l'adresse de mon homme de loi à Édimbourg ; vous rédigez vos instructions, clairement, en peu de mots, et pour les détails vous les laissez à votre conseil. Vous mettez les hommes de loi des deux parties en rapport l'un avec l'autre, vous recommandez que l'acte soit préparé le plus promptement possible et vous donnez votre adresse en cette maison ; voici les points principaux. Pouvez-vous faire cela ? Oh ! la nouvelle génération ! Oh ! progrès accomplis dans ces temps modernes si éclairés ! Vous pouvez épouser Blanche, la rendre heureuse, accroître la population, tout cela sans savoir écrire en bon anglais. Vous ferez bien de dire avec le savant Bevoriskius qui étudiait de sa fenêtre les amours sans relâche des moineaux : « Oh ! que Dieu est miséricordieux envers ses créatures ! » Prenez la plume. Je dicterai !... je dicterai !...

Sir Patrick relut la lettre qu'il avait dictée, l'approuva et veilla lui-même à ce qu'elle fût fidèlement déposée dans la boîte

de la poste. Cela fait, il défendit expressément à Arnold de parler à Blanche de mariage, sans une permission formelle.

– Il y a encore le consentement de quelqu'un à obtenir, dit-il, outre le consentement de Blanche et le mien.

– Lady Lundie ?

– Lady Lundie. Strictement parlant, je suis le seul ici ayant autorité ; mais ma belle-sœur est la belle-mère de Blanche : elle est même désignée comme tutrice, si je venais à mourir. Elle a donc le droit d'être consultée en vertu des convenances, si ce n'est en vertu de la loi. Voulez-vous vous charger de cette démarche ?

Le visage d'Arnold s'assombrit. Il regarda sir Patrick en silence, d'un air embarrassé.

– Quoi ! Vous ne pouvez pas parler à une femme aussi maniable que lady Lundie ? Vous devez avoir fait un garçon bien utile à la mer ! À terre, je n'ai jamais vu d'homme d'aussi peu de ressource. Allez dans le jardin, avec les autres moineaux ! Quelqu'un doit affronter Sa Seigneurie. Et si vous ne l'osez pas, il faudra bien que ce soit moi.

Il poussa Arnold hors de la bibliothèque et eut recours d'un air pensif à la pomme de sa canne. Sa gaieté avait disparu, maintenant qu'il était seul.

Son expérience du caractère de lady Lundie lui disait qu'en essayant de gagner l'approbation de sa belle-sœur à tout projet ayant pour but de précipiter le mariage de Blanche il s'imposait une tâche peu facile.

« Je suppose, se dit-il, en songeant à son frère qui n'était plus, je suppose que le pauvre Tom avait un moyen de la prendre. Comment faisait-il, je me le demande ? Si elle avait été l'épouse d'un maçon, une femme de sa sorte eût été mise à l'ordre par un système de corrections régulièrement adminis-

trées. Mais Tom n'était pas un maçon. Je me demande comment il faisait ? »

Après avoir fortement réfléchi, sir Patrick abandonna le problème, qui échappait à toute solution humaine.

« Il faut pourtant que cela soit fait, conclut-il, ce que ma mère m'a donné d'esprit m'y aidera. »

Sa résignation ainsi formulée, il quitta la bibliothèque et alla frapper à la porte du boudoir de lady Lundie.

# 31

# BATTUE

Sir Patrick trouva sa belle-sœur plongée dans ses affaires domestiques.

La correspondance de Sa Seigneurie, les listes de visites à faire par Sa Seigneurie, les factures à payer par Sa Seigneurie, les livres de Sa Seigneurie, le journal et le mémorandum de Sa Seigneurie (reliés en maroquin rouge), le pupitre de Sa Seigneurie, son casier d'enveloppes, sa boîte d'allumettes, son bougeoir (le tout en ébène et en argent), enfin Sa Seigneurie elle-même présidant à son administration, dans une correcte toilette du matin qui répondait à toutes les éventualités, jouissant d'une parfaite santé et du parfait équilibre de toutes ses fonctions physiques, absolument exempte de vices, formidablement pourvue de vertus, tout cela présentait aux esprits bien faits le plus imposant spectacle.

Est-il rien de plus beau qu'une matrone anglaise sur son trône, ayant l'air de s'adresser au monde entier et de lui dire : « Quand pourras-tu produire une femme comme moi ? »

– Je crains de vous déranger, dit sir Patrick. Je n'ai absolument rien à faire. Puis-je revenir un peu plus tard ?

Lady Lundie esquissa un faible sourire, tout en portant la main à sa tête.

– Un peu de lourdeur là, sir Patrick. Je vous en prie, asseyez-vous. Je prends mes devoirs au sérieux ; ils me trouvent

toujours prête. On ne peut pas exiger plus d'une faible femme. De quoi s'agit-il ?

Lady Lundie consulta son mémorandum, relié en maroquin rouge.

– J'ai tout classé ici sous l'indication qui lui est propre et par lettres initiales. P... Pauvres. Non, ce n'est pas cela. M. I... Missions Idolâtres. Ce n'est pas cela. E. P. P. Entretien particulier avec Patrick. C'est cela. Me pardonnerez-vous la petite familiarité qui m'a fait omettre votre titre ?... Merci !... Vous êtes toujours si bon. Je suis toute à votre service. Si c'est quelque chose de pénible que vous avez à me dire, je vous en prie, n'hésitez pas. Je suis préparée.

Sur ces mots, Sa Seigneurie se renversa dans son siège, les coudes appuyés sur les bras du fauteuil, les mains jointes.

– Oui... c'est pénible ? dit-elle sur le ton interrogatif.

Sir Patrick ne put s'empêcher de payer lui-même un tribut de pitié à la mémoire de son frère et entra en matière aussitôt après.

– Je ne saurais dire que c'est un sujet pénible, balbutia-t-il, mais c'est un sujet d'anxiété domestique. Il s'agit de Blanche.

Lady Lundie étouffa un petit cri et porta la main à ses yeux.

– Devriez-vous bien m'en parler !... s'écria Sa Seigneurie sur le ton du reproche. Oh ! sir Patrick, le... devriez-vous !

– Oui, je le dois.

Les magnifiques yeux de lady Lundie se tournèrent vers la cour de justice suprême à laquelle en appellent les humains, et qui est logée au plafond. Le juge de la cour suprême jeta les yeux sur lady Lundie, et le sentiment du devoir rentra aussitôt en elle.

– Continuez, sir Patrick, la devise de la femme doit être : « Sacrifie-toi. » Je ne vous ferai pas voir combien vous m'affligez, continuez.

Sir Patrick continua d'un air impénétrable, sans la plus légère expression de sympathie ou de surprise.

– J'allais faire allusion à la crise nerveuse dont Blanche a souffert, dit-il. Puis-je vous demander à quelle cause elle doit être attribuée ?

– Voilà, s'écria lady Lundie, en faisant un bond sur son siège et en élevant la voix, la seule chose dont je ne voulais pas parler... la cruelle... cruelle... conduite de Blanche que j'étais résolue à passer sous silence ! Et sir Patrick y touche... innocemment... Je ne veux pas être injuste, il y touche innocemment.

– Sir Patrick touche à quoi, chère madame ?

– La conduite de Blanche à mon égard, ce matin. Son obstination ingrate à garder son secret, son coupable silence. Je le répète, son coupable silence...

– Permettez-moi, pour un moment, lady Lundie.

– Permettez... à moi-même, sir Patrick. Le ciel sait que je ne voulais pas parler de cela. Le ciel sait que pas un mot sorti de mes lèvres n'y a fait allusion. Mais, maintenant, vous ne me laissez pas le choix, comme maîtresse de la maison, comme chrétienne et comme veuve de votre bien-aimé frère, comme mère de cette jeune fille mal dirigée, je dois constater les choses, je sais que vous avez de bonnes intentions, je sais que vous voudriez m'épargner cette douleur. C'est complètement inutile, je dois établir les faits.

Sir Patrick inclina la tête et se résigna.

S'il avait été maçon, au lieu d'être baronnet, et si lady Lundie n'avait pas été ce qu'elle était incontestablement, plus forte que lui !

– Permettez-moi donc, par affection pour vous, reprit lady Lundie, de jeter un voile sur les horreurs – je ne puis, même avec l'intention de vous ménager, me servir d'une autre expression –, sur les horreurs qui se sont passées là-haut ce matin. Dès que j'appris que Blanche était malade, je me suis rendue à mon poste. Le devoir me trouvera toujours prête, sir Patrick, jusqu'à mon dernier jour. Quelque choquant que fût tout cela, j'ai gardé mon calme au milieu des cris et des sanglots de ma belle-fille. J'ai fermé mes oreilles aux violences profanes de son langage. J'ai donné l'exemple comme doit le faire une dame anglaise chef de famille. Ce ne fut que lorsque j'entendis distinctement le nom d'une personne... un nom qui ne doit jamais être prononcé dans mon cercle, sortir des lèvres de Blanche, que je commençai à être sérieusement alarmée. Je dis à ma femme de chambre : « Hopkins... ce n'est pas une crise de nerfs, elle est possédée du démon... Allez chercher le chloroforme ! »

Le chloroforme employé comme exorcisme était chose toute nouvelle pour sir Patrick. Il garda son sérieux avec beaucoup de peine. Lady Lundie continua :

– Hopkins est une excellente personne, mais Hopkins a une langue. Elle rencontra notre hôte distingué, le docteur, et lui dit ce qui se passait. Il a été assez bon pour venir à la porte, et moi j'ai été choquée qu'on le dérangeât comme médecin alors qu'il était un hôte, un hôte honoré, dans ma maison. D'autant plus que je considérais le cas comme nécessitant plutôt la présence d'un membre du clergé que celle d'un membre du corps médical. Néanmoins, le mal était sans remède, puisque Hopkins avait parlé. Je priai donc notre éminent ami de nous accorder la faveur d'un... je pense que c'est bien le terme scientifique, d'un pronostic. Il a fait juste ce qu'on devait attendre d'une personne de sa profession : il a formulé son pronostic. Est-ce bien cela... est-ce bien pronostic, ou est-ce diagnostic ? L'habitude de parler correctement est bien importante, sir Patrick ! et je serais désolée de vous induire en erreur !

– Ne vous inquiétez pas de cela, lady Lundie. J'ai eu connaissance de ce rapport médical. Ne vous donnez pas la peine de le répéter.

– Que je ne prenne pas la peine de le répéter ? fit lady Lundie, dont la dignité prenait les armes à la seule idée que son adversaire pût avoir l'intention d'abréger les développements qu'elle jugeait convenable de donner à son récit. Ah ! sir Patrick, voilà bien cette petite disposition à l'impatience qui est dans votre nature. Oh ! mon Dieu ! combien de fois vous avez dû vous y laisser aller et combien de fois vous avez dû le regretter après !

– Madame, si vous désirez me répéter le rapport du médecin, pourquoi ne pas le dire franchement ? Je ne veux point vous presser, allez ; dites-nous le pronostic !

Lady Lundie secoua la tête d'un air de compassion ; elle eut un sourire d'une tristesse angélique.

– Oh ! nos petits péchés mignons ! fit-elle ; comme nous sommes esclaves de nos petits péchés mignons ! Faites un tour dans la chambre, faites un tour pour vous calmer, sir Patrick.

Un homme ordinaire serait sorti de ses gonds. Mais les hommes de loi, comme disait sir Patrick à sa nièce, ont un caractère qui leur est propre. Sans témoigner la moindre irritation, le baronnet administra adroitement un petit coup de lancette à sa belle-sœur.

– Quel regard vous avez ! dit-il. J'étais, en effet, impatient. Je meurs d'impatience de savoir ce qu'a dit Blanche quand elle s'est trouvée mieux.

La matrone anglaise demeura pétrifiée de ce coup perfide.

– Mais rien, répondit Sa Seigneurie en montrant les dents, comme si elle avait voulu mordre au passage le mot qui sortait de ses lèvres.

– Rien !... s'écria sir Patrick.

– Rien, répéta lady Lundie, en accentuant le « rien », du regard et de la voix. Je lui ai appliqué tous les remèdes de mes propres mains, j'ai coupé son lacet avec mes propres ciseaux ; je lui ai bassiné la tête avec de l'eau froide ; je suis restée près d'elle jusqu'à ce qu'elle fût arrivée à l'épuisement. Je l'ai prise dans mes bras ; je l'ai pressée contre ma poitrine ; j'ai fait sortir tout le monde et je lui ai dit : « Chère enfant ! confiez-moi vos chagrins ! » Comment mes avances, mes avances maternelles, ont-elles été accueillies ? Je vous l'ai déjà dit, par une obstination, sans cœur, à garder son secret, par un coupable silence !

Sir Patrick enfonça la lancette.

– Elle avait probablement peur de parler ?... dit-il.

– Peur ! Oh !... s'écria lady Lundie, se méfiant du témoignage de ses sens. Vous ne pouvez avoir dit cela ? Je vous ai évidemment mal compris. Vous n'avez pas dit qu'elle avait eu peur de parler.

– J'ai dit : probablement.

– Arrêtez ! Je ne puis me laisser dire en face que j'ai manqué à mes devoirs envers Blanche. Non, sir Patrick ! Je puis beaucoup supporter, mais pas cela. Après avoir été plus qu'une mère pour l'enfant de votre cher frère, après avoir été une sœur aînée pour Blanche, après avoir travaillé... je dis travaillé, sir Patrick... à cultiver son intelligence, tâche délicieuse de guider un jeune esprit et d'apprendre à de jeunes idées à se formuler !... Après tout ce que j'ai fait, après lui avoir donné une place dans ma voiture, pas plus tard qu'hier, pour une visite des plus intéressantes aux restes des temps féodaux dans le comté de Perth... après avoir sacrifié tout ce que j'ai sacrifié, m'entendre dire que je me suis conduite avec Blanche de façon à l'effrayer quand je lui demandais de se confier à moi, c'est par trop cruel ! Je suis sensible... trop sensible... C'est dans ma nature, cher sir Patrick. Pardonnez-moi de regimber quand je suis blessée. Pardonnez-

moi de sentir la blessure, surtout quand elle m'est faite par une personne que je révère.

Sa Seigneurie porta son mouchoir à ses yeux. Tout autre homme aurait retiré la lancette ; sir Patrick l'enfonça plus avant encore.

– Vous vous méprenez tout à fait sur mes paroles, répliqua-t-il. Je veux dire que Blanche craignait de vous révéler la vraie cause de son mal. Cette vraie cause est son anxiété au sujet de miss Sylvestre.

Lady Lundie poussa un autre cri, un véritable cri, cette fois, et ferma les yeux avec horreur.

– Je puis m'enfuir de la maison, s'écria lady Lundie avec énergie, je puis aller à l'autre bout du monde ; mais je ne puis entendre prononcer le nom de cette personne. Non, sir Patrick, pas en ma présence ! pas dans ma chambre ! Non, tant que je serai maîtresse à Windygates !...

– Je suis fâché d'avoir à dire quelque chose qui vous est désagréable, lady Lundie. Mais la nature de ma mission m'oblige à aborder, aussi légèrement que possible, des choses qui se sont passées hier dans votre maison, sans que vous en ayez eu connaissance.

Lady Lundie ouvrit soudain les yeux et devint toute attention.

Un observateur malin aurait pu supposer que Sa vertueuse Seigneurie n'était pas complètement insensible à l'émotion vulgaire de la curiosité.

– Une visite a été faite hier à Windygates, pendant que nous étions tous au lunch, continua sir Patrick, elle...

Lady Lundie saisit son mémorandum relié en maroquin rouge et arrêta son beau-frère. Les paroles de Sa Seigneurie sor-

tirent ensuite de ses lèvres d’une façon nerveuse et par phrases saccadées :

– Je réponds, comme une femme accoutumée à avoir de l’empire sur elle-même. Je réponds de me maîtriser, à une condition : je ne veux pas que le nom soit prononcé. Je ne veux pas qu’il soit fait mention du sexe. Dites : la personne si cela vous convient. La personne, continua lady Lundie en ouvrant son mémorandum et en prenant une plume, a donc commis une audacieuse invasion dans ma demeure, hier ?

Sir Patrick inclina la tête, Sa Seigneurie prit une note, la plume qu’elle tenait d’une main fiévreuse écorchant méchamment le papier.

Et puis Milady se mit en devoir de faire subir à son beau-frère un interrogatoire comme à un témoin.

– Dans quelle partie de ma maison la personne est-elle entrée ? Apportez du soin à votre réponse, sir Patrick. Je me propose de me mettre sous la protection de la justice de paix, et ceci est un mémorandum pour ma plainte. N’avez-vous pas dit dans la bibliothèque ?... C’est cela, dans la bibliothèque.

– Ajoutez, dit sir Patrick en appuyant encore un peu plus sur la lancette, que la personne a eu un entretien avec Blanche dans la bibliothèque.

Cette fois la plume de lady Lundie perça le papier et une tache d’encre le souilla.

– La bibliothèque, répéta Sa Seigneurie, comme si elle allait suffoquer. Je réponds de me maîtriser, sir Patrick ! Il n’a rien manqué dans la bibliothèque ?

– Rien n’a manqué, lady Lundie, si ce n’est la personne elle-même, elle...

– Non, sir Patrick, je ne veux pas de cela, par respect pour mon sexe, je ne veux pas de cela.

– Pardonnez-moi, je vous prie. J'oubliais que *elle* était le pronom que vous veniez de proscrire. La personne avait écrit une lettre d'adieu à Blanche, et elle était partie on ne sait où. La douleur produite en elle par ces événements est la cause de ce qui est arrivé à Blanche ce matin. Si vous voulez bien y songer, et si vous vous rappelez quelle est votre opinion sur miss Sylvestre, vous comprendrez pourquoi Blanche hésitait à vous mettre dans sa confiance.

Il attendit une réponse. Lady Lundie était profondément absorbée par la contemplation de son mémorandum, et ne se rappelait même plus la présence du baronnet.

– La voiture à la porte à 2 h 50, dit-elle, répétant les derniers mots de la note qu'elle inscrivait ; s'informer de la plus prochaine justice de paix, et placer Windygates sous la protection de la loi. Je vous demande pardon, reprit-elle, se souvenant que sir Patrick était là. Ai-je omis quelque chose de particulièrement pénible ? Je vous en prie, mentionnez-la si j'ai commis cette omission.

– Vous n'avez rien omis qui soit de la plus légère importance, répondit sir Patrick. Je vous ai fait connaître ce que vous aviez le droit de savoir, et nous n'avons plus qu'à revenir au rapport médical de notre ami sur la santé de Blanche. Vous étiez, je crois, sur le point de me donner connaissance de son pronostic ?

– Diagnostic ! dit Sa Seigneurie avec dépit. J'avais oublié le terme exact, je me le rappelle maintenant. Pronostic est positivement une faute.

– J'accepte la correction, lady Lundie. Disons donc diagnostic.

– Vous m'avez informée, sir Patrick, que vous connaissez déjà ce diagnostic. Il est tout à fait inutile que je le répète devant vous.

– Je serais désireux de rectifier mes propres impressions en les comparant aux vôtres.

– Vous êtes bien bon. Vous êtes un homme instruit. Je ne suis qu'une pauvre femme ignorante. Vos impressions n'ont donc pas besoin d'être rectifiées par les miennes.

– Je crois me rappeler, lady Lundie, que notre ami recommande pour Blanche un traitement plutôt moral que médical. Si nous pouvons détourner ses pensées du pénible sujet qui l'agite, nous aurons fait pour le mieux. Telles sont les propres paroles du docteur, si je m'en souviens bien. Confirmez-vous mes souvenirs ?

– Je n'ai pas la prétention de discuter avec vous, sir Patrick. Vous êtes passé maître en fait d'ironie raffinée, je le sais. J'ai bien peur d'en avoir attiré tous les effets sur ma pauvre personne.

L'homme de loi garda tout son calme. Il accepta sans crainte la lutte avec cette femme exaspérée, car il connaissait sa puissance défensive.

– Je prends tout cela pour une confirmation de mes paroles, lady Lundie, fit-il, et je vous en remercie. Passons maintenant à la méthode qu'il convient d'employer pour nous conformer à l'avis de notre savant ami. Cette méthode me semble bien claire. Le mieux pour distraire l'esprit de Blanche est de tourner son attention sur un autre sujet de réflexion moins pénible que celui qui l'occupe à présent. Sommes-nous d'accord jusqu'ici ?

– Pourquoi faire peser toutes les responsabilités sur mes épaules ? demanda lady Lundie.

– Par profonde déférence pour votre opinion, répondit sir Patrick ; strictement parlant, sans doute, une sérieuse responsabilité retombe sur moi. Je suis le tuteur de Blanche…

– Dieu merci ! s'écria lady Lundie avec une véritable explosion de pieuse ferveur.

– Vous remerciez le ciel avec bien de l'ardeur, fit observer sir Patrick. Dois-je croire... permettez-moi de vous le demander... si vous doutez qu'il y ait aucune chance d'exercer avec succès une action quelconque sur Blanche ?

Lady Lundie perdit de nouveau son empire sur elle-même, comme son beau frère l'avait prévu.

– Vous devez prendre cette invocation pour ce qu'elle est, dit Milady. J'ai remercié le ciel de me délivrer d'un fardeau trop lourd ; car j'ai accepté la charge de veiller sur une incorrigible fille, sans cœur, obstinée et perverse, lorsque j'ai entrepris de donner mes soins à Blanche.

– N'avez-vous pas dit : incorrigible ?

– J'ai dit : incorrigible.

– Si le cas vous paraît aussi désespéré, chère madame, en ma qualité de tuteur de Blanche, je dois trouver les moyens de vous débarrasser de cette charge.

– Personne ne peut me décharger d'un devoir que j'ai accepté ! répliqua lady Lundie. Non ! quand je devrais mourir à mon poste !

– Supposez qu'il y ait un moyen qui se concilie avec votre devoir, insinua sir Patrick, pour vous relever de votre poste. Supposez que ce moyen soit en harmonie avec ce sacrifice de soi-même, qui est la devise de toutes les femmes et la vôtre.

– Je ne comprends pas, sir Patrick. Soyez assez bon pour vous expliquer.

Sir Patrick changea de rôle ; il prit celui d'un homme hésitant. Il lança un regard de respectueux examen sur sa belle-sœur, soupira et secoua la tête.

– Non, dit-il, ce serait demander trop. Même à une femme placée, comme vous l'êtes, sous le magnifique drapeau du devoir, ce serait trop demander…

– Rien de ce que vous pouvez me demander, au nom du devoir, ne saurait être excessif.

– Non ! non ! laissez-moi vous rappeler que la nature humaine n'a que des forces bornées.

– Une chrétienne et une femme bien née qui a le sentiment du devoir ne connaît pas de bornes aux obligations que sa conscience lui impose.

– Oh ! pourtant !…

– Sir Patrick, après ce que je viens de dire, votre persistance à douter de moi équivaut presque à une insulte.

– Ne dites pas cela ! Laissez-moi vous poser la question. Supposons que l'intérêt d'une autre personne dépende d'un oui prononcé par vous, alors que vos sentiments les plus chers vous poussent à dire non. Voulez-vous dire que dans ce cas vous sauriez renoncer à vos propres convictions, s'il vous était démontré que la considération du devoir exige de vous ce sacrifice ?

– Oui ! s'écria lady Lundie qui se hissa sur le piédestal de sa vertu. Oui… sans un moment d'hésitation.

– Je m'incline, lady Lundie. Vous m'enhardissez à poursuivre. Permettez-moi de vous demander, et après ce que je viens d'entendre, je le puis, s'il n'est pas de votre devoir d'agir conformément à l'avis qu'une des plus hautes autorités médicales de l'Angleterre vient de nous donner dans l'intérêt de votre fille et de ma nièce.

Sa Seigneurie reconnut que c'était son devoir ; elle attendait une occasion plus favorable de contredire son beau-frère.

– Très bien, poursuivit sir Patrick. Et maintenant vous admettrez que Blanche est semblable au plus grand nombre des autres créatures humaines, et qu'elle a bien quelque perspective de bonheur à son âge. Eh bien ! cette perspective, ne devons-nous pas l'ouvrir devant elle en vertu de cette obligation morale qui nous incombe, et que vous venez de reconnaître, de nous conformer à l'avis du médecin ?

Là-dessus il lança un coup d'œil de courtoise persuasion à Sa Seigneurie et attendit, à son tour, sa réponse de l'air le plus innocent du monde.

Si lady Lundie n'avait pas été décidée, grâce à l'irritation que son beau-frère excitait en elle depuis une heure, à lui disputer le terrain pied à pied, elle aurait vu, cette fois, qu'il lui tendait un piège.

Mais, la colère l'aveuglant, elle ne vit rien que l'occasion de déblatérer contre Blanche et de contredire sir Patrick.

– Si ma belle-fille a devant elle une perspective du genre de celle dont vous parlez, répliqua Milady, je devrais nécessairement dire : Oui. Mais Blanche est un esprit mal réglé, et un esprit mal réglé n'a pas de perspective de bonheur.

– Pardonnez-moi, dit sir Patrick. Blanche a une perspective de bonheur. En un mot, Blanche a la perspective de se marier, et, qui plus est, Arnold est disposé à l'épouser dès que les actes seront préparés.

Lady Lundie bondit sur son siège, devint cramoisie de fureur et ouvrit les lèvres pour parler. Mais sir Patrick se leva et reprit la parole avant qu'elle eût pu prononcer un mot.

– Je vous prie, lady Lundie, de me délivrer, par les moyens que vous avez vous-même reconnus comme étant de votre devoir, du lourd fardeau d'une pupille incorrigible. Comme tuteur de Blanche, j'ai l'honneur de vous proposer d'avancer son mariage et de le fixer à la première quinzaine du mois prochain.

Sur ces mots, voyant bien que le piège qu'il avait tendu à sa belle-sœur avait fait merveille, il attendit.

Une femme en colère, poussée à bout, est capable de subordonner toute autre considération à la passion de satisfaire sa colère. Lady Lundie n'avait qu'une seule voie à prendre pour faire tourner les choses contre sir Patrick et lady Lundie la prit.

Elle le haïssait si fort en cet instant que tout autre sentiment céda en elle au plaisir sans prix de battre son pauvre beau-frère avec ses propres armes.

– Mon cher sir Patrick ! dit-elle en accompagnant ses paroles d'un petit rire argentin, vous avez perdu beaucoup de temps précieux et bien d'éloquentes paroles à essayer de me tendre une embûche pour m'arracher un consentement que vous n'aviez qu'à demander. Je considère l'idée de hâter le mariage de Blanche comme excellente. Je suis charmée de transférer la charge d'une personne comme ma belle-fille à l'infortuné jeune homme qui veut bien la recevoir de mes mains. Moins il connaîtra le caractère de Blanche, plus il sera satisfait, à mon sens, de remplir l'engagement qu'il a pris de l'épouser. Je vous en prie, pressez les hommes de loi, sir Patrick, et faites que le mariage ait lieu une semaine plus tôt qu'une semaine plus tard, si vous voulez m'être agréable…

Puis Sa Seigneurie se redressa de toute sa hauteur et fit une révérence qui n'était rien de moins qu'une muette satire. Sir Patrick y répondit par un profond salut et un sourire qui disait éloquemment : « Je crois mot pour mot à cette spirituelle réponse. »

Admirable femme ! adieu !

Ainsi, la seule personne, dans le cercle de la famille, qui aurait pu forcer sir Patrick à des lenteurs qu'il redoutait était réduite au silence. Il avait su adroitement exploiter les vices du caractère de Milady.

Ainsi, en dépit d'elle-même, la belle-mère était acquise au projet de presser le mariage d'Arnold et de Blanche.

# 32

# ÉTOUFFÉ

La vérité combat toujours pour sortir du puits et pour arriver à la lumière. Il en fut ainsi durant l'intervalle qui sépara la victoire de sir Patrick du jour fixé pour le mariage des jeunes gens. La vérité essaya plusieurs fois de percer les ténèbres, et tout faillit être découvert.

Le jour précisément où les habiles manœuvres dirigées par sir Patrick contre sa belle-sœur aplanirent les difficultés que pouvait rencontrer une fixation plus proche du mariage, un obstacle surgit à ces nouveaux arrangements, de la part de Blanche elle-même.

Elle était suffisamment remise, vers midi, pour recevoir Arnold dans son petit salon. L'entrevue fut très courte.

Au bout d'un quart d'heure, Arnold reparaissait, avec un visage désespéré, devant sir Patrick, qui faisait sa promenade au soleil. Blanche avait refusé avec indignation de donner même une pensée à son mariage, en un moment où elle avait le cœur brisé par la découverte qu'Anne l'avait quittée pour jamais.

– Vous m'aviez autorisé à lui parler de nos projets, sir Patrick, n'est-ce pas ? dit Arnold.

Sir Patrick se retourna un peu pour exposer son dos au soleil et reconnut à mi-voix qu'il avait donné cette autorisation aussitôt après sa victoire sur lady Lundie.

– Si j’avais pu prévoir ce qui allait arriver, j’aurais mieux aimé me couper la langue que d’en dire un mot, reprit le jeune homme. Que pensez-vous qu’elle m’ait répondu ? Elle s’est mise à fondre en larmes et m’a ordonné de sortir.

Il faisait une belle matinée... une brise fraîche tempérait la chaleur du soleil ; les oiseaux gazouillaient, le jardin avait un aspect délicieux. Sir Patrick se sentait admirablement bien.

Les petits désagréments de la vie faisaient mine de vouloir se tenir à une distance respectueuse du baronnet. Il se refusait positivement à les laisser se rapprocher.

– Voici un monde, dit le vieux gentleman en exposant son dos plus largement aux rayons du soleil, un monde que le Créateur a rempli de vues aimables, de sons harmonieux, de délicieuses odeurs, et les créatures qu’il a faites avec la faculté de jouir de ces vues, de ces sons et de ces odeurs, sans parler de l’amour, d’un bon dîner et du sommeil, jouissances qui s’ajoutent aux autres par-dessus le marché, et ces créatures, dis-je, haïssent... se laissent souffrir de la faim... se retournent sur leurs oreillers... ne voient rien de charmant... n’entendent rien d’agréable... ne sentent rien de délicieux... versent des larmes amères, disent des mots durs, contractent de douloureuses maladies... s’étiolent... vieillissent... et meurent ! Qu’est-ce que cela signifie, Arnold ? Combien de temps les choses marcheront-elles de ce train ici-bas ?

Le lien subtil que découvrait ce philosophe entre l’aveuglement de Blanche sur les avantages qu’il y avait pour elle à se marier d’une part, et d’autre part l’aveuglement de l’humanité sur les vrais avantages de l’existence, ce lien mystérieux n’était pas perceptible en ce moment pour Arnold. Il se garda bien de répondre à l’étonnante question que lui posait sir Patrick et, revenant à Blanche, il demanda ce qu’il devait faire.

– Que faites-vous devant un incendie que vous ne pouvez éteindre ? dit sir Patrick. Vous le laissez flamber jusqu’à ce qu’il

n'ait plus d'aliment. Que devez-vous faire avec une femme que vous ne pouvez calmer ? La laisser jeter feu et flamme jusqu'à ce qu'elle s'apaise d'elle-même.

Arnold ne sentit pas la sagesse renfermée dans cet excellent conseil.

– Je pensais que vous m'auriez apporté quelque remède meilleur, dit-il tristement.

– Je vous l'apporte, reprit le baronnet. Laissez Blanche livrée à elle-même ; ne lui parlez plus mariage, la prochaine fois que vous la reverrez. Si elle y fait allusion, demandez-lui pardon et dites-lui que vous ne reviendrez plus sur ce sujet. Je la verrai, dans une heure ou deux, et je tiendrai moi-même exactement la même conduite. Vous avez jeté l'idée dans son esprit, laissez-la mûrir. Ne fournissez pas d'aliment à la douleur que lui cause la faute de miss Sylvestre. Ne la contrariez pas. Ne l'excitez pas à se détendre en jetant le blâme sur l'amie perdue. Laissez le temps l'amener doucement à se rapprocher du mari qui l'attend. Et, croyez-en ma parole, le temps aura déjà fait son œuvre, quand les contrats seront dressés.

Vers l'heure du lunch, sir Patrick vit Blanche et mit en pratique le principe qu'il avait posé. Elle était parfaitement calme, avant que son oncle l'eût quittée.

Une heure après, Arnold était pardonné.

Un peu plus tard, le perspicace vieillard remarquait qu'elle était plus rêveuse que de coutume, qu'elle regardait de temps en temps Arnold avec un intérêt d'un genre nouveau, un intérêt que timidement elle s'efforçait de cacher au jeune homme.

Sir Patrick monta faire sa toilette pour le dîner avec l'intime et consolante conviction que toutes les difficultés étaient enfin aplanies.

Sir Patrick ne s'était jamais plus complètement trompé de sa vie entière.

Sa toilette était fort avancée, Duncan venait de placer le miroir en bon jour, et le maître de Duncan était arrivé à ce moment délicat où il allait atteindre ou ne pas atteindre la perfection dans le nœud de sa cravate, quand un barbare du dehors, ignorant les premiers principes de l'art de nouer la cravate d'un gentleman, se permit de frapper à la porte.

Ni le maître ni le serviteur ne bougèrent, ni ne respirèrent avant que l'opération de la cravate fût terminée. Alors sir Patrick jeta un dernier coup d'œil dans le miroir et respira.

– Un peu tourmenté de style, Duncan, dit le vieillard, mais passablement réussi pourtant, si l'on tient compte de l'interruption.

– Il n'en faut pas tenir compte, sir Patrick.

– Voyez qui est là.

Duncan alla à la porte et revint auprès de son maître tenant à la main l'excuse de l'interruption, sous la forme d'un télégramme.

Sir Patrick tressaillit à la vue de cet importun message.

– Signez le reçu, Duncan, dit-il.

Et il brisa l'enveloppe.

Oui ! c'était bien ce qu'il avait supposé ! Des nouvelles de miss Sylvestre, le jour même où il avait décidé d'abandonner toute recherche pour la découvrir !

Le télégramme était ainsi conçu :

*Message reçu de Falkirk, ce matin. Dame décrite a quitté le train à Falkirk la nuit dernière. Est partie par le premier*

*train du matin pour Glasgow. On attend de nouvelles instructions.*

– Le messager doit-il remporter la réponse, sir Patrick ?

– Non. Il faut que je réfléchisse. Si je le juge nécessaire, j'enverrai la réponse à la station. Ce sont des nouvelles de miss Sylvestre, Duncan. On a suivi sa trace jusqu'à Glasgow.

– Glasgow est une grande ville, sir Patrick.

– Oui, et si l'on a cessé de l'épier, elle doit nous échapper encore. Je suis l'homme le moins capable de reculer devant ma juste part de responsabilité en ce monde. Mais j'avoue que j'aurais donné beaucoup pour que ce télégramme n'arrivât pas. Il soulève la plus désagréable question que j'aie eu à décider depuis longtemps. Aidez-moi à passer mon habit. Il faut que j'y songe ! Il faut que j'y songe !

La compagnie qui se réunit ce jour-là pour le dîner, dès les premiers coups de cloche, eut à attendre un quart d'heure l'arrivée de la maîtresse de la maison.

Lady Lundie, pour s'excuser, quand elle entra dans la bibliothèque, informa ses hôtes qu'elle avait été retenue par des voisins qui étaient venus lui rendre visite à une heure un peu tardive.

Mr et Mrs Julius Delamayn, se trouvant dans le voisinage, étaient passés à Windygates avant de retourner chez eux et avaient laissé des cartes d'invitation pour une partie de plaisir dans les jardins de leur villa.

Lady Lundie était charmée de ses nouvelles connaissances. Mr Julius lui avait donné les détails les plus amusants sur son frère.

Geoffrey avait fait venir de Londres un entraîneur et toute la maison était en émoi, impatiente d'assister au magnifique spectacle d'un athlète se préparant pour une course à pied.

Les dames, Mrs Glenarm à leur tête, étudiaient à l'envi la question profonde et compliquée de la course humaine : les muscles qui y sont en jeu, les préparations qu'elle nécessite, les héros qui s'y sont illustrés.

Tous les hommes avaient été occupés, le matin, à regarder Geoffrey fournir une course d'un mile sur le terrain consacré à ses exercices, dans une partie reculée du parc, où il y avait un cottage non habité, et qui avait été disposé pour recevoir Geoffrey et son entraîneur.

– Vous verrez mon frère pour la dernière fois à notre petite partie de plaisir, avait dit Julius. Après cette fête, il se retirera dans son gymnase privé et n'aura plus qu'un intérêt au monde : surveiller la disparition du superflu de sa chair.

Pendant tout le dîner, lady Lundie fut assommante d'enthousiasme dans ses louanges pour ses nouveaux amis. Sir Patrick, en revanche, n'avait jamais été plus silencieux, de mémoire d'homme.

Il parlait avec effort et il écoutait avec un effort plus grand. Fallait-il répondre, ou ne pas répondre, au télégramme qu'il avait dans sa poche ? Persister ou ne pas persister dans sa résolution de laisser miss Sylvestre aller où il lui conviendrait ?

Telles étaient les questions qui lui revenaient à l'esprit de minute en minute avec la même régularité que l'entrée et la sortie des valets faisant circuler les plats autour de la table.

Blanche, qui ne s'était pas sentie de force à prendre place au dîner, apparut au salon après le repas.

Sir Patrick y revint pour le thé avec le groupe masculin des hôtes, toujours incertain sur le bon parti à prendre à l'égard du télégramme. Un regard sur le visage triste de Blanche et le changement survenu dans ses manières le décidèrent. Qu'arriverait-il s'il réveillait un nouvel espoir dans le cœur de la

jeune fille, en faisant encore un effort pour suivre la trace de miss Sylvestre, si cette trace était de nouveau perdue ?

Il n'avait qu'à examiner sa nièce pour le savoir.

Raisonnant de cette façon, sir Patrick se détermina à ne pas envoyer de nouvelles instructions à son ami d'Édimbourg.

Le soir même, il recommanda à Duncan le plus strict silence sur l'arrivée du télégramme ; il le brûla de ses propres mains, dans sa chambre, de peur d'accidents.

En se levant le lendemain matin et en allant à sa fenêtre, il vit les deux jeunes gens qui faisaient leur promenade du matin, au moment où ils traversaient la pelouse qui sépare les deux parties couvertes d'arbustes des jardins de Windygates.

Le bras d'Arnold entourait la taille de Blanche, ils se parlaient tout bas, leurs visages se touchaient.

– Cela va bien, pensa le vieux gentleman, quand le jeune couple disparut derrière un bosquet. Dieu merci ! les choses sont en bonne voie ! Enfin !...

Parmi les ornements de la chambre à coucher de sir Patrick, il y avait une vue des chutes d'eau des montagnes.

S'il avait regardé ce tableau au moment où il quittait la fenêtre, il aurait pu remarquer qu'une rivière qui coule avec la plus grande tranquillité peut tout à coup passer à une agitation furieuse ; et il se serait rappelé, avec une certaine appréhension, que le cours de l'eau a été depuis des siècles comparé à la marche de la vie.

# CINQUIÈME SCÈNE

## *GLASGOW*

# 33

# ANNE PARMI LES HOMMES DE LOI

Le jour même où sir Patrick reçut le second des deux télégrammes envoyés d'Édimbourg, quatre respectables habitants de la cité de Glasgow furent surpris par l'apparition d'un objet singulièrement intéressant, à l'horizon de leur vie monotone.

Ces personnes étaient : Mr et Mrs Karnegie, qui tenaient l'Hôtel de la Tête de Mouton, Mr Camp et Mr Crum, faisant partie de l'honorable corporation des hommes de loi.

Il était encore de bonne heure dans la matinée, quand une dame arriva dans un cab parti de la station du chemin de fer, à l'Hôtel de la Tête de Mouton.

Son bagage consistait en une malle noire et un vieux sac de voyage en cuir qu'elle portait à la main. Le nom, fraîchement inscrit sur la caisse toute neuve, ainsi que le démontrait la couleur de l'encre et du papier, était un très bon nom en son genre, commun d'ailleurs à un très grand nombre de dames en Angleterre comme en Écosse. C'était Mrs Graham.

Ayant rencontré le maître de l'hôtel sur le seuil de sa maison, Mrs Graham demanda une chambre, où la conduisit une femme de service. En revenant à la petite pièce derrière le bureau où se faisaient les comptes, Mr Karnegie surprit sa femme par une pétulance inaccoutumée dans ses mouvements et une animation extraordinaire sur sa physionomie. Mrs Karnegie questionna son mari, qui avait jeté un coup d'œil sur l'adresse de la malle, et lui annonça qu'une Mrs Graham venait d'arriver et qu'il fallait l'inscrire sur le livre comme locataire de la chambre n° 17.

Mrs Karnegie lui fit observer, avec une grande dureté de ton et de manières, que cette réponse ne suffisait pas pour expliquer l'intérêt qu'il semblait avoir pris à une personne qui lui était étrangère. Mr Karnegie arriva au fait et avoua que Mrs Graham était la plus jolie femme qu'il eût vue depuis longtemps, mais qu'il craignait que sa santé ne fût très sérieusement dérangée.

Sur cet aveu, les yeux de Mrs Karnegie s'ouvrirent démesurément et son visage se colora.

Elle se leva de sa chaise, disant qu'il serait peut-être bien qu'elle veillât elle-même à l'installation de Mrs Graham dans sa chambre, et qu'elle s'assurât si cette Mrs Graham était une personne qui se puisse recevoir à l'Hôtel de la Tête de Mouton.

Mr Karnegie fit alors ce qu'il faisait toujours : il approuva sa femme.

Mrs Karnegie demeura quelque temps absente. À son retour, ce fut un regard de tigresse qu'elle fixa sur Mr Karnegie. Elle commanda du thé et une collation légère pour le n° 17. Cela fait, sans provocation aucune, elle se tourna vers son mari et lui dit :

– Mr Karnegie, vous êtes un sot.

Celui-ci répondit :

– Pourquoi, ma chère ?

Mrs Karnegie fit craquer ses doigts.

– Cette dame, une fort jolie femme... Vous ne savez pas reconnaître une jolie femme quand vous la voyez.

Mr Karnegie en tomba d'accord avec son orageuse moitié.

Ce fut tout, jusqu'à l'arrivée du garçon, porteur de son plateau. Mrs Karnegie lui fit signe de la main de le monter, sans le

soumettre à son examen ordinaire, puis elle s'assit, donnant un grand coup de poing sur la table, et dit à son mari, qui ne soufflait mot :

– Ne venez pas prétendre qu'elle a la santé dérangée, le dérangement est dans l'esprit.

Mr Karnegie murmura :

– Est-ce possible !

Mrs Karnegie répliqua :

– Quand je dis qu'une chose est, je me considère comme insultée si une autre personne répond : Est-ce possible ?

Mr Karnegie en tomba d'accord avec sa tyrannique moitié.

Il se fit un nouveau silence. Mrs Karnegie releva une autre note d'un air dédaigneux. Mr Karnegie regarda sa femme avec étonnement. Celle-ci lui demanda pourquoi il perdait son temps à la regarder, quand il allait avoir Mrs Graham à contempler, tout à l'heure.

Mr Karnegie essaya de tout concilier en regardant ses bottes. Mrs Karnegie désira savoir si, après vingt ans de mariage, son mari pensait qu'elle ne méritait plus une réponse.

Elle ajouta que, si on l'avait traitée avec la plus ordinaire civilité – elle n'attendait rien de plus –, elle aurait pu expliquer que Mrs Graham allait sortir, elle aurait pu raconter que Mrs Graham lui avait adressé une question importante relative à de grandes affaires, pendant l'entretien qu'elles venaient d'avoir.

Mais en présence d'un manque d'égards si choquant, elle avait la bouche close. Mr Karnegie pouvait nier, s'il l'osait, qu'il ne fût qu'un brutal ; mais il n'était pas autre chose. Il en tomba de nouveau d'accord avec sa femme.

Au bout d'une demi-heure environ, Mrs Graham descendit et envoya chercher un cab. Mr Karnegie, de peur des conséquences, ne bougea pas de son coin. Mrs Karnegie alla l'y trouver et lui demanda comment il osait agir d'une façon si inconvenante. Avait-il la fatuité de penser qu'après vingt ans de mariage sa femme était jalouse ?

– Allez, *brute,* dit la bonne dame, et offrez la main à Mrs Graham pour monter dans le cab.

Mr Karnegie obéit. La tête nue à la portière, il demanda dans quel quartier de Glasgow le cocher devait conduire le cab, et il lui fut répondu que le cocher devait mener Mrs Graham à l'étude de Mr Camp, l'homme de loi.

Aussitôt, se rappelant que Mrs Graham était étrangère à la ville de Glasgow et que Mr Camp était l'homme de loi de Mrs Karnegie, il en conclut que l'importante question qui avait été adressée à sa femme avait trait à une affaire judiciaire, et que Mrs Karnegie avait été priée d'indiquer une personne de confiance qu'on pouvait charger de cette affaire.

En revenant au bureau. Mr Karnegie n'y trouva plus que sa fille aînée, qui s'occupait de la tenue des livres, de la rédaction des notes et de la surveillance des garçons. Mrs Karnegie s'était retirée dans sa chambre, justement indignée de la conduite de son mari, qui avait eu l'audace d'offrir la main à Mrs Graham pour l'aider à monter dans son cab, et cela vraiment sous ses yeux !

– C'est toujours la vieille histoire, papa, fit observer miss Karnegie avec le calme le plus parfait. Maman vous dit d'offrir votre bras à cette dame, et maman dit à présent que vous l'avez insultée devant tous les domestiques. Je m'étonne que vous supportiez cela !

Mr Karnegie regarda encore les bottes et répondit :

– Je me le demande aussi, ma chère !

Miss Karnegie ajouta :

– N’allez-vous pas trouver maman ?

Mr Karnegie détacha son regard de ses bottes et répondit en soupirant :

– Il le faut bien, ma chère.

Mr Camp était assis dans son cabinet, absorbé dans ses paperasses. On aurait dit que la multitude de documents qu’il avait devant lui ne suffisait pas encore à satisfaire Mr Camp. Il sonna et ordonna qu’on lui en apportât d’autres.

Le clerc qui revint chargé d’une nouvelle pile de papiers apportait aussi un message. Une dame, recommandée par Mrs Karnegie, de l’Hôtel de la Tête de Mouton, désirait consulter Mr Camp. Mr Camp regarda sa montre, placée devant lui, sur un porte-montre au milieu de la table, de manière à ce qu’il pût calculer, minute par minute, l’emploi précieux de son temps, et dit :

– Introduisez cette dame dans treize minutes.

Au bout de treize minutes, la dame entra. Elle prit la chaise destinée au client et leva son voile. Elle produisit le même effet sur Mr Camp qu’elle avait produit sur Mr Karnegie.

Pour la première fois depuis bien longtemps, il se sentit quelque intérêt envers une personne qui n’était pas lui-même. Ce miracle provenait-il de quelque chose d’extraordinaire dans le regard ou dans les manières de la dame ? Quoi qu’il en fût, il sentait, à son excessive surprise, une incroyable impatience d’entendre ce qu’elle avait à lui dire. La dame annonça, d’une voix douce, avec une nuance de tristesse, que l’affaire qui l’amenait avait trait à une question de mariage.

La tranquillité de son esprit et le bonheur d'une personne qui lui est très chère étaient intéressés à l'opinion qui allait être exprimée par Mr Camp, quand il aurait connaissance des faits...

Elle exposa donc ces faits, sans décliner les noms, relatant dans tous leurs détails la même succession d'événements que Geoffrey Delamayn avait déjà fait connaître à sir Patrick Lundie, avec cette différence qu'elle se reconnut être la femme personnellement intéressée à savoir si, d'après la loi écossaise, elle devait être actuellement tenue, oui ou non, pour une femme mariée.

L'opinion de Mr Camp, après différentes questions et autant de réponses, différa de celle qui avait été émise par sir Patrick à Windygates.

Lui aussi, il cita les paroles de lord Deas, mais il en tira une conclusion qui lui était propre.

– En Écosse, le consentement fait le mariage, dit-il, et le consentement peut être prouvé par induction. Je vois une induction claire du mariage dans les circonstances que vous venez de relater et je vous dis : vous êtes une femme mariée.

L'effet produit sur la dame par cette sentence fut si foudroyant que Mr Camp envoya prier sa femme de descendre.

Mrs Camp, pour la première fois de sa vie, parut dans le cabinet de son mari pendant les heures consacrées aux affaires.

Lorsque les soins de Mrs Camp eurent un peu remis la dame, Mr Camp essaya, comme complément de remède, quelques mots de consolation.

De même que sir Patrick, il reconnut la scandaleuse divergence d'opinions produite par la confusion et l'incertitude sur la loi du mariage en Écosse.

Comme sir Patrick, il déclara qu'il n'était nullement impossible qu'un autre homme de loi arrivât à une conclusion contraire à la sienne.

– Allez, dit-il en remettant à la dame sa carte, sur laquelle il écrivit quelques lignes, allez voir mon collègue, Mr Crum, et dites-lui que vous êtes envoyée par moi.

La dame remercia avec reconnaissance Mr Camp et sa femme, et se rendit directement à l'étude de Mr Crum.

Mr Crum était plus âgé et de beaucoup plus dur que son collègue ; mais, lui aussi, il ressentit l'influence du charme que cette étrangère exerçait sur tous les hommes.

Il écouta avec une patience merveilleuse ; il adressa des questions avec une douceur encore plus rare chez lui, et, quand il fut en possession des circonstances de l'affaire, son opinion se trouva directement en contradiction avec celle de Mr Camp !

– Il n'y a pas mariage, madame, dit-il positivement. Peut-être y a-t-il des présomptions pouvant servir à prétendre qu'il y a eu mariage, si vous vous proposez d'intenter une action contre le gentleman dont il s'agit. Mais, si je vous ai bien comprise, c'est justement ce que vous n'avez pas l'intention de faire.

Le soulagement qu'elle éprouva, en entendant ces paroles, faillit encore lui faire perdre connaissance. Pendant quelques minutes, elle fut incapable de parler. Mr Crum fit alors ce qu'il n'avait jamais fait dans tout le cours de son exercice professionnel ; il caressa de la main l'épaule de sa cliente et ne se fâcha point qu'elle lui fît perdre son temps.

– Ne vous pressez pas, remettez-vous, disait-il.

On eût dit que Mr Crum était un respectable observateur des lois de l'humanité.

La dame se trouva mieux.

– Je dois vous poser encore quelques questions, reprit Mr Crum, revenant aux lois de son pays.

La dame inclina la tête et attendit qu'il commençât.

– Je sais jusqu'à présent que vous refusez d'invoquer des droits sur le gentleman, continua Mr Crum. J'ai besoin de savoir maintenant si le gentleman serait disposé à réclamer des droits sur vous.

Elle répondit à cette question dans les termes les plus clairs. Le gentleman ne se doutait même pas de la position dans laquelle il se trouvait : et, bien plus, il avait pris l'engagement d'épouser l'amie la plus chère qu'elle eût au monde.

Mr Crum ouvrit de grands yeux, réfléchit et posa une autre question avec autant de délicatesse que cela lui fut possible.

– Serait-il pénible, pour vous, de me dire comment le gentleman a été amené à se trouver dans la fâcheuse position où il est placé vis-à-vis de vous ?

La dame reconnut qu'il lui serait on ne peut plus pénible de répondre sur ce point.

Mr Crum ouvrit un avis, sous la forme d'une nouvelle interrogation.

– Vous serait-il pénible de révéler ces circonstances dans l'intérêt du bonheur futur de ce gentleman, à quelque personne discrète ? Une personne versée dans la connaissance des lois serait la mieux choisie, à condition qu'elle ne soit pas, comme moi-même, étrangère aux deux parties.

La dame se déclara prête à tous les sacrifices, quelque pénibles qu'ils pussent être pour elle, dans l'intérêt de son amie.

Mr Crum réfléchit un peu plus longtemps, puis il appliqua son conseil.

– Dans l’état présent de l’affaire, dit-il, il me semble que la première chose que vous ayez à faire dans ces circonstances, c’est d’informer à l’instant le gentleman, soit par écrit, soit verbalement, de la position dans laquelle il se trouve. Vous l’autoriserez à soumettre l’affaire à une personne connue de tous deux et compétente pour décider quel parti vous devez prendre. Dois-je comprendre que vous connaissez une personne qui remplisse ces conditions ?

La dame répondit qu’elle connaissait une personne remplissant parfaitement ces conditions.

Mr Crum demanda si un jour avait été fixé pour le mariage du gentleman.

La dame répondit qu’elle s’en était informée elle-même la dernière fois qu’elle avait vu sa fiancée. Le mariage devait avoir lieu, sauf le jour à fixer ultérieurement, à la fin de l’automne.

– Cela, dit Mr Crum, est une circonstance heureuse. Vous avez du temps devant vous. Le temps est d’une grande importance. Ayez soin de ne pas le mal employer.

La dame annonça qu’elle allait rentrer à son hôtel, et écrire par le courrier du soir pour avertir le gentleman et l’autoriser à soumettre le terrible cas à une personne honorable et compétente qui était connue de tous deux.

Mais, en se levant pour sortir, elle fut prise d’un étourdissement accompagné d’une vive et soudaine douleur qui amena une pâleur mortelle sur son visage et la força à retomber sur son siège. Mr Crum n’avait pas de femme, mais il avait une gouvernante, et il offrit de l’envoyer chercher. La dame fit un signe négatif. Elle but un verre d’eau et surmonta sa douleur.

– Je regrette de vous avoir alarmé, dit-elle. Ce n’est rien, je suis mieux maintenant.

Mr Crum lui offrit le bras et l'aida à remonter dans son cab. Elle était si pâle, si faible, que Mr Crum lui offrit encore de la faire accompagner par sa gouvernante. Elle refusa, il n'y avait qu'une course de cinq minutes pour rentrer à l'hôtel. La dame le remercia vivement et s'en retourna seule.

– La lettre !... dit-elle quand elle fut seule. Si je pouvais seulement vivre assez de temps pour écrire cette lettre !...

## 34

# ANNE DANS LES JOURNAUX

Mrs Karnegie était une femme d’une faible intelligence et d’un caractère violent ; prompte à entrer en furie et, dans la plupart des cas, peu facile à apaiser. Cependant, Mrs Karnegie, comme nous tous, avait un fonds de qualités opposées et un caractère offrant plusieurs faces.

Des semences de bons sentiments germaient dans les recoins de son étroite nature et n’attendaient que l’occasion pour se produire. L’occasion exerça son action bienfaisante quand le cab ramena la cliente de Mr Crum à l’hôtel.

Le visage défait de la femme blessée au cœur qui traversait lentement la première salle éveilla tout ce qu’il y avait de meilleur et de plus compatissant dans le cœur de Mrs Karnegie, qui se dit à elle-même :

« Moi, jalouse de cette créature brisée ? Oh ! femme et mère, ne doit-elle pas m’inspirer tous les sentiments communs à notre sexe ? »

– Je crains que vous n’ayez excédé vos forces, madame ; permettez-moi de vous faire monter quelque chose.

– Envoyez-moi une plume, de l’encre et du papier, répondit l’étrangère. J’ai à écrire une lettre. Il faut que je l’écrive à l’instant.

Il était inutile de discuter avec elle. Visiblement, elle voulait bien tout accepter, pourvu qu’on lui donnât d’abord ce qu’il lui

fallait pour écrire. Mrs Karnegie le lui fit monter, et composa de ses propres mains un mélange d'œufs et de vin chaud, l'un des ragoûts qui avaient rendu l'Hôtel de la Tête de Mouton célèbre. En cinq minutes, c'était prêt, et miss Karnegie le porta, au lieu de sa mère, qu'une autre affaire empêchait de monter.

Alors un cri d'alarme se fit entendre à l'étage supérieur. Mrs Karnegie reconnut la voix de sa fille et courut à la chambre d'où partait ce cri.

– Oh ! maman, regardez-la !... Regardez-la...

La lettre était sur la table, et les premières lignes en étaient écrites. La femme gisait sur le sofa, tenant son mouchoir sur sa bouche et mordant la batiste. Son visage contracté par la douleur était effrayant à voir.

Mrs Karnegie la souleva un peu, l'examina attentivement, puis, changeant tout à coup de couleur, elle renvoya sa fille avec l'ordre d'aller immédiatement chercher un médecin.

Restée seule avec la malade, Mrs Karnegie la porta sur son lit. Quand elle y fut étendue, sa main inerte roula dans la ruelle. Mrs Karnegie retint les paroles de sympathie qui lui venaient aux lèvres et s'empara de cette main qu'elle examina avec une attention sévère.

Le troisième doigt portait un anneau. Le visage de miss Karnegie se radoucit à l'instant. Les bonnes paroles un moment enchaînées sortirent librement de ses lèvres.

– Pauvre âme ! dit la respectable dame qui tenait si aisément les apparences pour la réalité. Où est votre mari, ma chère dame ?... Faites un effort pour me le dire.

Le docteur parut et vint auprès de la malade.

Le temps s'écoulait, et Mr Karnegie et sa fille, chargés des affaires de l'hôtel, reçurent de l'étage supérieur un message présageant quelque chose d'extraordinaire.

Le message indiquait le nom et l'adresse d'une garde-malade expérimentée avec les compliments du docteur pour Mr Karnegie et la prière d'envoyer immédiatement chercher cette garde-malade.

Par bonheur, cette femme incomparable était chez elle.

Le temps s'écoula encore ; les affaires de la maison continuèrent à marcher sous la surveillance du père et de la fille seulement, et il était tard dans la soirée quand Mrs Karnegie reparut au parloir derrière le bureau.

Le visage de l'hôtesse était grave ; elle paraissait accablée.

– Très... très malade !

Telles furent les seules paroles que purent lui arracher les questions de sa fille. Quand elle se trouva seule avec son mari dans leur appartement, elle lui donna d'autres nouvelles avec de plus amples détails.

– Un enfant mort-né, dit Mrs Karnegie avec plus de douceur que cela ne lui était ordinaire, et la mère est mourante, la pauvre créature ! autant que je puis en juger.

Un peu plus tard, le médecin redescendit.

– Morte ?...

– Non...

– Est-il probable qu'elle vive ?

– Impossible de le dire.

Le docteur revint deux fois dans le cours de la soirée, deux fois il n'eut que cette même réponse à faire :

– Attendons demain.

Le lendemain arriva, la malade reprit un peu le dessus. Dans l'après-midi, elle put parler. Elle n'exprima pas de surprise à la vue de ces étrangers qui se trouvaient auprès de son lit, son esprit s'égarait. Elle retomba dans le même état d'insensibilité, puis le délire lui revint encore. Le docteur dit :

– Cet état peut durer des semaines, ou se terminer brusquement par la mort, il faut trouver ses amis.

Ses amis ! Elle avait quitté la seule amie qu'elle eût au monde et pour toujours !

Mr Camp fut appelé à venir donner son avis. La première chose qu'il demanda fut la lettre inachevée.

Elle était tachée d'encre et illisible en plus d'un endroit ; avec beaucoup de peine et de soin, on découvrit l'adresse et, de loin en loin, quelques mots dans les lignes interrompues :

*Cher monsieur Brinkworth,*

Puis l'écriture devenait de plus en plus mauvaise ; cependant on put encore déchiffrer ceci :

*Je reconnaîtrais mal... les intérêts de Blanche... Pour l'amour de Dieu !... ne pensez pas à moi...*

Il y avait encore autre chose, mais dans les dernières lignes pas un mot n'était lisible.

Les noms mentionnés dans la lettre furent reconnus par le docteur et la garde comme étant les mêmes que la malade avait toujours sur ses lèvres dans ses accès de délire.

– Ce Mr Brinkworth et cette Blanche, dirent-ils, sont les deux personnes qui occupent incessamment son esprit.

Évidemment, ces deux noms avaient un rapport étroit avec la lettre. Dans son délire, elle parlait sans cesse de mettre cette

lettre à la poste et se plaignait que la poste fût au-delà de la mer ou bien au sommet d'une montagne.

Parfois, elle se croyait entourée de murs infranchissables ou bien elle s'imaginait qu'un homme l'arrêtait avec cruauté au moment où elle allait atteindre la poste et la forçait à retourner sur ses pas de plusieurs miles.

Une ou deux fois, elle prononça le nom de cet homme fantastique, et ce nom était Geoffrey.

Ne trouvant d'indice pour constater l'identité de la pauvre femme ni dans la lettre qu'elle avait écrite ni dans les paroles incohérentes qui lui échappaient, on se décida à examiner son bagage et les vêtements qu'elle portait en arrivant à l'hôtel.

Sa malle noire était toute neuve. En l'ouvrant on y trouva l'adresse d'un layetier de Glasgow. Le linge était également neuf et sans marque. La facture du marchand qui l'avait vendu l'accompagnait. Renseignements pris auprès des marchands, ceux-ci consultèrent leurs livres. On reconnut que la malle et le linge avaient été achetés le jour même où elle avait paru à l'hôtel.

On ouvrit ensuite son sac de voyage. Il contenait une somme de 90 livres en billets, quelques objets de toilette, le matériel nécessaire pour les travaux d'aiguille et le portrait photographique d'une jeune dame avec cette inscription :

*Donné à Anne par Blanche.*

Rien d'autre ; aucune lettre, rien qui pût fournir le moindre indice. On visita la poche de la robe : elle renfermait une bourse, un carnet pour cartes de visite complètement vide, un mouchoir toujours sans marque.

Mr Camp secoua la tête.

– Un bagage de femme, sans lettre, dit-il, suggère nécessairement l'idée d'une femme qui a quelque motif pour s'entourer

de mystère. Je suppose que celle-ci a brûlé ses lettres et vidé à dessein son carnet.

Le rapport de Mrs Karnegie, après avoir examiné le linge de celle qui se donnait le nom de Mrs Graham à son arrivée à l'hôtel, confirma l'opinion de l'homme de loi. Partout, les marques avaient été enlevées.

Mrs Karnegie commençait à douter que l'anneau qu'elle avait vu à la main gauche de la dame y eût été placé avec la sanction de la loi.

Il ne restait plus qu'une chance pour découvrir ou plutôt pour chercher à découvrir ses amis.

Mr Camp rédigea un avis destiné à être inséré dans les journaux de Glasgow.

S'il arrivait que ces journaux fussent lus par quelque membre de la famille de cette dame, elle serait probablement réclamée.

Dans le cas contraire, il n'y avait plus qu'à attendre son rétablissement ou sa mort, en faisant des billets de banque un paquet scellé et déposé dans le coffre-fort des maîtres de l'hôtel.

L'avis parut.

On attendit deux ou trois jours ; rien ne survint.

Nul changement important ne se manifesta dans l'état de la malade.

Mr Camp était revenu dans la soirée et avait dit :

– Nous avons fait de notre mieux ; nous n'avons rien à attendre que du temps.

Bien loin, dans le comté de Perth, à Windygates, cette troisième soirée fut marquée par un joyeux événement.

Blanche avait enfin écouté les instances d'Arnold et consenti qu'on écrivît à Londres pour commander sa toilette de noces.

# À propos de cette édition électronique


**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

***Ebooks libres et gratuits***

**http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits**

Adresse du site web du groupe :
**http://www.ebooksgratuits.com/**

—

**Septembre 2012**

—

**– Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, Coolmicro